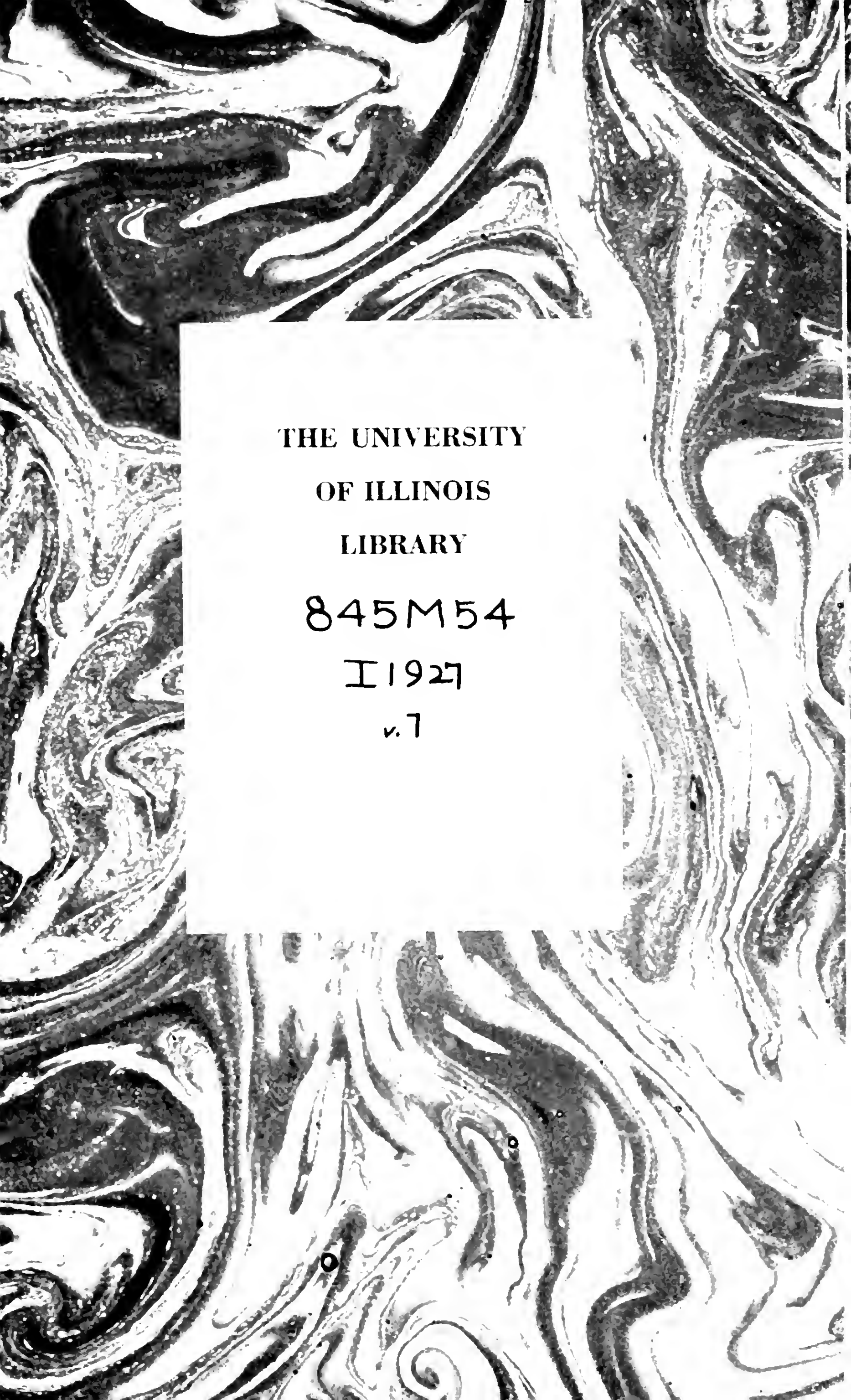
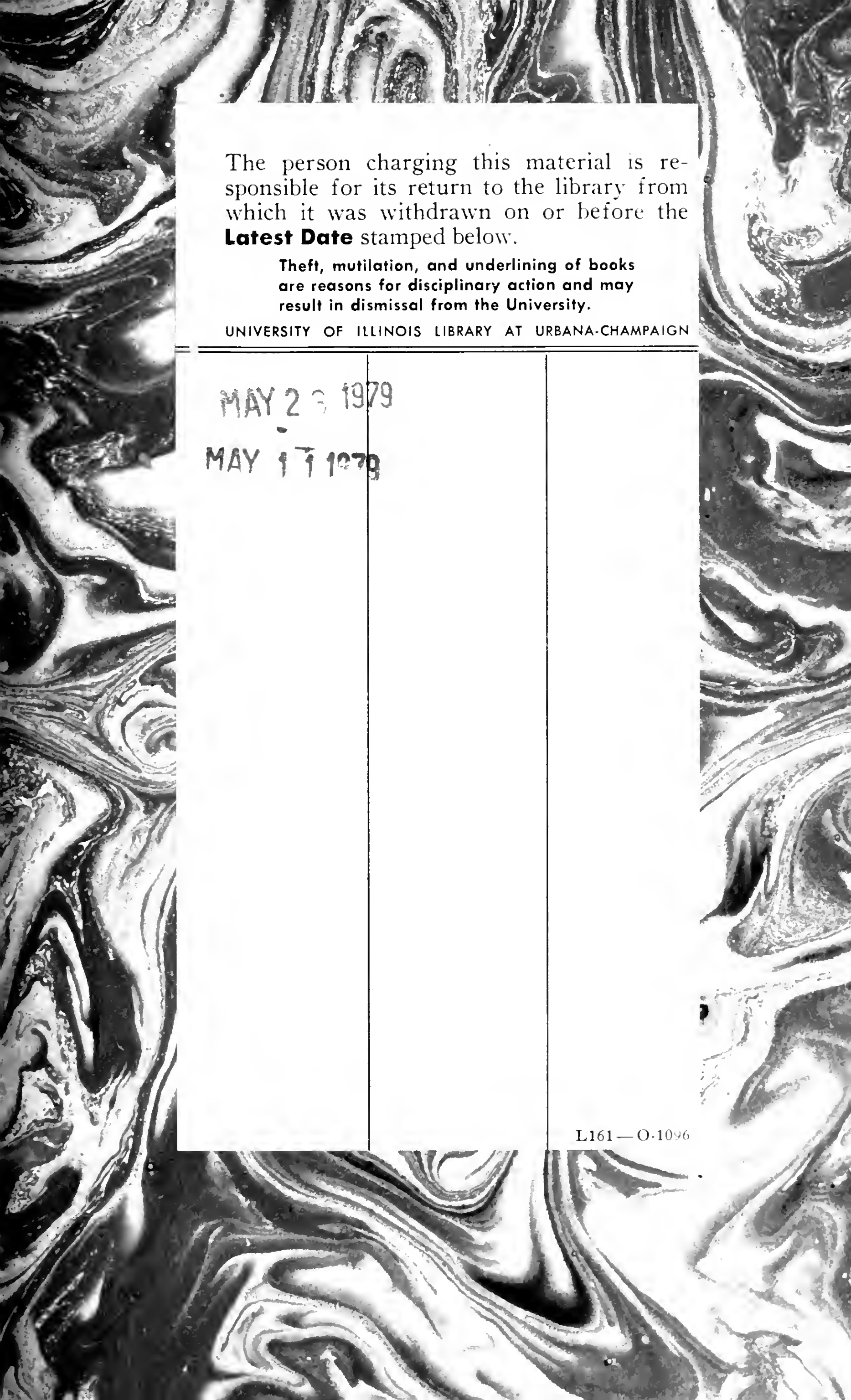



THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
845M54
I1927
v.7



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE PIERRE TRAHARD

ET ÉDOUARD CHAMPION

ÉTUDES ANGLO-AMÉRICAINES

[illegible]

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

GEORGES CONNES

[illegible]

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

[illegible] QUAI MALAQUAIS [illegible]

[illegible]

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE

PIERRE TRAHARD ET ÉDOUARD CHAMPION

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PROSPER MÉRIMÉE

ÉTUDES ANGLO-AMÉRICAINES

Il a été tiré de cet ouvrage :

Vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 1 à 25.

Cent exemplaires sur papier d'Arches, numérotés de 26 à 125.

Onze cents exemplaires sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma, de Voiron, numérotés de 126 à 1225.

N° 444

PROSPER MÉRIMÉE

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

GEORGES CONNES



PARIS

5 et 7, Quai Malaquais, VI[e]

1930

INTRODUCTION

Aucun doute que l'Angleterre n'ait eu une grande influence sur la formation, la nature, le talent et l'œuvre de Mérimée; la chose n'a pas besoin d'être démontrée, tant est évidente la pénétration en lui de l'atmosphère anglaise, qui ne cessa guère de baigner tous les moments de sa vie, concurremment avec bien d'autres, il est vrai; et on peut dire aussi qu'elle est maintenant assez bien connue; l'étude définitive sur Mérimée et l'Angleterre, qui voudrait un volume, et qu'il ne s'agit nullement d'écrire à propos de la présente édition de ce que nous appelons ses *Études anglo-américaines*, reste à faire; mais les indications et les éléments essentiels s'en trouvent déjà dans les livres de M. Trahard[1]; les quelques pages qui suivent, dans lesquelles nous nous proposons essentiellement d'insister sur le contraste curieux, mais bien explicable, entre la place qu'a tenue l'Angleterre dans la vie de Mérimée et ce que Mérimée a écrit sur l'Angleterre, pourraient également servir, avec du reste tout ce volume, à cette étude définitive; c'est notre seule ambition.

1. *La jeunesse de Prosper Mérimée (1803-1834)*, 1924-1925; *Prosper Mérimée de 1834 à 1853*, 1928; *La vieillesse de Mérimée (1854-1870)*, 1930.

Parcourez la vie de Mérimée, vous trouverez que l'Angleterre n'en est jamais longtemps absente. Sa famille et le milieu de son adolescence sont un des terrains peut-être les plus franco-anglais du début du XIXe siècle ; tous ceux qui le touchent de près parlent anglais, ont vécu en Angleterre, s'intéressent à l'Angleterre ; la maison de son père est le rendez-vous des peintres anglais à Paris, et le jeune Mérimée y subit en particulier la forte influence de Rochard, fanatique de l'école anglaise, et qui va aller passer une grande partie de sa vie en Angleterre[1]. Presque dès le début de sa formation intellectuelle, Mérimée, avec bien d'autres, tombe sous le charme de Shakespeare[2] ; il est de la minorité qui, en 1822, est favorable au « Shakespeare tout pur » apporté par la troupe anglaise de Penley, et ce n'est point de sa faute si cette minorité ne peut rien contre la masse hostile de la critique et du public ; un de ses premiers essais est son drame — perdu — de *Cromwell*, en 1824[3] ; et l'on sait comment, dès son premier voyage outre-Manche, en 1826, il se lie de façon durable avec un groupe de gais jeunes gens, Sutton Sharpe en particulier[4], avec qui il fera cet apprentissage si direct et pénétrant d'une civilisation étrangère qu'est l'apprentissage par le plaisir.

Une initiation si précoce et si complète doit nécessairement créer des goûts permanents : quelles qu'aient pu être les désillusions postérieures de Mérimée sur l'Angleterre et les Anglais, il convient d'abord de marquer avec insistance qu'il ne perdit jamais le penchant qu'il

1. *La jeunesse de Prosper Mérimée*, p. 36, 37, 38.
2. *Ibid.*, p. 127.
3. *Ibid.*, p. 141.
4. *Ibid.*, p. 357.

eut, très tôt, pour certains écrivains anglais, surtout pour Byron. On verra plus loin combien erronée a pu être l'attitude prise par Mérimée dans l'affaire des *Mémoires* édités par Moore, affaire qui est, en somme, le sujet essentiel de ses articles; mais cette attitude provenait d'un enthousiasme qui, s'il a mal éclairé Mérimée lorsqu'il s'agissait des valeurs morales mises en question, le guidait heureusement dans son appréciation du génie littéraire de son héros, dans lequel il voyait déjà fort clair, presque aussi clair que Taine un demi-siècle plus tard; Mérimée peut se tromper sur la moralité de Byron, mais il connaît très bien son œuvre, dont il sait une partie par cœur, la déclamant, la commentant, l'exaltant[1]; la chose est d'autant plus remarquable qu'il est peu sensible à la poésie; aussi M. Trahard peut-il établir toute une liste d'emprunts de Mérimée à Byron, dans le *Théâtre de Clara Gazul*[2] et ailleurs[3]. Dans le voisinage de Jean-Jacques Ampère, Mérimée s'est aussi vivement intéressé à Ossian, en gardant, semble-t-il, à l'égard du soi-disant barde écossais, plus d'esprit critique que son ami, et sans arriver, de très loin, au niveau de la frénétique admiration de celui-ci[4]. Mais après son admiration pour Byron, c'est celle qu'il a eue pour Shakespeare qui s'est le moins démentie; ce n'est point sans doute, comme Stendhal, surtout pour apprendre à connaître Shakespeare qu'il traverse le Pas-de-Calais[5]; mais Mérimée ne sent pas moins que les autres jeunes gens de la généra-

1. *La jeunesse de Prosper Mérimée*, p. 62-63.
2. *Ibid.*, p. 215, note 1.
3. *Ibid.*, p. 514.
4. *Ibid.*, p. 61-62.
5. *Ibid.*, p. 249.

tion de 1825 l'attirance de « la patrie de Shakespeare » ; lorsqu'il entreprend de mettre le moyen âge en mélodrame, dans la *Jacquerie*, c'est, très largement, « à la manière de Shakespeare[1] », et M. Trahard peut, ici encore, établir une liste considérable d'emprunts directs[2] ; on sait enfin qu'il avait écrit vers 1830 un article sur Eschyle et Shakespeare, qui eût été si bien à sa place dans le présent recueil, mais qui s'est malheureusement perdu ; il y « prouvait qu'Eschyle était le plus grand tragique du monde, et qu'entre lui et Shakespeare il n'y avait pas la moindre différence[3] » ; qu'il jugeât d'Eschyle par Shakespeare ou de Shakespeare par Eschyle, il plaçait Shakespeare haut, on le voit. Walter Scott, enfin, est de ceux, parmi les Anglais, dont l'action sur Mérimée fut considérable, si son admiration pour lui, d'abord vive, se relâcha fortement sous l'influence de Stendhal[4] ; M. Trahard peut dire que la *Chronique du temps de Charles IX* est « une page de Walter Scott accommodée au goût français » par un art très différent, plutôt semblable à celui de Diderot[5] ; et, pour la troisième fois, il peut encore énumérer de nombreuses imitations[6].

Le monde n'est pas que littérature, pour un Mérimée surtout ; il suffit de redire ici en quelques mots combien constant fut l'intérêt que Mérimée porta à la politique

1. *La jeunesse de Prosper Mérimée*, p. 311.
2. *Ibid.*, *Appendice*, p. 12.
3. *Ibid.*, p. 575 ; fragment d'une lettre inédite citée par Chambon.
4. *Ibid.*, p. 436 et 485.
5. *Ibid.*, p. 393-396.
6. *Ibid.*, p. 746.

anglaise, dès son premier voyage[1], et pendant toute sa vie; les connaissances illustres que cet intérêt l'amena à faire, telles celles de Palmerston et de Russell, sans parler de nombreux seigneurs de moindre importance; sa présence, à différentes reprises, aux séances des Lords et des Communes; et enfin, d'une façon générale, cette connaissance approfondie et toujours au courant des choses d'Angleterre qui apparaît dès qu'on feuillette la correspondance. Si, comme on le verra tout à l'heure, l'homme vieilli et fatigué cessa assez tôt d'apprécier la plupart des aspects matériels de la civilisation anglaise, il les avait goûtés, mieux, savourés, dans l'enchantement de la jeunesse; si nous le verrons, dans un moment, horriblement las de la cuisine des dîners officiels, il s'était régalé dans les nobles maisons où on le recevait[2], chez Ellice[3], à l'*Atheneum Club*, dont il eut l'ambition d'être membre régulier, qu'il fréquenta abondamment à titre d'invité, et où il fut très sensible aux perfections du restaurant et au confort de l'installation[4]. Modérément enthousiaste de la nature comme il le fut toujours, il n'y fut pas indifférent en Angleterre, et surtout en Écosse, si l'on en croit certains passages de ses lettres[5]. Et enfin, si l'on ose toucher à ce sujet délicat, et parler un peu crûment, les Anglaises, qu'il déclara plus tard laides, ne lui avaient pas toujours déplu : était-ce, de la part de Jenny Dacquin, hasard ou habileté, de s'être d'abord fait passer pour

1. *La jeunesse de Prosper Mérimée*, p. 630.
2. *Une Correspondance inédite*, p. 22.
3. *A Mme de la Rochejacquelein*, 11 août 1856.
4. P. Trahard, *Ibid.*, p. 632-633.
5. *A l'Inconnue*, t. I, p. 357-361; t. II, p. 108-111, par exemple.

Anglaise? Notre homme s'exprime parfois sans délicatesse sur l'attrait qu'il trouvait au sexe en ce pays étranger[1]. Et pour finir, nous ne voyons pas pourquoi nous n'oserions pas reproduire ici ce qu'Augustin Filon a osé écrire dans la deuxième édition revue de son *Mérimée et ses amis* : « Fanny Lagden repose avec lui dans la même tombe... Ce ménage posthume donne à penser. Ne voulait-elle pas être la dernière parce qu'elle avait été la première[2]? » S'il y a eu au XIXe siècle un Français qui appelle et justifie le mot d'anglomanie, Mérimée fut celui-là ; s'il est donc un Français dont il semble qu'on aurait pu attendre une belle œuvre d'interprète de la civilisation, de la pensée et de la littérature anglaises, Mérimée, doué comme il le fut, aurait pu, aurait dû être celui-là ; il ne le fut point, il ne s'est pas soucié de l'être : nous voudrions maintenant essayer de dire pourquoi.

C'est que, ne nous y trompons pas, cet anglomane ne fut pas longtemps ni vraiment anglophile. Mérimée aima Byron ; c'est une façon de ne pas aimer l'Angleterre ; on pourrait presque dire qu'il fut anglophobe, s'il n'avait eu tant de rapports amicaux avec les gens d'outre-Manche, chez qui il fit dix-huit voyages[3], c'est-à-dire plus que dans aucun autre pays, et passa deux bonnes années de sa vie. Il nous faut le dire tout de suite : celui qui se bornerait à lire les études sur des sujets anglo-saxons, réunies pour la première fois dans le présent volume, ne saurait pas ce que Mérimée a vraiment pensé de l'Angle-

1. P. Trahard, *La jeunesse de Prosper Mérimée*, p. 633.
2. 1909, appendice V, p. 380.
3. En voir la liste à l'appendice I.

terre et des Anglais ; publiées, et pour ainsi dire publiques, presque officielles, elles ne sont que l'avers de la médaille ; c'est dans la correspondance de Mérimée qu'il faut chercher le revers, lequel raconte une histoire fort différente. Les rapports de Mérimée avec la société anglaise, tels que les révèlent ses lettres à ses amis, ont été étudiés, de façon sommaire par Constance Barnicoat[1], et très suffisamment complète par Félix Chambon[2]; il est extrêmement amusant de comparer ces deux études, avec les parties de la correspondance auxquelles elles renvoient, d'une part, et les articles écrits par Mérimée, de l'autre; nous nous y sommes employés et divertis en préparant cette édition. et on trouvera dans les notes, lorsqu'il y a lieu, les passages piquants où Mérimée dit librement ce qu'il pense des mêmes choses qu'il a louées par devoir, avec bonne volonté et modération, dans ce qu'il envoie aux journaux et aux revues de Paris ; très souvent, le plus souvent, là où l'article dit blanc, la correspondance dit noir ; à part, peut-être, dans les trois premiers voyages, ceux de 1826, 1832 et 1835, où le feu de la jeunesse et du plaisir l'empêchèrent de sentir aussi vivement que par la suite les oppositions et les contraintes de ce pays pour lequel il n'était pas fait, tout, en Angleterre et dans la vie anglaise, l'a heurté et mis mal à son aise ; dès le quatrième voyage. celui de 1846 — il a alors quarante-trois ans — ses lettres ne sont plus qu'une litanie presque

1. *England seen through French eyes*, by Constance A. Barnicoat, Fortnightly Review, juin 1908, p. 1027-1037.

2. *Mérimée et la société anglaise*, par Félix Chambon, *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1922, p. 396-444.

comique de plaintes et de récriminations : tout lui déplait, le pays, le climat, les monuments, les maisons, les hommes, les femmes, les modes, la cuisine — la cuisine surtout : comment se plaire dans un pays où, pour festoyé qu'on soit, l'estomac est rarement satisfait? Le contraste entre les publications signées de son nom et les écrits privés est tel que les Anglais seraient presque bienvenus à parler à leur tour, pour une fois, d'hypocrisie française, ou plutôt de l'hypocrisie de la politesse française, s'il y avait la moindre faute et la moindre honte à avouer franchement en particulier, à des amis, le désaccord qu'on sent entre soi-même et une civilisation étrangère à sa nature. Mérimée, dans un de ces aveux sans fard, a presque touché au cynisme : « Je crois que je vous ai dit la vérité dans ma première lettre sur Manchester. Je n'avais pas si bien traité le public dans un article que j'ai fait et qui était louangeur. J'ai la politique de ne jamais dire du mal d'un pays où je dois revenir[1]... » Et pourtant il est incontestable que Mérimée a eu en Angleterre des amitiés sincères, et qu'il fut anglomane ; le premier mot, ou presque, que Taine dit de lui, est qu'il avait l'air d'un Anglais : « J'ai rencontré plusieurs fois Mérimée dans le monde. C'était un homme grand, droit, pâle, et qui, sauf le sourire, avait l'apparence d'un Anglais : du moins il avait cet air froid, *distant*, qui écarte d'avance toute familiarité. Rien qu'à le voir, on sentait en lui le

1. Lettre à Mme de la Rochejacquelein, 3 août 1857 (*Une Correspondance inédite*, publiée par F. Brunetière, p. 105). Il est vrai qu'il ajoute : « Voilà pourquoi on m'aime tant en Espagne. » Sur l'exposition de Manchester, voir ce volume, article VI, et notes correspondantes.

flegme naturel ou acquis, l'empire de soi, la volonté et l'habitude de ne pas donner prise. En cérémonie surtout, sa physionomie était impassible. Même dans l'intimité et lorsqu'il contait une anecdote bouffonne, sa voix restait unie, toute calme ; jamais d'éclat ni d'élan ; il disait les détails les plus saugrenus, en termes propres, du ton d'un homme qui demande une tasse de thé. La sensibilité chez lui était domptée jusqu'à paraître absente ; non qu'elle le fût : tout au contraire ; mais il y a des chevaux de race si bien matés par leur maître, qu'une fois sous sa main, ils ne se permettent plus un soubresaut[1]. »

On était anglomane, pendant la jeunesse de Mérimée, parce que le vent de la mode soufflait du nord, parce qu'après la quarantaine où l'Empire avait tenu les Anglais, ceux-ci étaient venus en nombre sur le continent, qu'ils avaient eu tôt fait de s'établir une réputation d'excentricité tapageuse alliée à un sang-froid imperturbable, bien faite pour séduire de jeunes esprits désireux de trancher sur leur milieu, de se distinguer ; surtout parce que la gloire de Byron tournait toutes les têtes jeunes, et vieilles ; et il est extrêmement remarquable que le seul sujet anglais qui ait séduit Mérimée dans sa jeunesse soit justement Byron, en 1830, et qu'il faille ensuite arriver à 1853, et donc à un Mérimée âgé de cinquante ans, pour retrouver un autre écrit sur un sujet anglo-saxon, les articles sur les Mormons. Mérimée et ses amis apprirent l'anglais, lurent de la littérature anglaise, s'habillèrent à la mode de Londres, et, enchantés de ces débuts, se dirent, se crurent des fervents des choses anglaises ; mais cette

1. *Étude sur Mérimée*, précédant les *Lettres à une Inconnue*, p. I.

anglicisation resta extrêmement superficielle; Mérimée avait pu sincèrement se croire intime avec les citoyens du roi; en réalité, il ne dépassa point une initiation tout extérieure, et n'atteignit jamais à la sympathie; bien sûr, il notera plus tard certaines qualités proprement anglo-saxonnes, le don de l'organisation, la largeur des vues, la générosité bien comprise, le sens pratique, et il les proposera en modèles aux Français; il aura des amis anglais, encore que le plus remarquable ait été un Latin transplanté; mais rien de cela ne dépassera les manifestations d'un esprit avisé, qui sait marquer les points à l'avantage de l'adversaire, ou de l'homme qui prend ses amis où il les rencontre, sans se soucier du sol qui les a vu naître; pour le reste, le tempérament de Mérimée, ses goûts, sa race, tout le disposait au contraire à être choqué et rebuté par la vie et la société anglaises. Le dogme de la froideur de Mérimée a cessé d'avoir force de loi, et à mesure que sa personnalité apparaît plus clairement, on découvre de plus en plus un fonds longtemps insoupçonné de sensibilité et d'émotion; on sait aujourd'hui que cet intellectuel fut beaucoup moins un pur intellectuel qu'on n'a cru; on n'en est pas encore venu à discuter, pourtant, que la logique et la lucidité aient été les traits essentiels de cet esprit : ce n'était pas les qualités les plus propres à communier avec l'âme anglo-saxonne, et, presque chaque fois que Mérimée a voulu pénétrer un peu avant dans celle-ci, il a fait fausse route.

Mérimée, avons-nous dit, n'a écrit qu'une seule fois de choses d'Angleterre avant l'âge de cinquante ans, dans les deux articles du *National* sur les *Mémoires* de Byron,

publiés par Thomas Moore. Ces articles dénotent une espèce de crise de romantisme et d'enthousiasme byronien, qui étonne chez ce sceptique; Mérimée s'est ici emballé, et emballé passablement à faux; dans l'ostracisme dont Byron s'est vu frapper en 1816 par l'aristocratie de son pays, Mérimée n'a trouvé que l'occasion de décocher à la société anglaise les vieilles, banales et brutales accusations de sottise et de pharisaïsme que formule encore parfois l'entêté Français moyen, pour lequel l'Angleterre est restée une terre mal connue et sans nuances; on aurait pu, même en 1830, attendre plus d'un anglomane, et de Mérimée. Il est au moins douteux que Mérimée ait complètement ignoré la rumeur, calomnieuse peut-être, sous le poids de laquelle s'écroula en un instant la popularité de Byron; il n'y a aucun inconvénient à dire ce que tout le monde sait, que la cause soit ou ne soit pas entendue, dans un sens ou dans l'autre ; Byron fut soupçonné de relations incestueuses avec sa demi-sœur Augusta Leigh; les causes du bannissement de Byron par le grand monde londonien, dont l'admiration était pour lui le pain quotidien, ne sont donc point, contrairement à ce que dit Mérimée, « un mystère », et il semble bien, dans son second article, laisser paraître qu'il était au courant[1]; non coupable, Byron devait rester pour se défendre; coupable, il devait encore rester, pour affirmer que le génie est au-dessus de la morale bourgeoise, et même aristocratique; il vida le terrain; ces modestes réflexions suffisent à faire apparaître tout ce qu'a d'inadéquat la charge à fond du jeune et bouillant Mérimée contre ce

1. Voir p. 22-23.

qui lui apparait comme la tyrannie du *cant* britannique ; dans son louable désir de défendre un grand homme contre les petitesses de la vie en société, il est passé à côté du but. Il a une excuse : c'est qu'il traduit parfaitement le sentiment moyen de l'instant où il écrit ; tous les fanatiques byroniens de la génération de 1830 étaient du même avis. « Une explosion d'indignation se produit contre le dépositaire perfide, dit M. Estève, qui a consenti à brûler le véritable journal de Byron, et à donner au public un ouvrage adultéré[1] » ; Janin stigmatise son infamie dans la *Revue de Paris*, Vigny, dans *Stello*, en fait autant sans le nommer, par une allusion plus dure peut-être qu'une condamnation directe[2]. Mérimée, donc, a dit la même chose que tout le monde en 1830 ; n'avoir écrit qu'une fois des choses d'Angleterre avant l'âge de cinquante ans pour dire la même chose que tout le monde n'est pas un titre à un brevet de connaisseur en la matière.

Combien plus clair voyait, à peu près au même moment où écrivait Mérimée, dans la *Revue d'Édimbourg* de juin 1831, un autre homme, Macaulay ! Son article, publié à l'occasion des mêmes *Mémoires* édités par Thomas Moore, est resté classique, alors que celui de Mérimée a été à peu près complètement oublié dans le *National*, d'où nous l'exhumons aujourd'hui : Macaulay avait sans doute ici sur Mérimée l'avantage d'être Anglais, et donc de beaucoup mieux connaître les choses dont il parlait ; mais la modération, la maturité et la justesse de son jugement

1. *Byron et le romantisme français*, p. 208. Sur le role exact de Moore, voir les notes, p. 281 du présent volume.
2. *Ibid.*, p. 209.

font fortement contraste avec la hâte et l'inexpérience de Mérimée; sans dissimuler rien de ce qu'eut d'absurde et d'inique l'insurrection subite de l'Angleterre contre Byron, il ne manque pas de marquer que l'engouement prodigieux dont elle l'avait fait bénéficier avait été aussi absurde et aussi peu justifié; psychologue, il aperçoit et fait apercevoir ce qu'eurent de fatal, pour un homme de génie et d'un orgueil prodigieux, la gloire immense et instantanée, puis l'instantanée catastrophe; de ceci Mérimée avait du reste également eu le sentiment. Mais Macaulay a aussi vu et dit que l'opinion publique pourrait bien avoir poussé Byron aux débordements dont elle l'avait accusé, et où la vantardise l'entraîna au moins autant que son inclination; surtout, le jugement de Macaulay, parlant à ses compatriotes, sur « l'hypocrisie » anglaise, est autrement juste, dans sa réserve, que celui de Mérimée, et donc autrement dur; point de spectacle aussi ridicule, dit-il, que le public britannique en proie à un de ses soudains accès de vertu; périodiquement, et sans raison apparente, une tempête d'indignation puritaine s'élève contre un malheureux, adultère ou débauché, qui n'a fait rien d'autre que ce que font des milliers de ses semblables à toute époque de l'année; on le hue, on le chasse; puis, satisfaite, la vertu anglaise se rendort pour sept ans, au moins. Voilà pour lord Byron; et pour Thomas Moore, que Mérimée représente comme un timoré mutilateur de textes, et comme traître à son ami — il imprime le mot sans le prendre tout à fait à son compte[1] — Macaulay, qui a en la matière quelque compétence, n'a point de

1. Voir p. 4 et 18.

louange assez haute pour l'homme et son œuvre : « Considérée en elle-même, elle mérite d'être classée parmi les meilleures productions en prose de notre époque... Il serait difficile de citer un livre qui montre plus de bonté, de justice et de modestie ; il a été évidemment écrit non pour montrer son habileté d'écrivain, qui souvent se manifeste malgré tout, mais pour défendre, autant que le permet la vérité, la mémoire d'un homme célèbre qui ne peut plus se défendre lui-même ; M. Moore ne s'interpose jamais entre Byron et le public ; avec une aussi belle occasion de se mettre en avant, il ne l'a fait que dans la mesure où c'était absolument indispensable... On ne peut trop louer son adresse dans le choix et la disposition des extraits des Lettres et Journaux ; non que, dans ces deux in-quarto, nous n'ayons trouvé, de-ci de-là, une anecdote ou une lettre regrettable, un nom qu'il aurait mieux valu cacher par des astérisques, des astérisques qui cachent insuffisamment un nom ; mais, dans l'ensemble, on ne peut nier l'intelligence et l'humanité considérables de l'auteur ; étant donné la vie que Byron a vécue, sa pétulance, son irritabilité, et l'abondance de ses confidences, on ne peut qu'admirer M. Moore d'avoir, avec une telle dextérité, réussi à tant faire connaître du caractère et des opinions de son ami mort, en blessant si peu les vivants[1]. » Sans doute, le débat entre amis et ennemis de Byron ne sera jamais clos ; mais le moins qu'on puisse dire est que Mérimée y fit figure d'ami maladroit ; Macaulay, déjà, bien que tout autant que Mérimée il soit encore baigné dans

1. Macaulay, *Historical and Literary Essays, from the Edinburgh Review*. Ward, Lock et Cie.

l'atmosphère même du scandale, sait s'élever au-dessus d'elle; et cent ans après on peut encore, sans passion, contresigner la plupart de ses conclusions.

* * *

Mérimée avait vécu un demi-siècle, et vécu les trois quarts de sa vie, quand il vint, pour la première fois peut-on dire si on fait abstraction de son accès de fièvre byronienne, à un sujet anglo-saxon; quelle lenteur à trouver dans cette civilisation quelque chose qui fût digne de tenter sa plume, chez un homme à qui, si tôt, la France, l'Espagne, la Corse, avaient inspiré des chefs-d'œuvre! quelle médiocre part de son effort représente le présent volume dans une collection d'œuvres complètes qui en comptera une quarantaine! et combien peu en rapport, dans sa vie, avec l'importance de ses voyages en Angleterre et de ses amitiés anglaises! L'étude de Mérimée sur les Mormons se présente avec la précision et la clarté désirables; elle se lit encore avec beaucoup d'intérêt; Mérimée a utilisé avec conscience les documents accessibles de son temps, et de sa place, à savoir les deux livres qu'il indique comme ses sources; mais il est trop clair que c'était l'homme le moins fait pour sympathiser, si peu que ce fût, avec les étranges créations d'un certain mysticisme anglo-saxon; le Parisien qu'il était ne pouvait comprendre ces pionniers du Far-West; lui-même le déclare avec la plus complète franchise; en présence de ces extravagances, dont il reconnaît qu'il ne peut expliquer comment elles ont pu séduire de positifs fermiers américains, il n'a su ou pu trouver que le ton de l'ironie

et presque de la dérision. Tout autre serait-il impossible à des esprits de formation française devant le spectacle des débuts du mormonisme? On serait presque tenté de le croire lorsqu'on voit M. André Maurois, pourtant naturellement beaucoup plus apte que Mérimée à comprendre les ressorts de l'âme anglo-saxonne, n'en pas trouver d'autre, dans une étude récente sur le même sujet[1], et sans qu'il semble avoir connu le travail de son prédécesseur. Il est cependant une circonstance qui aurait pu amener le Français, né malin, à tempérer sa raillerie de Méditerranéen impénétrable aux hallucinations des fanatiques Anglo-Saxons; dans les ruines de ce même Nauvoo, abandonné par les Mormons, entrait pour s'y installer, en mars 1849, une colonne de deux à trois cents Européens, autres fanatiques à la poursuite d'une chimère bien plus chimérique, puisqu'elle a disparu sans laisser presque aucune trace, alors que le mormonisme vit toujours; c'était Cabet et ses Icariens, c'était des Français; mais peut-être Mérimée ne l'a-t-il pas su[2]. Joseph Smith ne fut-il qu'un mystificateur et un imposteur? Ne se prit-il pas quelque peu à son propre piège, si même son illumination n'était pas sincère, au moins partiellement? Sa pensée ne fut-elle pas surtout d'ordre politique et social, et son dessein celui de fonder, après tant d'autres, une cité nouvelle et parfaite? Ses excentricités n'auraient-elles

1. *Revue de Paris*, 1er août 1926 : *Joseph Smith, fondateur du mormonisme*. L'article de M. Maurois, fondé comme celui de Mérimée sur une histoire du mormonisme récemment publiée en Amérique, celle de Brigham Young Werner, est beaucoup plus court, des deux tiers environ, et s'arrête à la mort de Joseph Smith. Pour les détails, voir article III, et notes.

2. Voir Notes et éclaircissements, p. 289.

pas été principalement des moyens en vue de cette fin? Ne sont-ce point là les secrets facilement déchiffrables de ses successeurs, après le sien? Autant de questions qui s'imposent, et auxquelles Mérimée ne répond pas de façon satisfaisante, pour la bonne raison qu'il ne se les est pas posées avec assez de sympathie; son récit, exact, agréable et charmant comme tout ce qu'il écrit, éclaire ce qui est extérieur, mais rien de ce qui est interne et capital : les mobiles des fondateurs du mormonisme, et les leviers de leur puissance; il est trop facile de dire qu'on meut un peuple en lui racontant des histoires sur l'Urim et le Thumim, les tribus juives perdues, et la possibilité de « passer dieu » à son tour lorsqu'on a une ancienneté suffisante dans un grade élevé de l'église mormone; il y avait, certes, de cela; il devait bien y avoir autre chose, ne serait-ce qu'un moment et un pays où les migrations de groupes gênés par leurs voisins furent un fait extrêmement fréquent. Mérimée a été beaucoup plus juste envers la conduite des Mormons qu'envers l'attitude de leurs chefs au point de vue spirituel et religieux; il ne leur a pas ménagé les expressions de son admiration complète pour les qualités pratiques qui s'alliaient sans difficulté, chez eux, comme chez tous les Anglo-Saxons, au mysticisme; lui-même plus pratique que mystique, c'est seulement lorsqu'il s'agit de ce mysticisme, pour lui inintelligible, et il le dit, que Mérimée se contente du brocard en guise d'explication; au contraire, il a parfaitement rendu justice à la grandeur de l'œuvre matérielle de Smith et de ses naïfs disciples; il n'a pas ménagé les termes lorsqu'il s'est agi d'exalter leur courageuse persévérance contre

tous les obstacles, matériels et humains; il prévit fort bien que l'originalité religieuse de ce groupe s'atténuerait, et qu'il resterait un puissant et prospère organisme social, lié par une solidarité plus grande que presque aucune société humaine; c'est ce qui est, en effet, arrivé; le plus récent tableau de la civilisation américaine publié chez nous[1] fait dans les États-Unis à l'état d'Utah la place qu'il mérite par son caractère particulier, dû à la prédominance de l'élément mormon qui y représente encore les quatre cinquièmes de la population; il fait comprendre la solidité de cette théocratie élective, libérale cependant par son souci de s'adapter aux lois américaines sans trop trancher sur l'ensemble de la fédération, qui représente, en somme, l'essentiel de ce que fut le rêve de Joseph Smith et surtout de Brigham Young, une association de frères en Dieu tournés vers l'action; là, point de pauvreté, et une soumission volontaire à l'autorité des anciens, qui pourrait bien être sans exemple dans l'histoire, pour ce qu'elle aura duré, car on murmure qu'elle commence à faiblir; il n'est point jusqu'à la polygamie, que les Mormons pratiquèrent incontestablement, et que, d'accord avec la loi américaine, ils ont abolie depuis quarante ans, à laquelle on ne trouve une explication honorable; les premiers Mormons eurent horreur de l'alcoolisme et furent les premiers prohibitionnistes, ils eurent horreur de la prostitution, et voulurent que chaque femme eût un protecteur dans un mari; si un autre instinct les eût poussés, disaient-ils, il leur eût suffi de ne point légiférer en cette matière, et de suivre la coutume des autres hommes; que des

1. Ch. Cestre, *Les États-Unis*, Larousse, 1926.

femmes anglo-saxonnes, même par discipline religieuse, aient accepté ce régime — réduit aujourd'hui à d'encore assez mystérieux mariages spirituels — la chose reste un peu énigmatique; elle ne fut jamais, ni rien en cette affaire, aussi simple que Mérimée semble l'avoir cru.

*
* *

Le révérend Eleazar Williams fut-il, lui aussi, un imposteur, quand il tenta, après, avec, et avant tant d'autres, de se faire passer pour Louis XVII? Beaucoup plus évidemment que Joseph Smith; très évidemment; le pauvre Williams est un bien mauvais candidat à la dignité d'enfant du Temple; aussi mauvais qu'aucun qui se soit jamais présenté; on peut penser si Mérimée a beau jeu à démolir le pauvre homme; il ne s'en fait pas faute, et le ton se trouve tout naturellement être le même qu'au sujet des Mormons; pourtant, peut-être même ici y aurait-il eu lieu de s'arrêter une minute pour se demander si l'infortuné n'avait pas été un peu victime de son imagination, et si le mystificateur n'avait pas été aussi quelque peu un mystique; ce n'est pas seulement dans le Midi de la France que les hommes finissent parfois par croire les histoires qu'ils racontent; surtout, le ton de certitude moqueuse de Mérimée devant les billevesées des faux Louis XVII et de ceux qui y croient se trouve n'avoir peut-être pas été de mise; il serait sans doute quelque peu étonné, vers le premier quart du xxe siècle, de voir des érudits sérieux n'être plus du tout certains que l'enfant qui mourut au Temple était le fils de Louis XVI; leurs arguments principaux, au fond, étant

que presque tout le monde avait intérêt à s'assurer de la personne du Dauphin comme otage, et que la Restauration, bien loin de chercher à faire la lumière sur l'énigme, étouffa soigneusement l'affaire chaque fois qu'elle fit mine de renaître[1].

∴

S'être, jeune homme, échauffé la cervelle à propos de l'injustice soufferte par Byron, avoir plaisanté des excentriques Américains, il n'y a là, en somme, rien de grave chez un aimable chroniqueur parisien, malgré tout bien meilleur connaisseur des choses anglo-saxonnes que presque aucun de ses contemporains ; il nous semble qu'il pourrait y avoir matière à plus de rigueur dans sa méconnaissance, ou au moins dans sa connaissance insuffisante, d'un mouvement artistique qu'il rencontra à diverses reprises en Angleterre entre 1850 et 1860, le préraphaélitisme ; visiteur attitré et officiel des expositions d'outre-Manche, s'étant donné la tâche de renseigner le public français sur le mouvement de l'art anglais, il se devait, il devait à ses lecteurs, d'envoyer à Paris autre chose qu'un exposé incomplet, et l'écho des attaques partiales et ignorantes de la presse de Londres contre les préraphaélites. Qu'est-ce qu'évoque, pour la postérité, le mot de préraphaélitisme ? D'abord et surtout l'atmosphère de rêve et de légende, les figures encore humaines et pourtant pétries d'une pâte surnaturelle, les prairies

1. Voir G. Lenôtre, *Le roi Louis XVII et l'énigme du Temple*, Paris, 1921. C'est aussi l'impression générale de Foulon de Vaulx, *Louis XVII*, Paris, 1929.

semées d'asphodèles, et les paysages réels, et cependant de nulle part, de Dante Gabriel Rossetti; bref, une certaine sublimation de l'art; ce n'était pas tout, mais voilà ce que nous avons retenu, et ce qui, donc, fut l'âme. Que saurait du préraphaélitisme quelqu'un qui le connaîtrait seulement par ce qu'en dit Mérimée pour l'avoir vu à Manchester? Que ce fut une technique qui visait à une minutie photographique; un point, c'est tout; condamnant une école qui ne sait qu'imiter servilement la nature sans choisir en elle ce qui est digne d'être imité, Mérimée, s'interrogeant sur son avenir, arrive seulement à espérer qu'il restera quelque chose de sa précision et de son talent d'imitation, dont on fera un meilleur usage; pas un mot qui indique qu'il y ait eu rien d'autre dans le préraphaélitisme; en présence du mouvement le plus puissant et le plus original qu'ait connu la peinture en Europe depuis la Renaissance italienne, Mérimée, à Manchester, mal informé, et prévenu, ne trouve que douze ou quinze lignes rapides pour exécuter ce qu'il ne considère que comme une technique simpliste, qu'il distingue mal du réalisme.

A vrai dire, le préraphaélitisme avait bien commencé ainsi; Millais, le premier, au début de 1848, avec Holman Hunt, lança une proclamation d'indépendance envers la convention et le savoir-faire, qui, pensait-il, avaient empoisonné l'art depuis Raphaël; il déclarait n'avoir qu'une idée, représenter sur la toile ce qu'il voyait dans la nature; mais dès la fondation de la Fraternité préraphaélite, en 1849, la direction du mouvement lui fut nettement enlevée par Rossetti, qui l'emportait par le

génie et sur les deux initiateurs et sur les quatre autres combattants d'avant-garde, de talent inférieur aux trois premiers, qui les rejoignirent; et avec lui s'introduisit dans le groupe l'aspect moral et littéraire qui l'emporta bientôt; l'imitation méticuleuse de la réalité resta le moyen, la traduction de l'émotion et l'édification morale et religieuse furent les fins; Millais lui-même, pendant ces premières années, subit l'influence de Rossetti, qui donna à ses compositions un ton poétique particulier; dès 1851, la Fraternité était, de fait, dissoute, et chacun s'en allait librement, porté beaucoup plus par l'inspiration spirituelle du mouvement que par l'attachement à sa technique; Millais fut plus longtemps que les autres fidèle à celle-ci, et renforça même son rigorisme lorsque Rossetti ne fut plus si près de lui, pour du reste s'en relâcher énormément à la fin de sa carrière, et mériter alors les reproches de Ruskin. Mérimée aurait pu, dès son premier article, faire connaître ce caractère idéaliste du préraphaélitisme; il y avait à Manchester, en effet, déjà quelques-unes des toiles les plus célèbres du groupe; pour ne parler que des chefs, il y avait les *Feuilles d'automne* de Millais, ce groupe de quatre fillettes amassant des feuilles mortes dans un chaud crépuscule, où Ruskin voyait l'œuvre la plus poétique de l'auteur, le crépuscule le plus parfait qui eût jamais été peint, et l'un des futurs chefs-d'œuvre de la peinture du monde entier; il y avait le *Claudio et Isabelle* de Holman Hunt, inspiré du *Mesure pour Mesure* de Shakespeare, et son *Berger* faisant admirer à une fillette la splendeur d'un papillon; et maint autre tableau devenu fameux. Ce n'était pas, d'ailleurs, le premier contact de Mérimée avec l'école; à l'exposition

de Paris en 1855, il avait pu voir l'*Ordre d'élargissement*, le *Retour de la Colombe*, et l'*Ophélie* de Millais, qui comptent encore aujourd'hui parmi les plus illustres et les plus intéressantes de ses œuvres, la dernière en particulier; il avait pu y voir, aussi, la *Lumière du monde*, de Hunt, ce Christ allant à travers les ténèbres, portant une lanterne, cherchant, de porte en porte, la demeure du juste, inoubliable pour qui l'a vu une seule fois, un seul instant; rien de tout cela n'avait-il parlé au cœur, à la faculté d'émotion de Mérimée? On est bien obligé de répondre que non; il n'avait vu que les procédés, pour les critiquer. Il est probable qu'il n'avait jamais rien vu de Rossetti, qui eut horreur des expositions publiques, et n'exposa qu'une fois, à Russell Place, en 1856, un certain nombre de dessins et de tableaux; Mérimée aurait pu et dû avoir entendu parler de cette exposition, savoir que Rossetti existait, qu'il avait peint son *Annonciation*, un grand nombre de ses tableaux inspirés de Dante, de ses Béatrices inspirées de Miss Siddall, qu'en cette année 1857 il peignait sa part des fresques de l'Union des étudiants à Oxford, et dessinait ses illustrations de Tennyson; Mérimée ne prononce pas le nom de Rossetti. On hésite à accepter qu'il ne l'ait jamais entendu.

Bien entendu, Mérimée, qui ne dit pas dans son article du 27 juin que le préraphaélitisme ait été autre chose qu'une recherche méticuleuse de l'exactitude, « poussée jusqu'au vertige », selon l'expression célèbre, Mérimée ne l'ignorait point; ce sont les nécessités d'un journalisme déjà rapide pour l'époque, le dégoût que lui inspirent ses tâches fastidieuses, qui expliquent son silence, s'ils ne l'excusent point; reprenant la plume à loisir trois mois

plus tard, chez lui, pour l'article du 15 octobre dans la *Revue des Deux Mondes*, il est bien obligé d'en dire plus; oui, il sait que les préraphaélites visent à moraliser, à édifier; et il les écrase sous les mots de « prétentions à la poésie, à la poésie bourgeoise s'entend », et à la profondeur; prenant une des plus contournées en effet, et des plus discutées, des œuvres de Hunt, il la démolit sans pitié; la convention en est absurde, le symbolisme ridicule. Nous ne nous posons pas ici en défenseurs du préraphaélitisme, qui eut ses faiblesses, et sa large part des erreurs de toute chose humaine; mais nous ne pensons pas qu'on puisse disputer que Mérimée fut insuffisant et injuste envers ce qu'il avait de grand comme toute chose originale et jeune; Mérimée était déjà vieux en 1857[1]; le préraphaélitisme était un mouvement de jeunes, qui avaient eu vingt ans à ses débuts, et en avaient à peine trente; Mérimée, jugeant que l'art doit généraliser, choisir, styliser, et non copier mécaniquement, et en même temps plaire sans prêcher, suivait la mentalité de sa race, et les critiques continentaux furent et ont continué à être de son avis; il était dans la logique de sa situation d'homme arrivé, d'homme vieilli, d'homme désabusé, et de continental, en pensant et en disant que les maîtres anciens ont posé pour toujours les limites de l'art; mais ce faisant, il ne s'apercevait pas qu'il ne comprenait point ce qu'il y

1. Il souffrait de l'illusion habituelle aux hommes veillissants, que leur génération a mieux valu que celle qui les remplace : « Il m'a semblé qu'il y avait en Angleterre le même abaissement de l'intelligence que nous remarquons en France. Je distingue : les gens de soixante ans me semblent des aigles en comparaison des autres... » A Mme de la Rochejacquelein, 26 juillet 1857. *Une Correspondance inédite*, p. 99.)

avait de proprement nouveau, et donc méritoire, dans cet effort de l'Angleterre pour se faire un art national, que l'Angleterre elle-même ne comprit et n'apprécia que lentement; ici encore, lucide et froid comme toujours, c'est par défaut d'intelligence véritable de la spiritualité anglo-saxonne qu'il péchait. Et dire qu'il se plaignait de la médiocrité des expositions!

Indiquons d'un mot seulement qu'il fut mal renseigné sur le rôle de Ruskin : « On m'assure que la réforme de l'école est due surtout à un critique contemporain, M. Ruskin... » Le caractère dubitatif de l'expression est significatif du vague de son information; Ruskin, qui avait fortement travaillé à développer les goûts esthétiques chez ses contemporains dès avant 1850, ne fut nullement le théoricien des préraphaélites, dont aucun ne le prit pour inspirateur ou point de départ; mais il se fit leur défenseur dans ses lettres au *Times* et sa brochure de 1851 sur leur mouvement, et c'est lui qui finit par retourner l'opinion publique en leur faveur[1].

Si, comme on le prétend, la sympathie est plus clairvoyante que l'opposition des tempéraments, ou simplement que l'indifférence, Mérimée fut mal placé et qualifié pour juger les Anglo-Saxons et les présenter à ses compatriotes; aussi ne nous étonnerons-nous pas que dans ces études l'Angleterre ne figure guère que comme une toile de fond, d'ailleurs très mal éclairée; la plupart des écrits contenus dans le présent volume pourraient figurer

1. Nous devons notre information pour les pages ci-dessus aux articles du *Dictionary of National Biography* sur les divers préraphaélites, et aux ouvrages d'Ernest Chesneau sur la peinture anglaise.

à aussi juste titre dans un recueil dont la note dominante serait l'art; voici, de la plume, la plume magistrale de Mérimée, un volume plus ou moins inspiré par des choses vues en Angleterre, et il n'y a touché aucun grand sujet anglais, ni la Bible, ni Shakespeare, ni Milton, ni Chaucer, ni la Renaissance, ni la monarchie, ni le parlementarisme, ni le romantisme, ni même, presque, aucun sujet proprement anglais; nous ne sommes pas loin de nous excuser de devoir comprendre ici ses rapports sur l'exposition de 1862, corvées officielles qui, on le verra, l'assommèrent; les pages assez rapides sur Samuel Pepys ne sont qu'un feuilleton, d'ailleurs fin et spirituel, sur un écrivain de second ordre, alors peu connu chez nous, il est vrai; bref, à l'auteur de *Carmen* et de *Colomba*, qui passa en Angleterre plus de temps que dans aucun pays excepté la France, l'Angleterre n'a pas inspiré, non seulement la moindre petite nouvelle, mais même le moindre article véritable sur un vrai sujet de civilisation ou de littérature.

Pourquoi donc alors, se demandera-t-on, retourna-t-il si souvent dans un pays qu'il aimait si peu, et où il se trouva de plus en plus mal? D'abord, ses fonctions officielles l'y obligèrent; mais il ne fit du reste aucune espèce de difficulté pour aller où le devoir l'appelait; étranger parmi les Anglais, il avait parmi eux des amis éprouvés, les viveurs, compagnons de sa jeunesse, comme Sutton Sharpe et Panizzi, qui fut presque l'unique cause qui l'attira dans ses derniers voyages; surtout, on ne saurait exagérer les succès personnels de Mérimée en Angleterre; écrivain célèbre et sincèrement goûté, sénateur, membre de l'Institut, ami de l'impératrice, il fut choyé, fêté, adulé, à un point dont on ne saurait se faire une idée sans

parcourir sa correspondance ; à Londres et en Angleterre, il fut *lion:* selon l'expression anglaise, on le *lionisa ;* il faut entendre les plaintes de ce malheureux que la meilleure société du Royaume-Uni se dispute infatigablement, pas infatigablement pour lui ; au cours de son séjour de 1862, il fut invité à dîner en ville vingt-sept soirs de suite ; Mérimée n'était qu'un homme ; il ne mit certainement pas toute l'énergie qu'il aurait fallu à s'arracher à cette société ennuyeuse, incapable de conversation, où les femmes ne savaient pas s'habiller, ni les cuisinières, ou cuisiniers, offrir des mets acceptables.

* * *

Envers l'Angleterre, Mérimée n'avait trébuché que par insuffisance de sympathie et de pénétration, chaque fois qu'il avait tourné, sans y pénétrer vraiment, autour des valeurs psychologiques profondes particulières à cette nation ; envers l'Amérique il est bien plus coupable ; son ton humoristique quand il parle des Mormons et du pauvre Eleazar Williams est encore chaud et généreux, quand on le compare avec les sentiments vrais à l'égard du fait américain que révèle la correspondance ; ces sentiments touchent à l'aversion. Quelqu'un s'étonnera peut-être que Mérimée, chroniqueur universel, qui, en son temps, a touché tous les sujets, n'ait pas publié une ligne sur l'événement le plus considérable de l'histoire de l'Amérique au XIXe siècle, presque aussi considérable que la naissance même des États-Unis, la guerre de Sécession, de 1861 à 1865 ; guerre dans laquelle se manœuvrèrent les masses d'hommes les plus nombreuses qu'ont eût

vues jusque-là, s'utilisèrent les moyens les plus neufs pour l'époque, se débattirent les problèmes les plus passionnants de l'histoire du Nouveau-Monde, le maintien de l'Union et l'abolition de l'esclavage ; sur ces événements gigantesques, rien ; et quand il en est question dans les lettres de Mérimée, on est confondu de son attitude incroyable : dans la mesure où il se dégage du mépris le plus hautain pour toutes ces histoires, c'est une partialité évidente pour le Sud, pour les esclavagistes, qui se manifeste invinciblement.

« Édouard[1] m'a écrit bien tristement et très philosophiquement au sujet de la guerre civile de son pays. Son gouvernement lui prend 21 % de son bien, et son banquier 31, total 52 %, et je crains qu'il ne soit pas au bout du compte à payer. C'est son oncle[2] qui commande les confédérés. Il me semble que de part et d'autre on se bat assez mal, mais qu'on se tue beaucoup. Ils me font penser à des singes qui ont volé un rasoir. On dit que l'Angleterre presse beaucoup la France d'intervenir et de reconnaître le Sud, mais je doute que les Yankees d'ailleurs aient assez de bon sens pour écouter des conseils. Ce qui gouverne dans le Nord à présent, c'est une espèce de gens qui, n'ayant rien à perdre, trouve l'état des choses très agréable et rempli d'émotion. Comme d'ailleurs ils sont braves, très coquins et plus qu'à demi sauvages, la guerre leur convient parfaitement, et je n'y vois pas de fin, car c'est un grand préjugé que de croire qu'on ait besoin d'argent pour se battre[3]... »

« Voilà les confédérés à bas, ou du moins bien bas.

1. Edward Childe.
2. Edward E. Lee.
3. *Lettres à Panizzi*, t. I, p. 327, 15 octobre 1862.

Reste à pacifier le pays, et quelles mesures M. Lincoln prendra-t-il pour cela? Avec un Parlement composé de canailles, comme celui des États-Unis, et un Sénat présidé par un tailleur ivrogne[1], qui peut dire quelles folies nous pourrons voir? Ce qu'il y a de pire, c'est que ces drôles-là sont en réalité très puissants, qu'ils ont dans toutes les occasions un entêtement de mules, et pas plus de conscience que n'en avaient vos petits tyrans italiens du xvie siècle[2]... »

« Ne trouvez-vous pas qu'on fait un peu trop de *fuss*[3] pour la mort de M. Lincoln. C'était, après tout, un *first second rate man*[4], comme disaient les Yankees, dont probablement vous n'auriez pas voulu pour un employé du Museum ; mais il valait mieux que la majorité de ses compatriotes; et il me semble qu'il avait gagné à force de vivre dans les grandes affaires. Les éloges qu'on en fait au Parlement montrent la peur qu'on a de l'Amérique; et le résultat qu'on aura obtenu sera de rendre ces rustres encore plus impertinents et orgueilleux qu'ils ne le sont naturellement... Nous verrons probablement de singulières choses avec l'ivrogne qui succède à Lincoln[5]. »

Sans commentaire.

* * *

Mérimée sut-il bien l'anglais? Tout le monde dit que oui, et c'est probable, si on n'est pas trop exigeant sur ce que c'est que « savoir », et « savoir bien », une

1. Andrew Johnson.
2. *Ibid.*, t. II, p. 93, 22 avril 1865.
3. Bruit, embarras.
4. Un remarquable homme de second ordre.
5. *Ibid.*, t. II, p. 96, 4 mai 1865.

langue; c'est autre chose si l'on examine la question en spécialiste et avec quelque rigueur. « De bonne heure, dit M. Filon, il sut très bien l'anglais. Je crois bien qu'il l'avait appris en flirtant : Alfred de Musset prétendait que c'était la vraie manière d'étudier les langues vivantes. Ce qui est certain, c'est que Mérimée pouvait entretenir une correspondance et parler en public dans la langue de Gladstone[1]. » Chambon, qui cite cette phrase dans son article, ajoute en note comme exemples la correspondance avec Miss Lagden et le discours au *Literary Fund* : l'ennui est que la première n'a pas été publiée, et que du second purent seuls juger ceux qui l'entendirent, comme on le verra plus loin; la correspondance en anglais avec Jenny Dacquin, à ses débuts, lorsque Mérimée la croyait encore anglaise, n'a pas été publiée non plus. Qu'est-ce que Mérimée lui-même pensait de son anglais? Il semble avoir été assez content de celui qu'il écrivait : « en pur anglais-saxon, sans un mot tiré du français », dit-il en parlant de son rapport à Londres en 1862[2]; trois ans auparavant, du reste, sa satisfaction était moindre : « Si je savais écrire en anglais... », disait-il à Panizzi le 8 avril 1859[3]. Par ailleurs, il semble avoir été parfois moins fier de la langue qu'il parlait : « J'ai dit des bêtises en mauvais anglais, pendant un gros quart d'heure », écrit-il à propos de ce fameux discours[4]. Que furent sa prononciation et ses qualités idiomatiques? Les témoi-

1. A. Filon, *Discours prononcé à Cannes*, le 28 avril 1907, dans *Pro Memoria*, p. 154.
2. Voir p. 312.
3. *Lettres à Panizzi*, t. I, p. 28.
4. Voir Appendice III, p. 328.

gnages d'Anglais qui l'auraient entendu parler, et qui seraient seuls qualifiés, manquent. Bref, on est réduit, pour documents, à quatre billets à son ami M. Childe[1], à un court billet à l'inconnue. daté du 26 février 1848[2], et au rapport en anglais qui figure sous le numéro XI dans notre volume. Les quatre billets à Childe, deux insignifiants, deux relatifs à la mort de Mrs. Childe, et dont l'ensemble représente à peu près deux pages, sont écrits dans un anglais rapide et impeccablement correct et idiomatique; le billet à l'inconnue, écrit le surlendemain de la révolution de février, dans la pensée un peu enfantine que l'anglais était plus sûr pour s'entretenir des événements, contient plusieurs choses qui ne viendraient pas spontanément sous la plume d'un Anglais[3]; mais il faut faire la part de l'émotion du moment, et de ceci que l'esprit de Mérimée n'était à ce moment préoccupé que de choses bien parisiennes. Pour le rapport à l'exposition de Londres, enfin, il est, certes, d'une bonne langue anglaise, bien que certaines tournures sentent le gallicisme[4]; mais il est peu probable qu'il ait passé à l'impres-

1. *Quelques correspondants de Mr. et Mrs. Childe et de Edward Lee Childe (1844-1870).* Londres, Clay et Sons, 1912.

2. T. I, p. 282.

3. Un Anglais n'écrirait guère qu'il était « reconciled with the strange figures of the conquerors », mais plutôt « reconciled to »; il ne dirait pas « not long before the coaches can go on » pour « avant que le service des diligences reprenne ».

4. Par exemple : « ... a simple exposition of them is sufficient to secure for them the general assent » (p. 237); « ... remarkable... for finish of details and preciseness of execution » (p. 240); « ... the various objects executed in their workshops » (p. 240). « The same thing occurs to... » (p. 240) au lieu de « happens to », est douteux. Pour le vocabulaire, il est, en effet, de caractère assez nettement saxon, mais peut-être moins que Mérimée ne s'en flattait.

sion sans avoir été revu par quelque Anglais, ou qu'au moins quelqu'un, en cours de route, n'ait pas fait disparaître les plus grosses erreurs de langue qui auraient pu s'y trouver; on ne peut donc guère faire fond sur ce morceau, et le document le plus sûr reste provisoirement le groupe des billets à Childe; ceux-ci sont assez parfaits dans leur brève simplicité pour qu'on puisse décerner à Mérimée un brevet de bon, d'excellent angliciste.

Qu'on nous comprenne bien : nous ne voulons et ne pensons diminuer en rien Mérimée en signalant avec insistance ses insuffisances comme interprète des choses anglo-saxonnes; ses domaines étaient ailleurs, voilà tout; c'est l'inconvénient des éditions d'œuvres complètes qu'elles font apparaître le médiocre avec l'excellent, et le secondaire avec le principal; c'est aussi leur avantage, rien n'étant indifférent de ce qui est venu d'une plume qui a produit des chefs-d'œuvre; c'est particulièrement le cas pour un écrivain dont le mérite réside surtout dans la perfection de la forme; et nous avons souvent, chemin faisant, vibré de plaisir et senti l'envie devant la manière dont Mérimée formulait ces jugements souvent erronés ou sommaires, au charme desquels c'était notre cruel devoir de nous soustraire pour les remettre au point. Il convient, pour finir, de ne pas oublier que le monde anglo-saxon ne fut qu'un des multiples terrains qu'explora Mérimée, et de faire taire les exigences des spécialistes devant la satisfaction qu'il donne si abondamment au simple lecteur cultivé.

Nous devons des remerciements particuliers à M. Gaston Brière, conservateur au Musée de Versailles; ami personnel du regretté mériméiste Félix Chambon, et

détenteur d'une partie des papiers laissés par celui-ci, il a bien voulu nous permettre de consulter la bibliographie des rapports de Mérimée et de son œuvre avec l'Angleterre dont il avait fait connaître l'existence il y a quelques années[1] parmi ces papiers; à vrai dire, ni nous-même ni M. Trahard n'y avons rien trouvé qui ne nous fût connu par ailleurs, mais c'est un considérable renforcement de l'espoir de n'avoir rien oublié que se trouver d'accord avec Félix Chambon. M. Marcel Jorré, de Dijon, a bien voulu copier au British Museum le rapport en anglais sur l'exposition de 1862. M. G. A. Paternoster-Brown, bibliographe officiel de la Cambridge University Press, nous a aidé de sa compétence professionnelle sur un bon nombre de points, M. René Durand, professeur à la Faculté des lettres de Dijon, nous a fourni avec une obligeance inlassable de nombreux renseignements d'ordre historique. Mlle Marthe Ritz s'est employée gracieusement et activement à la recherche des illustrations, à Londres. Mais la tâche entière aurait été beaucoup plus longue et difficile sans l'aide constante et les indications de M. Trahard.

Pendant longtemps nous n'avions pas désespéré de retrouver le discours prononcé par Mérimée au dîner du Literary Fund en mai 1858; il semble qu'il faille aujourd'hui y renoncer définitivement, le discours n'ayant été très vraisemblablement ni écrit ni sténographié (voir appendice III).

Georges Connes.

1. *Revue de littérature comparée*, 1922, p. 396.

Quarante-quatre lettres inédites de Mérimée à Ellice, jusqu'ici demeurées en la possession du major Edward Ellice, petit-neveu du destinataire, viennent d'être publiées par Ethel Duncan dans la *Revue universelle* (15 juillet, 1er août, 15 août, 1er septembre 1929). Elles ne révèlent rien qui ne fût déjà connu ; Mérimée, écrivant à Ellice en même temps qu'à ses autres correspondants, lui parle naturellement des mêmes choses, faisant un abondant commentaire des politiques française, anglaise et européenne ; il l'entretient naturellement beaucoup aussi de leurs amis communs. Il nous semble pourtant que ces lettres sont particulièrement vives et charmantes, même pour qui a déjà beaucoup lu de la correspondance de Mérimée ; on y sent sur quel pied d'amitié joyeuse il fut avec Ellice ; toute dureté véritable à l'égard de l'Angleterre, comme on en trouve ailleurs chez lui, en est naturellement exclue. Une petite lumière supplémentaire est jetée sur l'anglais de Mérimée. Le 26 août 1856, il commence une lettre en anglais, et revient au français au bout de sept ou huit lignes, en disant : « Mais je ne sais pourquoi je vous écris en anglais. Vous devez bien être fatigué de mes solécismes *parlés* et je vous épargne les solécismes écrits. » Sa plus fâcheuse erreur consiste, voulant dire qu'il a le cœur gros, à traduire littéralement : « with a big heart ». Aucun Anglais ne dirait ainsi, et chacun comprendrait par cette expression « grand cœur, cœur brave ».

20 janvier 1930.

Nous devons à l'obligeance et à la générosité de M. George Haviland, à Paris, de pouvoir reproduire les deux croquis de Mérimée joints à l'article sur les Mormons, dans un exemplaire des *Mélanges* acquis par lui à la vente Delafosse.

L'administration du British Museum nous a gracieusement autorisé à reproduire le splendide portrait d'Ellice.

La National Portrait Gallery nous a autorisé à reproduire les portraits de Panizzi et de Pepys dans les conditions habituelles.

MM. Fleming and C° ont bien voulu nous autoriser à reproduire leur photographie de la salle de lecture du British Museum.

I

Mémoires de Lord Byron

Publiés par Moore, traduits par Mme Belloc[1]

(*Le National*, 7 mars 1830)

On dit avec raison que l'Angleterre est un pays de liberté; sans doute on y jouit de l'*habeas corpus* et de la liberté de la presse; on peut impunément faire des caricatures contre le roi et ses ministres; même, avec quelques précautions il est vrai, on attaque Dieu et la religion de l'état. Bref, un écrivain bilieux et morose peut exhaler sa mauvaise humeur sans se brouiller avec la justice. Mais il est une autre autorité plus redoutable et surtout bien plus susceptible : c'est la coterie qui s'appelle la bonne société par excellence, les gens comme il faut, le beau monde. Quiconque a le malheur de lui déplaire est perdu à jamais; le terrible interdit des papes, au moyen-âge, n'était guère plus à craindre que l'anathème du beau monde en Angleterre. L'avez-vous offensé, vous devenez aussitôt un paria. Tout homme qui est du monde, ou qui veut avoir l'air d'en être, vous évite comme un pestiféré. Plus de société pour vous que

1. 2 vol. in-8° chez Al. Mesmier, place de la Bourse, prix : 15 fr.

celle d'hommes déjà flétris par l'opinion publique, et souvent justement flétris. Ainsi, qu'un honnête bourgeois, conduit par la méprise d'un gendarme à la salle Saint-Martin se trouve confondu avec un tas de voleurs et de scélérats, le malheureux, proscrit par la bonne société, est contraint de vivre avec des gens qu'il méprise.

Et pour quels crimes encourt-on ce fatal châtiment? — Oh! pour le plus grand de tous les crimes, pour avoir manqué aux *convenances* du pays. Or, qui pourrait définir exactement les *convenances*? Car, par exemple, c'est manquer aux convenances que de se présenter en bottes dans un salon, c'est encore y manquer que de se moquer de certains usages, de certaines superstitions, car l'hypocrisie (*cant*) est à la mode; surtout, c'est un crime irrémissible que de contester l'autorité suprême, qui prétend décider seule de ce qui est bien et de ce qui est mal.

Quiconque approchait un excommunié partageait aussitôt son excommunication. Le monde en Angleterre ne traite pas avec plus d'indulgence l'indépendant qui reste fidèle à son ami banni des salons. On suppose apparemment que le remords même ne peut expier l'offense, puisqu'on refuse au coupable un intermédiaire qui puisse parler de son repentir à ses juges.

Lord Byron eut le malheur, presque à son entrée dans le monde, de s'attirer la haine de toute la coterie hypocrite qui règne despotiquement aujourd'hui.

Le crime qu'on lui reprochait est encore un mystère et le sera peut-être toujours, car cette coterie est aussi prudente que la très sainte inquisition qui se garde bien de révéler à l'accusé les griefs pour lesquels on le brûle. Quoi qu'il en soit, Byron, accablé de dégoûts en Angleterre, quitta pour toujours cette terre classique de l'hypocrisie, et vint mourir en Grèce pour la cause de la liberté. Il avait écrit l'histoire de sa vie, et voulait qu'elle ne fût publiée qu'après sa mort, car il méprisait trop ses détracteurs pour plaider sa cause devant eux; c'était la postérité qu'il prenait pour juge. Bien qu'il eût rompu presque toute relation avec ses compatriotes, qui ne le comprenaient pas, il croyait cependant avoir encore des amis parmi eux. Pendant toute sa vie, Lord Byron n'avait pu apprendre à connaître les hommes. Il choisit M. Thomas Moore pour dépositaire de ses mémoires, et, avec sa générosité ordinaire, il voulut que le prix qu'on en retirerait appartînt au fils de cet homme de lettres. Combien de gens auraient été fiers de la confiance de Byron! Il paraît que M. Moore ne vit dans cette affaire qu'un cadeau d'argent, dont il pouvait faire le placement à son gré. Il accepta le manuscrit. Byron meurt, et le libraire Murray parle de publier ses mémoires. Aussitôt grande rumeur en Angleterre. Effroi des cagots, des prudes et de toute la coterie. Lord Byron, qui ne nous ménageait guère de son vivant, que dira-t-il de nous après sa mort? Nommera-t-il les gens, ou se contentera-il de per-

fides initiales? Conclusion : il faut empêcher la publication des *Mémoires*, et les détruire s'il se peut.

Ce fut au nom de lady Byron, qui s'était déjà montrée un instrument assez maniable entre les mains des ennemis de son mari, que la négociation fut conduite. C'était lui faire dire à peu près : mon mari était un grand scélérat. Après sa mort, il veut faire des prosélytes, en publiant la théorie satanique qu'il pratiquait de son vivant. Brûlez le livre infâme qu'il a confié à votre bonne foi, à votre amitié. Et tartufes de s'écrier tous ensemble : « Brûlez, ou anathème sur vous! Si vous brûlez, vous serez notre poète-lige, et nous vous serons de cléments suzerains. Quelquefois nous vous ferons dîner à table chez nous. Si vous ne brûlez pas, nous vous frapperons de la même excommunication contre laquelle Byron n'a pu lutter malgré toute sa gloire. »

Et M. Moore brûla les *Mémoires* de Byron qui l'appelait son ami ; il les brûla comme il aurait brûlé un billet que Byron aurait passé à son ordre. Il ne savait donc pas que ce livre n'appartenait pas à lui seul, qu'il était la propriété de tous les admirateurs du génie de Byron, qu'il appartenait à la postérité! — « Mais que faire, moi chétif, dira-t-il, contre la puissante cabale qui m'aurait accablé? » Alors il ne fallait pas accepter une tâche au-dessus de vos forces et de votre courage. Tranchons le mot : vous avez trahi la confiance d'un ami malheureux.

En brûlant les mémoires de Byron, M. Moore

semblait s'être interdit pour jamais d'écrire la vie de ce grand poète. En effet, s'il reproduisait le contenu des mémoires, pourquoi les aurait-il brûlés? et s'il y changeait quelque chose, qui l'aurait cru? M. Moore, comprenant la difficulté de sa position, s'est borné à lier ensemble, par de courtes et insignifiantes narrations, les lettres et les journaux manuscrits qu'il avait entre les mains. Cette publication que l'auteur appelle les *Mémoires de lord Byron*, tout incomplète qu'elle soit, offre pourtant un juste appât à la curiosité. Les moindres productions du génie de Byron sont recherchées avec empressement, mais nous n'hésiterons pas à dire que sa correspondance mérite d'exciter autant d'intérêt que les plus importants de ses ouvrages. La lecture de ses lettres familières et surtout de son journal, espèce de memorandum mystérieux, peut seule faire comprendre le caractère étrange du noble poète, et mettre sur la voie pour deviner l'énigme de sa vie. Malheureusement bien des passages restent obscurs, et les personnes qui pourraient les éclaircir garderont probablement le silence.

Les deux volumes déjà publiés suivent Byron depuis ses premières années jusqu'à l'époque où il quitta l'Angleterre pour la deuxième et dernière fois. Avant d'en faire une courte analyse, je vais essayer d'esquisser les principaux traits de son caractère, en observant l'action qu'il eut sur ses actions et sur ses ouvrages.

Napoléon a dit que le bonheur à venir d'un enfant dépendait surtout de sa mère. Malheureusement pour Byron, la sienne était une femme sans esprit, violente, emportée, passant tour à tour d'une sévérité excessive à une indulgence sans bornes. D'ailleurs, comme il hérita, encore enfant, d'un nom illustre et d'une fortune assez considérable, quoique fort mal administrée, il fut très mal élevé. Le sentiment le plus fort et le plus constant chez lui, qui se manifesta dès son enfance, et qui, pendant toute sa vie, fut pour lui une source de chagrins et de peines, ce fut une vanité extraordinaire. Elle ne put être satisfaite par la plus haute gloire littéraire, et la moindre contrariété la blessait cruellement. Il frémissait d'être un homme que l'on pouvait comparer à d'autres hommes; il aurait voulu d'une gloire à part, inaccessible à tout autre que lui. « Le temple de la gloire, dit-il, est comme celui des Persans, l'univers. Nos autels sont les sommets des montagnes. Je me contenterais d'une montagne sans nom, et tous ceux qui en ont envie peuvent prendre le Mont Blanc ou le Chimborazo. » Son orgueil naïf ressemble à celui de ce grand d'Espagne qui traitait de Monseigneur un gentilhomme qui lui disait Monsieur, et de Monsieur un duc qui l'appelait Monseigneur, afin de n'avoir de titre commun avec personne. — Au lieu de se réjouir du prodigieux débit de ses ouvrages, lord Byron méprise son succès. « J'apprends, dit-il, avec une ironie amère, que *Childe-Harold* et *la Par-*

faite Cuisinière sont très demandés. » Une autre fois il écrivait dans son journal : « A vingt-six ans, disent-ils... j'aurais pu, j'aurais dû être pacha, à l'heure qu'il est. »

La vanité est ingénieuse à se créer des tourmens. On sait que lord Byron avait une figure remarquablement belle, mais qu'il était boiteux : ce n'était point une infirmité, car cela ne l'empêchait point de se livrer à tous les exercices violens et d'y réussir : c'était plutôt une légère difformité. Il s'en affligeait comme d'un grand malheur, et la moindre allusion à son pied lui créait une mortification cruelle. Un de ses amis l'exhortait à remercier la Providence des faveurs dont elle l'avait comblé, et citait en première ligne l'intelligence supérieure qu'il avait reçue de la nature. « Peut-être, répondit-il, ma tête me met-elle au-dessus des autres hommes, mais ce pied me place bien au-dessous d'eux. » Désolé d'engraisser, il se soumettait à un régime capable de ruiner une santé moins robuste que la sienne, et c'était lui faire un compliment flatteur que de lui trouver l'air fort malade.

Byron n'était point un misanthrope égoïste et froid : au contraire il était très sensible, et les *Mémoires* en font foi. Son cœur était accessible à toutes les impressions, et il pouvait à lui seul sentir comme plusieurs hommes. Mais il avait cette faculté qui distingue le poète : c'est qu'au milieu des mouvements les plus impétueux de la passion il pouvait

s'observer et faire sur lui-même une étude, que plus tard il savait mettre en œuvre. « Toute convulsion se termine en moi par des vers », écrit-il à M. Moore. Malheureusement, son orgueil, qui lui faisait mépriser les autres hommes, l'empêchait de les étudier avec le soin qu'il apportait à s'observer lui-même. Aussi dans tous ses poëmes ne trouve-t-on qu'un seul caractère d'homme, et ce caractère est le sien. Childe Harold c'est Byron à vingt ans. Conrad ou le Giaour, Alp ou Manfred, c'est encore Byron révolté contre la société dont l'organisation le blesse et l'irrite. Il la méprise et la hait. Plus âgé, il la méprise encore, mais la haine s'est émoussée, et l'ironie la remplace; alors il compose *Don Juan*. C'est selon moi le résumé de son caractère et en même temps le plus beau monument de son génie.

La plupart des biographes veulent que le génie d'un homme se révèle dès son enfance. Alexandre domptant Bucéphale leur montre par avance le conquérant de l'Asie : ils voient le grand tacticien dans Napoléon se battant à coups de boules de neige avec des bambins de son âge. Ces messieurs ne manquent pas de remarquer que Byron, tout aussi précoce, composa des vers à l'âge de dix ans. Pour moi qui ne suis pas un prophète, je regrette que M. Moore, qui s'est étendu longuement sur ses premières années, n'ait pas été plus explicite sur les époques plus intéressantes de sa vie.

Au sortir de l'Université, Byron, lancé dans le

monde sans guide, et entraîné par un tempérament de feu, se livra avec excès à tous les plaisirs. Tour à tour ou plutôt tout à la fois, le vin, le jeu et les femmes occupaient tous ses moments. Alors, son orgueil bizarre le portait à exposer au grand jour des fautes que d'autres hommes, plus hypocrites ou plus prudents, s'efforcent de cacher au public. Mais il trouvait beau de se montrer tel qu'il était, ou même, par un caprice assez ordinaire aux jeunes gens, il se plaisait à paraître pire qu'il n'était réellement. De cette époque datent la haine que lui voua la bonne société anglaise, et le commencement de la persécution qui n'a cessé qu'à sa mort. Il paraît, au surplus, que ses écarts se bornaient à entretenir publiquement des maîtresses de bas-étage, pratique assez ordinaire parmi les grands seigneurs, et que l'opinion publique ne réprouve pas avec autant de sévérité qu'elle en déploya contre lord Byron.

Passons à son début dans la carrière littéraire. Ses premiers vers, *Hours of idleness*, qu'il publie à peine âgé de vingt ans, furent accompagnés de notes où perçaient un orgueil aristocratique et un mépris affecté pour le public et pour le métier d'auteur. Pareil sentiment était bien loin de lui; au contraire, il était homme de lettres avant d'être patricien, et je n'en veux pas d'autre preuve que sa susceptibilité littéraire, et l'importance extraordinaire qu'il attachait aux éloges de tous les gens du métier. Les critiques de la *Revue d'Édimbourg*, animés peut-être

de cette jalousie qui a toujours existé entre les gens de lettres et les grands seigneurs, traitèrent son premier essai avec une excessive sévérité. Leur censure n'était point injuste, mais elle était passionnée. Le livre était médiocre et ne méritait pas qu'on en parlât. Au surplus, cet article de journal a peut-être décidé de sa vocation. La critique de ses poèmes le transporta d'indignation et de fureur; il fut saisi d'une fièvre de rage, dont il ne sortit, au bout de quinze jours, un peu soulagé, qu'après avoir écrit sa fameuse satire intitulée : *Les Poètes anglais et les Critiques écossais*.

Cette espèce de pamphlet en vers fit scandale, eut un succès prodigieux, et fonda sa réputation. Selon moi, c'est son plus mauvais ouvrage. Le style en est lourd, prosaïque, entortillé; les plaisanteries sont laborieusement cherchées. On sent que c'est la raillerie d'un homme en colère et qui cherche une occasion de se battre. Mais il s'attaquait à des critiques puissans, à des tyrans littéraires[1] dont la domination était reconnue, il est vrai, mais abhorrée par toute la nation des auteurs, et, seul entre tous, il eut le courage de se révolter contre l'autorité de ces despotes, et de leur rendre injure pour injure. Dans sa fureur, il s'en prit à tout le monde, suivant le précepte du célèbre Jackson, son professeur de pugilat : « Quiconque n'est pas pour vous est contre

1. Dont le principal était Jeffreys.

vous : faites donc le moulinet et frappez à droite et à gauche. » Bien des innocens se trouvèrent confondus avec les coupables, et il est à remarquer que presque tous les auteurs qu'il raille, avec plus de brutalité que de finesse, furent dans la suite plus ou moins intimement liés avec lui. Sir William Gell lui fut présenté bien à propos tandis qu'il corrigeait les épreuves de sa satire : Byron le traitait de fat sans le connaître, et, grâce à un heureux changement, il l'envoya à la postérité avec l'épithète de classique[1].

Après avoir savouré le plaisir de la vengeance, Byron partit pour le continent, et commença son grand voyage, visitant successivement le Portugal, l'Espagne, la Grèce et l'Asie mineure. Tout en voyageant, il décrivait en vers les lieux qu'il parcourait et les sentiments divers qu'ils excitaient dans son âme. Ces *notes rimées*, comme il les appelait lui-même, devinrent *Childe-Harold*, l'une de ses plus admirables compositions, quoi qu'elle soit aussi une de ses moins parfaites. C'est dans ce poème que se trouvent réunis, et comme intimement liés, toutes les beautés et tous les défauts de son génie. Dans *Childe-Harold* encore plus que dans ses autres ouvrages, on peut étudier le caractère singulier qui distingue ses poésies. C'est une concision étonnante dans les mots, et une prolixité quelquefois fatigante dans les idées. Nul autre poète anglais n'a renfermé

1. *I leave topography to classic Gell.*

plus de sens en moins de mots et avec plus d'énergie : mais souvent il ne sait pas faire un choix entre les pensées qui se présentent en foule à son esprit : il les traduit en vers à mesure qu'elles s'offrent à lui et parfois il affaiblit une pensée en la retournant pour ainsi dire sur toutes ses faces. « Malheur à l'écrivain, dit Voltaire, qui dit sur un sujet tout ce que l'on peut en dire. » D'autre part, cette préoccupation presque toujours exclusive pour les idées qui lui étaient personnelles, et l'habitude qu'il avait de s'y complaire et de les suivre dans tous leurs développements, l'empêchaient de les coordonner et de leur donner une forme régulièrement épique ou dramatique. Parlant toujours de lui-même, il était incapable de faire un récit dont l'action fût suivie, qui eût un commencement et une fin.

Childe-Harold, puis *le Giaour*, *la Fiancée d'Abydos* et *le Corsaire*, ne parurent qu'à son retour en Angleterre, c'est-à-dire deux ou trois ans après son départ. M. Moore publie sa correspondance pendant et après son voyage, et elle est si intéressante que je renonce à en donner des extraits, dans l'embarras où je suis de faire un choix parmi toutes ses lettres. Quelques événemens de ce voyage sont relatés en détail, mais il en est d'autres qui restent fort obscurs pour nous, et malheureusement ceux-là piquent plus vivement la curiosité par l'importance qu'on peut leur supposer, et par l'influence qu'ils ont dû avoir sur la vie et le talent du poète.

Il est certain que pendant qu'il parcourait la Grèce, il fut la cause, l'acteur principal ou le témoin de quelque événement sinistre dont le souvenir le poursuivit toujours et imprima à tous ses écrits cette teinte de mélancolie et de désespoir qui en forme un des caractères principaux. Dans son journal il fait allusion à cet événement dont la mémoire trouble son sommeil et lui cause d'horribles agitations. — « J'ai composé *la Fiancée d'Abydos* en quatre nuits pour conjurer mes rêves sur ***. Si je ne m'étais donné cette tâche, j'aurais perdu l'esprit à me ronger le cœur. » Plus loin : « Je me suis réveillé après un rêve. — Eh bien! d'autres n'ont-ils pas rêvé aussi? Et quel rêve! Mais elle n'a pu m'atteindre. Les morts ne peuvent-ils donc reposer en paix? Oh! comme mon sang s'est glacé! — Et je ne pouvais m'éveiller! — Et ... »

« Des ombres cette nuit ont frappé l'âme de Richard de plus de terreurs que n'eût pu lui en causer la substance de dix mille soldats conduits par le traître ***[1]. »

« Je n'aime pas ce rêve! J'en déteste la conclusion depuis longtemps passée. Me laisserai-je donc épouvanter par des ombres! Ah! quand elles nous rappellent... N'importe! Mais si je rêve encore ainsi, j'essaierai si l'autre sommeil, le plus profond de tous, a les mêmes visions. »

1. Citation du *Richard III* de Shakespeare. Richard a vu en rêve les ombres de ceux qu'il a fait assassiner.

Il ajoute : « Hobhouse m'a parlé d'un singulier bruit : c'est que je suis, moi, le véritable Conrad, le vrai corsaire de mon poème, et l'on suppose que cette partie de mon ouvrage est restée secrète... Hum! les gens sont quelquefois bien près de la vérité, mais on ne la devine jamais tout entière. Il ignore ce que j'étais l'année où il quitta le Levant. Nul autre ne le sait : ni... ni... ni... Ainsi c'est un mensonge. Mais je redoute ces équivoques de l'esprit malin qui, en mentant, singe la vérité. »

Les amis du noble poète auraient bien le droit, ce me semble, de reprocher à l'éditeur d'avoir publié ces passages étranges, ou du moins de les avoir publiés sans explication. M. Moore ne s'est-il donc pas aperçu que, par ses réticences, il encourageait les suppositions malignes des ennemis de lord Byron? Il le livre ainsi désarmé à la calomnie, lui qui avait reçu la mission de le défendre.

La plupart des poèmes de Byron ont été composés fort vite : la *Fiancée d'Abydos* en quatre jours, le *Corsaire* en dix. Mais il se corrigeait continuellement, polissant sans relâche son premier jet, et d'ordinaire étendant et développant ses premières inspirations. Ainsi le *Giaour* qui n'avait d'abord que 400 vers en a 1400 dans la dernière édition. Il y a tel vers qu'il a corrigé trois fois de suite dans trois éditions successives, et chaque fois il approche de plus en plus de la perfection.

On a beaucoup écrit sur l'Orient, surtout en An-

gleterre, mais personne n'a pu donner à ses compositions une couleur locale aussi vraie que celle que l'on admire dans les poèmes de Byron. Il est du petit nombre d'hommes nés poètes qui aient voyagé et qui aient pu décrire d'après nature ce que les autres ne décrivent que d'après des livres. « Le seul avantage que j'aie, écrivait-il à M. Moore, c'est d'être sur le terrain. Je le connais à fond et cela m'épargne la peine de recourir aux livres, bien que j'aimasse mieux avoir à les relire. »

Le mariage de Byron, et la séparation qui le suivit bientôt, ont donné lieu à mille fables : l'ouvrage que nous avons sous les yeux les réfute d'une manière qui paraît sans réplique. « Les causes de notre rupture, dit Byron, étaient trop simples pour être facilement devinées. » Si l'on en juge par les lettres qu'il écrivait à ses amis au moment d'épouser miss Millbanke, il ne semble pas qu'il ait éprouvé pour elle un amour aussi passionné qu'on le croit généralement. Il l'aimait pourtant, et probablement il espérait, en l'épousant, remplacer par des sentiments doux et durables les émotions fortes et cruelles que d'autres amours avaient pu lui causer. Une âme ardente et mobile comme la sienne n'était pas faite pour le bonheur calme que procurent les affections de famille. Marié, il s'ennuya bientôt, et sa femme, qui ne dissipait pas son ennui, s'offensa de le deviner. Des méchans achevèrent de troubler son ménage déjà désuni : car les caractères des deux époux

étaient presque incompatibles. Quant à la manière brusque dont s'opéra la séparation, après un an de mariage, tous les torts paraissent avoir été du côté de lady Byron, qui, à la vérité, ne céda qu'aux influences perfides d'une femme qu'elle avait choisie pour sa confidente. Lord Byron a stigmatisé cette femme dans une satire sanglante qu'il publia dans les gazettes. (Voir dans ses œuvres « *A sketch from private life* ».)

La séparation des deux époux servit de signal à l'explosion du complot qui se tramait à la sourdine contre lord Byron. Articles de journaux, pamphlets, caricatures, tous moyens furent employés pour le rendre odieux. Qu'avait-il fait pour mériter tant d'acharnement? Jamais on n'a pu prouver une seule des mille calomnies débitées sur son compte. — Aurait-il été persécuté seulement parce qu'il était le plus grand poète de l'Angleterre, et qu'il voulait vivre à sa guise, libre et indépendant de toute coterie?

Lady Byron n'alléguait aucun grief contre son mari, et son silence, qui aurait dû équivaloir à une justification, ne servit qu'à laisser le champ libre aux inventions les plus malicieuses de ses ennemis. On admit qu'elle était un ange de douceur qui ne voulait même pas se plaindre du monstre auquel on l'avait unie malgré elle. La calomnie alla même jusqu'à vouloir le faire passer pour fou. On chargea des médecins de l'examiner, et ils le trouvèrent composant le *Siège de Co-*

rinthe et *Parisina*! Alors, quiconque eût embrassé la défense de Byron se fût exposé à partager sa proscription. Paraissait-il dans une assemblée, toutes les femmes s'éloignaient avec horreur de la chambre qu'il souillait de sa présence. Deux dames seulement, dans toute la haute société de Londres, osèrent l'inviter à leurs soirées; et par une timidité qui peint la société anglaise, M. Moore ne les désigne que par leurs initiales.

Navré de tant d'injustices, mais trop fier pour se justifier, Byron quitta l'Angleterre pour n'y plus revenir. C'est à son départ que finissent les deux volumes déjà publiés, et que se terminera ce long article.

II

Réclamations contre les « Mémoires » de Lord Byron publiés par M. Moore

Le National, 3 juin 1830.

On annonce à Londres une nouvelle édition des *Mémoires* de Lord Byron, par M. Moore, laquelle doit contenir, dit-on, des additions et des rectifications assez nombreuses. M. Moore a fait preuve de quelque courage en écrivant une Biographie de Byron pour la société anglaise : mais il a montré beaucoup de timidité en le défendant si mal contre les calomnies des cagots. Il vient de faire une triste épreuve des *mezzo termine*.

Bien des lecteurs ont trouvé qu'il traite fort sévèrement son ami qu'il aurait dû et pu défendre. On a pensé qu'en brûlant les mémoires autographes qui lui avaient été confiés et en publiant sans commentaires des fragments du journal de Byron il donnait lieu à des soupçons d'une nature fort grave. Bref, les gens qui ne ménagent pas les termes ont dit que M. Moore avait *trahi* son ami.

D'autre part, la coterie hypocrite n'a pas jugé que

M. Moore en eût fait assez. — Il est vrai que vous insinuez que feu votre ami était un grand vaurien en son temps; mais vous avez pour sa mémoire des ménagemens offensans pour nous. Ce n'est point ainsi que nous aimons à être servis. Trahissez à notre profit, à la bonne heure, mais trahissez franchement et loyalement: surtout, n'ayez point de ces remords qui gâtent tout. Placé pour ainsi dire entre l'enclume et le marteau, M. Moore se trouve dans une position bien fâcheuse.

C'est surtout la partie de ces mémoires relative à la séparation de lord et de lady Byron qui a le plus scandalisé les tartufes ennemis du noble poète. M. Moore explique cet événement par l'incompatibilité d'humeur des deux époux. La chose paraît assez probable, et, dans cette hypothèse, lord Byron aurait eu le tort de s'ennuyer du bonheur domestique, de ne pas apprécier le rare mérite de sa femme, enfin de s'occuper moins d'elle que de ses vers. De son côté, lady Byron, qui peut-être avait la prétention d'être pour son mari ce que la Fornarina fut pour Raphaël, semble mériter le blâme pour la manière brusque dont elle le quitta. Toutefois, il faut voir avec quelles précautions prudentes, avec quelles circonlocutions polies M. Moore parle de la conduite de lady Byron, et comment il l'excuse en attribuant (d'après Byron qu'il cite) sa dissimulation et sa rupture soudaine à l'influence d'une femme qu'il ne nomme pas, et à celle de sa mère

lady Noel. Pour justifier cette dame, lady Byron a daigné adresser par la voie des journaux à M. Moore une lettre fort longue et fort entortillée dont il n'est pas facile de faire l'analyse. C'est un chef-d'œuvre de mesure diplomatique, et chaque mot semble avoir été aussi longuement médité que s'il se fût agi d'un discours du trône. En somme, il paraît résulter de cette pièce que lady Byron aurait cru pendant quelque temps (sans doute pour de justes motifs) que son mari était atteint de folie; qu'alors, apparemment de peur qu'il ne devînt fou furieux, elle aurait continué à lui montrer beaucoup d'intérêt et d'affection; mais qu'ensuite, ayant vu ou su ou lu (elle ne s'explique pas) certaines choses prouvant que son mari n'était point fou, elle aurait, seule, et de son propre mouvement, pris les mesures nécessaires pour le quitter à jamais. Du reste, même politique que par le passé. Comment a-t-elle cru à cette prétendue folie? Comment a-t-elle changé d'idée? Lady Byron ne veut point nous l'expliquer. Elle ne publie pas même l'acte d'accusation : la procédure est secrète, le jugement seul est publié. N'est-ce point là l'original de cette donna Inez, si admirablement peinte dans *Don Juan*?

« Inez appela des médecins et des apothicaires et tâcha de prouver que son cher époux était devenu fou; mais, comme il avait pourtant quelques intervalles lucides, elle décida après réflexion qu'il n'était que méchant. Encore, quand on lui de-

manda ses griefs, on n'en put tirer autre chose, sinon que son devoir envers les hommes et envers Dieu exigeait une telle conduite, ce qui parut bien drôle » (*Don Juan*, chant I, 27).

Survient alors dans la querelle un champion qui embrasse la cause de lady Byron avec une ardeur tout à fait chevaleresque, c'est M. Campbell, connu par quelques poèmes descriptifs dans le goût de ceux de Delille; il est en outre éditeur du *New Monthly Magazine*. Dans ce journal, il fait une sortie violente contre M. Moore et son ouvrage, lequel pourtant il n'a point lu, à ce qu'il dit, tant il lui inspire de dégoût et d'horreur. Il reproche à l'auteur d'avoir, par cette publication, obligé lady Byron, non pas à se justifier (car sa haute vertu est à l'abri de toute atteinte) mais à prendre la plume « pour empêcher que les têtes de ses amis et de ses parents ne fussent écrasées sous la pierre tumulaire de Byron ». On voit que même en prose M. Campbell conserve un tour poétique. Plus loin, il exprime ainsi son admiration passionnée pour la noble veuve. « Je regarde avec étonnement, et même avec envie, l'orgueilleuse pureté de son sens et de sa conscience, qui ont porté en triomphe *ses exquises sensibilités* au travers de tant de poignantes tribulations ». Tout l'article est écrit dans ce style. Dans ce ridicule et long galimatias perce une haine violente contre lord Byron; mais il est impossible d'y découvrir une accusation directe. Rien de positif, aucune explication.

La tactique suivie contre le noble poète de son vivant était trop savante pour qu'on l'abandonnât après sa mort.

Brouillé maintenant avec la coterie hypocrite, M. Moore doit se repentir cruellement d'avoir détruit les véritables Mémoires de lord Byron. Aujourd'hui, quel parti prendra-t-il? S'humiliera-t-il bassement, abandonnant les cendres de son ami à ses persécuteurs, ou bien, comme il y a peu d'apparence qu'il puisse jamais rentrer en grâce auprès de ces messieurs, ne trouvera-t-il pas dans son désespoir le courage de les combattre? S'il adopte cette résolution, il faut espérer que de cette querelle résulteront des renseignements importants pour la vie de lord Byron. Les ouvrages de ce grand homme nous ont trop fortement émus pour que nous ne désirions pas de bien connaître leur auteur.

P.-S. On nous écrit de Londres que quelques personnes ont voulu voir dans certaines expressions de M. Campbell des allusions fort extraordinaires. Il est vrai que, dans des mots qui n'ont pas beaucoup de sens par eux-mêmes, on peut assez facilement trouver un sens caché! Ces personnes, qui ne peuvent deviner si bien, à moins d'être dans la confidence de l'auteur, font remarquer que lord Byron a éprouvé par lui-même presque toutes les passions qu'il a peintes, et qu'il est le héros de tous ses poèmes. Alors, ils citent l'amour mystérieux de Manfred, qui rappelle celui de René; puis ils

ajoutent à voix basse que Byron a tracé sa propre histoire. — Dans cette hypothèse que tout me fait regarder comme une insigne calomnie la conduite de lady Byron s'expliquerait à son avantage. D'abord cette âme candide ne voit que de la folie dans une passion monstrueuse; ensuite, éclairée par le temps, elle fuit un homme odieux. Sa générosité est si grande, ajoute-t-on, qu'elle renferme à jamais ce funeste secret dans son sein — ... et dans celui d'une douzaine d'amis répandus dans le monde.

Les calomnies dont l'effet est le plus certain sont celles qui reposent sur des assertions dont il est impossible de prouver la vérité, et dont par conséquent la réfutation est aussi impossible. La malice innée dans le cœur humain suffit pour les propager, surtout quand elles sont dirigées contre un homme de génie, espèce de monstre généralement haï par ses contemporains.

III

Les Mormons

Le Moniteur universel, 25, 26, 31 mars, 1er avril 1853

Repris dans les *Mélanges historiques et littéraires*, 1855

Rien de plus fréquent en Angleterre, et surtout aux États-Unis, que l'apparition d'une secte nouvelle. La plupart cependant* ne se séparent des principales communions réformées que par une interprétation plus ou moins étrange de quelques passages des saintes Écritures. La secte des Mormons, ou, comme ils s'appellent eux-mêmes, *des Saints du dernier jour*, a pris pour point de départ une révélation toute récente. Ce n'est plus un schisme qui s'élève parmi les protestants*, c'est une religion fabriquée de toutes pièces qui, n'ayant que vingt ans d'existence, règne en souveraine sur un peuple nombreux, et recrute chaque jour des prosélytes dans les deux hémisphères. Elle a ses prophètes, ses apôtres, ses miracles; elle compte déjà de nombreux martyrs, et c'est probablement aux pages sanglantes de son histoire qu'elle doit de n'avoir pas encore succombé sous le ridicule qui fait justice de tant de folies humaines.

J'ai eu la curiosité d'étudier cette nouvelle religion : je me suis procuré les livres des Mormons, et j'ai essayé de les lire, mais le courage m'a manqué bien vite. En revanche, l'histoire de ces sectaires m'a paru offrir de l'intérêt, et je voudrais que les lecteurs du *Moniteur* fussent de mon avis. J'emprunterai la plupart des faits que je vais rapporter à deux ouvrages qui, l'un et l'autre, ont obtenu un légitime succès. Le premier publié à Londres, par M. Mayhew[1], me paraît contenir des renseignements exacts et surtout fort impartiaux. A proprement parler, ce n'est qu'une compilation de pièces publiées pour ou contre les sectaires, une espèce d'enquête historique contradictoire, où l'auteur a pris le rôle de greffier et laisse rarement deviner son opinion. Si le dépouillement de la procédure est un peu long, il ne peut que conduire à un jugement équitable. L'autre ouvrage est de M. Gunnison[2], lieutenant dans le corps des ingénieurs topographes au service des États-Unis, et récemment employé au relevé topographique du territoire d'Utah. Pendant un séjour d'un an parmi les Mormons, il a été en relations continuelles avec la plupart de leurs chefs. A l'impartialité de M. Mayhew il joint l'avantage singulier d'observations personnelles et approfondies. J'aurai enfin

1. *The Mormons, or the latter day Saints.* London, 1852. 3ᵉ édit.
2. *The Mormons in the Valley of the Great Salt Lake, by lieut. Gunnison of the topog. Ing.* Philadelphia, 1852.

occasion de me servir de la relation du capitaine Stanbury[1], compagnon de voyage de M. Gunnison, qui oublie parfois ses triangulations pour décrire les mœurs des gens parmi lesquels il a vécu. J'indique mes autorités, et je prie MM. les Saints du dernier jour qui me feraient l'honneur de me lire de ne pas me rendre responsable des inexactitudes que je pourrais commettre sur la foi des écrivains que je viens de citer.

Pour commencer par le commencement, vers 1812, un M. Spalding, gradué d'une université des États-Unis, et fort adonné à la lecture des livres d'histoire, eut la fantaisie d'en écrire un à ses moments perdus. Le sujet qu'il choisit fut l'histoire de l'Amérique, je dis l'histoire ancienne, et très ancienne. Manquant de documents, comme on peut le croire, il s'en rapporta à son imagination. Autant que j'en ai pu juger, l'invention est assez plate, et la forme ne rachète guère la niaiserie du fond. L'auteur fait descendre les Américains d'une tribu juive, et pour donner quelque couleur à son roman, il s'est appliqué à copier le style biblique, et c'est en effet le meilleur modèle qu'il pût suivre; mais ces sortes de pastiches ont besoin, pour être tolérables, de la plume de M. de Lamennais ou de M. Mickiewicz. A mesure qu'il avançait dans la composition de son ouvrage, M. Spalding le lisait à quelques amis qui lui

1. *Stanbury's Expedition to the Great Salt Lake.* Philadelphia, 1852.

faisaient leurs critiques, et il en profitait. Il y eut même des gens simples qui s'imaginèrent qu'il leur lisait la traduction de mémoires anciens découverts par lui*; et de fait, il avait intitulé son histoire : *le Manuscrit trouvé*. M. Spalding mourut sans avoir publié son livre, qui fut conservé quelque temps par sa veuve, et prêté par elle à tous les curieux de Pittsburgh en Pennsylvanie, où elle résida quelque temps. Puis le manuscrit disparut, à l'exception de deux ou trois chapitres, sans qu'on ait jamais pu savoir précisément ce qu'il est devenu.

Mais rien ne se perd dans le monde, *le Manuscrit trouvé* tomba entre les mains d'un homme moins lettré, mais plus habile que M. Spalding, qui en fit l'Alcoran d'une religion dont il se prétendit le prophète. Telle est la version généralement accréditée en Amérique, corroborée d'ailleurs par le témoignage de la veuve de M. Spalding et par celui de quantité de personnes honorables; toutes ont identifié *le Manuscrit trouvé* avec *le Livre de Mormon*, lequel fut édité, il y a une vingtaine d'années, par Joseph Smith, le premier prophète des *Saints du dernier jour*.

Ce Joseph Smith était un jeune homme né en 1805 dans la ville de Sharon, comté de Windsor, état de Vermont, qui, jusqu'à l'année 1825, n'avait guère fait parler de lui que comme d'un vaurien. Son père était un fermier, assez pauvre, à ce qu'on dit*, mais jouissant de quelque réputation dans le

pays comme chercheur de trésors. Une superstition importée d'Écosse en Amérique attribue à certains cristaux de quartz transparent, qu'on trouve dans le sable, le pouvoir de faire découvrir les trésors cachés. On appelle ces cristaux *pierres du voyant*, et il y a deux manières de s'en servir : l'une de les vendre à des amateurs, l'autre de regarder au travers jusqu'à ce qu'on rencontre un trésor. Comme il est plus facile de trouver un imbécile qu'un trésor, Joseph Smith apprit tout enfant à trafiquer des *pierres du voyant*, et il joignit à cette industrie celle de la baguette divinatoire. De cette dernière, je puis parler pertinemment pour l'avoir vu pratiquer plus d'une fois. Prenez une baguette fourchue de coudrier, longue de deux pieds, coupée au décours de la lune ; quand elle sera bien sèche, vous la tenez horizontalement par la fourche entre le pouce et l'index de chaque main ; promenez-vous dans un endroit où la présence de certaines herbes ou de certains insectes vous a démontré l'existence d'une source : si, dans ce lieu, votre baguette, sans mouvement apparent des doigts, ne se tourne pas vers la terre, ne vous mêlez jamais de magie blanche.

A cette éducation, bien propre à former la jeunesse qui se destine au métier de prophète, Joseph Smith joignit l'avantage d'un commerce assidu avec quelques prédicateurs méthodistes qui lui apprirent, à l'âge de quinze ans, à disputer hardiment sur ce monde et sur l'autre. Ainsi préparé, et possesseur

du manuscrit de M. Spalding, Joseph Smith songea à le publier, probablement pour réaliser quelque argent avec le produit de ce plagiat et se donner la réputation d'homme de lettres. Il est rare que les plus grands hommes aient de très bonne heure la conscience de leurs hautes destinées; leur but, d'abord terre à terre, s'élève à mesure qu'ils s'élèvent eux-mêmes. C'est ce qui arriva au Mahomet des Mormons. L'existence du manuscrit, qui paraît avoir été entre ses mains dès 1826 ou 1827, fut révélée par lui à différentes personnes, mais sans qu'il le donnât alors pour un livre divin et une suite de la Bible. Ce ne fut qu'au moment de l'impression, c'est-à-dire en 1830, que Smith prit franchement le rôle d'inspiré et de prophète.

Cependant, dès avant cette époque, il faisait ses expériences sur la crédulité humaine et s'essayait en petit comité au rôle qu'il joua plus tard devant nombreuse compagnie. On sait le goût des Américains pour les mystifications, et quelles histoires extraordinaires publient leurs journaux. En ce temps-là, on commençait à se lasser du serpent de mer; et, pour varier, on avait imaginé la découverte d'une Bible d'or dans je ne sais quels parages du Canada. Smith, qui paraît avoir eu toujours plus de talent pour perfectionner les inventions des autres que pour en trouver lui-même, annonça qu'il avait découvert, lui aussi, un livre d'or sur un monticule de sable voisin de sa demeure, mais qu'il ne

pouvait le montrer, car ceux qui le verraient sans permission d'en haut seraient frappés de mort. Sur ce réchauffé de la tête de Méduse, il trouva un brave méthodiste qui lui prêta de l'argent pour imprimer son manuscrit et un maître d'école pour le lui copier. Ce dernier, nommé Olivier Cowdery*, qui fut son premier disciple, mais qui dans la suite apostasia, raconte qu'il écrivit de sa main tout l'ouvrage, tandis que Smith le lui dictait caché derrière un rideau, lisant au moyen de deux *pierres du voyant* les caractères du livre d'or déposé au fond d'un chapeau.

En 1830, le merveilleux manuscrit fut imprimé et en même temps l'histoire de sa découverte et de sa traduction s'embellit sensiblement, comme on va voir. Aujourd'hui les Mormons tiennent pour avéré, qu'un certain jour de l'année 1823, un ange du Seigneur, en robe blanche, *sans couture*, apparut à Joseph Smith au milieu d'une auréole lumineuse d'un indicible éclat, et lui tint ce discours : « Joseph Smith *junior*, tu es un vase d'élection ; les doutes qui te tourmentent au sujet de la vraie religion seront levés et résolus. Tu connaîtras la vraie croyance, laquelle est renfermée dans un livre enterré au sommet de tel monticule dans l'État de New-York, et quand le temps sera venu, il te sera livré. » Entre cette apparition et la découverte du livre saint, quatre ans se passèrent, non sans quelques nouvelles visions dont je fais grâce au lecteur. En-

fin, le 22 septembre 1827, l'ange du Seigneur, nommé Moroni, le mit en possession du trésor annoncé. Dans une espèce de coffre en pierre, au lieu désigné, Smith trouva un certain nombre de lames d'or, ou semblables à l'or, pour ne point mentir, couvertes de caractères inconnus, très fins, mais très nettement gravés. Les lames étaient proprement enfilées dans trois anneaux du même métal, reliure assurément fort primitive. Notez que ces caractères, très fins*, n'étaient pas des lettres hébraïques, bien que le livre eût été écrit par un prophète descendant des Hébreux. *Elles eussent tenu trop de place*, disent les docteurs des Mormons. En effet, les pages ou les lames de métal n'avaient que la hauteur d'un in-18, et réunies formaient un billot de six pouces d'épaisseur. Pour ménager le papier, c'est le métal que je veux dire, on s'était servi des caractères de l'*égyptien réformé*, lesquels disent beaucoup de choses en peu de mots, comme le turc de Covielle. Selon toute apparence, Champollion, si habile à déchiffrer l'égyptien non réformé, eût été embarrassé pour comprendre ce grimoire. Heureusement Smith, qui ne lisait alors que la lettre moulée, trouva dans le même coffre, outre l'épée de Laban, qui ne lui servit guère, un instrument en cristal qu'il nomme *urim-thumim*[1]*, autrefois fort en

1. Ces mots se trouvent dans la Bible, Ex., 28, 30, et ont fort exercé la sagacité des commentateurs. Ils paraissent désigner un ornement du Grand-Prêtre. « Et tu mettras sur le pectoral du jugement l'urim et le thummim... »

usage, dit-il, parmi les prophètes. Cela ressemblait à des besicles, mais des besicles si grandes, faites pour une tête si grosse, que, posées sur le nez d'un prophète de nos jours, leurs verres eussent dépassé ses deux oreilles. Le fait est qu'elles étaient montées aux deux bouts d'un arc. Disons en passant que l'*urim-thumim* est une des inventions du manuscrit de M. Spalding, qui le prête à un de ses héros, l'Œkiste ou le colonisateur hébreu de l'Amérique. Smith prit le parti de se servir d'un seul verre qui, vu sa grandeur, lui permettait de lire des deux yeux à la fois. La légère incommodité de cet instrument était bien rachetée par sa propriété de traduire les caractères qu'il faisait voir. C'est à l'aide de l'*urim-thumim* que Smith traduisit en anglais le livre sacré auquel il a donné le nom de *Livre de Mormon*. Si l'on me demande ce que signifie ce mot, tout ignorant que je sois en *égyptien réformé*, je puis l'expliquer aux curieux, d'après l'interprétation qu'en a donnée le prophète lui-même, dans une lettre à l'éditeur d'un journal américain. Voici ses propres paroles : « On dit en anglais, d'après le saxon, *good* (bon) : en danois, *god* ; en goth, *goda* ; en allemand, *gut* ; en hollandais, *goed* ; en latin, *bonus* ; en grec, *kalos* ; en hébreu, *tob* ; et en égyptien, *mon*. D'où, en ajoutant *more* (plus), contracté en *mor*, nous avons *mormon*, qui, littéralement, signifie *plus bon*. Douterait-on maintenant que Smith ait eu le don des langues ? — Il me semble entendre



DESSIN DE MÉRIMÉE
insére dans l'exemplaire des Mélanges historiques et littéraires
appartenant à M. George Haviland

Sganarelle parler médecine et citer « le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, et la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile* ».

La version anglaise de Joseph Smith prouve que *l'urim-thumim* n'est pas encore une machine à traduire sans défaut. Je ne prétends pas dire que cette version renferme des contre-sens, mais les barbarismes et les solécismes anglais y abondent. Le prophète avait eu une éducation un peu négligée, et n'était pas fort sur son rudiment lorsqu'il entra en relations avec les anges. Il est une faute qu'il affectionne : il avait remarqué dans sa bible anglaise l'emploi de la finale caractéristique *th*, inusitée dans le langage de la conversation, où elle est remplacée par la finale *s*, à la troisième personne du singulier de l'indicatif présent. Cette forme lui parut si belle, qu'à l'exemple des cuisinières qui emploient toujours l'orthographe la plus compliquée, il voulut mettre des *th* à toutes les personnes et à tous les temps des verbes. Il écrit couramment : *I saith*, *ye saith*; c'est à peu près comme : *Je disons, vous disez* en français. Ailleurs, il parle d'un descendant *littéral* d'Aaron, voulant dire peut-être un descendant en ligne directe. — Je remarque que tous ces nouveaux prophètes sont conjurés contre la langue de leur pays. Je me souviens d'un prédicateur saint-simonien qui, dans une conférence, s'écriait : « *Désubalternisons* la femme! » Sur quoi plusieurs dames effrayées crurent devoir sortir.

Ces singularités grammaticales se retrouvent dans tous les ouvrages de Smith : pamphlets, lettres, articles de journaux, et singulièrement dans son livre de la Doctrine et des Pactes (*Book of Doctrine and Covenants*), qui contient les préceptes religieux de la secte, révélés au prophète au jour le jour et pour les besoins du moment. C'est de la sorte, dit-on, que l'Alcoran fut écrit.

On peut faire des fautes contre la grammaire et être éloquent. Joseph Smith a exercé une influence extraordinaire sur ses contemporains, et je vois, par le témoignage de ses ennemis eux-mêmes, qu'il passa* pour un grand orateur. Quant à moi, qu'il soit le traducteur anglais de la langue des anges ou qu'il daigne écrire un article de journal, il me paraît également lourd, diffus, et, pour tout dire en un mot, assommant. Il est vrai qu'on juge mal un orateur sans l'entendre, et je n'ai pas entendu le prophète des Mormons. D'ailleurs, qu'est-ce que l'éloquence, sinon l'art de persuader*. Les rhéteurs nous apprennent que pour persuader, il faut savoir agiter les passions de son auditoire ; or, chaque peuple, chaque pays, chaque époque a les siennes, et il serait étonnant que ce qui passionne un fanatique, par delà les montagnes Rocheuses, touchât un Parisien comme moi. Je ne doute pas que Cromwell n'ait été de son temps un grand orateur, et cependant je ne connais que M. Carlyle, son éditeur, qui de notre temps ait pu lire ses discours.

Quant à la doctrine religieuse prêchée par Joseph

Smith, je la comprends encore moins que son éloquence, et je doute qu'on parvienne à découvrir un système philosophique quelconque dans le galimatias de ses révélations. « Qu'est-ce que Dieu? dit-il. — Une intelligence matérielle organisée, ayant un corps. Il a la forme d'un homme, et, de fait, est de même espèce*. Il est un modèle de la perfection à laquelle l'homme est destiné à parvenir, Dieu étant le grand-père et le chef de la famille. Cet être ne peut pas occuper deux places à la fois, donc il ne peut être présent partout... Le plus faible enfant de Dieu qui existe aujourd'hui sur la terre possédera plus de pouvoir, plus de propriétés, plus de sujets et de gloire que n'en possèdent Jésus-Christ et son père; tandis qu'en même temps Jésus-Christ et son père auront leur empire, leur royaume et leurs sujets augmentés en proportion. » Si cela signifie quelque chose, c'est apparemment* que Smith comptait *passer* Dieu après avoir fait son temps de prophète. Cet échantillon suffira, je l'espère, pour donner une idée de la théologie des Mormons. Leur symbole offre un mélange indigeste des principes du christianisme, de rêveries puritaines, et, çà et là, de quelques traits de la politique temporelle de Joseph Smith. Ce symbole est fort long, et je me bornerai à quelques extraits.

« Nous croyons que les hommes seront punis pour leurs propres péchés, et non pour les transgressions d'Adam.

« Nous croyons que, grâce à l'expiation du Christ

(*atonement*) toute l'humanité peut être sauvée par son obéissance aux commandements de l'Évangile. » (Je ne sais comment les Mormons concilient le premier de ces articles avec le second*.

« Nous croyons que des hommes peuvent être appelés de Dieu par l'inspiration et par l'imposition des mains de la part de ceux qui sont *duement** autorisés à prêcher l'Evangile et à en administrer les commandements. »

N'y a-t-il pas là une précaution prise par le prophète pour éviter le trop de concurrence dans les révélations divines? Je raconterai plus tard comment Joseph Smith eut fort à faire pour contenir l'enthousiasme de quelques-uns de ses adhérents trop faciles à s'inspirer.

« Nous croyons au rassemblement *littéral* (sic) d'Israël et à la restauration des dix tribus; que Sion sera rétablie* sur le continent occidental; que le Christ régnera personnellement sur la terre pendant mille ans; que la terre sera renouvelée et recevra sa gloire *paradisiaque*. Nous croyons à la résurrection *littérale* du corps (c'est décidément un mot mormonique) et que les morts dans le Christ ressusciteront d'abord, et que le reste des morts ne vivra pas avant les mille ans accomplis. »

Leur baptême, qu'ils estiment nécessaire au salut, s'administre par immersion; et, ce qui est fort commode, on peut être baptisé par procuration, voire même après sa mort. L'âme de votre grand-père est

en péril, car peut-être n'a-t-il pas pu profiter de la révélation faite à Joseph Smith *junior* : faites-vous baptiser pour lui et n'en soyez plus en peine : c'est une attention qu'on doit avoir pour ses grands-parens*; mais il n'y a pas trop de temps à perdre, à ce que disent les théologiens mormons, car bientôt le baptême susdit ne pourra s'administrer qu'à Sion, c'est-à-dire dans la capitale des Mormons, et à Jérusalem.

Le livre de Mormon et celui de la Doctrine ne sont considérés par leurs docteurs que comme des suites de la Bible; mais le prophète a fait subir à la Bible elle-même un travail de révision qui s'imprime en ce moment. Personne n'a su encore l'hébreu, excepté Joseph Smith, qui avait le don des langues. Je ne connais de ses corrections à la Vulgate que l'interprétation du premier verset du premier chapitre de la Genèse, dont voici l'*erratum* : Au lieu de : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, lisez : le Dieu en chef (*the Head God*) rassembla les dieux et tint un grand conseil ».

En voilà assez de ces tristes extravagances. Hâtons-nous de dire que Smith et ses apôtres ont toujours professé publiquement la morale de l'Évangile. Cependant leurs ennemis prétendent qu'ils connaissent certaines restrictions mentales et distinctions de casuistes au moyen desquelles ils en imposent aux Gentils, sans que le diable y perde rien.

Le niveau de l'intelligence humaine se serait-il

abaisse dans notre malheureux siècle ? Explique qui pourra comment une fable aussi mal ourdie que la découverte des lames d'or, une doctrine aussi ridicule que celle dont je viens de traduire quelques articles, un langage aussi grossier que celui d'un paysan parlant de ce qu'il n'entend pas, aient pu produire tant d'effet parmi un peuple qui passe pour grave, sensé et même un peu calculateur. En 1830, Joseph Smith n'avait que cinq disciples ; un an après il les comptait par milliers. La voix de l'ange Moroni, qu'il traduisait dans son jargon, lui dicta ce précepte : « Tu ne *convoiteras* pas ton propre bien, mais tu en feras un usage libéral pour contribuer à l'impression du livre de Mormon ». Aussitôt, et comme par enchantement, il a une imprimerie, il fonde un journal, une banque et bientôt une colonie. De tous côtés partent, sur son ordre, d'ardents missionnaires qui se répandent non seulement dans les différents Etats de l'Union, mais qui viennent braver les sarcasmes de la vieille Europe et faire des recrues pour la nouvelle Jérusalem. Or, ces apôtres sont gens intelligents ; les recrues qu'ils envoient à leur prophète ne sont ni des désespérés en dehors de la vieille société, ni des misérables que la faim pousse à se jeter dans l'Eglise nouvelle qui les nourrit. Les catéchumènes des Mormons, sur ce point tous les témoignages sont d'accord, ce sont des cultivateurs aisés, des artisans d'élite qui arrivent avec leurs familles, possesseurs d'un petit pécule, économes, rangés, sobres,

amis de l'ordre et du travail. On estime que depuis 1840 14.000 personnes ont passé de Liverpool en Amérique par les soins du comité d'émigration que les Mormons ont établi dans cette ville.

Parmi tout le fatras et le méchant verbiage de ses œuvres littéraires, originales ou pillées, Smith montre un talent réel d'organisation, et l'on entrevoit que le mauvais grammairien a des instincts de législateur. Il a compris le pouvoir de l'esprit d'association qui produit tant de merveilles aux États-Unis, et il l'exploite en le soumettant à une volonté unique. A l'autorité du gouvernement théocratique il allie l'activité particulière aux républiques commerçantes; il sait flatter l'orgueil de sa secte, et, en lui persuadant qu'elle est l'objet des préférences exclusives du Très-Haut, il la sépare du reste des hommes. Pleins d'un égal mépris pour les chrétiens et pour les idolâtres, les Mormons tirent gloire de leur isolement. Leur prophète leur a fait une loi et comme une nécessité de se suffire à eux-mêmes. C'est en inspirant aux Spartiates un orgueil non moins exclusif que Lycurgue les rendit pour quelque temps réellement supérieurs à tous les autres Grecs. Obéissance absolue au prophète, propagande active, abnégation des intérêts particuliers, ou plutôt direction intelligente des intérêts particuliers au profit de l'intérêt de la communauté, enfin fondation d'un État indépendant par la réunion de tous les membres de la société nouvelle, tels sont les préceptes que

Smith a dictés à ses disciples; préceptes à la fois religieux et politiques*: car son grand art fut toujours de prescrire comme un devoir envers le ciel tout ce qui pouvait contribuer à l'agrandissement de sa secte. Quelques-uns ont vu en lui un imposteur vulgaire servi par le hasard: d'autres ont cru qu'il partageait le fanatisme de ses adeptes et que s'il avait menti sciemment, c'était *pour le bon motif*, dupe d'ailleurs le plus souvent lui-même de ses rêveries mystiques. Pour moi, je ne doute pas que son but principal, dès qu'il eut compris son pouvoir, n'ait été de fonder un État dont il voulait être le législateur et le chef, et, à mon sentiment, toutes ses jongleries ne furent que des moyens à sa portée pour réaliser ce projet.

Qu'on rie tant qu'on voudra du plagiaire qui fait d'un roman le livre de sa religion: je ne pense pas qu'on puisse refuser son admiration à un jeune homme sans lettres, sans éducation, qui, n'ayant pour toutes ressources que son audace et sa persévérance, parvient à transformer des déserts en florissantes colonies. Au bon sens pratique de la race anglo-saxonne, Smith joignait la fertilité d'expédients et cette témérité calculée et réfléchie qui caractérisent l'Américain du Nord. C'était un de ces hommes à volonté forte et que la nature a créés pour le commandement.

Dès le début de sa carrière, il eut à lutter contre des obstacles qui eussent rebuté tout autre que lui. Ses premières prédications et les fables sur lesquelles

il fondait son autorité lui attirèrent le mépris des gens sérieux et la persécution de tous les fanatiques, si nombreux aux États-Unis : elles lui valurent, qui pis est, l'amitié des charlatans et des fous, disposés par jalousie ou par esprit d'imitation à le dépasser en impostures et en extravagances. A peine convertis, quelques-uns de ses disciples eurent leurs inspirations et voulurent trancher du prophète. Au milieu de ses sermons, un maniaque poussait des cris enragés, et un autre maniaque prétendait ou croyait les traduire à la foule, partagée entre le prophète professeur et le prophète écolier.

Il faut savoir que, parmi les Mormons, l'interprétation des langues par l'inspiration est un article de foi. « Si un fidèle veut parler et ne sait comment exprimer les pensées de son cœur, qu'il se lève en pieds, disent les doctes, et qu'il ouvre la bouche ; quels que soient les sons qui en sortiront, l'esprit du Seigneur lui donnera un interprète. »

Je demande la permission de raconter ici, entre parenthèses, ce que je vis à Londres, il y a quelques années. On me mena dans une grande salle où l'on entrait pour un schelling, louée à des gens qui parlaient des langues inconnues et les expliquaient. Je pense que c'étaient des Mormons, mais on leur donnait alors un autre nom, que j'ai oublié. L'assistance était nombreuse et mêlée. Une partie se composait de gens graves, proprement vêtus, assis dans un recueillement profond, et de quantité de gamins

et badauds debout, qui les regardaient. Il y avait des moments de grand silence, lorsqu'on espérait que quelqu'un allait prendre la parole. Puis on entendait un chat miauler; aussitôt un coq chantait, un chien aboyait, et des éclats de rire et des huées immenses. Quelques hommes, à mine sérieuse et larges épaules, allaient prendre au collet le gamin qui faisait le chat ou le coq, et le mettaient à la porte: mais bientôt après le tumulte recommençait de plus belle.

Cela dura une bonne heure, sans que je visse un sourire, ni l'apparence d'une distraction parmi les membres du cénacle. Tout d'un coup, une jeune femme se leva, jeta son chapeau en arrière et proféra, ou plutôt hurla, d'une voix qui n'avait rien d'humain, quelques mots inintelligibles, puis retomba comme évanouie sur son banc. Le chat et le coq se turent un instant, saisis d'un effroi involontaire, dont je me sentis atteint moi-même. Pendant cette minute de silence, un homme se leva et commença à parler. Je me souviens qu'il nous dit que sa jeune sœur avait dit : *Thara ti ton tho*, et que cela signifiait... Mais alors les grognements, les cocoricos et les aboiements devinrent si effroyables et la chaleur était si grande, que je gagnai la porte sans attendre le sermon.

Lorsque les Mormons commencèrent à devenir nombreux, les interrupteurs mécréants cessèrent de les importuner; mais la fréquence des descentes de

l'Esprit-Saint dans leurs assemblées menaçait la secte naissante d'un nouveau schisme à chaque réunion. Smith prévint le danger. Il établit une hiérarchie entre ses disciples, distribua les grades et les titres religieux, et intéressa les plus turbulents à maintenir la police. S'il remarquait parmi ses néophytes quelque esprit dangereux, il s'empressait de lui conférer le titre d'*apôtre* et de l'envoyer au loin pour convertir les infidèles. Ces missions, qui s'étendaient quelquefois jusqu'aux îles Sandwich, ou même en Afrique, le débarrassèrent, dit-on, de concurrents redoutables. Quelques rebelles furent expulsés. Il régla que l'inspiration ne viendrait plus qu'aux ministres ordonnés *ad hoc*, *selon le rite de Melchisedech*. Enfin, il divisa son troupeau en petits groupes commandés par des chefs dévoués qu'il visitait assidûment et qu'il formait à la discipline et à l'obéissance.

Avec les fonds que lui fournirent ses disciples, il acheta des terres, des instruments de labourage, des chevaux et des bœufs, et fonda un premier établissement à Kirkland, dans l'État d'Ohio, où un certain nombre de saints commencèrent à défricher et à planter. Tandis que lui-même parcourait les différents États de l'Union, pour répandre sa doctrine, quelques-uns de ses lieutenants dirigeaient l'exploitation agricole, d'autres administraient une banque, faisaient un journal et engageaient une violente polémique avec les Gentils, c'est-à-dire les chrétiens.

surtout avec les méthodistes, justement alarmés des progrès d'une secte qui leur enlevait leurs sujets d'élite. Malgré la prudence que Smith recommandait à son troupeau et qu'il pratiquait lui-même dans ses rapports avec les infidèles, il ne put empêcher que des néophytes trop zélés ne compromissent l'Église naissante par leur langage indiscret et quelquefois par leur conduite. D'ailleurs, l'isolement dont les Mormons affectaient de s'entourer donnait prise à la calomnie. On leur imputa des folies auxquelles ils ne pensaient pas, et, entre autres, on prétendit que le communisme était le fond de leur doctrine. Cette accusation est grave aux États-Unis, où il y a plus de propriétaires qu'en aucun autre pays, et des propriétaires fort attachés à ce qu'ils possèdent. En outre, dès cette époque, le bruit se répandit que les Mormons prêchaient et pratiquaient la polygamie. Smith s'en défendit hautement et reprit même un de ses principaux confidents nommé Samuel Rigdon, qui avait exposé au sujet du mariage des idées fort peu claires qu'on a nommées *la doctrine de la femme spirituelle*, et que nous aurons bientôt à examiner. Toutes ces rumeurs, calomnieuses ou non, attirèrent aux Mormons des adversaires qui ne leur cédaient point pour l'intolérance et le fanatisme. Plus d'une fois Joseph Smith fut hué, insulté, chassé à coups de pierres. Dans une de ses tournées, une bande de vauriens excités, à ce qu'on croit, par des prédicateurs méthodistes, força la nuit la porte de

sa demeure, l'arracha de son lit, et, après l'avoir dépouillé et chargé de coups, le barbouilla de goudron depuis les pieds jusqu'à la tête, et le roula ensuite dans un lit de plume. C'est une manière de *premier avertissement* fort usité dans les États de l'Amérique, où la loi de Lynch est en vigueur.

Cet accident ne refroidit pas le zèle apostolique du prophète* : il n'en devint que plus ardent à presser la colonisation de ses sectaires ; déjà il pouvait les appeler son peuple sans trop de hardiesse dans la métaphore. Il acheta des terres considérables dans le comté de Jackson, État de Missouri, et résolut d'y transporter son établissement de Kirkland. Si l'on en croit les infidèles, il avait fait de mauvaises affaires dans l'Ohio, et son départ aurait eu lieu *entre deux jours*, façon de parler américaine, qui répond à *faire un trou à la lune*. Quoi qu'il en soit, les Mormons accoururent en foule dans le Missouri, et y jetèrent les fondement d'une ville, d'après un plan envoyé du ciel et remis par Smith à leurs géomètres. Ils la nommèrent *Indépendance* ou *Sion*, et la bâtirent sur l'emplacement du jardin d'Éden, où fut créé notre père Adam, car c'est au Missouri qu'était le Paradis terrestre. Le prophète avait dit, et les sectaires répétaient avec enthousiasme, qu'un jour le Seigneur leur donnerait tout le pays et qu'on n'y verrait plus un infidèle. J'aime à croire que Smith espérait, avec le temps, convertir les Missouriens ou leur acheter leurs terres. Mais il paraît que

des Mormons, plus pressés que les autres, firent, par avancement d'hoirie, quelques entreprises blâmables contre les Philistins. Parmi les nouvelles recrues, il y en avait bon nombre qui ne connaissaient pas exactement encore la distinction entre le *meum* et le *tuum*. D'un autre côté, on sait que dans les nouveaux États de l'Union, il se trouve bien des gens qui seraient mal à leur aise dans les anciens; la plupart parce qu'ils se sont brouillés avec la justice, quelques-uns parce qu'ils ont des habitudes de vie semi-indiennes qui ne s'accommodent guère des lois et de la civilisation. Entre ces gens-là et les Mormons s'élevèrent des querelles pour des bœufs enlevés, des chevaux détournés. Il me paraît probable que, des deux côtés, il y eut des torts graves et de coupables violences. Mais les Mormons étaient et voulaient être des étrangers dans le Missouri. Leurs journaux, d'ailleurs, prêchaient l'abolition de l'esclavage, et c'en était assez pour soulever contre eux toute la population blanche, singulièrement intolérante sur cet article.

Un grand meeting eut lieu dans le comté de Jackson en juillet 1833, dans lequel furent adoptées les résolutions suivantes : « Qu'on ne souffrirait plus de Mormons dans le pays; que, s'ils donnaient des garanties de bonne conduite, on leur permettrait de vendre leurs terres et de s'en aller tranquillement; que, provisoirement, ils cesseraient de publier leur journal et de recevoir les étrangers qui professaient

leurs opinions religieuses. » La délibération se terminait par ces mots : « Ceux qui ne feraient pas droit à la présente réquisition sont priés de s'adresser à leur prophète pour être informés du sort qui les attend. »

Une sommation de vider les lieux fut envoyée à Sion, avec intimation de répondre catégoriquement sous trois jours, et, en attendant, quelques saints, surpris isolément, furent renvoyés à leurs frères, goudronnés et emplumés*. Le gouverneur du comté de Jackson partageait tous les préjugés des Missouriens contre les sectaires. A leurs réclamations, à leurs justes demandes de protection, il répondait par des plaisanteries ou des menaces : « Partez, disait-il, c'est le plus sûr, ou vous verrez de quel bois se chauffent mes gaillards du comté de Jackson. »

Après quelques pourparlers, les Saints, hors d'état de résister à la tempête*, se résignèrent à l'émigration. Ils vendirent leurs propriétés à perte, et laissant à leurs ennemis leurs maisons et les premières assises du temple de Sion, passèrent dans une autre partie du Missouri, le comté de Clay, où ils fondèrent* au milieu d'une espèce de désert, deux colonies nouvelles, *Far-West* et *Adamson-Diahman**. On ne les y laissa pas longtemps tranquilles.

En 1838, nous les y trouvons* considérablement accrus en nombre, mais encore plus odieux à leurs voisins. Les méthodistes les dénoncent comme les ennemis communs de l'humanité, et bientôt à la polé-

mique des journaux et des sermons succède la guerre à coups de fusil. Smith s'y était préparé en formant aux exercices militaires une petite bande qu'il appela les *Danites* ou les *Anges destructeurs*, et dont il fit ses gardes du corps. Un engagement eut lieu entre une trentaine de ces anges et un bien plus grand nombre de Missouriens. Les premiers eurent l'avantage, tuèrent deux des Gentils et furent reçus par leurs frères comme David après son combat avec Goliath. L'agression des Missouriens était flagrante, mais les Mormons étaient exécrés. Aussitôt le gouvernement de l'État de Missouri fulmine des décrets contre les sectaires. La milice prend les armes de toutes parts, et ce fut une croisade générale au nom de la morale et de la civilisation outragées. Quelques-uns de leurs plus ardents défenseurs, capitaines ou colonels dans la milice du Missouri, s'étaient peint le visage à la manière des Indiens : ils se faisaient gloire de hurler le *war whoop* et d'être dans leur accoutrement plus sauvages que les sauvages eux-mêmes. De fait, un de leurs premiers exploits fut de tomber sur How-Mill, un hameau des Mormons, de le piller et d'y massacrer une vingtaine de personnes sans défense, hommes, femmes et enfants. En même temps qu'on courait sus aux Mormons comme à des bêtes fauves, on ne négligeait pas les violences légales. Le massacre de How-Mill restait impuni, mais un décret de prise de corps était lancé contre Smith et d'autres chefs pour avoir causé par



DESSIN DE MÉRIMÉE
inséré dans l'exemplaire des Mélanges historiques et littéraires
appartenant à M. George Haviland

leurs prédications la mort de deux citoyens des États-Unis : c'étaient ceux qui étaient restés sur le carreau dans leur escarmouche avec les Danites. Joseph Smith et deux de ses apôtres furent arrêtés et jetés en prison. Si l'on pouvait ajouter foi aux récits des Mormons, il n'est sorte de cruautés auxquelles leurs chefs n'aient été en butte pendant cette détention. On aurait servi, disent-ils, aux malheureux prisonniers la chair d'un de leurs camarades égorgé. *Credat Judæus Apella.* Je veux bien croire que MM. les colonels du Missouri s'amusent à jouer au sauvage pour faire peur aux petits enfants, mais je n'ai pas si mauvaise opinion de leur cuisine. Laissons cette histoire à ceux qui lisent les livres écrits en égyptien réformé, et remarquons seulement à quelles absurdes et dégoûtantes exagérations s'abaissent les hommes dans leurs querelles religieuses.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ni Smith ni ses compagnons ne furent mangés par les Missouriens. Fort négligemment gardés, ils s'échappèrent de leur prison au bout de quelques semaines. Leurs frères cependant, environnés d'ennemis en armes, abandonnés par le gouvernement fédéral, ouvertement poursuivis par celui du Missouri, durent encore une fois plier leurs tentes et continuer leur pèlerinage. Ils quittèrent le comté de Clay au milieu d'un hiver rigoureux, et après avoir souffert des privations de toute espèce, arrivèrent dans l'État d'Illinois au nombre de 12 ou 15,000, plus attachés que jamais à

leurs croyances, et toujours résolus à fonder leur ville sainte. Il y a dans leur symbole une belle phrase : « Nous avons enduré bien des choses ; nous espérons que nous serons capables d'endurer toutes choses. » Les Mormons ont forcé leurs plus cruels ennemis d'admirer leur courage et leur invincible persévérance.

Les exilés s'arrêtèrent dans l'État d'Illinois au bord du Mississipi, et sur les rives de ce grand fleuve jetèrent pour la troisième fois les fondements de leur nouvelle Sion. Ils la nommèrent *Nauvoo*, mot qui dans leur égyptien signifie *ville de Beauté*. Ils étaient arrivés pauvres, pillés, presque sans ressources ; mais telle est l'énergie et l'intelligence pratique de ces hommes, qu'au bout de dix mois il y avait deux mille maisons à Nauvoo, un grand hôtel de ville, des écoles, et de nombreux ateliers. Le pays était malsain : en fort peu de temps des marais furent desséchés, des bois abattus et le territoire assaini. Mais plusieurs milliers de travailleurs moururent de la fièvre typhoïde. D'autres les remplacèrent, et l'épidémie fut vaincue comme le climat. Les prairies se couvrirent de troupeaux, les terres arables de riches moissons. Ce peuple singulier fait de l'agriculture et de l'industrie une affaire de religion, et travaille à s'enrichir avec son fanatique enthousiasme. La persécution n'avait fait qu'augmenter le nombre des conversions, et de tous les côtés arrivaient de ferventes recrues. En entrant dans la communauté,

chaque Mormon donne le dixième de son bien au gouvernement, c'est-à-dire à l'Église. Il lui doit en outre, chaque année, le dixième de ses bénéfices*; enfin, de dix jours l'un, elle peut exiger ses services personnels. Smith comptait déjà un assez grand nombre de sujets pour se montrer difficile à recevoir les nouveaux venus. On dit qu'il se plaisait à éprouver le zèle des néophytes en leur empruntant d'abord tout leur argent, puis en exigeant d'eux les corvées les plus pénibles. Il voulait que les nouveaux habitants de Nauvoo prouvassent qu'ils étaient dignes de devenir les concitoyens des exilés de Sion.

La ville de Nauvoo*, faisant partie de l'Illinois, devait être politiquement régie par la constitution de cet État; mais les Mormons ne reconnaissent d'autre autorité que leur théocratie. Cependant, comme il était très important de ménager le gouvernement du pays où l'on s'établissait, Smith trouva moyen de tout concilier en reconnaissant nominalement les institutions de l'Illinois, tout en conservant de fait pour son peuple ses lois particulières. Au fond, il ne s'agissait que de traduire dans la langue officielle de l'Union les titres des fonctionnaires mormons, pour garder les apparences et conserver de bons rapports avec un pouvoir contre lequel il eût été imprudent de lutter. Ainsi, pour les Mormons, Joseph Smith continua d'être le prophète et le vicaire de Dieu, mais pour le gouvernement de l'Illinois, il fut le *maire* de Nauvoo, ou bien le *général* Smith, élu

par la milice des Mormons, car dans l'Illinois les soldats nomment leurs officiers, comme faisait autrefois notre garde nationale. A son exemple, tous les hauts dignitaires de son église prirent un titre officiel. Le *patriarche* s'appela *juge de paix* pour les infidèles : les *apôtres* devinrent *aldermen*, et ainsi de suite. Toute la déférence que montrèrent les Mormons à se conformer à la constitution du pays où ils s'établissaient consista à inventer une synonymie de titres, où tout le monde trouvait son compte.

D'ailleurs, Smith s'appliquait plus que jamais à éviter toute collision entre son peuple et les Gentils. Les occasions étaient fréquentes, et ceux de ces derniers qui s'aventuraient à Nauvoo étaient pour la plupart gens à donner de l'occupation aux magistrats de tous les pays et de toutes les croyances. Mais Smith était ingénieux à éluder les difficultés, et lorsque les institutions qui l'enchaînaient ne lui laissaient pas tout le pouvoir qu'il eût voulu, il avait des moyens détournés d'en venir à ses fins sans que le gouvernement de l'Illinois y pût trouver à redire. Quelques Gentils venaient à Nauvoo pour épier la nudité de la terre, d'autres dans l'espoir de s'enrichir promptement parmi des gens si crédules, enfin, pour beaucoup d'autres, la ville des Mormons semblait, comme l'ancienne Rome, une cité de refuge, et il était à craindre que tous les mauvais sujets des provinces orientales n'en fissent leur résidence. Voici comment la police de la nouvelle ville en agis-

sait avec ces messieurs. Aux États-Unis, point de passeports, et pour arrêter un coquin, il faut des formalités infinies. On se gardait bien d'y avoir recours. Dès qu'un individu suspect au prophète avait élu domicile à Nauvoo, on lui détachait trois grands gaillards, robustes, sérieux surtout, pourvus chacun d'un morceau de bois tendre et d'une serpette. — Il faut savoir qu'en Amérique c'est une manie nationale de tailler du bois en menus copeaux, seulement pour occuper les doigts quand on n'a rien à faire : cela s'appelle *to whittle*, mot qui manque à notre langue. En Angleterre, où l'on aime à rire aux dépens des Américains, on représente ordinairement le Yankee ratissant un morceau de bois, et l'on vous dit gravement que tout membre du Congrès, en arrivant à Washington, reçoit, par les soins du ministre de l'Intérieur, un canif et une bûche de cèdre, dont il se fait un cure-dent à la fin d'une session. — Ces trois tailleurs d'allumettes, donc, allaient se planter devant la porte de l'individu qui leur était signalé, coupant, rognant, faisant des copeaux, et attendaient leur homme. Sortait-il, ils s'attachaient à lui comme son ombre, marchant lorsqu'il marchait, s'arrêtant lorsqu'il s'arrêtait, ne riant jamais et toujours occupés de leur bûchette. — Pourquoi me suivez-vous ? — Point de réponse, et toujours les trois gaillards sérieux dolant leur morceau de cèdre. Se fâcher était imprudent, les trois Mormons étaient choisis d'une encolure respectable, et d'ailleurs ils n'eussent

pas manqué de se plaindre au premier constable qu'on insultât des citoyens paisibles de l'État d'Illinois occupés à ne rien faire. Cependant les femmes se mettaient aux fenêtres pour voir passer la procession, et les enfants faisaient cortège. Pas la moindre insulte, mais aux copeaux le long des rues on pouvait suivre tous les pas du malheureux suspect. Quelle que fût la dose d'impudence dont il fût doué, rarement il résistait plus de deux heures à l'ennui de ces copeaux et de ces trois figures impassibles. On raconte qu'un drôle fortement trempé se laissa suivre pendant trois jours, au bout desquels il s'avoua vaincu et fit son paquet. Cette mesure de police préventive s'appela *whittling off*, ratisser dehors.

C'était peu pour Joseph Smith d'avoir changé un marécage en une ville florissante, il voulut que Nauvoo possédât un monument sans égal en Amérique, et il eut une révélation qui prescrivit la construction d'un temple. Malheureusement il n'y avait pas encore d'architecte converti à la religion nouvelle; il fallut se contenter d'un Gentil. Les Mormons s'en consolèrent, en se rappelant que Salomon avait accepté les services du Tyrien Hiram. D'ailleurs, l'ange familier de Joseph Smith lui apporta du ciel plan, coupe et élévation; et quant aux détails d'exécution, il les lui communiqua de vive voix. L'architecte fut un peu surpris des instructions qu'on lui donnait; mais il n'eut garde de disputer sur l'art avec l'ange Moroni, qui en savait évidemment plus long que Vi-

truve et Palladio. Je voudrais bien pouvoir insérer ici le programme de l'ange pour l'instruction de nos architectes: mais je n'ai pu me procurer qu'une courte description faite par un des Saints, encore n'est-elle pas des plus claires : « Notre temple est aussi haut que les chapiteaux des pilastres (*sic*), et il est majestueux à la vue, surtout pour moi qui sais que la dîme (l'obole du pauvre) proclame la gloire de Dieu. Ce splendide modèle de la grandeur mormonique montre trente pilastres en pierre de taille, qui ont coûté 3,000 dollars la pierre. La base est le croissant d'une nouvelle lune. Les chapiteaux ont cinquante pieds de haut (*sic*). Le soleil est sculpté en relief hardi, avec une face humaine large de deux pieds et demi, orné de rayons lumineux et de flots, surmonté de deux mains tenant deux trompettes. Quatre rangs de fenêtres : deux gothiques et deux rondes, etc. » Je plains le pauvre architecte! Le 6 avril 1841, la première pierre fut posée au bruit des salves d'artillerie, à la suite d'une grande revue de la milice, déjà forte de deux mille hommes bien armés, et passablement exercés à l'école de bataillon. En sa qualité de général, le prophète passa devant le front des troupes, suivi d'un brillant état-major, où l'on remarquait plusieurs dames à cheval. D'autres dames lui offrirent un drapeau brodé de leurs mains, qui fut remis à la légion de Nauvoo, avec les allocutions et serments usités en de telles occurrences.

Des profanes, qui ont vu le temple et l'ont décrit

en termes à notre portée, le représentent comme un grand bâtiment long de cent vingt-huit pieds, large de quatre-vingt-trois, haut de soixante*, et divisé en trois nefs. Sur la façade s'élève une tour octogone, surmontée d'un lanternon qui porte une girouette formée par un ange tenant une trompette. Ogives, œils-de-bœuf, pilastres cannelés, balustres, meneaux gothiques, il y a un peu de tout dans ce monument, et l'on voit que l'ange Moroni appartient à l'école éclectique. Sous ce rapport, le temple de Nauvoo est bien le modèle de la religion mormonique, qui pille à tort et à travers avec beaucoup d'impartialité. Cette macédoine monumentale a coûté, dit-on, la bagatelle de dix millions de dollars, en quatre ou cinq ans. C'est un peu moins que le Parlement* britannique bâti récemment par M. Barry. Cinquante millions dépensés en quatre ou cinq ans pour un temple à l'usage des Mormons! En France, il y a plus de trente millions de catholiques, et j'aurais honte* de dire ce que nous dépensons pour entretenir nos églises. Il est vrai que Smith avait fait un appel pathétique aux rois, reines et princes du monde, pour les engager à contribuer à cette grande œuvre, comme jadis la fameuse reine de Saba* au temple de Salomon; mais il est inutile de le dire, le plus clair de sa recette fut l'obole du pauvre, la dîme des Saints du dernier jour. Chaque Mormon apporta son offrande et travailla de ses mains un certain nombre de jours à ce temple sacré. C'est ainsi que se sont bâties la plupart de nos cathédrales. Tout peuple

met sa vanité dans la possession d'un monument qui devient à ses yeux comme le centre de la patrie. Athènes avait son Parthénon; Rome, son Capitole; Jérusalem, ce fameux temple où les Juifs combattaient encore lorsque les Romains étaient maîtres de leurs remparts. Joseph Smith connaissait les hommes et avait compris que son bizarre monument allait donner une espèce de consécration à sa colonie et à son église.

Il n'était pas destiné à en voir la fin. La bonne intelligence qui régnait d'abord entre les Mormons et les autres habitants* de l'Illinois ne fut pas de longue durée. Les premiers, fiers de leur temple, auprès duquel les églises protestantes du voisinage n'étaient que des granges, de leur ville déjà peuplée de quinze mille âmes, de leur croyance qui comptait plus de cent mille* adhérents dans l'Union américaine, commencèrent à perdre la sage réserve qu'ils avaient à leur arrivée à Nauvoo. Ils firent grand bruit des prophéties qui leur promettaient la possession de la terre promise et l'expulsion des Gentils, enfin ils traitèrent de plus en plus cavalièrement les autorités de l'Illinois. D'un autre côté, toutes les accusations déjà portées dans le Missouri contre les sectaires se reproduisirent envenimées de la jalousie que la prospérité extraordinaire de Nauvoo pouvait inspirer à ses voisins moins heureux. Enfin des dissensions intestines entre les Mormons fournirent occasion aux Gentils d'intervenir dans leurs affaires.

Il faut bien en venir à parler de la *Doctrine de la*

femme spirituelle. A différentes reprises, les journaux hostiles aux Mormons avaient dénoncé le prophète comme prêchant cette doctrine, qui, disaient-ils, n'était autre que la polygamie. Smith a toujours repoussé cette imputation par des dénégations formelles; mais il paraît que, sur ce point comme en beaucoup d'autres, on ne s'entendait pas bien sur les termes. Polygamie vient de deux mots grecs qui signifient : beaucoup de noces. Or, le prophète niait avec raison qu'on pût se *marier* plus d'une fois dans son Église. Il est vrai, et les Mormons n'en font plus mystère aujourd'hui, il est vrai qu'un Saint qui n'a pas assez d'une femme, peut, avec l'autorisation du prophète ou du sanhédrin mormonique, être *cacheté*, *scellé* (*sealed*) à une seconde femme, à une troisième, à une infinité d'autres femmes. Il y a une cérémonie spéciale pour ces *scellements* dans leur liturgie, et, à n'en considérer que les effets physiques et légaux, un profane, qui n'a pas les lunettes prophétiques sur le nez, pourrait prendre cela pour de la polygamie. C'est une erreur. Un Mormon ne se *marie* qu'à une femme, mais on peut le *cacheter* à une cinquantaine et plus, d'où il suit qu'il n'est pas polygame. Dites, s'il vous plaît, *polysphragiste*, beaucoup cacheté, ce qui est bien différent.

Il paraît qu'on peut être cacheté à une femme mariée, ce qui avait lieu à Sparte du consentement du mari, tandis que, dans l'Église des Saints du dernier jour, on se passerait de la permission. J'avoue

bonnement que je ne sais si les dames peuvent réclamer le bénéfice de nombreux scellements comme les hommes. Cela me semble juste et probable, car le moyen de trouver assez de femmes dans une colonie nouvelle, où nécessairement le beau sexe doit être en minorité? Il faut encore considérer que le prophète a déclaré qu'une femme ne peut entrer dans le royaume des cieux sans un homme qui la présente comme lui appartenant. Or, si l'on se défie un peu du salut de son mari, ne doit-il pas être permis de prendre pour chaperon quelque saint personnage, prophète ou patriarche*, dont le crédit là-haut soit bien connu?

Je ne voudrais pas m'étendre longuement sur un sujet si délicat*; je me bornerai à remarquer que, dans le principe, la doctrine de la *femme spirituelle* ne fut pas professée publiquement[1]. On la révélait seulement à quelques initiés parvenus aux grades supérieurs de leur Église, et le secret était soigneusement gardé pour ne pas scandaliser les Gentils ou les catéchumènes encore imbus de leurs vieux préjugés. Maintenant que les Mormons sont dans leur fort des montagnes Rocheuses, ils y mettent moins

1. Le prophète a dit : « Tout homme doit avoir *une* femme, toute femme un mari *seulement* ». Les casuistes mormons prétendent que cela veut dire que tout homme doit avoir *une* femme *au moins*; tandis que, par le mot *seulement*, Smith aurait condamné les femmes à n'avoir qu'un mari, un seul. Mais je ne sais si les paroles de Smith, destinées à donner le change aux Gentils, ne doivent pas recevoir une interprétation plus large et plus équitable. Je propose un schisme.

de façons. MM. Stanbury et Gunnison affirment que la plupart des *Anciens* ont plusieurs femmes. Ils en citent un qui est *scellé* à quarante-deux Mormones; enfin ils prétendent que, dans les grades élevés, une douzaine de cachets seulement passerait pour une sorte de célibat[1].

Dans la pratique, ajoutent les deux voyageurs, ce système n'a pas tous les inconvénients qu'on lui supposerait *a priori*. Les dames scellées et les mariées jouissent d'une égale considération, et on n'entend parler ni de disputes, ni de jalousie entre elles. Ils ne disent pas comment les Saints parviennent à gouverner des ménages si nombreux*; mais je vois dans la relation de M. Gunnison que la doctrine du scellement commence à rencontrer quelque opposition parmi la meilleure moitié de la communauté, car il parle de femmes qui se sont enfuies chez les Potowatomis et s'y sont mariées, préférant un cœur de sauvage tout entier à un quarante-deuxième de cœur de Mormon.

1. J'ai sous les yeux un journal de Deseret*, qui publie le texte d'un discours prononcé par le professeur Orson Pratt, dans la conférence du 29 août 1852, sur *la pluralité des femmes*, qu'il recommande comme le moyen de jeter plus vite les fondements du royaume céleste, et d'offrir à Dieu un plus grand nombre de *tabernacles*, c'est-à-dire de corps destinés à recevoir l'esprit immortel. « Mais est-ce à dire, ajoute-t-il en terminant, qu'on puisse prendre les filles des hommes sans loi, condition ou restriction? Non pas. Le prophète a les clefs de cette affaire. C'est lui qui donne la permission quand on la lui demande. Et savez-vous ce qui arrivera aux personnes qui, ayant été instruites dans cette loi, la rejetteront? Elles seront damnées, etc. »

Je reviens aux dissensions qui éclatèrent à Nauvoo.

La doctrine de la femme spirituelle existait encore à l'état de mystère plus ou moins transparent parmi les Mormons, et, entre les récits des voyageurs et les dénégations des *Saints*, l'opinion était encore en suspens, lorsque Joseph, en sa qualité de prophète, excommunia un Mormon nommé Higbee, comme convaincu d'avoir *séduit* plusieurs femmes. Probablement, il voulait faire un exemple qui prouvât sur ce point la pureté de sa morale. Higbee, à son tour, accusa Joseph de diffamation, et le cita devant la cour municipale de Nauvoo pour avoir à lui payer une amende de 5,000 dollars, somme à laquelle* il estimait sa réputation de chasteté. Les aldermen de la cour, tous Mormons des hauts grades, acquittèrent honorablement le prophète, et renvoyèrent Higbee sans un centime de dommages. Mais il y avait eu procès et plaidoiries; Higbee avait produit des témoins vrais ou faux et fait des révélations curieuses. A l'entendre, le patriarche Hirum Smith, frère du prophète*, avait chez lui un livre où les *Anciens*, c'est-à-dire les chefs de la secte, inscrivaient les noms de toutes les jolies femmes. Lorsqu'un d'entre eux avait envie de s'en approprier une, il lui faisait lire son nom dans ce catalogue, et lui annonçait que le ciel voulait qu'elle obéît*, et elle obéissait. Chacun des Anciens, au dire de Higbee, avait dix ou douze *femmes spirituelles* ou non.

Que ce fût une calomnie ou, comme il est probable, que cette révélation contînt une grande part de vérité mêlée de quelque exagération, l'affaire fit beaucoup de bruit, et tous les excommuniés du Mormonisme se liguèrent avec Higbee pour démasquer le prophète. Ils fondèrent, vers 1844, à Nauvoo même, un journal intitulé *the Expositor* (le Révélateur), dirigé contre Smith et son gouvernement. Dans le premier numéro parut un *affidavit*, c'est-à-dire une déclaration en justice, signée par seize femmes qui racontaient que Joseph Smith, Sydney Rigdon le grand prêtre, et quelques autres chefs de la secte avaient essayé de les convertir à *la doctrine de la femme spirituelle*, c'est-à-dire d'attenter à leur vertu, sous prétexte qu'ils avaient pour cela une permission spéciale du ciel. Cet étrange document n'eut pas plus tôt vu le jour, que le conseil supérieur des Mormons, présidé par Joseph en personne, s'assembla et décréta la suppression du journal comme attentatoire à la sûreté publique (*a public nuisance*). Aussitôt deux cents Mormons, avec ou sans ordres, entourèrent les bureaux de l'*Expositor*, brisèrent les presses, rasèrent la maison, et firent un feu de joie des exemplaires du journal. Les rédacteurs, hommes prudents, avaient pris la fuite et gagné Carthage, ville de l'Illinois, d'où ils recommencèrent en sûreté leur polémique contre le prophète.

Sur leur plainte, un mandat d'amener fut lancé

contre Joseph Smith, son frère Hirum et plusieurs autres dignitaires de son église*, dénoncés comme auteurs ou instigateurs des violences exercées contre le journal l'*Expositor*. Le prophète n'en tint compte, et le constable qui apportait l'exploit fut reconduit à la porte de Nauvoo très peu cérémonieusement par un agent de la police municipale. Aux États-Unis*, c'est chose grave que d'envoyer promener un constable. D'ailleurs, les autorités de l'Illinois n'attendaient qu'une occasion. La milice fut mise sous les armes pour que force restât à la loi, et, de leur côté, les Mormons commencèrent à élever des redoutes, déclarant qu'ils se battraient jusqu'au dernier pour défendre leur prophète. Les miliciens de l'Illinois juraient de ne pas laisser pierre sur pierre à Nauvoo. Les uns et les autres étaient gens à tenir parole. Dans cette extrémité, le gouverneur, M. Ford, pour éviter l'effusion du sang, fit appel à l'humanité de Joseph Smith, et l'adjura de se constituer prisonnier, engageant sa parole et l'honneur de l'État d'Illinois qu'il serait protégé contre toute insulte. En même temps il somma les Mormons de rendre les armes qu'ils avaient reçues du gouvernement des États-Unis, et enjoignit à la légion de Nauvoo de reconnaître pour commandant un officier fédéral. Sur ces assurances, les deux Smith arrêtèrent les préparatifs guerriers de leurs sectaires, et vinrent se constituer prisonniers à Carthage. Ce noble exemple de leur respect pour la loi toucha peu leurs ennemis.

En entrant dans la prison de Carthage, Joseph Smith, frappé d'un pressentiment sinistre : « Je suis, dit-il, un agneau qui vais à la boucherie; mais je suis tranquille comme une matinée de printemps. Ma conscience n'est chargée d'aucun crime, et je mourrai innocent ». Les Mormons supplièrent le gouverneur de donner une garde sûre aux prisonniers, menacés, disaient-ils, par la canaille de Carthage. Mais la milice avait été congédiée, et d'ailleurs elle n'inspirait aucune confiance par son animosité connue contre les sectaires. Le 26 juin 1844, M. Ford vint visiter les deux Smith, et leur renouvela l'assurance qu'ils n'auraient rien à craindre. A tout événement, il commanda un petit poste pour maintenir l'ordre. Cependant on répandit parmi la populace que le gouverneur favorisait les prisonniers et qu'il voulait les soustraire à leur jugement. « Si la loi n'y peut rien, dirent les chefs de la canaille, une bonne balle y pourvoira. »

Le 27 juin, à six heures du soir, un rassemblement de plus de 200 hommes armés de fusils, tous le visage barbouillé de noir, se porte à la prison. La garde n'essaye aucune résistance et livre le guichet. Aussitôt la foule envahit l'escalier qui conduisait à la chambre où se trouvaient Joseph Smith, Hirum et deux autres Mormons venus pour les visiter. Plusieurs coups de feu tirés contre la porte avertissent les prisonniers du sort qui les attend. Il n'y avait pas de verrou intérieur*, et la porte était assez

mince. Un moment les prisonniers essayent de la tenir fermée en la pressant de leurs corps et en s'appuyant contre les meubles. Ils étaient dans cette position, lorsque Hirum Smith est frappé à la fois de deux balles : l'une, qui traverse le bois de la porte, l'atteint à la figure, tandis qu'une autre, arrivant par la fenêtre, le perce de part en part et lui casse l'épine du dos. Il tombe en s'écriant : « Je suis mort! — Oh! mon cher Hirum! » s'écrie le prophète; et, s'armant* d'un pistolet à six coups, il ouvre la porte à demi et fait feu au hasard sur les assassins, tandis que ses deux amis essayent avec des cannes de détourner les canons de fusil qui à chaque instant entraient et faisaient feu par la porte entre-bâillée*. Les six coups du pistolet déchargés, un des acolytes de Smith abandonne la porte et court à la fenêtre pour sauter dans une cour; mais il retombe aussitôt dans la chambre atteint d'une balle à la jambe et renversé par une autre qui broie* sa montre dans son gousset. Joseph Smith, désarmé, tente à son tour de sauter par la fenêtre. Il tombe dans la cour percé de plusieurs balles, mais respirant encore; les meurtriers le traînent vers un puits, l'adossent contre la margelle, et quatre d'entre eux lui déchargent, à bout portant, leurs fusils dans la poitrine. Les deux Mormons demeurés dans la chambre de Smith furent épargnés.

Ainsi mourut, à trente-neuf ans, cet homme singulier qui a fait de grandes choses avec de si mépri-

sables moyens : chef heureux de fanatiques, massacré par d'autres fanatiques dans un pays dont on célèbre la liberté et la tolérance. Depuis vingt ans, Smith combattait, pour soutenir son imposture, avec une persévérance digne d'une meilleure cause. Il avait poursuivi le dessein le plus extravagant, et un incroyable succès avait récompensé son opiniâtreté. Il avait réalisé son rêve d'enfant, fondé sa colonie, rassemblé son peuple; il était devenu législateur, souverain absolu. Sa mort, si honteuse pour ses ennemis, couronnait cette vie d'agitation et de lutte continuelle; leur rage détestable fit d'un charlatan un martyr et un dieu.

Le premier mouvement des Mormons, en apprenant le meurtre de leur prophète, fut de courir aux armes et de le venger; mais le conseil des douze apôtres, en qui résidait toute l'autorité depuis sa mort, fit preuve d'une admirable modération, et parvint à persuader aux citoyens de Nauvoo que, loin d'imiter leurs ennemis dans leurs violences, ils devaient s'en rapporter à la justice de leur pays pour la punition des coupables. Ces sages conseils furent écoutés; et pour contenir cette population* en armes, excitée par l'indignation et le fanatisme, il suffit d'une proclamation signée des membres du conseil. Ce fait, plus qu'aucun autre, prouve quelle admirable discipline Smith avait introduite parmi ses disciples. Quant aux auteurs de l'assassinat, aucun ne fut puni, et il ne paraît pas même qu'ils aient été sérieusement recherchés.

Tandis que l'horreur inspirée à tous les honnêtes gens par le massacre de Carthage obligeait pour un instant les Gentils à dissimuler leur haine et à suspendre leurs hostilités, les plus ambitieux des Mormons se disposaient à recueillir l'héritage du prophète. Sidney Rigdon, l'inventeur de la doctrine de la femme spirituelle et un des premiers confidents de Smith, s'offrit pour lui succéder. Il s'y disait autorisé* par l'ange Moroni, et apportait sa révélation toute fraîche. Il fallait, disait-il, quitter Nauvoo et s'établir au delà des montagnes Rocheuses; mais le conseil des douze apôtres, sachant trop bien sans doute à quoi s'en tenir sur les révélations, le reçut fort mal. On lui dit qu'il était inspiré du diable, et non du ciel, et on le mit en jugement. Convaincu de mensonge, trahison, apostasie, il fut solennellement excommunié, et, selon la formule en usage parmi les sectaires, *abandonné aux soufflets de Satan jusqu'à ce qu'il fît pénitence*. Il quitta Nauvoo avec une douzaine de ses partisans. Les ennemis des Mormons espéraient de lui des révélations et du scandale; il ne songea pas à se venger autrement qu'en essayant de fonder une église à lui, entreprise qui ne paraît pas avoir eu de succès. Il est tombé aujourd'hui dans l'obscurité.

L'autorité spirituelle et temporelle fut remise à M. Brigham-Young, membre et président du Conseil des douze. C'est actuellement le président et le prophète des Mormons. Bien qu'il n'ait pas été des premiers disciples de Joseph Smith, il a partagé toutes

les tribulations de sa secte, et, comme il le dit lui-même dans son langage mystique, « il a marché quatre ans dans le désert, les souliers pleins de sang ». Il passe pour un homme de talent, plus instruit que son prédécesseur, et non moins habile à manier le peuple singulier dont le gouvernement lui est échu en partage.

Quelques mois se passèrent dans une tranquillité apparente. La construction du temple avançait rapidement. La propagande aux États-Unis et en Angleterre amenait sans cesse de nouveaux prosélytes dans la ville sainte, car ce n'est point par quelques meurtres qu'on arrête les progrès d'une secte, il faut un grand massacre, une Saint-Barthélemy pour l'étouffer. Un pareil crime* est heureusement impossible au XIX[e] siècle, mais la haine des Gentils ne demeura pas inactive. Dans l'automne de 1845, les hostilités contre les Mormons recommencèrent plus violentes que jamais. On brûlait leurs meules et leurs fermes, on assassinait des fermiers. De la part des sectaires, il y eut des représailles sanglantes. Je manque de renseignements précis sur les motifs qui poussèrent les habitants de l'Illinois à une espèce de confédération générale contre la cité de Nauvoo. Les reproches adressés aux Mormons sont trop vagues pour qu'il soit possible de leur donner créance. Quelques journaux dénoncent leur ville comme un repaire de faux monnayeurs et de brigands ligués contre la société. De leur côté, les Mormons défient

leurs adversaires de citer un fait de leur désobéissance aux lois. — « Si des hommes perdus de crimes, disent-ils, ont trouvé momentanément un asile à Nauvoo, jamais ils n'ont fait partie de notre église : jamais nos magistrats n'ont hésité à prêter main-forte aux ministres de la justice pour poursuivre ces ennemis de la société. » Tels sont les crimes reprochés aux Mormons : telle est leur justification. Discerner la vérité de si loin n'est pas chose facile, et cependant*, il faut le dire, toutes les apparences sont en faveur des sectaires. Mais le préjugé était contre eux. Ils se disaient, ils étaient étrangers au milieu de leurs compatriotes. Ils étaient plus riches, plus habiles, plus heureux dans leurs spéculations que leurs voisins. Ils sentaient leur supériorité et s'en montraient orgueilleux. C'en était assez pour qu'on les chargeât de tous les crimes.

Après de longues négociations, pendant lesquelles la guerre civile fut plusieurs fois sur le point d'éclater dans l'État d'Illinois, les Mormons, toujours abandonnés par le gouvernement fédéral, délibérèrent, l'inspiration aidant, de quitter encore une fois leurs foyers, et d'aller, par delà les montagnes Rocheuses, chercher une patrie tellement éloignée des Gentils, qu'ils n'eussent plus de longtemps à craindre leur malice. Alors une espèce de capitulation eut lieu entre les chefs de Nauvoo et le gouvernement de l'Illinois, par laquelle les premiers s'engagèrent à évacuer le pays, le second à les ga-

rantir contre toute molestation pendant le temps nécessaire pour leurs préparatifs. On verra comment cet engagement solennel fut observé.

Le pays au delà des montagnes Rocheuses était alors aussi peu connu que l'intérieur de l'Afrique l'est encore aujourd'hui ; ce qu'on en savait, on le tenait du rapport de quelques Indiens et de ces hardis chasseurs qui vivent à la limite de la civilisation et dont Fennimore Cooper a poétisé le caractère. Pour parvenir aux montagnes, on savait qu'il fallait traverser d'immenses prairies infestées par des bandes nombreuses d'Indiens belliqueux, les Sioux, les Crows et les Schoschones. Là, le bois est rare ; le fourrage nul pendant l'hiver et pendant une partie de l'été. De larges rivières, des ravins profonds opposent à la marche des caravanes des obstacles infranchissables ; pour trouver des gués ou des passages, il est nécessaire de se détourner continuellement de la ligne directe qui conduit aux montagnes. Au pied de cette chaîne toujours couverte de neiges, de nouveaux dangers, de nouvelles fatigues attendent le voyageur. Fondrières, glaciers, précipices bordent les passages des montagnes Rocheuses. Au delà, on connaissait vaguement l'existence d'un grand lac salé, espèce de mer morte, dont les rivages étaient ou un désert, ou une terre promise* : personne ne le savait encore. C'est vers ces lieux que les Mormons résolurent de se diriger pour y fonder leur quatrième ville sainte.

Au commencement de l'hiver de 1846, leurs premières colonnes se mirent en marche, précédées d'éclaireurs chargés de reconnaître le pays et de signaler les passages les moins difficiles. D'immenses convois de chariots les suivaient, traînés par des mules et des bœufs et chargés de meubles, d'ustensiles aratoires, de tentes et de provisions. La marche était lente. On campait souvent plusieurs semaines dans le même lieu, tandis que des détachements de travailleurs traçaient une route pour franchir une crevasse, ou jetaient un pont sur une rivière. Des laboureurs, cependant, défrichaient en avant de vastes espaces et les ensemençaient, afin de préparer des provisions à leurs frères qui viendraient après eux. Lorsque le soleil a desséché les hautes herbes des prairies, les troupeaux ne peuvent plus y trouver leur nourriture, abondante au printemps et après les premières pluies d'automne. Il fallait prévoir ces dangers du climat, se tenir en garde contre les changements de saison, et se préparer des camps sur les bords des rivières, dans des pays boisés, ou bien sur des collines où la végétation n'est pas brûlée par la sécheresse.

Pour la marche, point de routes tracées : on s'avançait la boussole à la main. Tantôt les convois d'émigrés sillonnaient péniblement de vastes marécages, où plusieurs fois dans la journée il leur fallait décharger et recharger leurs chariots ; tantôt ils entraient dans des plaines arides qui leur faisaient en-

durer tous les tourments de la soif et décimaient leurs troupeaux. Plus loin, exposés à des rafales de neige et de pluie, ils étaient obligés de bivouaquer sans feu sur une terre nue, humide et glacée. Quelquefois la lueur d'un incendie, dévorant les hautes herbes, jetait l'effroi dans la caravane, et il fallait des prodiges d'énergie pour écarter le fléau. Aux approches de l'hiver de 1847, les Mormons bâtirent une ville provisoire de baraques et de huttes construites de boue* et de branchages, en attendant que la neige eût cessé de couvrir les prairies. Ils avaient amené de Nauvoo une musique militaire qui se faisait entendre dans toutes leurs haltes. Qui le croirait? en butte aux tourments de la soif, de la faim*, exposés à toutes les misères de la vie errante, ces hommes de fer ne perdirent jamais leur gaieté. Lorsqu'ils s'étaient entourés d'un retranchement de chariots, lorsqu'ils avaient parqué leurs troupeaux, rentré le fourrage, lorsque les détachements envoyés pour faire du bois et de l'eau avaient assuré à la troupe un jour d'existence, les prédicateurs commençaient une prière, une exhortation; les pèlerins entonnaient un hymne d'actions de grâces; puis la musique faisait entendre dans le désert des valses et des contredanses, et, sauf la rareté des habits noirs et des gants jaunes, sauf des costumes un peu sauvages, des mines un peu étranges, on aurait pu se croire dans un bal champêtre, aux environs d'une grande ville.

L'ordre que les chefs avaient introduit dans les

colonnes d'émigrés était admirable. Jamais troupe disciplinée ne se garda mieux, ne campa, ne bivaqua avec plus de méthode et de régularité. Ni la marche ni la fatigue n'interrompaient le travail. Les femmes filaient assises sur les chariots. A chaque halte, on entendait le bruit des marteaux et des métiers. En route on faisait du drap et de la toile; on forgeait des essieux de voiture, des instruments de labourage: on tannait, avec du goudron et à la fumée*, les cuirs des animaux dont la caravane se nourrissait. Jamais, quelle que fût sa situation, elle ne manqua à célébrer le dimanche par un repos complet pour les hommes et les animaux*; et peut-être n'est-il pas inutile de dire ici, comme un fait qui permet d'apprécier le caractère des Mormons, que, pendant toute la durée de leur pèlerinage*, on ne vit personne maltraiter les bœufs et les mules qui traînaient les chariots. C'est à cette douceur*, et aux soins constants qu'ils apportaient à ménager leurs attelages, qu'ils durent en grande partie de surmonter heureusement tant d'obstacles.

Au milieu de leurs campements, le scorbut et le typhus les atteignirent et en peu de jours firent de nombreuses victimes. Des familles d'émigrants furent enlevées tout entières, et il n'y eut guère de détachement qui ne perdît un tiers de son effectif. Ils avaient fait provision de médicaments aussi bien que d'armes et de meubles de toute espèce: mais personne n'avait songé à emporter des cercueils. Pour des hommes de race anglaise, être porté dans la

terre à demi nu, sans une bière bien close, c'est une aggravation à la mort. Dans notre vieille Europe, au sein de nos grandes villes, on a vu plus d'une fois, dans les épidémies, les cadavres abandonnés sans sépulture. Les Mormons imaginèrent de creuser péniblement des troncs d'arbres qu'ils allaient chercher fort loin et d'y renfermer leurs morts. Ils ne manquèrent jamais à ce pieux devoir, et l'on peut aujourd'hui calculer leurs pertes et suivre leurs traces aux amas de pierres soigneusement entassées le long de la voie qu'ils ont suivie.

Pendant que les premières colonnes des Mormons traversaient péniblement la prairie et frayaient parmi les plus rudes fatigues une route aux frères qui allaient les suivre, le reste des citoyens de Nauvoo travaillait avec un redoublement de zèle et d'activité à l'achèvement du temple. Ils s'étaient fait un point d'honneur, un devoir religieux de n'abandonner leur patrie qu'après avoir consacré ce monument mystérieux de leur culte. Au jour fixé, un grand nombre d'étrangers arrivèrent à Nauvoo de toutes les parties de l'Union. Quelques-uns avaient abandonné leurs campements de la prairie pour assister à cette solennité douloureuse ; car ce temple, élevé de leurs mains, décoré des offrandes du riche et du pauvre, allait bientôt être abandonné aux Gentils. Un instant cette ville vouée à la destruction reprit une apparence de vie et se para pour sa dernière fête. Les cérémonies sacrées s'accomplirent, et quelques heures après tous les mystérieux ornements

du temple disparurent, la foule des pèlerins se dispersa, et le plus grand nombre reprit tristement le chemin du désert. Les derniers travaux pour l'achèvement du temple avaient cependant ranimé la haine des Gentils de l'Illinois. Ils savaient que les Mormons avaient rendu les armes qu'ils avaient reçues du gouvernement; ils avaient vu la fleur de leur jeunesse partir pour les montagnes Rocheuses, et ils espérèrent avoir bon marché du reste. Au mépris de la convention jurée, un corps d'environ deux mille hommes*, avec du canon, se présenta devant Nauvoo, espérant surprendre la ville. Ils furent chaudement repoussés par une petite troupe de trois cents hommes* de la légion de Nauvoo, commandée par un général Wells. Ce fut seulement lorsque le dernier détachement des exilés se fut mis en marche que la horde assiégeante pénétra dans la ville. Elle y célébra sa facile victoire par des orgies, et bientôt par l'incendie du temple, qui n'offre plus aujourd'hui que l'aspect d'une ruine ancienne.

En même temps que l'émigration apprenait, dans le désert, la perfidie de ses ennemis et recevait cette nouvelle preuve de l'indifférence ou de l'impuissance du gouvernement à faire respecter les promesses les plus sacrées, un message du président des États-Unis venait sommer les exilés, comme citoyens de l'Union, de fournir leur contingent à l'armée fédérale, qui se disposait alors à attaquer la république du Mexique. Il n'y eut pas un moment d'hésitation. La loi commande, il faut obéir. Le len-

demain de la réception de cet ordre, un bataillon de cinq cent vingt * hommes partait pour la Nouvelle-Californie, prêt à verser son sang pour ce drapeau fédéral qui ne les avait jamais protégés*. En ce moment, bien qu'ils se trouvassent sur le territoire d'Indiens nombreux et assez mal disposés à leur livrer passage, les exilés se séparèrent sans murmure de la fleur de leurs soldats. On vit alors les femmes remplacer les hommes dans une partie de leurs travaux. Elles guidaient les attelages, et parfois conduisaient les charrues. Le malheur et le sentiment religieux avaient uni les sectaires, qui semblaient ne plus faire qu'une famille. Dans les marches, chacun abandonnait son chariot pour relever ou réparer celui d'un camarade. Le riche partageait son pain avec le pauvre, et, si de tels actes ont valu aux Mormons le reproche de communisme, souhaitons à toute l'Europe de n'en voir jamais que de semblables.

Le 21 juillet 1847, après dix-huit mois passés dans le désert, l'avant-garde des Mormons arriva sur les bords du grand lac Salé. Quelques jours après un terrain avait été consacré pour l'emplacement d'une ville, et tout autour on voyait des bœufs labourer la terre, des hommes ensemencer, planter, arroser. Les colons s'occupaient activement à distribuer, dans des canaux d'irrigation, les sources d'eau vive qui tombent des montagnes pour se perdre dans le lac Salé. D'autres profitaient de ces

ruisseaux pour établir des moulins et des scieries. En janvier 1848, ils avaient bâti un fort capable de repousser toutes les tribus indiennes du nouveau monde; six mille acres avaient été enclos de palissades, selon l'usage américain, et une population de plus de cinq mille* personnes était fixée dans la ville nouvelle, qui porte le nom de *Deserèt*, mot mystérieux qui, dans la langue des anges, signifie la cité de l'Abeille. Les Mormons ressemblent, en effet, à l'abeille par leur activité incessante et leur faculté de changer de demeure sans changer de caractère. Pour eux, le travail est une loi divine. « Nous sommes, disent-ils, les fermiers du Très-Haut. Notre devoir est d'améliorer son champ pour qu'il en nourrisse ses saints. » On ne voit pas un individu inoccupé dans leur pays. Le président-prophète, M. Brigham-Young, est charpentier, et, à ce qu'il paraît, charpentier fort habile. Joseph Smith, en raison de ses inspirations continuelles, qui lui prenaient beaucoup de temps, est le seul Mormon qui ait été dispensé de travailler de ses dix doigts. Aussi, pas un pauvre parmi eux. Je me trompe : après avoir construit des écoles, un hôtel de ville, un caravansérail pour les étrangers, ils pensèrent à bâtir un hospice pour les pauvres. En gens prudents qu'ils sont, ils voulurent savoir combien de leurs frères avaient besoin des secours de la communauté. Il y en avait *deux*, qui se sont peut-être enrichis depuis lors.

Le grand lac Salé ainsi nommé pour la nature de ses eaux saturées de sel est situé entre le 40°40' et le 41°40' de latitude nord; il s'étend en longitude du 112° au 113°. Une chaîne de hautes montagnes borde sa rive orientale; mais entre le lac et les premiers escarpements se trouve une plaine bien arrosée qui se lie par une pente insensible à des vallées perpendiculaires à la chaîne. Dans la plaine et dans les vallées*, la culture est facile au moyen d'irrigations, et le sol d'une fertilité prodigieuse. De l'autre côté du lac s'étend un désert immense*, absolument dépourvu de végétation. Le sol se compose d'une couche d'argile recouverte d'une croûte de sel. Pendant la saison des pluies il se change en un marécage infranchissable; en été on peut le traverser, même avec des voitures légères, mais à la condition de porter l'eau, le bois et le fourrage. Il est facile de voir que ce désert est une partie desséchée du bassin occupé autrefois par une vaste mer intérieure, dont la situation offre plus d'une analogie avec la mer Morte. Le grand lac Salé lui-même tend à se dessécher. Il est peu profond, et quelques-unes de ses nombreuses îles se lient au continent pendant la sécheresse. Il reçoit à son extrémité sud les eaux douces du lac d'Utah*, portées par un canal naturel d'une vingtaine de lieues. Les Mormons, frappés des rapports qu'offre leur patrie avec la Palestine, ont appelé ce canal le *Jourdain*. Les îles très hautes du lac Salé et les montagnes sont couvertes de bois, et

de leurs flancs sortent une infinité de sources thermales de toute espèce. Cette chaîne renferme encore en abondance du fer et de la houille. Avec du fer et de la houille tout est possible à l'homme.

La prospérité des Mormons n'a fait que croître depuis qu'ils se sont établis à l'ouest des montagnes Rocheuses. Licencié après la paix faite avec le Mexique, leur bataillon traversa la Nouvelle-Californie pour gagner Deserèt et c'est, dit-on, à ce détachement qu'est due la découverte des terrains aurifères. Un instant, quelques-uns des Mormons cédèrent à l'entraînement général qui y poussait les aventuriers de tous les pays*; mais bientôt, à la voix de leur prophète*, ils regagnèrent les bords du lac Salé et ne pensèrent plus qu'à cultiver leurs champs. Aujourd'hui leur ville est une station de ravitaillement pour la foule des Gentils qui se porte aux *placers* ou qui en revient, et ce passage continuel n'a pas peu contribué au rapide accroissement de Deserèt. Les saints approvisionnent les chercheurs d'or, et la légende d'Ésaü vendant son droit d'aînesse pour un plat de lentilles prouve que le métier de pourvoyeur est des plus profitables. L'hôtel des monnaies de Deserèt frappe des dollars et des doubles dollars d'or, et, s'il faut s'en rapporter aux récits des voyageurs, les caisses de l'église nouvelle regorgeraient de ce vil métal. Je lis dans une relation que la présidence a mis de côté quatre-vingt-quatorze mille quatre-vingts* onces d'or pour les indemnités de

route à distribuer aux apôtres envoyés parmi les Gentils, et aux Mormons manquant de ressources pour obéir à la loi qui prescrit le rassemblement *littéral** d'Israël. Rabelais a laissé cet aphorisme : qu'il faut mentir toujours par nombre impair. Il se peut qu'on ait un autre système au delà des montagnes Rocheuses* : pourtant on ne peut s'empêcher de croire que la présidence* est au-dessus de ses affaires et qu'elle a de l'argent de reste, quand on lit dans le *Deserèt-News* c'est *le Moniteur* du pays que les Anciens, réunis en conférence le 14 septembre 1852, ont fait partir quatre-vingt-dix-huit* missionnaires à la fois pour les *quatre coins du globe*[1]. Chez les Mormons un missionnaire ne se met pas en route comme nos premiers apôtres avec un bâton et une besace. Les leurs voyagent en *gentlemen* et partent munis de bonnes lettres de crédit. Il est évident que ces quatre-vingt-dix-huit missionnaires exigent des frais de route assez considérables. Dix sont dirigés sur différents États de l'Union : six sont expédiés aux colonies anglaises des Indes occidentales ; quarante-deux pour les Iles-Britanniques ; huit pour l'Allemagne ; deux pour Gibraltar, que je soupçonne d'aller perdre leur temps en Espagne ; un en Danemark ; trois en Norvège ; neuf dans l'Inde ; trois en Chine ; deux à Siam ; trois au cap de Bonne-Espérance ; neuf en Australie ; neuf aux îles Sandwich ; un en France. Il semble que les Anciens ne

1. *The four corners of the globe.*

comptent pas sur une forte moisson d'âmes dans notre pays; cependant le *Livre de Mormons* a déjà été traduit à l'usage de nos compatriotes[1], ainsi que plusieurs numéros de l'*Étoile de Deserèt*, publication religieuse à l'usage des sectaires.

Ab ungue leonem. Il est incontestable que la colonie d'Utah a fait et fera des progrès gigantesques comme toutes les jeunes sociétés du nouveau monde. Un médecin anglais a remarqué que les employés de la banque qui deviennent fous n'oublient jamais l'arithmétique : il paraît que les Américains peuvent le devenir sans cesser d'être les faiseurs d'affaires les plus intelligents du monde. Peu après leur arrivée au lac Salé, les Mormons ont demandé au congrès que le pays colonisé par eux fût annexé à l'Union en qualité de *territoire*, et bien avant que le gouvernement fédéral eût pu statuer sur cette demande, les envoyés de Deserèt recevaient des instructions nouvelles pour réclamer cette annexion, non plus comme *territoire*, mais comme nouvel *État* de la fédération américaine. Leur population actuelle leur donne, disent-ils, un droit incontestable à ce titre très important pour eux, car en l'obtenant ils acquièrent le pouvoir de se donner telle constitution qu'il leur plaira. Leurs prétentions seront-elles admises? J'entends dire qu'elles rencontreront une opposition

1. *Le livre de Mormon*, histoire sacrée des peuples *aborigènes* de l'Amérique, publié par John Taylor. Paris, 1851, in-18 de 512 pages.

assez vive, et que le gouvernement fédéral a des sujets de plaintes contre les sectaires. J'ai lu dans un journal américain, il y a quelques mois, un rapport curieux de deux juges fédéraux envoyés de Washington à Deserèt pour établir dans la capitale des Mormons une cour de justice. Ces magistrats apportaient de l'argent pour l'installation de leur tribunal. Ils disent que l'argent a été encaissé et qu'on ne les a pas installés; que lorsqu'ils ont rendu des arrêts, personne n'en a tenu compte, sous prétexte qu'on n'avait que faire à Deserèt de la procédure fédérale. Enfin ils racontent qu'ils ont eu la mortification d'assister à des sermons et à des conférences théologiques où l'on n'a ménagé ni les susceptibilités de leurs sentiments religieux ni celles de leur patriotisme fédéral. Bref, on leur avait rendu leur séjour si pénible, que*, sans en recevoir d'intimation officielle, et sans être admonestés par voie de ratissage (*whittling-off*), ils avaient cru devoir quitter le pays.

Toutefois, il y a peu d'apparence que le gouvernement de Washington prenne au sérieux les énormités reprochées aux sectaires; il sent toute l'importance actuelle du pays d'Utah, situé comme une oasis au milieu de l'immense désert qui sépare les provinces orientales de la Californie. D'ailleurs, quelque irrévérencieux que soient les procédés des Mormons pour messieurs de la justice, il est évident qu'il ne faut pas songer à les mettre à l'amende. Établis sur

le revers des montagnes Rocheuses, à trois mois de marche des frontières de l'Union, ils peuvent pendant longtemps encore se moquer impunément de tous les gouvernements du monde. Ils sont à présent chez eux, comme on dit. Leur population est nombreuse et leur patience est à bout. Malheur à qui s'aviserait de la mettre encore une fois à l'épreuve!

Qu'ils soient annexés ou non à la confédération des États-Unis, on peut regarder comme certain qu'ils demeureront en paix avec son gouvernement. Ils n'ont pas de Gentils autour d'eux qui se scandalisent, comme les Missouriens, de leurs pratiques religieuses ou soi-disant telles. Leurs seuls voisins sont les Indiens Utahs, qui paraissent être un composé de parias expulsés de différentes tribus, pauvres diables qui disparaîtront bien vite devant la civilisation envahissante des *visages pâles*. Les Saints du dernier jour n'ont donc pas besoin de l'autorisation du congrès pour jouir de l'indépendance la plus complète, et d'ici à longtemps leur tranquillité ne peut être troublée que par la discorde intérieure.

Ce malheur paraît fort à craindre au premier abord. Proscrits par les Missouriens et les habitants de l'Illinois, ou bien errant dans les prairies, les Mormons ont été dociles, parce que le danger qui les pressait les avertissait à chaque instant que leur seule chance de salut était dans leur union et leur obéissance à leurs chefs. Ceux-ci étaient respectés parce qu'ils étaient nécessaires et qu'il ne se ren-

contrait pas de prétendants assez hardis pour leur disputer un commandement qui offrait pour tout avantage une effrayante responsabilité. Maintenant la situation a bien changé. Le danger a disparu. Les chefs trouveront-ils la même obéissance? Ne semblera-t-il pas abusif à bien des maris, à bien des pères, que tel homme, parce qu'il est membre du grand conseil, vienne *sceller* sa femme ou sa fille, tandis qu'il ne pourra lui rendre la pareille? Les émigrants nouveaux qui n'ont pas combattu pour leur église, qui n'ont pas retrempé leur zèle dans les misères de la persécution, pourront bien se scandaliser du pêle-mêle prétendu spirituel qui les attend dans la ville sainte. La paix et le repos feront réfléchir. Enfin, l'exemple de Smith est tentant. Il prouve qu'un certain fonds d'impudence suffit pour élever un homme à la plus haute fortune. L'inspiration a été mise à la portée de tout le monde, et le métier de prophète, à Deserèt, offre des séductions qu'il n'avait pas dans le Missouri ou l'Illinois. Fanatiser, abrutir la population de l'Utah est le seul moyen de la gouverner despotiquement; mais cette population se recrute sans cesse de nouveaux venus apportant chacun sa doctrine. Le plus grand nombre des colons arrive à Deserèt avec des habitudes de liberté et de licence même; les journaux de l'Union pénètrent avec les voyageurs; en un mot, la richesse croissante de la colonie, le goût du luxe et des jouissances raffinées qui en est la suite inévitable semblent

devoir se liguer contre un gouvernement théocratique dont les momeries seront bientôt usées.

Toutefois, le bon sens pratique des Anglo-Américains est si puissant, qu'il peut prévenir encore la division et la dissolution de la communauté des Mormons. L'activité commerciale remplacera peut-être à Deserèt l'enthousiasme religieux, que la polémique et la persécution n'exciteront plus. Quelque temps encore les dogmes des Mormons se conserveront par patriotisme et comme un héritage auquel de grands travaux et de dures souffrances ont attaché une certaine gloire. La mémoire de Joseph Smith demeurera honorée, mais on ne parlera guère de ses rêveries et beaucoup des résultats de sa colonisation. Les folies et les abominations de la secte seront abandonnées* à petit bruit. Un jour peut-être les habitants de l'Utah se trouveront de tout point semblables à ceux des grandes villes de l'Union, jadis peuplées par des puritains exilés qui ont attendu le Règne de Mille ans, mais dont les enfants n'attendent plus aujourd'hui que les bateaux d'Europe pour se mêler et se confondre dans notre vieille société. — Malgré tous ses défauts, elle vaut bien, après tout, des sociétés nouvelles* comme celle dont je viens d'esquisser l'histoire.

IV

Architecture et sculpture peintes au palais de Sydenham

(*Le Moniteur*, 2 septembre 1854)

Le palais de Cristal de Sydenham, conception gigantesque réalisée en quelques mois et par des moyens admirables de simplicité, est une de ces merveilles industrielles dont l'Angleterre semble avoir le secret et le glorieux privilège. Les directeurs de la compagnie qui a fourni quelque vingt-cinq millions qu'il a coûté, ont eu le bon esprit de s'adresser à des architectes habiles et entreprenants, et de leur laisser la liberté la plus complète pour les arrangements et la décoration. MM. Owen Jones et Wyatt, ainsi maîtres de leur mouvements et disposant d'un crédit presque illimité, se sont entendus pour faire une expérience en grand sur un système encore très controversé et qui, depuis quelques années, préoccupe vivement les architectes de tous les pays : je veux parler de l'application de la peinture à l'architecture et à la statuaire. En France, on a beaucoup discuté sur ce sujet, et ce qui vaut mieux, on a déjà

fait quelques tentatives importantes. M Hittorff a revêtu d'une décoration polychrome l'intérieur de Saint-Vincent-de-Paul, et j'espère que la ville de Paris lui fournira les moyens de continuer à l'extérieur de cette église l'ornementation émaillée dont la façade offre un échantillon. A la Sainte-Chapelle de Paris, MM. Duban et Lassus ont habilement restauré et complété la décoration peinte du 13e siècle. Je ne dois pas oublier enfin les fabriques peintes à l'extérieur et à l'intérieur dans les Champs-Élysées, exécutées encore par M. Hittorff, et qui ont été adoptées sans trop d'opposition, peut-être parce que les adversaires de l'architecture polychrome n'accordent pas le nom de monuments à des édifices où l'on prend des glaces. L'essai nouveau des architectes de Sydenham offre un intérêt particulier, parce qu'il s'applique à des monuments célèbres de presque tous les styles, pour la plupart à peu près complètement dépourvus de coloration dans leur état actuel, mais qui ont été peints autrefois, selon toute vraisemblance. Sans doute, les peintures du palais de Cristal, exécutées avec une rapidité prodigieuse, pourront donner lieu à plus d'une critique fondée. A mes yeux, néanmoins, elles ont avancé la solution du problème, et je ne doute pas que d'ici à quelque temps elles n'amènent une véritable révolution dans l'architecture monumentale de l'Europe.

Mes lecteurs, s'ils n'ont pas encore visité le Palais de Cristal, en ont du moins une idée assez précise,

grâce aux excellentes descriptions de M. A. de Rovray. Il suffira de leur rappeler que de chaque côté de l'avenue principale s'élèvent des constructions en plâtres copiées, ou plutôt imitées d'après des monuments de toutes les époques et de tous les peuples. Dans la langue du pays (car Sydenham est assez grand pour avoir sa langue particulière), ces modèles de monuments s'appellent des *cours* (*courts*). Il y a la cour égyptienne, la cour assyrienne, la cour grecque, une maison de Pompeii, la fontaine des Lions et quelques salles de l'Alhambra, des cloîtres et des façades du moyen âge, des palais de la renaissance, etc., etc.

Tout cela est peint à l'intérieur et à l'extérieur. Parfois les architectes n'ont eu qu'à reproduire fidèlement la décoration peinte encore existante dans les monuments originaux. La maison de Pompeii, par M. Wyatt, est un *fac-simile*. Pour les salles de l'Alhambra exécutées sous la direction de M. Owen Jones, il a suffi de raviver des teintes affaiblies par le temps, mais partout reconnaissables. Mais ailleurs, la peinture a été appliquée non plus d'après des indices plus ou moins bien conservés, mais seulement à l'aide de témoignages historiques dont l'interprétation ouvrait un vaste champ à la sagacité des artistes de Sydenham. Cette partie de leur travail, et c'est la plus considérable, me paraît en quelque sorte l'exposition pratique de tout un système.

Un mot d'abord sur la disposition des différentes

cours. A vrai dire, ce sont tout à la fois des copies et des compositions. Chacune de leurs parties est fidèlement imitée, voire même moulée ; mais l'arrangement de ces parties est d'ordinaire une invention des architectes. — Les ouvrages qui traitent de la restauration de quelque édifice antique ont souvent un frontispice où le dessinateur a groupé dans un ordre pittoresque les fragments découverts dans des fouilles. C'est une espèce de rideau de théâtre offrant comme un résumé des ouvrages qui vont être exposés. Les monuments de Sydenham sont arrangés comme ces frontispices. Presque toujours il faut rendre hommage au bon goût de l'arrangeur, et reconnaître l'habileté de ses dispositions ; quelquefois aussi on ne peut s'empêcher de trouver qu'il a eu trop peu d'égard pour la nature et la provenance des objets qu'il a réunis, et il y a des cours qui rappellent le *petit Dunkerque* d'un boudoir parisien. Telles sont, par exemple, plusieurs des *cours* du moyen âge composées par M. Wyatt. Il est difficile de concevoir un pêle-mêle plus complet. Ici un portail anglais, au-dessus une arcade et des bas-reliefs moulés à Reims, plus loin des sculptures empruntées à une église d'Irlande. Le 12e, le 13e et le 14e siècle sont confondus et entassés l'un sur l'autre, fort au hasard. Pareille confusion me semble déplacée dans un temps où la critique archéologique s'est appliquée à distinguer dans les monuments d'une même époque de notables différences de style et d'école. Si ces cours

sont un musée destiné à recevoir des fragments curieux, pourquoi souder ensemble ces fragments hétérogènes et en former des constructions impossibles?

C'est bien pis si l'on passe à la cour assyrienne, composée par M. Fergusson. Là, sur les murs restaurés d'un palais de Ninive, s'élèvent des colonnes tirées de Persépolis, l'architecture persane sur l'architecture assyrienne. Naguère on ne trouvait pas d'expressions assez fortes pour condamner le mauvais goût des architectes du siècle dernier, qui ont introduit des autels à la romaine dans des églises gothiques. Cette restauration hybride dépasse leurs plus étranges fantaisies.

Il est juste d'excepter du blâme que mérite ce désordre les restaurations dues à M. Owen Jones. Sa cour grecque par exemple est admirablement disposée, et, jusqu'au plus petit détail tout a été étudié de la façon la plus consciencieuse. Sans doute il a modifié les proportions de la cour des Lions et de la salle des Abencerrages; mais il les a modifiées selon le style d'architecture de l'Alhambra, et s'est bien gardé de mêler aux charmantes arabesques du palais de Boabdil une ornementation empruntée à la mosquée d'Abdérame à Cordoue.

Si je relève avec quelque sévérité les arrangements souvent un peu trop capricieux du palais de Cristal, c'est qu'ils pourraient induire en erreur des observateurs superficiels. A la vérité, les architectes ont

loyalement averti le public, dans leurs notices, de tous les changements qu'ils ont faits aux monuments originaux; mais leurs compositions fantastiques ont l'inconvénient des romans de Walter Scott. Walter Scott ne se donne pas pour un historien, mais nombre de lecteurs prennent ses romans pour de l'histoire véritable.

J'ai hâte de parler des peintures; et d'abord je noterai l'effet curieux résultant du contraste de cette architecture peinte avec une multitude de statues en plâtre, moulées sur l'antique ou sur des originaux modernes, qui bordent la grande avenue du palais de Sydenham. Décidément, l'architecture polychrome fait tort aux statues. On détourne involontairement les yeux de ces dernières. Elles semblent des spectres debout au milieu des vivants. Aux chicaneurs que cette comparaison ferait rire, et qui me demanderaient comment est fait un spectre, je dirai tout simplement que les plâtres sont désagréables à regarder à cause de leur couleur, ou, pour parler plus exactement, à cause de leur absence de couleur. Ce blanc mat, opposé aux teintes brillantes de l'architecture, choque la vue, comme ferait un albinos parmi d'autres hommes. On sent qu'il manque quelque chose aux statues. On s'étonne de leur blancheur, tandis qu'on ne s'étonne pas que l'architecture soit colorée. Il faut une certaine réflexion pour se rappeler que ces monuments peints sont une innovation, et alors on se venge par des critiques de l'espèce de

surprise qu'on vient d'éprouver. Si je ne me trompe, cette impression a été partagée par tous les visiteurs du palais de Cristal, et je crois qu'elle est d'autant plus forte qu'ils ont moins de parti pris dans la question. Je ne prétends pas, bien entendu, que l'opinion des ignorants fasse autorité: mais je crois qu'elle mérite d'être citée pour deux raisons : premièrement, parce qu'elle est à peu près dégagée des préjugés que donne l'habitude de voir des statues monochromes, obstacle principal qu'ait à vaincre la peinture appliquée à la statuaire; en second lieu, parce que les adversaires de la couleur affectant de considérer l'architecture et la sculpture polychromes comme le rêve de quelques pédants amoureux de l'antiquité, il est bon de constater l'effet qu'elles produisent sur d'honnêtes citoyens de Londres et des provinces, en qui ne peut tomber le soupçon de passions archéologiques.

Les restitutions de peintures ont été assez inégalement partagées entre les architectes du palais de Cristal. M. Wyatt, chargé des monuments du moyen âge et de la renaissance, avait la tâche la plus facile, d'abord parce que les modèles de décoration peinte ne sont pas rares dans les édifices de cette époque, puis parce que les critiques permettent d'en user avec les monuments du moyen âge plus librement qu'avec ceux de l'antiquité classique. Toutefois, les cours du moyen âge accusent un peu la rapidité avec laquelle elles ont été exécutées. L'architecte aurait

pu trouver de meilleurs modèles; et ses parois lisses, en particulier, ressemblent trop souvent à des papiers peints. Quant aux statues, elles me paraissent, pour la plupart, un peu empâtées, et les couleurs, d'un ton trop élevé, y sont distribuées avec assez peu d'égard pour l'harmonie. Je citerai cependant comme une excellente copie le tombeau de l'évêque Pierre d'Aspett, tiré de la cathédrale de Mayence. Je n'ai pas le courage de critiquer les plâtres peints de Henri II, Richard Cœur-de-Lion, et des autres statues de Fontevrault. Le barbouillage qui les couvre n'est, hélas! qu'une copie trop fidèle de la restauration que ces statues ont subie à Versailles, il y a quelques années, en dépit des protestations de la Commission des monuments historiques et de tous les amateurs de l'art du moyen âge.

Je serai encore plus bref en parlant de la cour assyrienne décorée par M. Fergusson, avec les moules des bas-reliefs rapportés par M. Layard. L'auteur de cette restauration nous apprend, dans la notice sur cette partie du Palais de Cristal, qu'on a trouvé dans les fouilles de Ninive un si grand nombre de débris de feuilles d'or, qu'il y a lieu de supposer que l'or jouait un rôle très important dans la décoration des palais assyriens. Par économie (je croyais ce mot inconnu à Sydenham), on a substitué à l'or de l'ocre jaune, qui, opposée à un bleu très intense, produit un effet désagréable. Il se peut que les Assyriens aimassent, comme le dit M. Fergusson, ces contrastes

heurtés: ils auraient été alors les seuls peuples de l'Orient qui n'auraient pas montré dans leur ornementation le sentiment de la couleur.

M. Owen Jones, chargé de la restitution de l'Alhambra et des salles égyptienne, grecque et romaine, avait à résoudre les problèmes les plus difficiles et devait rencontrer les juges les plus sévères. J'ai déjà dit un mot de l'excellente exécution de son Alhambra. Rien de plus fidèle, rien de mieux rendu, de plus harmonieux de ton. Une seule critique me paraît possible, c'est au sujet du parti pris pour les colonnettes qui soutiennent les portiques de la cour des Lions. M. Owen Jones a doré les fûts depuis les bases jusqu'aux chapiteaux. Or, je ne pense pas qu'il ait trouvé à Grenade le moindre indice qui ait pu l'autoriser, et, qui plus est, l'effet qui résulte de ces dorures ne me paraît pas satisfaisant. Ces colonnes métalliques s'implantent mal dans le pavement en marbre blanc. Les colonnes réelles de l'Alhambra sont, comme on sait, en marbre blanc et s'accordent fort bien et avec les dalles des galeries et avec les arabesques peintes des parois. Je serais tenté de croire que les astragales ou les annelets qui entourent en grand nombre la partie supérieure des colonnes, ont été dorés autrefois, et peut-être ces lignes étroites de dorure ont pu ménager heureusement la transition du marbre blanc aux stucs colorés.

M. Owen Jones est un partisan enthousiaste de

l'architecture polychrome. Ses idées sont nettes et précises; il n'admet pas les demi-moyens et ne recule devant aucune conséquence de son système. Après de longs voyages et de fortes études, il s'est fait des convictions profondes qu'il expose avec un peu de cette exagération qui ne messied pas à un novateur. Dans un petit mémoire très spirituellement écrit qui se distribue au palais de Cristal, il déclare avec regret « qu'il n'a pas donné toute carrière à son imagination, et s'accuse de n'avoir pas monté les peintures de la cour grecque à un ton assez élevé ». Bien des gens lui ont adressé le reproche tout contraire. Pour moi, ce n'est ni l'intensité, ni les vives oppositions de ses couleurs qui me paraissent à reprendre, mais j'aurai quelques critiques à lui adresser pour la manière dont, parfois, il les a distribuées.

C'est au sujet des monuments de l'Attique que la querelle est la plus vive. — Les adversaires de l'architecture polychrome demandent comment on aurait pu couvrir de couleurs une matière aussi belle que le marbre pentélique, d'une cristallisation parfaitement homogène et du blanc le plus pur. — Un tiers parti, frappé de l'objection, mais en même temps convaincu par des données historiques que les architectes grecs ont fait grand usage de la couleur, admet que le marbre blanc a pu être légèrement *teinté*. M. Owen Jones rejette bien loin ce compromis. « Le grand respect que nous avons pour le marbre blanc, dit-il, ne tient qu'à sa rareté chez

nous. Les Athéniens, qui l'avaient sous la main, auraient été bien embarrassés de construire avec d'autres matériaux. On a des fragments authentiques d'une moulure du Parthénon, peinte sur du marbre pentélique : donc, tout était peint. »

Il me semble que le raisonnement manque de justesse. D'abord, il n'est pas exact de dire que les Athéniens ont exploité le marbre pentélique, faute d'autre marbre. La roche sur laquelle ils ont fondé le Parthénon et le temple de Thésée est un marbre gris fort beau, et cependant ils ne l'ont pas exploité. Nul doute pour moi qu'ils n'aient employé la couleur dans la décoration de leurs monuments ; mais, à moins qu'on ne prouve que le blanc ne peut entrer dans une gamme de tons harmonieux, je ne vois pas pourquoi ils n'auraient pas tiré parti de la couleur naturelle des matériaux qu'ils ont mis en œuvre.

Lorsque je vis pour la première fois le temple de Thésée et le Parthénon, la blancheur éclatante du marbre me déconcerta un peu, et, devant ces admirables monuments, je n'éprouvai pas la vive impression que j'avais ressentie quelques mois auparavant à la vue des temples de Pæstum. Le soleil, miroitant sur les chapiteaux doriques, en rendait le galbe incertain à mes yeux. En même temps, la pureté extraordinaire de l'atmosphère de l'Attique annulait pour moi la perspective aérienne, et il m'était impossible de mesurer par la dégradation de la lumière, comme cela est si facile dans notre climat, la dis-

tance entre les colonnes du portique et le mur de la cella. Dès ce moment, il fut démontré pour moi que les architectes grecs avaient dû remédier, par la couleur, à un phénomène qui, sans elle, eût dérangé leurs combinaisons. Vraisemblablement, ils ont peint le mur de la cella : car, si les colonnes eussent été seules colorées, le mur blanc aurait paru en saillie sur elles. D'un autre côté, ils ont dû aviser, par un procédé semblable, à ce que le profil si savant du chapiteau dorique ne se perdît pas dans une espèce de mirage. Assurément, ils ne l'avaient pas inventé pour n'être vu que par un temps couvert. J'admets et je crois que le mur de la cella et que les chapiteaux ont été peints, mais il ne s'ensuit pas que les fûts des colonnes l'aient été.

On peut tirer, d'ailleurs, un argument du poli extraordinaire des cannelures, dans les colonnes du Parthénon, et de la perfection avec laquelle leurs tambours sont ajustés. A une distance de dix à douze pas, l'œil a peine à distinguer les joints. Si, comme le suppose M. Owen Jones, ces colonnes avaient été revêtues d'un enduit pour recevoir des couleurs, la perfection des joints était un luxe inutile, et le poli des cannelures une absurdité, puisqu'il s'opposait à l'adhérence d'un enduit. J'en conclus que le blanc du marbre, dans les temples de l'Attique, devait être le ton général et dominant : que peut-être il servait de fond, et que les couleurs n'étaient que le complément et l'accessoire. Cette opinion est confirmée par

les observations d'un antiquaire anglais, M. Primrose, qui a constaté, sur quelques moulures plates du Parthénon, un tracé à la pointe, destiné à guider le peintre[1]. Il en infère avec vraisemblance que partout où ce tracé n'existe pas, il n'y a pas eu de peinture. A toute force, on peut dire que, s'il en a existé, elle a dû être appliquée en teintes plates.

Ce n'est point ainsi que M. Owen Jones comprend l'emploi de la peinture. Il veut qu'elle fournisse à l'architecture des effets nouveaux et qu'elle supplée à la sculpture. Sur ce point, je crains qu'il ne s'éloigne de la vérité historique, et, qui plus est, qu'il ne s'écarte du grand principe qui doit guider le peintre décorateur.

Un exemple suffira pour faire apprécier le côté faible du système de M. Owen Jones. Il a peint des oves sur l'échine de son chapiteau dorique, divisant ainsi en un grand nombre de parties un membre que les artistes grecs ont conçu comme unique. Qu'arrive-t-il? Cette peinture bariolée ne permet plus le jeu de lumière qui accuse la forme du chapiteau; or, je le demande, est-il vraisemblable qu'une forme qui ne peut être tracée géométriquement et qui exige l'intelligence et le goût d'un artiste ait pu être altérée par des ornements qui lui font perdre sa noble sim-

1. On comprend le but de ce tracé à la pointe sur le marbre blanc. Les architectes prévoyaient bien que les couleurs n'auraient qu'une durée limitée, et ils n'ont pas voulu abandonner à la fantaisie d'un décorateur qui viendrait après eux la restauration du dessin qu'ils avaient inventé.

plicité et sa netteté même? Par contre, je remarque dans la même cour grecque des colonnes cannelées aux deux tiers de leur hauteur et cylindriques à leur partie inférieure, qui ont été peintes d'une couleur uniforme. Pour moi, il y a là une erreur d'un genre contraire à celle que je signalais tout à l'heure. Puisque l'architecte a divisé sa colonne en deux parties, l'une lisse, l'autre cannelée, n'est-il pas présumable qu'il a voulu distinguer ces deux parties! Si telle a été son intention, le peintre n'aurait-il pas dû, comme on le voit à Pompeii, donner des teintes différentes aux deux parties de sa colonne?

Je viens de citer à peu près tout ce que je trouve à reprendre dans le travail de M. Owen Jones, et je ne me serais pas arrêté à des critiques de détail si elles ne m'eussent paru provenir d'un système erroné d'autant plus dangereux qu'il peut acquérir de l'autorité par le nom de son auteur. M. Owen Jones ne s'aperçoit peut-être pas que ce système ne tend à rien moins qu'à rendre la peinture indépendante de l'architecture, et, partant, à établir une espèce de conflit entre deux arts qui doivent s'entr'aider pour concourir au même but. A mon sentiment, la peinture monumentale doit s'appliquer à faire ressortir les intentions et les effets indiqués et comme ébauchés par la décoration sculptée. Ainsi, avant l'emploi de la peinture, une moulure saillante sur une paroi ne se distingue du nu de la pierre ou du marbre que par la lumière plus vive qu'elle reçoit et surtout par

l'ombre qu'elle projette. Mais des reflets peuvent atténuer cette ombre, et même la faire disparaître. Le peintre y remédiera avec un judicieux emploi de ses couleurs, et dans tous les cas fera mieux comprendre la saillie de la moulure, en la peignant d'un autre ton que la paroi d'où elle se détache. Aussi voyons-nous dans les édifices du moyen âge les moulures saillantes peintes d'un ton tranchant sur celui des moulures creuses qui les accompagnent. Que si le peintre couvrait du même ton deux moulures opposées par leur profil, n'est-il pas évident qu'il contrarierait les intentions du sculpteur? Il en serait de même si, par des accessoires peints, il divisait une partie que l'architecte a voulu présenter dans son unité. En un mot, tout ce qui dans l'architecture est construit ou sculpté pour former une partie distincte, doit être aussi distingué dans la peinture par des tons particuliers, et toutes les parties constituant par elles-mêmes un membre unique ou distinct exigent une teinte uniforme. Cette dernière règle peut souffrir quelques exceptions, soit pour de grandes surfaces lisses, soit pour des moulures plates et prolongées qui admettent des ornements courants. Mais un mélange de tons et d'accessoires peints sur une moulure arrondie et qui tire son effet de la lumière et de l'ombre, ne produira que trouble et confusion. Nous avons vu à Paris, il y a quelques années, des Indiens tatoués des couleurs les plus vives et les plus étrangement combinées : on a pu se con-

vaincre combien il était difficile de dessiner les traits de gens ainsi barbouillés. Le modelé de la figure devient incompréhensible, parce qu'une couleur claire se rencontre où doit se trouver une ombre, et *vice versa*. Il en est de même pour les membres d'architecture. Pour qu'un profil se conçoive facilement, la couleur doit aider à le modeler et ajouter à l'effet naturel de la lumière.

Il me reste à peine assez de place pour parler des bas-reliefs de la frise du Parthénon. M. Owen Jones les a fait peindre, bien entendu, et avec les couleurs les plus vives et les plus tranchées. Que ces bas-reliefs aient été colorés autrefois, c'est ce qui me paraît hors de doute. Des trous dans le marbre et des fragments de tenons en bronze témoignent que les brides, les harnais des chevaux et certains menus objets en métal ont été ajustés autrefois sur les figures d'hommes et de chevaux. En outre, on observe sur quelques têtes des traces de couleurs et de dorures. Il n'en faut pas davantage pour en conclure la coloration complète des bas-reliefs, car ainsi que nous le remarquions en entrant au palais de Cristal, la couleur appelle la couleur, et le contraste entre le blanc du marbre et la teinte du métal eût été insupportable, et eût rendu inadmissible la *convention* (si elle a jamais existé dans la Grèce antique) qui permet de présenter des statues monochromes.

Ces brides de bronze, ces chevelures dorées prouvent encore que les bas-reliefs ont été colorés par

des teintes *conventionnelles*, c'est-à-dire appliquées sans prétention à une imitation exacte de la nature ; autrement le bronze au lieu de cuir, et l'or au lieu de cheveux blonds, auraient produit une anomalie choquante avec les autres parties traitées dans le sens d'une imitation exacte.

Toutes ces observations, M. Owen Jones les a faites avant moi, et jusque-là nous sommes parfaitement d'accord. Quant à l'exécution, je me trouve d'un avis un peu différent du sien. Je ne puis admettre que les figures sculptées par Phidias aient été couvertes de couleurs épaisses et fortement contrastées. L'importance extraordinaire que les anciens sculpteurs attachaient à la qualité du marbre, la préférence qu'il donnaient au marbre légèrement translucide, tel que celui qu'ils tiraient de Paros, et l'habileté avec laquelle ils ont profité de cette qualité pour le modelé de leurs figures[1], ne me permettent pas de supposer que le mode de coloration qu'ils employaient fût autre chose qu'une teinture légère. La stèle peinte du guerrier de Marathon me paraît prouver sans réplique que les statuaires grecs ne voyaient dans la couleur qu'un moyen de distinguer les objets dont le travail du marbre, quelque savamment varié qu'il puisse être, ne peut parvenir

1. Comparez l'aspect de plusieurs statues grecques en marbre de Paros ou en albâtre avec leurs moules en plâtre. Ces derniers sont d'une sècheresse extraordinaire qui ne se remarque pas dans l'original, parce que le sculpteur a compris que la translucidité du marbre adoucirait les angles et les arrondirait en apparence.

à marquer complètement la différence. Quelques teintes légères suffisent pour obtenir ce résultat. On voit sur cette stèle les cheveux teints en brun, les chairs en rouge, la cuirasse en jaune. Tous ces tons ne sont que des frottis et n'ont pas de corps. Sous la couleur, on suit sans peine le travail du ciseau. Telle fut la méthode de coloration d'un grand maître moderne qui n'a pas dédaigné de peindre des statues de bois. Murillo a peint plusieurs saints sculptés par son ami le Montañes. Il me semble que les couleurs dont il s'est servi ne sont que des glacis très légers à travers lesquels on aperçoit les fibres du bois.

M. Owen Jones a trop d'esprit et aime trop son art pour ne pas nous pardonner la rigueur de nos observations. Malgré les erreurs que j'ai cru reconnaître, son immense travail n'en reste pas moins un grand et utile enseignement pour les architectes de notre temps. L'audace seule de l'entreprise et les difficultés matérielles qu'il a fallu surmonter suffiraient pour faire excuser les imperfections de certaines parties. La réussite complète de la plupart des tentatives faites au palais de Cristal pour remettre en honneur l'architecture polychrome, assure à leur auteur une place dans l'histoire de l'art.

V

Un faux dauphin en Amérique

The Lost Prince, by John H. Hanson. New-York, 1854

Revue des Deux Mondes, 1er mai 1855)

O imitatores servum pecus! Il faut souvent répéter, en lisant l'histoire, l'imprécation d'Horace contre les plagiaires. Rien de plus rare que l'originalité, même dans le crime, même dans la folie. Que de révolutions renouvelées des Grecs! que de grands hommes modernes singes de l'antiquité! Hérodote nous conte que le roi Cambyses, dont la tête était un peu dérangée, vit en rêve son frère Smerdis assis sur le trône de Cyrus et touchant de sa tête au firmament. Cambyses croyait aux songes, et s'empressa de dépêcher à Suze un homme de confiance qui le débarrassa de ce frère dangereux. Peu après, Cambyses mourut lui-même. Or, il y avait en Perse un homme d'esprit, mage de profession, qui s'avisa de se faire passer pour le défunt Smerdis, et il y réussit d'autant plus facilement que, Cambyses mort, l'homme qui avait assassiné l'héritier présomptif se gardait bien d'en convenir, n'ayant plus d'éditeur responsable. Il faut avouer que ce mage, s'il inventa

lui-même l'imposture, fut un grand homme en son genre. Malheureusement il n'avait pas d'oreilles, le feu roi Cyrus les lui ayant fait couper pour je ne sais quelle peccadille. Une des sultanes constata la chose et la redit à des gens trop fiers pour obéir à un roi désoreillé. Après quelques mois de règne, le faux Smerdis fut massacré au milieu de son palais. On oublia sa fin tragique: on se souvint seulement qu'il avait été quelque temps maître d'un vaste empire, possesseur des trésors de Cyrus, usufruitier du harem de Cambyses, et la morale qu'on tira de l'aventure fut qu'un imposteur pouvait réussir, s'il avait des oreilles.

Je ne sais si Perkin Warbeck, qui se fit passer pour Richard IV, avait lu Hérodote, mais je suis convaincu que le faux Démétrius de Russie avait entendu parler du faux Smerdis, car je trouve que dans une de ses harangues, il cite, à propos de bottes, les Assyriens et les Mèdes. Il me semble voir là le bout de l'oreille et la conscience du plagiaire qui l'oblige à se trahir lui-même. Quoi qu'il en soit, ce mage audacieux a trouvé plus d'un imitateur, et il en a un encore, à l'heure qu'il est, quelque part en Amérique, dans la personne du révérend Eleazar Williams, missionnaire protestant, Iroquois de nation, au dire de quelques gens de peu de foi, mais qui, selon M. Hanson, auteur du livre que je viens de lire, ne serait autre que Louis XVII, roi de France et de Navarre. Je me hâte de dire que jusqu'à présent le révérend Eleazar Wil-

liams n'a fait aucune démonstration de revendiquer son trône, et qu'il paraît principalement occupé de la conversion des Indiens Mohawks, idolâtres ou papistes, dont le salut lui semble également compromis.

Le biographe de ce nouveau prétendant est un homme d'esprit, connaissant assez mal l'Europe, pas du tout la France, d'ailleurs avocat subtil, ergoteur ingénieux, habile à discuter les mots et à découvrir un sens caché sous les expressions les plus simples. Il excelle, comme on dit, à fendre un cheveu en quatre. Probablement, il y a un siècle et demi, il aurait acquis une grande réputation comme généalogiste, s'il s'était appliqué à procurer des titres de noblesse aux enfants trouvés enrichis dans la rue Quincampoix. Aujourd'hui, sur un sujet extravagant, il a fait un livre qui se laisse lire, et c'est un succès déjà considérable.

Selon la recette, un peu triviale, de tous les avocats chargés d'une cause périlleuse, M. Hanson commence par embrouiller de son mieux l'histoire du vrai dauphin, fils de Louis XVI. A cet effet, il traduit, en le commentant à sa manière, l'ouvrage de M. A. de Beauchêne, qui s'est livré à tant et de si patientes recherches sur les derniers momens de ce malheureux enfant. Dès qu'il est parvenu à élever un doute sur quelque petit fait, il a bien soin de faire remarquer qu'il emprunte ses argumens à un auteur convaincu de la mort du dauphin, et il en tire parti

comme des aveux d'un adversaire. M. de Beauchêne, historien consciencieux jusqu'à la minutie, n'a voulu négliger aucun renseignement, et quelquefois il a dû produire des témoignages plus ou moins contestables. Il a d'ailleurs le soin de les contrôler par une critique sévère, et c'est sous toute réserve qu'il admet les révélations reçues longtemps après la mort du jeune prince. On conçoit que les hommes qui l'ont approché pendant sa captivité sont des témoins nécessairement un peu suspects. Les uns ont pu altérer les faits pour excuser ou faire valoir leur conduite : les autres, sans aucun motif intéressé, ont pu céder au désir si ordinaire d'ajouter quelques ornemens à leur lamentable récit. A Dieu ne plaise que je révoque en doute les mots pleins de délicatesse et de sensibilité que le prince, selon le rapport de ses gardiens, aurait laissé échapper pendant les derniers jours de son agonie! La terrible révolution que l'approche de la mort produit sur un malade explique suffisamment un développement extraordinaire de l'intelligence. Jusqu'à présent, on avait cru que ce malheureux enfant, qui, depuis les infâmes dépositions qu'on lui avait arrachées par la terreur, avait gardé un silence obstiné, s'était laissé vaincre par quelques bons traitemens, et avait consenti à parler à des gens qui lui semblaient autres que les monstres dont jusqu'alors il avait été environné. M. Hanson ne se contente pas d'une pareille explication. — Le jeune prince a été volontairement muet pendant plu-

sieurs semaines; quelques jours avant sa mort, il a parlé. Savez-vous ce que cela prouve? C'est que l'enfant qui a fait entendre quelques phrases entrecoupées n'est pas celui qui a gardé le silence. Le prisonnier a été enlevé, on a substitué un autre enfant à sa place, et l'on n'en peut douter, car un garde national qui avait vu le dauphin aux Tuileries, ayant regardé, par une porte entre-baillée, le prisonnier couché dans son lit, au Temple, a déclaré que le spectre décharné qu'il avait aperçu lui semblait plus grand que le prince. Donc ce prisonnier n'était pas le dauphin. — L'argument me paraît si concluant, que je n'hésiterai pas à m'en servir pour proposer une petite correction à l'histoire du XVIe siècle. Ce n'est pas Henri de Guise qui fut assassiné à Blois, comme quelques auteurs l'ont prétendu trop légèrement, et la preuve, c'est que Henri III, regardant de loin le cadavre étendu sur le plancher, a dit : « Je ne le croyais pas si grand. »

Autre preuve : en 1815, les officieux ne manquèrent pas pour indiquer le lieu où gisait le fils de Louis XVI. Trois endroits furent désignés, chacun ayant son témoin authentique récusant les deux autres. Le roi Louis XVIII, tourmenté par les libéraux du temps, qui trouvaient matière à plaisanterie dans la recherche des ossemens des victimes sacrifiées par les terroristes, se trouvant d'ailleurs dans l'impossibilité de démêler la vérité entre trois assertions contradictoires, crut que dans le doute il fallait s'abs-

tenir, et défendit de continuer les recherches. M. Hanson a deviné pourquoi il ne les avait pas permises. C'est tout bonnement que ce prince ambitieux et sans principes savait mieux que personne que le dauphin n'était pas mort. En effet, c'est lui qui l'avait fait enlever du Temple, afin de régner à sa place. Il aurait bien pu le laisser mourir de consomption entre les mains de ses bourreaux, il aurait bien pu faire porter à Saint-Denis des ossemens supposés, mais il a eu des scrupules. Que voulez-vous? On ne rencontre jamais des princes complets, comme ceux pour qui Machiavel a fait un cours d'éducation. On aura peut-être la curiosité d'apprendre comment le dauphin, parvenu au dernier période du marasme, fut enlevé de sa prison. A la vérité M. Hanson ne l'explique pas, mais quoi de plus facile à exécuter? Il suffisait de gagner les gardiens, de corrompre les commissaires de la Convention, de séduire les gendarmes et les gardes nationaux, de se procurer un enfant du même âge, malade de la même maladie, de lui recommander de ne rien dire de compromettant, de l'apporter secrètement au Temple, d'en emporter le véritable dauphin, d'empoisonner le médecin qui le soignait pour qu'il ne s'aperçût pas de la substitution, etc. Autrefois les juriconsultes disaient : *Agenti incumbit probatio rei*, mais nous avons changé tout cela.

Maintenant, si mon lecteur veut bien se transporter en Amérique et considérer les genoux et les

poignets du révérend Eleazar Williams, il y verra des cicatrices, et, comme on sait, le dauphin avait des tumeurs aux genoux et aux poignets. Bien plus, le révérend Eleazar Williams a au bras une marque d'inoculation, fait très rare, et ce qui est encore plus extraordinaire, c'est qu'il ne se souvient pas d'avoir été inoculé. Ce n'est pas tout encore. Nous allons entendre parler Louis XVII lui-même... Mais il faut que je raconte ce que l'on sait de la vie *apparente* en Amérique du prince miraculeusement sauvé.

On a cru longtemps qu'il était né aux États-Unis, et qu'il était le fils d'un nommé Thomas Williams et d'une Indienne appelée Mary Ann Konwatewenteta. Thomas Williams lui-même était fils d'une Anglo-américaine et d'un Indien. Par son éducation et le genre d'existence qu'il avait toujours suivie, il était tout à fait Indien lui-même; il avait oublié l'anglais ou ne l'avait jamais su, vivait, chassait et se battait avec les Iroquois, bon mari d'ailleurs et père de huit ou de neuf enfans, le nombre est incertain. Huit ont été enregistrés à leur naissance sur le livre de l'église de Caughnawaga, sa paroisse, où vous pourrez lire leurs noms. N'y cherchez pas le nom d'Eleazar ou *Lazau*, comme disent les Iroquois. Ce nom n'est point enregistré, donc Eleazar n'est pas le fils de Thomas Williams, car il n'est pas probable qu'on eût oublié de garder note de sa naissance, considérant la régularité avec laquelle les registres de l'état civil sont tenus par les Iroquois. On ne peut pas ad-

mettre non plus qu'il soit né ailleurs qu'à Caughnawaga, dans l'hypothèse où il serait le fils de Williams, car le brave homme n'eût pas manqué d'en avertir son pasteur, à son retour dans ses foyers. Le témoignage de Mme Williams, née Konawatewenteta, serait décisif, mais il n'est pas trop facile de savoir ce qu'elle en pense. M. Hanson nous communique quelques déclarations de cette dame, dont une en langue iroquoise, pour plus grande clarté. De l'une il résulte qu'elle est bien la mère d'Eleazar Williams, de l'autre il conste qu'elle n'est pas sa mère et qu'elle l'a adopté. On a négligé, en recueillant cette dernière déposition, de lui demander quelles gens le lui avaient remis, ou bien en quel lieu elle l'avait trouvé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a fait sa croix au bas des deux *affidavits*, et l'on peut se demander si Mme Williams, en traçant ce signe vénéré, a bien su ce qu'elle faisait. Je n'ai jamais pratiqué les Iroquois, mais j'ai voyagé dans des pays si barbares, que, moyennant un petit verre d'eau-de-vie, on aurait pu faire apposer des croix à toutes les reconnaissances de paternité qu'on aurait voulu.

Le révérend Eleazar Williams, qui ne se souvient pas d'avoir été inoculé, ne peut pas, bien entendu, nous fournir des renseignements exacts sur le lieu de sa naissance. Il convient qu'il n'a conservé aucun souvenir de ses premières années. Les gens qui l'avaient vu dans la famille Williams ont rapporté qu'il était d'abord à peu près idiot. Un jour, il tomba

la tête la première dans le lac George, sur une pierre qui lui fendit la tête. Cela lui donna de l'esprit. Depuis le coup de hache qui fit sortir Minerve du cerveau de Jupiter, on est d'accord sur l'efficacité du remède. Cependant la mémoire ne revint pas bien nette au jeune Eleazar. Il a, dit-il, de vagues réminiscences de s'être assis sur la queue d'une belle dame, dans une grande maison, circonstance bien frappante, car les Iroquoises, loin de porter des queues, ont au contraire des jupes très courtes. Il se rappelle encore une horrible figure qui l'effrayait. Vous comprenez tout de suite que cette horrible figure était celle du cordonnier Simon. A New-York, on lui montra un jour le portrait de ce misérable, et aussitôt il reconnut la figure qui l'épouvantait. Quel fut le peintre du citoyen Simon?... Le portrait qu'on possède à New-York est-il ressemblant? Nul doute à cet égard. Il y a plus d'une gravure et plus d'une lithographie qui représente le bourreau du dauphin, et bien que ces portraits ne paraissent point faits d'après le même original, on remarquera qu'ils ressemblent tous à un vilain coquin.

Grâce au rocher qui lui ouvrit si heureusement le crâne et l'intelligence, le jeune Eleazar put se livrer à l'étude. Il apprit l'anglais, qu'il ne sait pas encore très bien et qu'il parle avec un accent prononcé, au dire de son biographe. Il eut pour maître d'école un homme très pieux qui avait une manie singulière, celle de tenir un journal. Voyez comme le nouveau

monde ressemble à l'ancien!] Les événemens étaient rares aux environs du lac George, lieu de sa résidence; mais il inscrivait cependant sur ses tablettes tout ce qui lui semblait digne de passer à la postérité. Par exemple : 21 janvier, *épluché du tabac*. — 22, *idem*. — 27, *dimanche. Assisté au service divin. M. Stow a prêché. Il a baptisé Patty, fille de Martha Suh*. Sa concision est désespérante; ainsi à quels soupçons ne donne pas lieu le nom omis du père de Patty Suh!

Eleazar Williams prit de son maître cette innocente manière d'écrire jour par jour quelques lignes inutiles. Il a tenu son journal très patiemment pendant de longues années, et nous devons à M. Hanson de nous en avoir donné de nombreux extraits. Ce journal ressemble beaucoup, pour l'insignifiance des détails, à celui du maître d'école. Jamais on n'a imprimé ou écrit de plus plates niaiseries. Trois choses peuvent s'y remarquer en outre : 1° la tristesse habituelle et la mélancolie d'Eleazar (je suis convaincu que le rocher n'était pas assez dur pour l'avoir tout à fait guéri); 2° sa dévotion singulière; 3° l'habitude prise de se contempler lui-même, au lieu de s'occuper de ce qui se passe autour de lui. Il voyage et ne dit pas un mot du pays qu'il a vu, mais il note fort soigneusement qu'il a fait une mauvaise digestion. Il est allé voir monsieur un tel, il s'est amusé. Jamais il ne dit de quoi ni pourquoi. Je n'ai

pas besoin d'ajouter que la lecture de ce journal est souverainement ennuyeuse.

Pourtant il aurait eu parfois quelque chose de mieux à dire. Sa vie a été passablement agitée. Après avoir bien appris son catéchisme, il fut présenté dans le monde en qualité de sauvage chrétien, protestant et civilisé. Il parlait mal l'anglais et bien l'iroquois. Cela lui valut quelques succès de société, et les personnes pieuses comprirent qu'un jeune homme si dévot pourrait devenir un missionnaire utile parmi les Indiens. Le gouvernement fédéral en fit également un agent pour ses relations politiques avec les tribus iroquoises. Pendant la dernière guerre entre l'Angleterre et les États-Unis, il rendit quelques services aux généraux américains par son influence parmi les Peaux-Rouges et les hommes de race blanche à demi-sauvages qui habitent sur la frontière du Canada. Eleazar Williams fut alors le chef d'une milice qu'on appelait *the secret corps*, troupe qui n'est pas précisément celle qu'un descendant de saint Louis et de Henri IV aurait choisie pour apprendre le métier des armes, car le *corps secret* se composait de gens que les lois de la guerre autorisent à pendre lorsqu'on les attrape. C'était un service hasardeux et qu'on n'apprécie pas assez peut-être. Il consistait à s'informer mystérieusement des mouvements et des desseins des Anglais et à les rapporter aux officiers américains. Quelques gens grossiers appelaient les soldats du *corps secret* des espions.

mais il faut dire qu'ils se battaient quelquefois, à telles enseignes que leur chef fut blessé dans un engagement. A la paix, Eleazar Williams reprit sa première vocation, fut ordonné et devint le pasteur d'une mission indienne. Il se maria, fit des spéculations comme un grand nombre de ministres américains, mais il s'y prit mal. Il était pauvre, mais habitué à la vie dure des Indiens, et leur avait emprunté une bonne dose de leur insouciance.

J'avoue que je n'ai pu découvrir dans l'ouvrage de M. Hanson à quelle époque précisément le révérend M. Williams a eu quelques soupçons de son illustre origine. Tout à l'heure, je raconterai la révélation très romanesque qui lui fut faite, à ce qu'il prétend : mais je suis porté à croire qu'il s'occupait depuis quelque temps de sa généalogie. Ses traits et sa taille un peu replète démentent, à ce qu'il paraît, une origine indienne. Plusieurs fois on le prit pour un Européen, soit que le sang blanc dont il aurait un quart s'il était réellement le fils de Mme Williams, ait dominé en lui, comme il arrive chez quelque métis, soit qu'en effet il soit de race blanche, adopté par une mère indienne. Il est certain que le portrait placé en tête du livre de M. Hanson n'offre nullement le type des tribus aborigènes du Nouveau-Monde. Il est également certain qu'il n'a aucune ressemblance avec les princes de la maison de Bourbon. Son biographe nous assure qu'il ressemble à Louis XVIII ; ce serait alors la faute du dessinateur,

qui aurait bien mal rendu la physionomie de son modèle. A mon avis, le révérend M. Williams a l'air d'un Anglais; mais, je le répète, c'est peut-être son dessinateur qui ne lui a pas rendu justice. Supposé qu'il ressemble aux Bourbons, il a pu se monter la tête sur cette ressemblance, car même en pays républicain il est toujours agréable d'avoir quelque chose de royal en soi. Une fois la ressemblance admise, il lui était facile d'imaginer un petit roman comme tout enfant trouvé peut en faire à ses heures perdues. A toute force, il a pu y croire lui-même, car d'un côté la charité chrétienne, de l'autre la médiocre opinion que j'ai de son intelligence me portent à regarder Williams plutôt comme un fou que comme un imposteur.

Mais j'arrive au grand coup de théâtre. En 1841, M. le prince de Joinville fit un voyage aux États-Unis. Dans une de ses excursions, on lui présenta M. Williams comme un homme qui pouvait lui donner des renseignements précis sur les mœurs des Indiens et sur les premiers établissemens des Français au Canada, dont le prince paraissait rechercher les souvenirs avec curiosité. Après leur entrevue, et *assez longtemps après*, le prince étant déjà reparti pour l'Europe, le révérend Eleazar Williams raconta ce qu'on va lire :

« Le capitaine du bateau à vapeur me dit que le prince désirait avoir une entrevue avec moi, qu'il serait heureux que j'allasse le voir, ou si vous l'aimez

mieux, dit le capitaine, je vais vous le présenter. — Je suis à ses ordres, dis-je, et je ferai ce qu'il voudra. Sur quoi, le capitaine m'amena le prince de Joinville. En ce moment j'étais assis sur un tonneau. Le prince, en me voyant, tressaillit involontairement, et je remarquai une vive agitation dans ses traits et toute sa physionomie. Il pâlit légèrement, et sa lèvre trembla. Voilà ce que j'observai sur le moment, et plus tard j'en fus bien autrement frappé par le contraste de ce trouble passager avec l'aisance et le calme habituel de ses manières. Puis il me prit la main d'un air calme et respectueux, *earnestly and respectfully*, et la conversation commença. Tous les passagers et les personnes de sa suite même parurent surpris des attentions qu'il eut pour moi. Il m'invita à dîner à une table séparée préparée pour lui, et m'offrit la place d'honneur à son côté. Un peu intimidé par cet excès de politesse, je refusai. Après le dîner, la conversation roula sur les premiers établissements des Français en Amérique, le courage et l'audace de leurs aventuriers, et la perte du Canada, que le prince semblait regretter vivement. Au milieu de la conversation, mais je ne me souviens plus à quel propos, il me dit qu'il avait laissé sa suite à Albany, qu'il avait pris le premier moyen de transport venu, et qu'il était allé au bout du lac George. Il parlait facilement et agréablement, et je fus surpris de l'entendre s'exprimer si bien en anglais, avec un peu d'accent comme moi, d'ailleurs d'une

manière très intelligible. Nous demeurâmes à causer bien avant dans la nuit à l'arrière du bateau, assis sur les coussins de la cabine. Nous couchâmes l'un auprès de l'autre. Le lendemain, le bateau n'arriva à Green-Bay que vers trois heures, et pendant presque tout le temps nous causâmes ensemble. Lorsque je me rappelai notre conversation, je m'aperçus que le prince m'avait préparé graduellement à ce qui allait arriver, bien que les différens sujets que nous abordâmes semblassent se présenter tout naturellement. D'abord il parla de l'état des affaires aux États-Unis et de la révolution américaine. Il témoigna son admiration pour nos institutions, et s'étendit sur l'assistance donnée par Louis XVI aux colonies dans leur lutte contre l'Angleterre. Il dit qu'à son avis les Américains n'avaient pas montré assez de reconnaissance pour ce prince, et qu'on attribuait à tort son intervention à des motifs intéressés et au désir d'humilier l'Angleterre; qu'au contraire, dans son opinion, Louis XVI avait une estime sincère pour l'Amérique. Il ajouta que tous les ans, le 4 juillet, en célébrant dans les État-Unis l'anniversaire de la déclaration d'indépendance, on devait tirer une salve en l'honneur d'un roi qui avait tant contribué à notre émancipation ; puis, passant à la révolution française, il dit que Louis XVI n'avait eu aucun dessein tyrannique contre le peuple, et que rien de ce qu'il avait fait personnellement ne pouvait justifier les excès de la révolution, qu'il fallait en chercher les causes dans

le mauvais gouvernement de Louis XV, qui avait précipité une catastrophe préparée depuis des siècles. Si le peuple n'avait pas de griefs à alléguer contre Louis XVI, il avait de justes motifs de plainte contre les institutions oppressives de l'époque, la tyrannie de l'aristocratie et le lourd fardeau que l'église faisait peser sur la nation. Enfin il parla des changemens qui avaient eu lieu dans le gouvernement, et de l'heureuse amélioration survenue dans la condition actuelle du peuple français sous une monarchie *élective* (*sic*).

« Arrivés à Green-Bay, le prince me pressa de loger avec lui à Astor-House ; mais je m'excusai, voulant aller chez mon beau-père... En revenant à l'hôtel, je trouvai le prince seul. Sa suite était dans la pièce à côté. Il commença par me dire qu'il avait une communication à me faire, très sérieuse en ce qui le concernait, et pour moi de la plus grande importance ; que personne autre n'y ayant intérêt, il désirait obtenir de moi quelque garantie de ma discrétion, et me demanda ma parole de ne divulguer à personne ce qu'il allait m'apprendre. Après quelque hésitation, j'y consentis, sous la condition que dans le secret qu'il devait me révéler il n'y avait rien qui fût préjudiciable à personne. Finalement je signai une promesse à cet effet, et alors le prince parla à peu près de la sorte :

« — Vous vous êtes habitué, monsieur, à vous considérer comme originaire de ce pays. Cela n'est

pas. Vous êtes né ailleurs, en Europe, monsieur, et quelque incroyable que la chose vous paraisse d'abord, je dois vous dire que vous êtes fils d'un roi. Ce doit être pour vous une grande consolation d'apprendre cela. Vous avez beaucoup souffert, et vous avez été fort abaissé; mais vous n'avez pas enduré plus de maux ou d'humiliations que mon père, qui a demeuré longtemps dans ce pays, pauvre et exilé. Entre lui et vous il y a cette différence, qu'il avait connaissance de sa haute origine, et que vous aviez le bonheur d'ignorer la vôtre.

« Quand le prince eut dit cela, vous jugez de ma stupéfaction... Je lui dis que sa communication était d'une nature si extraordinaire qu'il devait m'excuser si je me montrais incrédule, et qu'en réalité j'étais *entre deux* (*I was between two*).

« — Entre deux quoi! demanda le prince (Il ne comprenait pas mieux que nous cette locution iroquoise).

« Je répondis que d'un côté j'avais peine à croire ce qu'il me disait, et que de l'autre je craignais qu'il ne se trompât de personne. — Il répliqua qu'il n'avait garde de se jouer de ma sensibilité, qu'il n'avait dit que la vérité et qu'il avait les moyens de me convaincre. — Je le priai alors d'achever la révélation qu'il avait commencée et de m'apprendre le secret de ma naissance. — Il répondit qu'avant de le faire, il fallait une certaine formalité pour ménager les intérêts de toutes les personnes que l'affaire concer-

nait. Là-dessus il tira de sa malle un parchemin et le mit sur la table où il y avait déjà de l'encre et des plumes avec de la cire. Il posa à côté un sceau de l'état de France, celui qui, si je ne me trompe, servait sous l'ancienne monarchie. Ce sceau était d'un métal précieux, mais qu'il fût d'or, d'argent ou de vermeil, c'est ce que je ne saurais dire. Par réflexion, j'incline pour le dernier, mais je puis me tromper, car j'étais bouleversé, et les choses qui dans un autre moment m'auraient le plus vivement frappé attiraient à peine alors mon attention. Cependant j'avouerai que lorsque j'eus tout appris, la vue de ce sceau présenté par un prince de la maison d'Orléans excita mon indignation. Le parchemin était fort bien écrit, sur deux colonnes, en français et en anglais. Je le lus et le relus avec une attention excessive pendant quatre ou cinq heures. Pendant tout ce temps, le prince me laissa à mes réflexions et demeura presque toujours dans la chambre, d'où il sortit pourtant deux ou trois fois.

« Le sens de ce document que je lus à différentes reprises, comparant mot pour mot les deux textes anglais et français, était une abdication solennelle de la couronne de France, en faveur de Louis-Philippe, par Charles-Louis, fils de Louis XVI, que l'on qualifiait de Louis XVII, roi de France et de Navarre, *avec tous les noms et les titres d'honneur usités dans l'ancienne monarchie*, le tout accompagné d'une énumération en style de chancellerie des motifs, condi-

tions et réserves de ladite abdication. Les conditions étaient, en somme, qu'on m'assurerait un établissement princier en ce pays ou en France, à mon choix, et que Louis-Philippe s'engageait à me faire avoir la restitution, ou l'équivalent *de toutes les propriétés particulières de la famille royale, qui m'appartenaient*, et qui avaient été confisquées pendant la révolution ou qui avaient passé en d'autres mains... »

Le révérend Eleazar Williams était si abasourdi de cette révélation qu'il ne pensa pas à prendre copie du parchemin. Grand dommage! Il eût été intéressant de lire en style de chancellerie l'exposé des motifs de cette abdication, et d'après quelles lois et quels usages Louis XVII, ayant des héritiers naturels à un degré fort proche, transmettait sans façon sa couronne à un parent éloigné. Quoi qu'il en soit, le révérend, dans ces quatre ou cinq heures passées en face de ce parchemin, devint tellement prince, qu'il répondit comme son oncle Louis XVIII en pareille occasion. « Je suis pauvre et proscrit, mais je ne sacrifierai pas mon honneur! » Quand il le prit si haut, le prince de Joinville garda le silence pendant quelques minutes *dans une attitude respectueuse*. Puis enfin ils se séparèrent, le prince lui disant (c'est le prince de Joinville que je veux dire) : « J'espère que nous demeurons bons amis. »

Il n'y a pas un Français, pas un homme de la vieille Europe qui eût pu inventer cette histoire; on voit

aussi qu'elle est fabriquée avec quelques mauvais romans ou des mélodrames de l'ancien genre, qui pour un Iroquois mal *infarinato* de civilisation, sont les sources où il puise ses connaissances en droit politique et en étiquette de cour. Quelque absurde que soit l'invention, M. Auguste Trognon, secrétaire des commandemens du prince de Joinville, a cru devoir répondre en 1853 au journal qui avait inséré la relation que je viens de traduire. Peut-être la chose était-elle nécessaire aux États-Unis. Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de croire qu'ils aient besoin qu'on leur communique l'assurance donnée par le prince que ses relations avec M. Williams se sont bornées à une conversation sur les anciens établissemens français au Canada. M. Hanson, bien entendu, a répliqué à la lettre de M. Trognon, et a trouvé moyen d'y remarquer quelques inexactitudes parfaitement insignifiantes. Il a de plus établi de la manière la plus authentique que le roi Louis-Philippe, à qui M. Williams avait transmis, en se réclamant du prince de Joinville, je ne sais quelle lettre d'un chef iroquois, avait envoyé à M. Williams, pour ce même chef, des catéchismes accompagnés d'une *lettre*. La lettre s'est *perdue*, mais le mal n'est pas si grand que pour la disparition du fameux parchemin. Grâce à la politesse des princes aujourd'hui, on ne leur envoie pas un méchant livre qu'ils n'en accusent réception, et il y a des gens, même en Europe, qui se croient ainsi en correspondance avec

les têtes couronnées. Je me souviens que dans ma jeunesse, étant secrétaire d'un ministre, je reçus la visite d'un quidam qui venait chercher la croix d'honneur qu'on lui avait, disait-il, promise. Il me produisit à l'appui de cette promesse la lettre suivante : « Le ministre de... a reçu la demande que vous lui avez adressée en date du... Elle a été classée pour lui être représentée lorsqu'il s'agira d'une promotion dans l'ordre de la Légion-d'Honneur. » La conclusion à tirer de cela, c'est qu'il ne faut jamais écrire qu'à ses amis.

VI

Exposition de Manchester

(*Le Moniteur*, 9 juillet 1857)

Manchester, 27 juin 1857.

Monsieur,

Le gouvernement anglais, surtout depuis quelques années, fait les plus grands sacrifices pour créer et entretenir des établissements consacrés à l'étude des beaux-arts. Quant aux artistes, c'est surtout de l'aristocratie qu'ils attendent des encouragements. Il faut rendre cette justice à l'aristocratie anglaise qu'elle fait le plus noble usage de ses immenses richesses. Sans doute, elle a ses modes, ses caprices, ses engouements; mais jamais le talent véritable n'est longtemps méconnu par elle, et elle sait le récompenser avec une magnificence que des souverains auraient peine à égaler.

Quelque importantes que soient les collections nationales ouvertes au public, tant à Londres qu'aux environs, elles ne peuvent offrir aux études des ressources comparables aux trésors accumulés depuis des siècles dans les maisons de ville et dans les châteaux de la noblesse, et de la *gentry*, non moins

riche et non moins éclairée que la noblesse. Malheureusement, il faut voyager beaucoup, seulement pour se faire une idée des objets d'art que renferment les châteaux de l'Angleterre et de l'Écosse. En général, les propriétaires admettent les voyageurs à visiter leurs galeries surtout pendant leur absence : car peu de gens dans ce pays auraient la résignation des princes romains qui se cachent dans une chambre de derrière pour que les curieux circulent librement dans leurs palais. D'ordinaire on voit les collections privées vite et mal. La femme de charge vous fait perdre une heure à admirer les rideaux et les fauteuils de milady. Vous êtes à peine en contemplation devant un Titien, qu'un valet de chambre vient vous déranger en vous mettant sous le nez une botte qu'un aïeul de milord a portée à la bataille de Marston-moor. C'est la relique de la famille dont les valets sont aussi fiers que leurs maîtres.

On a remédié à cela par des expositions annuelles qui se font aux frais d'une réunion d'amateurs, nommée *the British Institution*. Tous les ans, pendant la *saison*, cette société montre au public, dans Pall Mall, des tableaux de maîtres appartenant à ses membres, ou qu'on lui prête spécialement. On paye 1 shilling à la porte, et le produit de cette contribution reçoit une destination charitable.

Ces expositions périodiques d'anciens tableaux sont donc maintenant consacrées par l'habitude, et peu de personnes refusent de contribuer à les enri-

chir. Richesse oblige. Il faut se faire pardonner le bonheur qu'on a eu de découvrir et d'acheter tant de belles choses.

L'exposition de Manchester est une répétition en grand, en colossal, de celles qui tous les ans ont lieu dans Pall Mall par les soins de l'*Institution britannique*. Tableaux, statues, curiosités, objets d'art de toute espèce y sont réunis. Tout cela est prêté par des amateurs avec la plus louable libéralité, et je n'étonnerai personne en disant que la Reine et le Prince Albert ont donné l'exemple. On est accoutumé à rencontrer ces deux noms en tête de toutes les listes de souscriptions pour des établissements utiles et qui font honneur au pays.

Mais pourquoi, demanderez-vous peut-être, pourquoi choisir Manchester pour une exposition d'objets d'art? — D'abord, parce que le mérite de l'invention appartient à des habitants de cette ville; en second lieu, peut-être, parce que, dans ce pays-ci, on aime les choses extraordinaires, et qu'il a semblé beau d'élever un temple aux arts dans une des plus grandes places de commerce de l'Europe. Je viens de lire dans un *Guide* portant la date de 1815, que la population de Manchester était, à cette époque, d'environ 80,000 âmes; aujourd'hui elle est de plus de 400,000. Ses richesses se sont accrues plus vite encore peut-être que sa population. Les industriels de Manchester, plus riches que ne sont les descendants des compagnons de Guillaume, ont des goûts

et des sentiments de grands seigneurs. Dès qu'ils ont su que pour quelques millions on pouvait donner à leur ville le spectacle d'un musée admirable, quoique temporaire, les listes de souscriptions se sont couvertes de signatures. Un comité s'est institué. On a fait choix d'un architecte. En quelques semaines un palais s'est élevé, et l'exhibition a été ouverte au public.

Il faut cinq heures en chemin de fer pour aller de Londres à Manchester, et vingt minutes à peu près pour se rendre en *cab* du centre de cette ville à l'Exposition, placée fort convenablement un peu au delà du nuage épais de fumée qui jour et nuit plane au-dessus de la grande cité manufacturière. Entre l'espace où règne l'industrie et celui que l'art occupe momentanément, s'étend une ligne de jolis cottages aux vitres brillantes, quelques-uns construits dans un style de *rococo* gothique, la plupart bâtis en briques avec une fenêtre en saillie, non sur la rue, mais sur le fossé qui précède toute maison anglaise (*Bow window*). Rien de plus simple, de plus confortable en apparence que ces modestes habitations pour lesquelles semble inventé l'adjectif *snug*, sans équivalent dans notre langue. Une maison est *snug* quand elle est bien close, qu'on y a tout sous la main, qu'on s'y sent à son aise commeun oiseau dans son nid. Passez-moi cette digression en faveur des jolis cottages anglais; j'aurais pu l'allonger beaucoup en vous parlant des têtes blondes qui s'élevaient quelquefois

au-dessus des jalousies *verticales* au bruit des voitures en route pour l'Exposition.

Le bâtiment est convenable; on y a beaucoup de jour, et il n'a pas de prétention d'être un monument. C'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire. Il est de fer, de verre et de bois, dans le système de la grande cage inventée par M. Paxton pour l'exposition de 1851. Après le Palais de cristal rien ne paraît grand. Le bâtiment de Manchester est pourtant très-vaste, mais on regrette qu'il ne le soit pas davantage, car on a été obligé de placer beaucoup de tableaux ou trop bas ou trop haut, et de les serrer les uns contre les autres, comme cela se faisait autrefois au Louvre.

La disposition générale est celle d'une basilique : une grande nef flanquée de deux galeries latérales, avec un transept et une abside. Au fond de cette abside, un grand orgue et des gradins indiquent l'intention de retenir les visiteurs par les charmes de la musique, lorsque les arts du dessin auront perdu leur pouvoir.

Dans la grande nef, le long des murailles, se développe en file interminable une suite de portraits de personnages historiques. Au-dessous sont disposés des meubles et des vitrines remplies de curiosités de toute espèce. Les galeries latérales sont consacrées, celle du midi aux ouvrages des anciens maîtres, celle du nord aux tableaux des artistes modernes. Une collection de tableaux envoyée par le

marquis de Hertford, occupe un salon à gauche de l'abside ; du côté opposé on a placé une espèce de bazar oriental ; des armes, des étoffes, des meubles de l'Inde et de la Chine. Il est inutile d'ajouter à cette description sommaire, qu'on n'a oublié ni les buffets ni les salles à manger. Il y en a pour deux classes de consommateurs, comme dans les chemins de fer, au grand mépris de l'égalité et de la fraternité, et au grand avantage de l'économie pour ceux qui pratiquent cette dernière vertu.

En entrant dans la galerie des maîtres anciens, j'ai été frappé d'abord de me trouver en pays de connaissance. Ici c'est un des beaux Van Dyck de Windsor, envoyé par S. M. la Reine ; là c'est un Velazquez qui a brillé dans la galerie espagnole du roi Louis-Philippe ; plus loin des tableaux célèbres provenant des cabinets du marquis de Westminster ou du comte d'Ellesmere. Ailleurs j'aperçois avec plaisir des ouvrages que je ne connaissais que par la gravure et que bien souvent j'avais essayé de me représenter dans l'éclat de leurs couleurs.

Voici des chiffres qui vous donneront une idée de l'importance de l'Exposition :

Tableaux d'anciens maîtres	1,079
Tableaux de maîtres modernes	689
Collection de lord Hertford	44
Portraits historiques	337

J'ajouterai que dans ce nombre si considérable de tableaux il y en a peu qui soient décidément mé-

diocres, et cela est d'autant plus remarquable que le comité de l'Exposition, obligé de solliciter la complaisance de tous les amateurs, pouvait difficilement refuser les ouvrages suspects qu'on lui envoyait, ou changer les attributions illustres dont on se plaisait à les décorer. Çà et là on trouve bien quelques toiles contestables. Le catalogue a ménagé la susceptibilité des propriétaires, mais il ajoute en note que le docteur Waagen, autorité bien redoutable, a cru que ce *Giorgion* était un *Palma-Vecchio*, que ce Raphaël pouvait bien être une copie de son école. Après tout, il est surprenant qu'il n'y ait pas à signaler plus d'erreurs fortuites ou volontaires.

Les tableaux sont rangés par écoles, sauf quelques exceptions commandées par la dimension des toiles. Il en est d'une galerie comme d'une bibliothèque : en principe, on suit l'ordre des matières ; dans l'application, la différence des formats oblige à des irrégularités. Je vous envoie le catalogue ; permettez-moi d'y ajouter un petit commentaire, qui vous indiquera mes admirations et mes préférences.

Pour commencer par Raphaël — à tout seigneur tout honneur — je citerai *les Trois Grâces* qui proviennent de la galerie Borghèse, achetées d'abord par sir Thomas Lawrence, aujourd'hui appartenant à lord Ward. La belle gravure de Forster vous est bien connue et me dispensera de toutes les épithètes admiratives que j'épuiserais sans pouvoir vous donner une idée de cette divine composition. Ce petit

tableau et plusieurs autres de la première manière de Raphaël consolent de quelques mauvaises copies décorées du même nom et qui montrent bien la malice des brocanteurs italiens. Le plus beau Titien est, à mon avis, un portrait de *femme portant un coffret* : c'est, je crois, la fille du maître qui souvent lui servait de modèle. Il a fait partie de l'ancienne galerie d'Orléans, et maintenant appartient à lord Grey. Malgré la signature *Titianus*, j'ai quelques doutes sur l'originalité d'un admirable *portrait de l'Arioste*, et d'un *Enlèvement d'Europe*, non que je doute que Titien ait en effet travaillé à ces ouvrages, mais parce que je viens de voir un autre Arioste chez M. Barker, provenant de la collection Manfrini et en possession d'un long brevet d'authenticité, et qu'au musée de Madrid on montre une autre *Europe* bien certainement exécutée pour Charles-Quint.

L'École flamande est représentée par un grand nombre d'excellents ouvrages. On voit partout des Rubens, mais il y en a peu qui se puissent comparer au *portrait de Rubens*, peint par lui-même, au *Saint Martin coupant son manteau*, provenant l'un et l'autre de la collection royale de Windsor, et envoyés à Manchester par Sa Majesté. C'est encore à la Reine qu'appartiennent les plus beaux Van Dyck. Après le portrait équestre de Charles Ier, après celui des jeunes princes de la maison de Stuart, il en faut citer un appartenant au comte de Grey, représentant trois enfants revêtus de riches costumes. On

ignore leurs noms, et il est étrange qu'un ouvrage si remarquable n'ait pas laissé de souvenirs. Je ne vous parlerai pas d'un nombre très-considérable d'autres maîtres illustres, Claude Lorrain, Rembrandt, Hobbema, Cuyp, etc. La liste serait longue, à ne nommer que leurs chefs-d'œuvre. Je vous citerai d'Antonio Moro, qu'on appelle ici, non sans raison, *Sir A. More*, quelques portraits historiques excellents, entre autres un Philippe II et un comte d'Essex, et de Porbus un Henri de Guise, celui qui fut assassiné à Blois. Je voudrais bien que le comte Spencer, possesseur de ce dernier portrait, permît qu'on en fît une copie pour Versailles. Je n'ai point vu ici de Vélazquez ni de Murillo qui dispensent de faire le voyage de Madrid. Il y a cependant du premier un *Comte-duc d'Olivares* et une *Reine Élizabeth de Bourbon*, appartenant au meilleur temps du maître.

La galerie des tableaux modernes offre au moins autant d'intérêt que la précédente. Sans doute elle ne contient pas d'œuvres aussi illustres, mais elle présente une histoire bien complète de l'art en Angleterre depuis Hogarth jusqu'aux *préraphaélites* d'aujourd'hui. Hogarth fut un observateur profond, plutôt poëte comique que peintre, qui, à force d'esprit, a fait des tableaux qu'on regarde avec plaisir, bien qu'il n'ait jamais su ni peindre ni dessiner. Après lui, sir Joshua Reynolds, doué d'un merveilleux instinct pour la couleur, a élevé la peinture de

portraits presque aussi haut que Van Dyck. Il a fait école pendant longtemps, et sir Thomas Lawrence a été de nos jours le plus habile de ses émules, si même quelquefois il ne l'a pas surpassé. Leurs élèves, habitués à tout sacrifier à la couleur, ont conservé quelque temps cette qualité précieuse, mais en exagérant d'une manière déplorable l'incorrection et le lâché de leurs maîtres. Parmi cet entraînement pour la couleur, s'élevaient cependant quelques protestations isolées dues, la plupart, comme je le suppose, à une influence française. C'est ainsi que West a essayé de relever la composition historique, Fuessli, de ramener le goût de l'antiquité grecque. — Wilkie fut le continuateur de Hogarth; observateur presque aussi fin et artiste un peu plus expérimenté, il apporta du sentiment et de la grâce dans les sujets de genre qu'il a traités. Aujourd'hui, par une de ces réactions fréquentes dans l'histoire de l'art, l'école anglaise a cessé de se préoccuper de la couleur. Elle professe l'étude consciencieuse de la nature, le *réalisme* quand même, et, comme il n'est pas facile de lire dans le livre de la nature sans traduction, elle a pris pour interprète et pour modèle les anciens maîtres allemands ou italiens, qui peignirent avec le même soin, avec le même amour, avec le même *faire*, une tête de vierge et les ciselures de son fauteuil. Tout art d'imitation, à son début, se complaît dans son pouvoir créateur dont il ignore encore la puissance. Faute de savoir choi-

sir, il copie au hasard. Il faut de l'expérience et l'instinct du beau pour distinguer dans la multitude d'objets qu'offre la nature ceux sur lesquels doit se fixer l'attention du spectateur. Cet art de choisir et de faire choisir constitue toute la différence du génie au talent. Les artistes qui apportent dans l'exécution de leurs ouvrages une adre se d'imitation minutieuse et irréfléchie, parviennent à rendre très-exactement un soulier, et un peu moins exactement une tête. Il en résulte que l'œil du spectateur est plus attiré par le soulier que par la tête. C'est malheureusement le défaut de M. Millais et de M. Hunt, les chefs de l'école *préraphaélite*. Ils excellent dans les accessoires et ne réussissent pas toujours dans les figures principales. Leur système est vieux et renouvelé des Grecs. Vous vous rappelez ce peintre athénien qui avait exposé un enfant portant des raisins : les raisins étaient si bien faits que les moineaux venaient les becqueter. — Il faut que l'enfant soit bien mal peint, dit un critique du temps, pour qu'il ne fasse pas peur aux oiseaux. Quoi qu'il en soit, les préraphaélites auront rendu un service à l'école anglaise en la tirant de la manière lâchée et facile où elle était tombée. Probablement elle oubliera vite les minuties de ses maîtres, elle gardera quelque chose de leur précision, de leur talent d'imitation, et saura en faire un meilleur usage.

Parmi tous ces maîtres modernes, dont beaucoup sont inconnus sur le continent, sir Joshua Reynolds

tient incontestablement la première place. Ses portraits ont le grand style de Van Dyck et peut-être plus de naturel. J'en ai remarqué un qui m'était tout à fait inconnu. Le catalogue le désigne sous ce titre : *A contemplative boy*. C'est un enfant pâle, habillé de velours rouge, qui se détache sur un ciel très-vigoureux d'un bleu intense. Il est impossible de n'être pas frappé de l'analogie de composition et d'effet que présente ce portrait avec celui de *Master Lambton*, par sir Thomas Lawrence, qui eut tant de succès à une de nos expositions de Paris, vers 1825. Ce dernier tableau est à Manchester, mais fort altéré. Je ne sais si les couleurs se sont décomposées par le temps et la fumée de Londres, ou si, dans une restauration maladroite, on en a enlevé les glacis. Tant il y a, qu'il a beaucoup perdu de son éclat et de sa couleur harmonieuse. Reste l'expression céleste de cet enfant, trop beau, à ce qu'on disait, pour vivre dans ce monde sublunaire.

La collection du marquis de Hertford occupe, ainsi que je vous l'ai dit, un salon à part. Elle ne se compose que de 44 tableaux, mais tous merveilleusement choisis et d'une conservation parfaite. Les portraits du *Seigneur de Revels* et de sa femme, qui faisaient partie de la galerie du roi de Hollande, peuvent être comptés parmi les plus beaux ouvrages de Van Dyck. Trois Rembrandt de la même galerie, *le Serviteur impitoyable*, du même maître ; deux fort beaux Velazquez ; le fameux *Arc-en-ciel* du palais

Balbi, deux autres paysages et *une Sainte Famille* de Rubens ; deux tableaux de Greuze ; *une Fête* de Watteau ; *les Saisons* du Poussin, trois portraits de Reynolds... Mais il faudrait tout citer, et je m'arrête. Je veux seulement vous dire qu'en si bonne compagnie, et y tenant parfaitement leur place, j'ai revu avec grand plaisir *le Camp arabe* d'Horace Vernet et *les Crochets* de Decamps. Ce sont les seuls ouvrages de maîtres vivants qu'ait exposés le marquis de Hertford : puissent leurs auteurs vivre longtemps pour en faire de semblables !

Il me reste à vous dire quelques mots des objets de curiosité envoyés à Manchester. Je serai bref, car il faudrait un mois seulement pour les cataloguer. Il y a de tout, antiquités grecques et romaines, bijoux, meubles, armes, ustensiles du moyen âge et de la renaissance, poteries, porcelaines de Sèvres, de Saxe, de la Chine ; livres, reliures, étoffes ; tout cela classé sommairement, mais de façon à faciliter les recherches des amateurs. Les plus belles poteries sont celles de la collection Soulages, achetée par la commission de l'exposition. — Il y a douze ans environ que le propriétaire de cette collection offrit de la céder au Gouvernement français. Il l'avait formée en Italie et s'était appliqué à recueillir des échantillons des plus célèbres fabriques du XVIe siècle. Il y avait en outre quelques beaux meubles dont plusieurs ont appartenu à des personnages historiques. M. Soulages, qui tenait beaucoup à ne pas diviser

son cabinet, en demandait un prix fort raisonnable, à ce qu'il me semblait alors, mais qui effraya le ministre chargé de la direction des beaux-arts. Cette année, M. Soulages a vendu sa collection 11,000 l. st., c'est-à-dire plus du double de ce qu'il en demandait il y a douze ans. Ne croyez pas que l'exposition de Manchester ait perdu à ce marché : il est à croire qu'en revendant, elle réalisera encore un bénéfice considérable. On ne sait pas assez que les objets de curiosité vraiment remarquables, loin de perdre de leur valeur, vont toujours en augmentant de prix. J'ai revu ici, par exemple, un chandelier de la *faïence de Henri II* acheté par M. le baron de Rothschild, il y a quelques années, pour 6 ou 7,000 francs. Cela fit quelque sensation alors, et l'on crut que c'était payer bien cher une fantaisie. Mais il n'y a dans le monde que trente-deux échantillons de la *faïence de Henri II*, et si M. de Rothschild se dégoûtait de son chandelier, il trouverait facilement qui l'achèterait pour le double de ce qu'il lui a coûté.

Vous me demanderez peut-être, monsieur, ce que coûte cette belle exposition dont j'essaye de vous donner une idée ; je pourrais vous répondre que l'Angleterre est assez riche pour payer sa gloire ou ses plaisirs. J'aime mieux vous communiquer les renseignements que j'ai pu recueillir. Le bâtiment a coûté 40,000 l. st., c'est-à-dire un million de francs, sans compter l'acquisition ou le loyer du terrain.

Les frais de surveillance et de transport, etc., s'élèveront probablement au même chiffre. C'est donc une dépense d'au moins 80,000 l. st. Les recettes couvriront-elles cette dépense? cela est très peu probable. L'exposition a ouvert à la fin de mai et se terminera à la fin d'octobre. Comme il n'est pas permis en Angleterre de voir des tableaux le dimanche, il ne faut compter que sur 140 jours de recette tout au plus Jusqu'à présent l'exposition, à ce qu'on m'assure, n'a jamais eu plus de 7,000 visiteurs par jour, soit 7,000 shillings, ou 49,000 l. st. pour 140 jours avec le même nombre de visiteurs. On suppose que le voyage annoncé de la reine et que la fin de la *saison* à Londres attireront beaucoup de monde à Manchester. Soit. Ajoutons 11,000 l. st. à la recette, et il restera encore un déficit d'au moins 20,000 l. st., ou 500,000 fr. Bagatelle pour les souscripteurs, qui n'ont jamais songé à réaliser des bénéfices, ni même à rentrer dans leurs avances. Mais, pour moi, il ne me semble pas qu'ils aient mal placé leur argent. L'Angleterre, qui surpasse presque tous les pays de l'Europe par la qualité de ses produits industriels, est longtemps demeurée en arrière pour la fabrication des objets où l'art et le goût doivent diriger l'industrie; les fabricants de Manchester et d'autres grands centres de commerce sentent leur infériorité, et depuis assez longtemps ils cherchent à recruter des artistes et des dessinateurs, la plupart français. Aujourd'hui ils veulent en

former parmi leurs compatriotes. Croyez que ni la patience, ni les immenses ressources de cette industrie élevée et intelligente ne manqueront à cette entreprise. Je ne doute pas que l'exposition de Manchester, qui n'est après tout qu'un fait isolé dans le grand mouvement de progrès dont l'Angleterre est le théâtre, je ne doute pas, dis-je, que cette exposition n'ait une influence considérable sur le goût national. Il est difficile de voir de belles choses sans acquérir la faculté de les apprécier, et par suite celle de les reproduire. Les arts, jusqu'à présent, n'ont guère été ici qu'un plaisir de luxe à l'usage exclusif de l'aristocratie ; s'ils viennent à se populariser, qui peut dire quels seront leurs progrès ?

Permettez-moi de terminer cette longue lettre par une moralité. Tant d'efforts faits par nos voisins pour encourager chez eux la culture des arts du dessin ne nous permettent pas de nous endormir sur notre vieille renommée. Nous ne la conserverons qu'à la condition de faire, nous aussi, des efforts continuels. Dans ce grand mouvement qui agite toute l'Europe, s'arrêter un instant c'est renoncer à la lutte, c'est abandonner la victoire.

VII

Nouvelle salle de lecture au British Museum

(*Le Moniteur*, 26 août 1857)

Londres.

Monsieur,

La merveille nouvelle de Londres, que tous les badauds vont admirer sur parole, et que les architectes et les bibliophiles ne peuvent étudier avec trop d'attention, c'est la grande salle de lecture ouverte depuis quelques semaines dans le *British Museum*. Pour la première fois (espérons que ce ne sera pas la dernière) on s'est adressé à un bibliothécaire pour construire une bibliothèque. C'est M. A. Panizzi, l'administrateur du *British Museum*, qui a fourni le plan de cet édifice, désormais destiné, je pense, à servir de type. Pour l'exécution, il a eu le bonheur de trouver des associés habiles et intelligents: M. Sydney Smirke, l'architecte du Musée, et M. Fielder, l'entrepreneur. Tous les deux ont parfaitement compris leur tâche dans le travail commun: l'expérience consommée de M. Panizzi traçait sûrement le programme et suggérait les perfectionnements de

détail : les artistes ingénieux trouvaient les moyens matériels et les procédés d'exécution.

Vous savez que le *British Museum* réunit dans le même bâtiment plusieurs collections, toutes de la plus haute importance : antiquités, histoire naturelle, livres, médailles, gravures, manuscrits. Cet établissement représente pour Londres tout à la fois la Bibliothèque impériale, le jardin des Plantes et le Louvre de Paris. La surveillance et l'administration de ce magnifique palais des arts et des sciences appartiennent à une corporation (*trust*), indépendante à certains égards du gouvernement, lequel toutefois y peut au besoin exercer une action considérable. Voici comment est composé le conseil qui régit le *British Museum* : il compte quarante-neuf membres, dont vingt-quatre en font partie en vertu de l'office qu'ils exercent dans l'État ; ce sont d'abord l'archevêque de Cantorbéry, le lord chancelier et le président de la chambre des communes, tous les trois ayant le titre de *principal trustees* ; les vingt et un autres sont des secrétaires d'État, de grands officiers de la couronne, l'évêque de Londres, des magistrats, enfin les présidents de quatre compagnies savantes, la Société royale des sciences, l'Académie de médecine, la Société des antiquaires et l'Académie des beaux-arts. Un vingt-cinquième *trustee* est nommé directement par la reine. Six familles, dont les auteurs ont fait des donations considérables au Musée, ont le privilège de nommer neuf autres

membres; enfin, les quinze derniers sont élus par les précédents.

Peut-être que cette organisation vous paraîtra un peu compliquée. Voilà, direz-vous, de bien grands personnages; où sont les hommes spéciaux? — Je pourrais répondre que les théologiens n'y manquent pas, et qu'il y a un médecin. On a donc pourvu aux besoins de l'âme et du corps. J'ajouterai que dans la pratique on se trouve bien de cette combinaison. Les gens du monde sont presque toujours moins exclusifs que les savants, les érudits et les artistes. Les quarante-neuf *trustees* sont des jurés devant lesquels savants, érudits, artistes plaident leur cause tour à tour; ils écoutent tout le monde, et, en général, leurs décisions sont ratifiées par le public. Mais il y a, je crois, une meilleure explication. Les fonds appartenant en propre au Musée, ses revenus, ne sont pas considérables; ils ne dépassent guère, je crois, 1,300 liv. st.[1]. Les frais d'entretien dépassent un million et demi de francs. Mais un établissement que les principaux ministres, de même que les orateurs de l'opposition, sont fiers d'administrer, ne manque pas de protecteurs éloquents et autorisés. Tous les ans, un des *trustees* demande au parlement des ressources pour faire face aux besoins du service, et ces subventions sont toujours accordées avec une louable

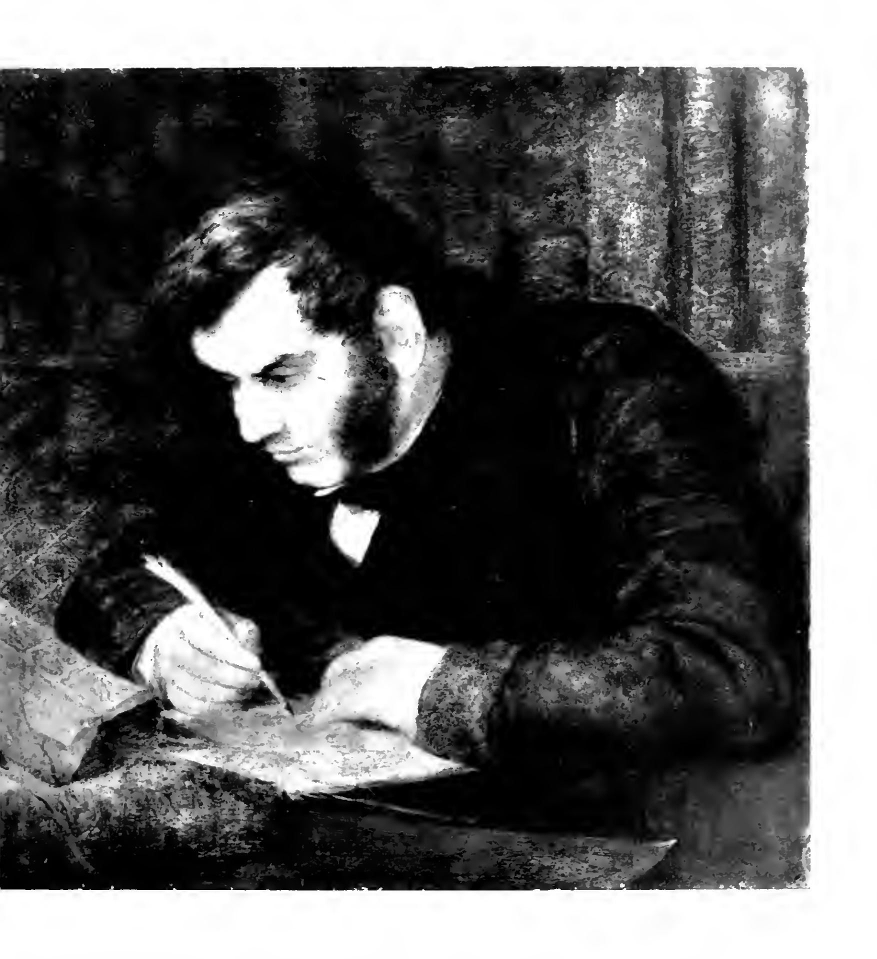
1. Ces revenus se composent d'une rente léguée au *British Museum*, et de la vente des catalogues et des plâtres de la collection des antiques.

libéralité. D'un autre côté, l'obligation d'exposer chaque année au parlement, c'est-à-dire au public, la situation du Musée, stimule le zèle des administrateurs et prévient l'introduction des abus.

Quelque éclairée que soit cette compagnie, il a fallu beaucoup de temps, beaucoup de patience et toute l'autorité que M. A. Panizzi s'est acquise par ses longs services en qualité de bibliothécaire, pour que son projet d'agrandissement du Musée ait obtenu l'approbation des *trustees* et fût porté devant le parlement. On l'a longuement discuté. Mais, comme toutes les bonnes choses, ce projet a gagné à la discussion. Aujourd'hui qu'il est exécuté, on s'étonne qu'on ait eu un instant d'hésitation.

La nécessité d'agrandir la bibliothèque était d'ailleurs reconnue par tout le monde. Elle était notoirement insuffisante, et comme, outre des acquisitions nombreuses, elle reçoit les livres du dépôt légal, elle s'accroît tous les ans dans une proportion vraiment effrayante. On proposait de mettre des armoires et des livres dans la salle des lecteurs, d'acheter les maisons voisines du Musée et d'y installer les lecteurs: mais, outre l'inconvénient de la dépense qu'eût entraîné l'expropriation du voisinage, la salle de lecture se fût trouvée fort éloignée des livres, la surveillance serait devenue difficile, le service long et fatigant. Le plan de M. Panizzi était infiniment plus simple et n'offrait que des avantages pour l'économie et la commodité du service.

Au centre des bâtiments affectés aux différentes



PORTRAIT DE SIR ANTHONY PANIZZI
D'après la peinture de Watts à la National Portrait Gallery
Reproduit avec l'autorisation de la National Portrait Gallery

divisions du *British Museum*, vous vous souvenez peut-être d'avoir vu une grande cour longue de cent mètres, large de soixante, qu'on appelait *the inner quadrangle*, à cause de sa forme. Cela ne servait qu'à faire pousser un peu de gazon. M. Panizzi proposa d'y bâtir la salle de lecture, qui se trouverait ainsi en communication facile avec toutes les parties du Musée déjà consacrées au service de la bibliothèque. Bien plus, il prouva que le terrain, qui ne coûterait rien, suffirait pour placer toutes les acquisitions qu'on pourrait faire pendant un grand nombre d'années; enfin, qu'il permettait d'installer commodément les lecteurs, auparavant fort mal à l'aise dans l'ancienne salle; car les lecteurs augmentent avec les livres, comme les voyageurs avec les chemins de fer. Les Anglais sont grands statisticiens : on me communique à ce sujet un chiffre assez curieux : en 1759, pendant le mois de juillet, la bibliothèque n'a été visitée que par 5 lecteurs; en 1855, il y en avait 180 par jour; depuis que la nouvelle salle est ouverte, il n'y en a jamais moins de 400.

Adopté en principe par le parlement en 1854, le plan de M. Panizzi a été exécuté en moins de trois ans, sans interruption du service ordinaire, et presque sans que le public s'aperçût des travaux qui avaient lieu dans le *quadrangle*, toutes les collections restant ouvertes, et tous les départements du musée poursuivant leurs travaux habituels.

La nouvelle salle de lecture est de forme ronde, couverte en coupole : son diamètre est d'environ 42 mètres, sa hauteur de 32 (140 pieds anglais sur 106). Il y a des bourgeois de la Cité qui, n'ayant jamais ouvert de leur vie d'autre livre que leurs registres de Doit et Avoir, ont appris avec douleur, par des voyageurs revenus d'Italie, que le Panthéon d'Agrippa est de deux pieds plus large. Cela est fâcheux sans doute ; mais que le patriotisme de ces messieurs se rassure, la coupole de Saint-Pierre a un pied de moins que la rotonde du Musée britannique.

Toute la construction est d'une légèreté extraordinaire et pourtant d'une solidité à toute épreuve. La fonte, le fer et la brique y sont presque exclusivement employés ; de là nul danger d'incendie, car c'est un préjugé de croire que le papier relié en volumes est matière aisément combustible. J'ignore comment firent le curé et la gouvernante de Don Quichotte ; mais je sais de bonne part que l'hiver passé, à Grasse, on eut bien de la peine à brûler quelques mauvais livres qui avaient mérité ce traitement.

Je disais donc que la construction est fort légère, car les piliers en fonte, qui sont au nombre de vingt, n'occupent dans l'aire de la salle que 200 pieds superficiels, tandis que les piles du Panthéon en couvrent 7,477. Voilà le grand mérite de la fonte employée avec intelligence. Ces piliers soutiennent la coupole qui se compose de trois calottes concen-

triques. L'enveloppe intérieure, la seule apparente pour le public, est en carton-pâte, peinte de couleurs claires et rehaussée de dorures, décoration simple, convenable et de très-bon goût. Au-dessus, mais à une certaine distance, est une voûte en briques recouverte elle-même par une calotte en cuivre, en sorte qu'entre la brique et le cuivre, d'une part, et, de l'autre, entre le carton-pâte et la brique, un vide soit ménagé. Vous devinez le motif de cette disposition. L'air contenu entre la calotte de métal et la voûte en briques prévient les changements brusques de chaud et de froid, et permet de maintenir la salle dans une température indépendante de celle du dehors. Le vide entre la voûte en briques et l'enveloppe intérieure sert à la ventilation. Par des procédés très-ingénieux, l'air vicié de la salle est incessamment soutiré et remplacé par de l'air pur, chauffé dans la mauvaise saison, refroidi lorsque cela est nécessaire[1]. Tout cet appareil fonctionne merveilleusement.

Une immense ouverture au centre de la coupole et une rangée de fenêtres, hautes et larges, prises dans le tambour qui la porte, répandent dans toute la salle un jour aussi éclatant que le soleil de Londres peut en fournir; cependant ces croisées sont doubles et vitrées en glaces assez épaisses pour défier la grêle[2]. Ces doubles vitres étaient nécessaires pour

1. Avec de la glace, ce qui n'est presque pas du luxe en ce moment, cela coûte 17 schellings par jour : 21 fr. 25 c.

2. Je ne veux pas être injuste pour le soleil de Londres. Le fait

prévenir la buée qui se serait infailliblement attachée aux verres exposés à l'air extérieur.

Lorsqu'on entre dans la salle on peut croire que l'intervalle d'un pilier à un autre est rempli par un mur, mais ce mur n'eût rien ajouté à la solidité. On a préféré avec raison remplir cet intervalle par des corps de bibliothèques. Les rayons portent chacun deux rangées de livres *opposés par la tranche.* On y accède d'un côté par la salle de lecture, de l'autre par des corridors concentriques à l'usage exclusif des employés. De la sorte, l'air circule facilement sur les rayons, et on a reconnu que c'est une condition nécessaire à la conservation des livres. Un grillage, qui divise les rayons dans le sens de leur longueur, empêche que les volumes d'une rangée ne se confondent par quelque accident avec ceux qui lui font face. A l'intérieur de la salle et à une médiocre hauteur, règne une galerie circulaire qui sert au service. Partout on a fait en sorte de ne placer les livres qu'à une hauteur telle, qu'un homme debout puisse les atteindre facilement. Les échelles encombrantes et d'une manœuvre difficile sont ici des meubles inconnus.

Sortons un instant de la rotonde pour pénétrer dans les salles adjacentes, construites sur le reste du quadrangle, et qui forment les dépendances immédiates de la salle de lecture. Toutes sont en fonte et bâties à claire-voie. Représentez-vous une cage

est que les lecteurs se sont plaints d'avoir trop de jour et qu'il a fallu mettre des rideaux à une partie des fenêtres.

immense à plusieurs étages. Des piliers de fer supportent des *planchers en grillage.* Ces salles sont éclairées par en haut, et au travers de cette multitude de barres de fer, la lumière pénètre facilement, si bien, qu'au rez-de-chaussée, on peut lire sans peine les titres et les numéros des ouvrages. Entre les piliers sont disposées des tablettes doubles, exactement semblables aux rayons que je vous ai décrits tout à l'heure.

Quelque grand que soit l'espace, il faut le ménager dans un temps où la presse noircit le papier plus vite que nous n'usons nos chemises qui servent à le fabriquer. Il est donc bon que les tablettes ne soient pas disposées à des intervalles réguliers, comme c'est le cas presque partout en Europe, l'usage voulant qu'en faveur de la symétrie et de certains formats extraordinaires, on sacrifie un espace précieux. Ici un appareil très-simple permet de rapprocher ou d'éloigner les rayons selon la hauteur des volumes qu'on y met. A cet effet, les quatre montants en fonte d'un corps de bibliothèque portent chacun un noyau de bois percé de trous aussi rapprochés que cela est possible, sans nuire à la solidité du bois. On place à la hauteur qu'exigent les formats des chevilles en laiton destinées à soutenir les tablettes. Mais les trous sont encore trop éloignés l'un de l'autre ; ils pourraient faire perdre parfois 5 à 6 centimètres, s'il n'y avait moyen de ménager l'espace encore davantage et de gagner pour le placement des tablettes près de la moitié de la distance

d'un trou à un autre. Les quatre chevilles qui portent chaque tablette sont en laiton ; elles ont une queue ronde qui entre dans les trous des montants, et une patte plate, laquelle s'engage dans une mortaise de la tablette. Or ces chevilles ne sont pas droites, mais *coudées*. Tournez la cheville de manière que la patte soit au-dessus de la queue, vous gagnez deux centimètres pour la hauteur du rayon au-dessous. Tournez-la en sens contraire, vous diminuez cette hauteur de quatre centimètres. Cette petite invention est aux crémaillères dentelées de nos bibliothèques ce que les canons à la Paixhans sont aux bombardes du XIVe siècle. Savez-vous qu'en ajoutant les uns aux autres ces bénéfices de deux centimètres, les chevilles coudées du *British Museum* procureront de la place pour 60,000 volumes.

Toutes les tablettes sont en fonte galvanisée, recouvertes de cuir élastique et garnies à l'extérieur d'une frange pour protéger la tranche des livres contre la poussière. De la sorte, les reliures les plus délicates n'ont pas le moindre frottement à redouter.

Je vous indique, à mesure que ma mémoire me les fournit, quelques-uns des petits détails, si importants par leur ensemble, que l'expérience de M. Panizzi a fait introduire *partout*. A chaque perfectionnement ingénieux que l'on découvre, on se demande comment on ne s'est pas plus tôt avisé d'une chose si simple, si commode ; je le répète, c'est la première fois qu'un bibliothécaire, et un biblio-

thécaire comme il y en a peu, a la haute main dans la construction d'une bibliothèque.

Rentrez dans la salle ronde et vous y verrez les lecteurs fort commodément installés dans d'excellents fauteuils. Il y a trois cent cinquante places et plus. Chaque lecteur a son bureau, large de quatre pieds, couvert de cuir bien propre. Au-dessus de la table où il écrit s'élève verticalement un meuble, ou armoire, à trois compartiments. Au milieu, un encrier et un porte-plume... (remarquez en passant l'importance extrême de placer l'encrier ailleurs que sur la table où l'on pose les livres); à gauche, un pupitre qui se développe en avant du meuble, ou qui s'y replie, si l'on n'en a pas affaire; à droite, un casier pour les livres qu'on veut avoir sous la main. La table reste donc libre pour écrire. Avec toutes ces merveilleuses inventions, Courier n'aurait pu faire cette tache au *Longus* de Florence, qui nous a valu un si spirituel pamphlet. Sous la table, un champignon reçoit le chapeau. Le parapluie est gardé à la porte. On a sous les pieds un tapis d'une substance particulière, nommée *camptulican*, mélange de liège et de *gutta percha*, qui, non-seulement prévient toute humidité, mais qui étouffe le bruit des pas. Je ne dois pas omettre un tuyau placé sous les tables et un autre tuyau régnant au-dessus des armoires. L'un et l'autre transmettent à volonté de l'air chaud ou froid. On les ouvre, on les ferme; chacun arrange comme il veut la température de l'air qui l'entoure. En un mot, rien ne manque à la

commodité des lecteurs, et je n'ai jamais vu d'hommes de lettres, depuis qu'il y en a de riches, qui aient un cabinet si commode, si parfaitement disposé pour le travail.

Au centre de la salle, dans un espace réservé, d'où l'on domine toutes les tables, se tiennent les employés spéciaux de la bibliothèque, non point les conservateurs, qui occupent mieux leur temps qu'à répondre aux demandes de livres, mais des commis intelligents et empressés. Au reste, au *British Museum*, comme partout en Angleterre, on évite les paroles inutiles et chacun connait le prix du temps. Autour du bureau circulaire des employés, on trouve tous les catalogues. Chacun y cherche lui-même l'ouvrage dont il a besoin. Sur le même bureau, on prend un papier imprimé avec des blancs à remplir. On remplit ces blancs par son nom, son adresse, le titre et le numéro du livre ou des livres qu'on veut avoir. Je dis *les livres*, car j'ai vu la note d'un lecteur studieux qui a reçu à la fois deux cent cinquante volumes. Bien entendu qu'un chariot à roues muettes vient déposer cette lourde charge à sa place. Rarement, en moyenne, on attend cinq minutes pour obtenir ce qu'on a demandé.

Ce n'est pas tout; en lisant un livre on éprouve souvent le besoin d'en consulter un autre; on veut vérifier une citation; on a besoin de recourir à un dictionnaire, à un répertoire de dates, etc. Tous les *livres de bibliothèque*, comme on les appelle, du moins tous ceux que l'expérience et la sagacité d'un



LA SALLE DE LECTURE DU BRITISH MUSEUM

Reproduit d'après la photographie avec l'autorisation de MM. Fleming et Co, Londres

érudit consommé ont pu désigner, se trouvent dans la rotonde même, rangés sur les rayons inférieurs, à portée des lecteurs qui vont les prendre et s'en servent sans recourir aux commis. Rien de plus facile que de se reconnaître dans les 20,000 volumes rangés autour des lecteurs. Sur toutes les tables il y a des cartes de cette partie de la bibliothèque, indiquant par des couleurs la place des différentes matières, de même qu'on marque par des teintes distinctes les limites des États de l'Europe sur une carte de géographie. Au moyen de cette carte on va sans hésiter au rayon où l'on trouvera ce qu'on cherche, sans déranger personne, sans avoir l'inquiétude de lasser la patience des employés. Cette faculté de prendre soi-même un livre sur les rayons est une innovation qui paraîtra peut-être fort étrange dans notre pays, où, malgré plus de méfiance, bien des livres se perdent. Les conservateurs du *British Museum* sont unanimes pour assurer qu'ils n'ont jamais eu à se repentir d'avoir accordé cette permission. Il est juste d'observer que cette bibliothèque n'est pas absolument publique. Le premier venu ne peut pas y entrer, s'y chauffer et dormir en hiver, sous prétexte de lire les *Voyages du jeune Anacharsis*. Il faut être présenté, avoir un répondant. Les Anglais ont pour habitude de montrer la plus grande confiance à toute personne possédant un *caracter*, c'est-à-dire recommandée par un gentleman; mais aussi ils ne donnent pas un *caracter* facilement : celui qui l'a obtenu se garde de le perdre, car cela ne

se retrouve pas. Enfin les livres abandonnés ainsi à la discrétion des lecteurs sont de ceux qu'il est facile à remplacer. Pour les autres, placés dans l'intérieur de la bibliothèque, les précautions ne manquent pas. L'employé qui va chercher un livre, met à sa place une fiche portant son nom ou son numéro; il garde en même temps son bulletin de demande contenant la désignation de l'ouvrage qu'il donne en lecture et le nom du lecteur. Si un volume est égaré, on sait aussitôt quel est le commis qui l'a donné, le lecteur qui l'a reçu, s'il a été rendu ou non. Ces bulletins de demande se copient aussitôt dans des registres, tenus toujours avec un ordre parfait.

Il arrive souvent qu'on ne lit pas un ouvrage dans une seule séance. Le gentleman aux 250 volumes n'en viendrait pas à bout depuis neuf heures jusqu'à six : c'est le temps de lecture pour les longs jours d'été. En rendant les livres dont on aura besoin dans une prochaine séance, on peut prier un employé de les garder dans une case particulière, à portée du bureau de distribution. Cette permission n'est jamais refusée, mais on tient note de la place temporaire occupée par les ouvrages ainsi réservés. Personne d'ailleurs, pas même un employé supérieur, ne peut emporter un volume hors de l'enceinte du *British Museum*. La rigueur du règlement, inflexible sous ce rapport, est peut-être contestable, mais les personnes studieuses trouvent tant de commodité pour travailler dans la salle de lecture, qu'au-

cune réclamation ne s'est encore élevée, à ma connaissance.

A la bonne heure, direz-vous, peut-être; mais combien?

— Pas aussi cher que vous le croyez, sans doute, car le fer est à bon marché en Angleterre, et les nouvelles salles sont presque entièrement bâties en fonte. Elles ont coûté environ 150,000 l. st., ou 3,750,000 fr. avec tous les ameublements, appareils de ventilation et de chauffage, tapis, pupitres et le reste. Il est vrai qu'on n'a rien ou presque rien dépensé pour la décoration, avec beaucoup de raison, à mon sentiment, car pourquoi une bibliothèque aurait-elle l'air d'un palais? Sa véritable décoration, c'est la recherche apportée dans l'exécution des moindres détails, dans la parfaite appropriation de tous les meubles à leur destination. Ne vaut-il pas mieux voir les tablettes bien rembourrées de cuir que des armoires sculptées où les reliures s'écorchent en frottant sur du bois mal raboté?

Ces quatre millions si bien employés n'ont pas été pris, bien entendu, sur les fonds ordinaires du *British Museum*. Le parlement lui alloue tous les ans plus de 60.000 liv. sterl. (1,500,000 francs), dont un peu plus de la moitié est affecté aux dépenses du matériel. Je dis les dépenses ordinaires, car toutes les fois qu'il s'agit soit d'acquisitions importantes, soit de grosses réparations, on y pourvoit par une allocation supplémentaire. Cette année, ces allocations se sont élevées à plus de 6,000 l. st. pour les acqui-

sitions seulement[1]. Le personnel coûte 28,825 l. st. (720,525 fr.), c'est-à-dire trois fois et demie plus que celui de la Bibliothèque impériale[2]. Mais votre patriotisme ne va pas, j'espère, triompher du bon marché en notre faveur. Je ne rappellerai pas les appointements de nos conservateurs, appointements qui appartiennent à un autre âge que le nôtre et qui causeraient à un érudit anglais une pénible surprise. Cependant, je vous ferai remarquer que le *British Museum* représente tout à la fois notre Bibliothèque, notre Louvre et notre Jardin des plantes; enfin, qu'il faudrait combiner les budgets de ces trois établissements avant de les comparer à ceux du Musée britannique. Enfin il faudrait faire entrer, peut être, en ligne de compte les logements des employés, qui sont de règle en France et une très grande exception en Angleterre. Mais je m'arrête devant ce calcul qui dépasse mes forces. En dernière analyse, si le *British Museum* a coûté et coûte de grandes dépenses, il faut convenir que jamais argent n'a été mieux employé, et qu'une grande nation s'honore en élevant un pareil monument aux lettres, aux sciences et aux arts.

1. Savoir :

Antiquités sardes.	1,000 l. st.
Antiquités trouvées à Londres.	2,000
Collections d'ivoires sculptés	2,444
Publication d'insc. cunéiformes	600
	6,044 l. st.

2. Les appointements de tous les employés ont été augmentés cette année. Il en est résulté une dépense nouvelle d'environ 75,000 francs.

VIII

Les beaux-arts en Angleterre

(*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1857)

L'Angleterre est demeurée pendant longtemps fort en arrière des autres pays de l'Europe pour la culture des beaux-arts. Le gouvernement ne s'en occupait point; l'aristocratie, formant à grands frais des collections de chefs-d'œuvre étrangers, avait assez de goût ou assez de prudence pour n'y pas placer les productions de ses compatriotes. Quant à la masse de la nation, elle n'avait nul souci de jouissances qu'elle sentait hors de sa portée, et que dans un orgueil caractéristique elle confondait volontiers avec les inutiles frivolités du continent. « Payez les arts, ne les cultivez pas », disait lord Chesterfield à son fils. Le petit nombre d'artistes qui, par vocation ou par entêtement, luttaient contre tant d'obstacles, n'avaient guère d'autres ressources que de faire des portraits, et c'est en effet le seul genre qui ait été cultivé en Angleterre avec un succès marqué.

Deux hommes ont fondé la renommée de l'école anglaise, sir Joshua Reynolds et sir Thomas Law-

rence, qui pour la peinture de portrait ne reconnaissent guère de supérieurs. A l'exemple de Van Dyck et de Velazquez, ils ont excellé à exprimer le caractère et l'individualité de leurs modèles. Tel est à mes yeux leur véritable mérite. Ils en ont d'autres encore, mais plus contestables, une couleur harmonieuse et la science du clair-obscur. On accorde beaucoup de licences aux coloristes. Reynolds et Lawrence en usèrent largement, et pour arriver à ce qu'on appelle l'effet, ils se mirent fort peu en peine d'être vrais. Ils disposèrent à leur fantaisie de la lumière et de l'ombre, mais avec beaucoup d'habileté, il faut le reconnaître. Plusieurs de mes lecteurs se rappelleront sans doute le portrait de *master* Lambton, envoyé à une de nos expositions par sir Thomas Lawrence. La tête est inondée d'une vive lumière, et sur un fond de ciel d'un azur foncé on voit briller la lune. Quel astre éclaire cette charmante figure? C'est ce que personne ne pourrait dire. L'aspect du tableau est séduisant, pourtant c'est autre chose que la nature.

Malgré ces licences, qui souvent passent la permission, et des incorrections qui frappent les yeux les moins exercés, les ouvrages des deux grands peintres que je viens de citer conserveront longtemps la réputation dont ils jouissent aujourd'hui, parce que quelques qualités éminentes suffisent toujours pour faire oublier les défauts qui les accompagnent. Ils montrèrent à leurs compatriotes qu'on

pouvait être Anglais et artiste; c'était déjà beaucoup. Toutefois ils laissaient un exemple bien dangereux. Leur talent à modeler une tête, à saisir une expression, ne pouvait se transmettre, tandis que leurs élèves devinèrent assez facilement le secret de ces oppositions de couleurs, de ce jeu de lumière et d'ombre, de toutes ces ruses de l'art qui n'ont une valeur réelle que lorsqu'elles trouvent un génie original pour les mettre en œuvre. Ce qu'on retint le mieux, ce fut l'exécution hardie et lâchée, qui des accessoires passa bientôt à toutes les parties d'un tableau. On a remarqué que la plupart des grands artistes, même les coloristes les plus audacieux et les plus insoucians de la forme, avaient eu pour maître des dessinateurs corrects. Rubens, par exemple, avait reçu des leçons d'Otto Venius, qui porte la précision dans le faire jusqu'à la sécheresse. En effet ce défaut est un de ceux dont on se corrige, et c'est presque un bonheur pour un peintre que de l'avoir à son début. L'affaiblissement de la vue, le désir et le besoin de produire, la confiance inspirée par de premiers succès, sont autant de motifs pour entraîner un artiste à une exécution moins serrée et moins consciencieuse. Au contraire, lorsqu'on commence par une exécution lâchée, ce défaut ne fait que s'accroître avec le temps et bientôt mène à la barbarie. Turner, né avec un talent véritable, mais s'abandonnant à sa fougue et privé dans son pays des avertissements d'une critique éclairée, a laissé

de tristes preuves des excès où conduit cette déplorable facilité. Dans les derniers temps de sa vie, ses ouvrages étaient non plus des ébauches, mais des barbouillages informes, et son encadreur fut obligé souvent de le consulter pour savoir de quel côté il devait mettre le piton destiné à suspendre ses tableaux. Bien des gens qui ont vu la collection de ses marines et de ses paysages à Marlborough-House pourraient croire que l'encadreur s'est trompé quelquefois.

L'excès du mal devait amener une réaction. Elle ne s'est pas fait attendre. De même qu'on a vu l'ascétisme des anachorètes succéder aux orgies païennes, les artistes anglais paraissent aujourd'hui se rejeter violemment du côté opposé au précipice où les coloristes faciles les avaient poussés. On m'assure que la réforme de l'école est due surtout à un critique contemporain, M. Ruskin. A la faveur d'un style bizarre parfois jusqu'à l'extravagance, mais toujours spirituel, il a mis en circulation quelques idées saines et même pratiques. Exprimées dans un style plus simple, avec moins de hauteur, peut-être eussent-elles passé inaperçues. Quoi qu'il en soit, l'exposition générale de 1855 nous a révélé une école anglaise, déjà formée, déjà disciplinée, marchant hardiment dans la voie qu'elle vient de s'ouvrir, et, chose qui mérite d'être remarquée aujourd'hui, elle semble animée d'une conviction profonde. Je voudrais en pouvoir dire autant de nos artistes.

Les peintres de cette nouvelle école qui obtient tous les jours plus de faveur ont pris ou reçu le nom de *préraphaélites*. Cela veut dire, si je suis bien informé, qu'ils se proposent de suivre la manière des maîtres antérieurs à Raphaël. En effet Van-Eyck, Memling, Masaccio, Giotto, voilà pour eux les grands peintres après lesquels la décadence a commencé. L'imitation *exacte* de la nature, tel est le mot d'ordre des novateurs. Si vous faites un portrait, ce n'est point assez, vous diront-ils, de bien copier la figure et l'expression de votre modèle; vous devez encore copier tout aussi fidèlement ses bottes, et si elles sont ressemelées, vous aurez soin de marquer ce travail de cordonnier. Sous ce rapport, la nouvelle école anglaise ressemble à celle de nos réalistes, mais au fond les préraphaëlites et les réalistes ne s'entendraient que sur un point : c'est à renier presque tous leurs devanciers. Les réalistes sont venus protester contre les habitudes académiques, contre les poses de théâtre, les sujets tirés de la mythologie, l'imitation de la statuaire antique. Ils ont voulu prendre la nature sur le fait et l'ont trouvée chez les commissionnaires du coin de leur rue. En Angleterre, il n'y avait ni académie ni mythologie à combattre. Jamais on n'y avait connu la peinture qu'on nomme classique. La seule convention qui fût à renverser, c'était un coloris d'atelier, une méthode de barbouillage. Il faut remarquer encore que c'est

à l'instigation des littérateurs que les préraphaélites ont levé leur étendard, tandis que nos réalistes sont des artistes qui se révoltent contre les jugemens des gens de lettres.

Les préraphaélites donc ont de grandes prétentions à la poésie, à la poésie bourgeoise s'entend, au drame intime, où le naturel se concilie avec la passion. Le style noble, la simplicité grandiose de Raphaël leur déplaît souverainement. « Le beau mérite qu'a eu Raphaël avec ses saintes familles! Prenez une belle femme, un bel enfant, un beau vieillard; affublez-moi tout cela de grandes draperies comme personne n'en porte : voilà votre sainte famille faite. Ne vaut-il pas bien mieux représenter Claudio dans sa prison disant à Isabella : « La mort est une chose terrible! — et Isabella répondant : La vie avec la honte est haïssable. »

On voit que ces messieurs n'ont pas lu le *Laocoon* de Lessing, qui a posé si judicieusement les limites qui fixent à jamais le terrain de la poésie et celui de la peinture. Ce qu'il y a d'admirable dans la scène de *Measure for Measure*, c'est la gradation insensible avec laquelle Shakespeare a montré la peur de la mort opérant sur un jeune homme bien né, au point que, sans perdre tout à fait l'intérêt du spectateur, il en vient à supplier sa sœur d'avoir des complaisances pour un vieux coquin qui est son juge. Le poète a fait une des plus belles scènes qui se puissent inventer, en observant toutes les tran-

sitions, toutes les pensées successives qui mènent Claudio à faire cette étrange requête. Le peintre ne peut exprimer sur sa toile qu'une action instantanée ; par conséquent, une conversation suivie ne peut être de son ressort.

Il y a quelques semaines, je me trouvais à Manchester, traversant assez rapidement une des salles ouvertes aux artistes contemporains, lorsqu'un tableau aux couleurs vives et crues, attirant l'œil forcément, m'obligea de m'arrêter, de regarder, et bientôt après de consulter le catalogue pour avoir l'explication d'un sujet que je ne pouvais comprendre. Mais il me faut d'abord décrire ce tableau. Dans un cottage fort élégamment meublé, une jeune femme rousse, — c'est une couleur assez belle, surtout en peinture, — chante devant un piano ouvert. Elle tient à la main un papier de musique. Derrière elle, un jeune homme, en toilette du matin, lui passe gaiement un bras autour de la taille. Elle a la bouche ouverte, et probablement elle fait une roulade, mais avec une grimace terrible, et de plus, en mettant mes lunettes, j'ai reconnu qu'elle avait des larmes dans les yeux. A côté de ce groupe, sous un fauteuil, on aperçoit un chat qui partage le goût d'Arlequin, lequel, comme on sait, n'aimait que les sérénades où l'on mange. Ce chat s'est procuré un serin et est en devoir de le croquer. Tout cela est peint avec une minutie extraordinaire, et chaque accessoire est traité avec le même fini que les têtes des

deux personnages humains. Les gants du monsieur ne sont pas absolument neufs, je crois même apercevoir une petite décousure à l'un d'eux. Le châle de la dame est un vrai cachemire ; je l'ai entendu dire à une femme qui s'y connaissait. Je voulus savoir pourquoi cette belle chanteuse pleurait, tandis que son compagnon était si gai. Malheureusement le livret était fort laconique : *Conscience awakened*, « le Réveil de la conscience ». J'avoue que je me trouvai encore plus embarrassé qu'avant d'avoir eu recours au catalogue. Par fortune, je rencontrai un artiste anglais qui me donna l'explication suivante : « Vous voyez bien que les deux personnages de ce tableau n'ont pas une conduite correcte. Regardez la main de cette belle personne dont les cheveux vous semblent trop ardens. Vous observerez qu'elle n'a pas d'anneau de mariage ; donc elle n'est pas mariée. On lui passe un bras autour de la taille ; donc elle a un amant. Elle chante une mélodie de Moore que vous devriez savoir par cœur, et dont vous liriez facilement le titre si vous vous retourniez la tête en bas et les pieds en haut. Or ce titre vous avertirait qu'au troisième couplet cette infortunée trouve une allusion à la fausse position où elle se trouve, et cette allusion la suffoque au milieu de la roulade commencée. C'est alors que la conscience se réveille, et c'est là ce qu'a exprimé M. Hunt. — Et le chat ? demandai-je. — Le chat est tout à la fois un épisode intéressant et un mythe moral. Il représente les mau-

vais instincts, et le serin l'innocence, deux emblèmes très bien choisis. »

Je me suis arrêté à ce tableau d'abord parce qu'il a des qualités d'exécution remarquables, puis parce qu'il peut donner une idée assez juste des tendances des préraphaélites : habitudes méditatives, goût pour la recherche, prétention à la profondeur, mêlés à beaucoup d'inexpérience. La fréquentation des gens de lettres leur a été funeste, à ce que je crois, car c'est après avoir composé dans leur tête un roman ou un poème qu'ils prennent leurs pinceaux. Une plume vaudrait mieux peut-être pour exprimer leurs idées. J'ajouterai toutefois qu'il serait souverainement injuste de considérer la confusion que font souvent les préraphaélites entre les attributions de l'art du dessin et celles de la littérature comme une erreur inhérente à leur doctrine même. Au fond, dans la première ferveur de leur enthousiasme, ils veulent tout embrasser; une seule gloire ne leur suffirait pas, et comme si les difficultés de leur art n'offraient pas des obstacles assez considérables pour l'ardeur qui les anime, ils en cherchent d'autres sur un terrain où ils ne devraient pas s'égarer.

L'exécution de leurs ouvrages témoigne de la même audace et du même mépris pour les erremens de leurs devanciers. Ils rougiraient de suivre l'exemple des anciens maîtres, qui, pénétrés de l'insuffisance de leurs ressources, ont tourné les difficultés réellement insurmontables. Savoir *choisir*

dans la nature ce qu'il faut imiter est assurément le grand problème de l'art, du moins c'est à le résoudre que se sont appliqués de tout temps les maîtres qui ont laissé une renommée durable. Si vous me montrez tout *à la fois*, je ne verrai pas grand'chose. Si vous avez l'art de diriger mon attention, vous dirigerez aussi probablement mes impressions. Appelez cet art une ruse, une tricherie, qu'importe? Elle est fort légitime, et d'ailleurs le résultat que l'artiste obtient par un calcul habile, c'est ce qui arrive continuellement dans la réalité. Lorsque l'attention est fortement excitée, elle se concentre sur un seul objet. Un homme a rencontré sa maîtresse au bal; il a vu le plus imperceptible sourire de ses lèvres, le plus rapide clignement de ses paupières, et il ne pourra pas dire peut-être quelle était la couleur de sa robe. Toute son attention s'est portée sur sa figure. Au contraire, un indifférent aura remarqué tous les détails de sa toilette, et n'aura saisi aucun des regards échangés avec son amant. Pourquoi le grand artiste n'aurait-il pas le droit de commander l'attention du spectateur et de lui signaler les traits principaux de sa composition?

Cet art de diriger l'attention s'apprend ou se devine comme tant d'autres, et les moyens sont aussi variés que puissans. Les lignes de *rappel*, la distribution de la lumière et de l'ombre, les oppositions ou les harmonies de couleurs, voilà les ressources dont le peintre peut disposer très légitimement. On

ne peut se placer devant la *Transfiguration* sans que les regards ne se tournent tout d'abord vers le principal personnage de la scène, qui pourtant est dans un plan de retraite. Les professeurs vous expliqueront que les bras étendus des deux apôtres, à gauche du spectateur, forment une ligne de rappel oblique que l'œil suit involontairement jusqu'à la figure du Christ. Ils vous feront voir du côté opposé une autre ligne conduisant au même point. Enfin ils vous feront remarquer que les couleurs vives répandues dans la direction de ces mêmes lignes et tranchant sur un fond sombre ou d'un ton rompu ajoutent encore à cet effet, de façon que, sans s'en douter, le spectateur examine le tableau précisément de la façon dont le peintre l'a conçu. Pour arriver à ce résultat, il est bien entendu que l'art même doit se cacher, car, dès qu'il se montre, le spectateur ne porte plus son attention sur l'œuvre qu'on lui présente, mais sur les moyens employés par l'artiste.

Aucune palette n'offre de couleurs assez vives pour rendre l'éclat d'un corps frappé par une lumière comme celle du soleil. Cependant Claude Lorrain a osé représenter le soleil lui-même, et il y est parvenu avec un disque de jaune de Naples. Si l'on isole ce disque, ce n'est plus le soleil, mais un rond jaune assez terne. Le peintre a eu le merveilleux talent de conserver dans son tableau les rapports de tons existans entre les différens objets éclairés par le véritable soleil. Partant de ce disque jaune comme

de la lumière la plus vive que pût lui fournir la peinture à l'huile, il a exprimé les différens degrés d'ombre et de lumière de la manière la plus exacte, mais toutefois en exagérant l'intensité des ombres, afin qu'elles conservassent leur relation avec le point qui sur sa toile était le plus lumineux. Ce calcul du peintre peut se comparer à celui du musicien qui transpose un air. Nous reconnaissons un air transposé, non point aux notes, qui sont différentes de celles que nous avons entendues d'abord, mais en retrouvant les mêmes intervalles et les mêmes gradations entre d'autres notes.

Tous ces artifices, qu'autrefois on étudiait et qu'on admirait dans les maîtres, sont répudiés par les préraphaélites comme des mensonges. « Il faut, disent-ils, être vrai ou succomber à la peine. » Tout ce que l'œil voit, il faut que la main le reproduise franchement, simplement ; la nature ne saurait avoir tort, ni l'artiste qui la copie avec fidélité. Aussi l'*effet* est-il proscrit par eux comme un arrangement, comme une convention contraire à la vérité. Plusieurs de ces jeunes artistes travaillent en plein air pour éviter, disent-ils, les ombres factices. Le résultat de cet amour de la vérité est toujours fatal dans la pratique. Lutter contre la nature, c'est s'attaquer à un rival trop redoutable, et l'impuissance humaine termine bientôt le combat. En cherchant à rendre la lumière, les préraphaélites rencontrent la crudité des tons ; leur composition est confuse de

peur de tomber dans l'arrangement calculé ; enfin la conscience à rendre tout ce qu'ils voient les entraîne à exagérer l'importance des accessoires, et même à les faire prévaloir sur les objets principaux, car l'attention se porte naturellement sur ce qui est rendu avec le plus d'exactitude, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'habile ou inhabile, un artiste imitera toujours mieux ou moins mal la matière inerte qu'un être animé.

Tous ces défauts, en dernière analyse, se réduisent à un seul, l'inexpérience. Très probablement, avec le temps, avec le succès, le rigorisme que prêchent les novateurs se relâchera quelque peu. Les exagérations puritaines n'ont qu'un temps, celui de la lutte. Nos romantiques, qui traitaient Racine de ganache, lui ont fait amende honorable dès qu'on leur a concédé que Shakespeare était un grand génie, et je ne désespère pas de voir un jour les préraphaélites admirer Raphaël.

Quelque chose restera de leur levée de boucliers qui vaudra peut-être encore mieux que leurs œuvres, c'est la rénovation du système d'études en Angleterre. Le dessin, très longtemps négligé, est remis en honneur, et dès lors il va donner une base solide à l'éducation. Sans doute il n'est aucun système qui puisse former de grands artistes : leur apparition est toujours un accident ; mais il est d'une haute importance qu'un système faux ne soit pas établi *a priori* pour détourner de la bonne voie ceux qui

sont appelés par leur vocation à la parcourir avec gloire.

L'étude sérieuse du dessin a d'ailleurs des conséquences considérables et d'une importance que j'appellerais volontiers politique. En se généralisant, elle apporte des ressources nouvelles à l'industrie et contribue puissamment à son essor. La connaissance du dessin, si elle ne devait mener qu'à la pratique des beaux-arts, ne serait véritablement utile qu'à un bien petit nombre d'hommes, tout au plus à quelques privilégiés de la nature, doués d'un talent hors ligne. En revanche, elle trouve un emploi certain dans l'exercice d'une foule de professions industrielles. C'est à l'heureuse facilité avec laquelle on peut se livrer en France à l'étude du dessin que notre industrie doit sa faveur sur les marchés de l'Europe. Nos ouvriers ne sont ni plus actifs, ni plus adroits que les Allemands ou les Anglais ; mais pour l'exécution de tout objet où l'art et le goût ont une certaine importance, ils obtiennent une supériorité marquée. Il ne faut point s'en étonner. On vit en France dans une atmosphère d'art ; il n'y a guère de ville qui n'ait son école de dessin, son musée, son église ornée de tableaux ; les lithographies, les statuettes, courent les rues. A moins de fermer les yeux en marchant, il est difficile de ne pas retenir quelque chose de ce qu'on voit. Sans doute un pareil enseignement est en réalité fort insuffisant, mais il prépare à une étude plus sérieuse, il en donne le

goût. Il y a en France tant de dessinateurs dans toutes les professions, que le général Carbuccia trouvait dans ses soldats une foule d'artistes pour copier les monumens antiques qu'il découvrait en Algérie dans ses expéditions.

Il n'en est point encore de même en Angleterre, mais je ne doute pas que d'ici à quelques années il ne s'opère une révolution complète, grâce aux mesures habiles prises pour répandre l'instruction dans toutes les classes, et surtout parmi les ouvriers des grandes villes manufacturières. L'administration s'occupe maintenant avec la plus grande sollicitude de diriger ce mouvement, et une aristocratie riche et intelligente la seconde par des souscriptions et des encouragemens de tout genre.

Il est beau de donner de l'argent pour faire fleurir les arts, mais il est encore plus beau et plus difficile, pour en répandre le goût, de se priver pendant six mois, en faveur du public, d'un tableau précieux, ou d'un meuble rare, qu'on est accoutumé à voir dans sa chambre. C'est cependant ce qu'ont fait un grand nombre d'amateurs cette année en envoyant leurs collections à Manchester. Les manufacturiers de cette ville, qui ont ouvert une exposition à leurs frais, ont espéré que leurs ouvriers y apprendraient quelque chose, précisément ce quelque chose qui leur manque. La dépense sera peut-être de deux millions. Bien des gens diront que si l'on eût employé la moitié de cette somme à

payer des maîtres de dessin, on eût marché plus directement au but. Cela peut être. Cependant il ne suffit pas d'ouvrir une école, il faut donner encore l'envie d'y entrer et de s'y instruire. Si la vue des objets d'art si variés exposés à Manchester a vivement frappé la population de cette immense ville, il est possible que l'envie d'apprendre le dessin y devienne endémique, et alors les deux millions n'auront pas été mal employés.

Il faut en dire autant de l'exposition permanente de Sydenham. Sans doute on a fait de grandes dépenses pour élever ces modèles en plâtre de monumens de tous les pays et de toutes les époques ; mais plusieurs millions d'hommes ont vu la reproduction si exacte de l'Alhambra, d'un temple égyptien, d'une maison grecque. Je suis fort trompé si la vue des excellentes copies de M. Owen Jones n'a pas fait étudier le dessin et l'architecture à maint jeune garçon qui ne s'en serait jamais avisé avant d'aller à Sydenham. Pour donner le goût de l'art à une nation. Il faut que l'art prenne place dans toutes ses fêtes, dans toutes ses solennités. Il faut qu'elle s'y habitue, qu'elle le respecte longtemps avant de parvenir à l'aimer et à le cultiver pour le seul plaisir qu'elle y trouvera. Pourquoi le goût de la musique est-il si répandu en Allemagne ? C'est que la musique est associée à une foule d'amusements et d'actions de la vie où dans d'autres pays elle n'a aucune part. A Vienne, par exemple, on ne peut entrer dans un

jardin public sans y trouver un orchestre excellent. Vous allez dans un restaurant manger du veau aux pruneaux; cinq ou six musiciens bohémiens vous jouent admirablement des walses de Strauss pour quelques kreutzers. On me dira peut-être que mon raisonnement est vicieux, que je prends l'effet pour la cause, et qu'il n'y a tant de musiciens en Allemagne que parce que le peuple a un goût inné pour la musique. Je répondrai qu'un Français et un Anglais, — et je cite ces deux nations comme ayant les oreilles les plus racornies de l'Europe, — ne passeront pas quelques années en Allemagne sans y devenir dilettanti bon gré mal gré. Je ne pense pas que les Grecs fussent particulièrement appelés par la nature à être des sculpteurs, ou, ce qui revient au même, ils avaient probablement une aptitude à exceller en toute chose. Leur religion sans doute multipliait les statues et les bas-reliefs; mais les premiers simulacres des dieux et des héros furent de vilaines gaînes surmontées de têtes passablement grotesques. On les perfectionna bien vite, et l'on en couvrit les places publiques. Des hommes de génie donnèrent le branle, et toute la nation devint artiste, ou du moins acquit du discernement et du goût. Les Romains, avant de piller la Grèce, étaient des ignorants et des *bourgeois*, comme on s'exprime dans les ateliers. Leur consul disait à ses intendants militaires que s'ils lui cassaient une statue de Phidias, ils seraient obligés d'en fournir une autre de même marbre et

de même dimension. Ces ignorans, à force de voler des chefs-d'œuvre, finirent par en comprendre le mérite, et ne les imitèrent pas trop mal.

Au reste, les exhibitions ne sont pas les seuls moyens employés pour propager le goût des arts en Angleterre, et l'enseignement pratique a pris un grand développement depuis quelques années. Il existe aujourd'hui des écoles publiques de dessin dans la plupart des villes du Royaume-Uni, et toutes ensemble comptent 34,000 élèves. Cette année, j'ai assisté à l'ouverture d'un établissement nouveau qui doit servir de centre et de modèle à toutes ces écoles et qui me paraît destiné à un brillant avenir. C'est l'école normale de South-Kensington. Elle s'est fondée, comme toutes les institutions de ce genre en Angleterre, par une association de particuliers. De plus, le parlement lui est venu en aide, et cette année lui a accordé une subvention de 15,000 livres sterling (400,000 francs). Observons en passant l'excellent système de l'administration anglaise. Très rarement elle alloue un fonds fixe et permanent aux établissements qu'elle prend sous sa protection. En principe, toutes les subventions sont temporaires, et chaque renouvellement est l'occasion d'un examen critique. De la sorte, il est rare que les abus aient une longue durée, et les administrateurs sont tenus de faire des efforts constants pour mériter la faveur du gouvernement.

Le but de l'institution de South-Kensington est de

relier toutes les écoles de dessin des trois royaumes à un centre commun, de former des maîtres pour ces écoles, et de répandre, par tous les moyens possibles, l'enseignement du dessin et des mathématiques. L'école de Kensington n'a pas la prétention de former des artistes ; l'Académie royale des beaux-arts a cette attribution. A Kensington, on veut seulement instruire des artisans dans tout ce qu'il leur est nécessaire de savoir pour les applications si nombreuses des arts à l'industrie.

J'ai sous les yeux le règlement de l'école, qui m'a paru rédigé avec les vues les plus sages et les plus pratiques. Les élèves y sont admis moyennant une très légère rétribution. Selon beaucoup de personnes compétentes, ce système est préférable à un enseignement gratuit, attendu que d'une part les artisans, parmi lesquels surtout se recrutent les élèves, n'ont jamais une très haute opinion d'une instruction qui se donne pour rien, et d'un autre côté la petite dépense qu'ils sont obligés de faire les excite à travailler pour ne pas perdre leur argent. A ce sujet, on m'a conté que le gouvernement, voulant naturaliser dans le pays une certaine race de moutons, avait distribué gratis un grand nombre de béliers à des fermiers qui s'empressèrent d'en faire des côtelettes. Plus tard, instruit par l'expérience, au lieu de donner ses bêtes, le gouvernement les vendit, et alors ce fut à qui voudrait en avoir.

Remarquons d'ailleurs qu'à Kensington, dès qu'un

élève montre des dispositions, on le dispense de payer la modique rétribution mensuelle exigée à son entrée dans l'école. Bien plus, à mesure qu'il fait des progrès, il obtient de petites récompenses pécuniaires, et enfin, lorsqu'il est en état de devenir répétiteur, il reçoit un traitement fixe qui lui permet d'achever ses études sans être à charge à sa famille. Ce point est des plus importants, car il est très ordinaire que des ouvriers pauvres retirent leurs enfants de l'école dès qu'ils sont assez âgés ou assez forts pour gagner leur journée et entrer dans une manufacture, c'est-à-dire au moment où ils profitaient le mieux de leurs études.

Les administrateurs de l'école normale s'occupent de leurs élèves même après leur sortie de l'établissement. Ils leur délivrent des brevets de capacité, leur procurent des places de professeurs dans des écoles, les recommandent à des manufacturiers, et, par exception, les aident dans leur carrière d'artiste, s'ils les y croient appelés par une véritable vocation. Dans un pays comme l'Angleterre, où les recommandations ne se prodiguent pas, et où elles ouvrent toutes les carrières, le témoignage des administrateurs de Kensington assure l'avenir de celui qui en est l'objet.

Ce n'est pas seulement en procurant des professeurs aux autres écoles que l'institution de Kensington justifie son titre d'école normale. Elle dispose d'un matériel comme d'un personnel. Elle possède

un grand dépôt de tous les objets qui servent à dessiner, qu'elle achète au meilleur marché possible, attendu qu'elle offre aux fournisseurs l'avantage d'un débit considérable et certain, et ce qu'elle a acheté en gros, elle le revend en détail, sans bénéfice, aux écoles secondaires. J'ai vu les tables à dessiner, les passe-partout, les étuis de mathématiques, etc.; tous ces objets sont d'une excellente qualité, fabriqués sur un patron uniforme, après que l'expérience a constaté les avantages de telle ou telle disposition. Toute école de dessin qui s'établit n'a rien de mieux à faire que de s'adresser à Kensington pour acquérir son mobilier. Là, point de tâtonnements, d'erreurs ni de faux frais. On est sûr d'avoir à bon marché tout ce qui est véritablement utile.

Même système pour les modèles gravés, les bosses, les moulages de toute espèce. L'école de Kensington possède une immense collection de moulages d'ornementation tirés de monumens de tous les temps et de tous les pays. J'ai reconnu un fort grand nombre de plâtres estampés d'après nos édifices du moyen âge et de la renaissance, et je me suis rappelé tristement qu'en France nous serions fort embarrassés pour nous en procurer de semblables[1].

1. Il existe cependant de vastes dépôts de moulages au Louvre et surtout à l'École des Beaux-Arts à Paris; mais ces derniers ne peuvent servir à l'étude, faute de place pour les disposer. Cet état de choses va cesser. M. le ministre d'état, frappé de voir tant de richesses improductives, a obtenu qu'une partie des terrains vacans sur le quai Malaquais, entre la rue Bonaparte et la rue des

En entrant dans les vastes galeries de Kensington, on peut se croire dans un immense bazar, et il est souvent assez difficile de deviner d'abord pourquoi tel ou tel objet se trouve dans une école de dessin. J'admire ces nombreux fragments d'architecture moulés sur des monuments antiques ou du moyen âge: mais je ne m'explique pas aussi bien ces armoires remplies de curiosités orientales, de poteries chinoises, de verres de Venise, de porcelaines de Saxe et de Sèvres, à côté de vases étrusques et de faïences italiennes, encore moins des oiseaux empaillés, des étoffes de l'Inde, et mille objets qui sembleraient plus à leur place dans la collection d'un antiquaire, ou même dans la boutique d'un brocanteur. Tout cela cependant a sa raison d'être, et fournit l'occasion d'enseignements utiles. Ce tapis de Perse, par exemple, mérite d'être étudié sous le rapport de la combinaison des couleurs, et plus d'un artiste pourrait faire son profit de l'expérience ou de l'instinct qui a guidé le tapissier d'Ispahan. La nature, ouvrière bien autrement habile, qui nuança les plumes de cet oiseau d'Amérique, en remontrerait aux coloristes flamands ou vénitiens. Je dois ajouter que presque toute la collection de *curiosités* provient de dons gratuits faits à l'établissement.

Saints-Pères, fût cédée à l'École des Beaux-Arts. On y bâtit de grandes salles destinées à recevoir les bosses et les fragmens moulés. C'est à mon avis un service considérable rendu aux arts et à l'archéologie. Je ne doute pas que dès que cette collection sera visitée, elle n'acquière très rapidement une grande importance.

On ne peut rien refuser, et en somme les choses utiles arrivent en bien plus grand nombre que les inutiles.

Les leçons s'adressant surtout à des industriels, on sent que tout objet dont la forme ou la couleur peut être modifiée par le goût offre matière à une dissertation. En présence de produits d'arts étrangers ou perdus, le professeur exerce l'intelligence des élèves en leur faisant remarquer les qualités et les défauts de chaque chose. Cela ressemble à la clinique dans les hôpitaux, et à mon avis ces leçons péripatétiques ne sont pas à dédaigner. J'ai été charmé pour ma part de courtes explications données au sujet de quelques vases de verre à l'auditoire, qui semblait intéressé et qui saisissait avec promptitude toutes les observations du professeur. Il commençait par faire remarquer la nature de la matière employée, ses qualités intrinsèques, sa transparence, sa limpidité, sa force de résistance, sa ductilité, etc. Il passait à l'emploi que le verre pouvait recevoir, puis à la forme la plus propre à telle ou telle destination. Cette carafe est fort convenable; le liquide s'en échappe facilement, on la manie commodément. Cette autre carafe a un goulot dont la courbe est mal calculée, aussi le liquide s'en échappe irrégulièrement. Venait enfin l'ornementation. Tel vase d'une forme d'ailleurs excellente pour sa destination a reçu des ornements bien appropriés. Tel autre a gagné en richesse, mais a perdu le mérite de la com-

modité. Il y a dans tous les arts une grand part pour le raisonnement; le goût même n'en est pas tout à fait indépendant, et il est rare qu'une faute grossière de goût ne soit pas une faute de logique. Je suis persuadé que si la langue des arts était perfectionnée, il serait possible de pousser encore beaucoup plus loin la puissance du raisonnement en matière d'art[1]. Quoi qu'il en soit, si l'on se rappelle que le but de l'école est de former des ouvriers-artistes et des ornemanistes, on comprendra facilement combien ces entretiens sont profitables.

Les élèves des mêmes classes concourent fréquemment pour des prix d'émulation, qui pour la plupart sont des objets utiles pour leurs études, comme des étuis de mathématiques, des couleurs et des pinceaux, etc. Tantôt il s'agit de copier une bosse, un ornement d'architecture, des fleurs; quelques-uns

1. Notre langue est assez riche pour exprimer les nuances des couleurs en combinant des adjectifs deux à deux, trois à trois. Ainsi on dit bleu céleste, bleu verdâtre clair, bleu céladon foncé, etc. Toutefois chacune de ces teintes peut se subdiviser en une infinité de teintes innomées que l'œil apprécie très facilement. En ce qui concerne les formes, la langue est beaucoup plus pauvre. On désigne, par exemple, sous le même nom de *nez aquilin* le nez d'un empereur romain et celui d'un roi d'Assyrie, et sur ce seul trait, qui n'a pourtant qu'un même nom, on peut reconnaître parfaitement une différence notable de race. La courbe décrite par la moulure du chapiteau dorique s'appelle *quart de rond*, mais elle n'est pas en réalité le quart d'un cercle. L'œil distingue parfaitement la courbe sévère d'un chapiteau de Pæstum et la courbe plus gracieuse d'un chapiteau du temple de Thésée; mais le moyen d'exprimer en mots la différence qui existe entre ces deux formes? Voir un essai de nomenclature très remarquable dans l'ouvrage de M. Ziegler : *Études céramographiques*.

dessinent d'après le modèle vivant. On leur propose aussi quelques problèmes à résoudre, comme de tracer le patron d'un tapis, de composer une ornementation pour un vase, ou pour des carreaux de terre émaillée. J'ai examiné avec beaucoup d'intérêt les dessins qui avaient remporté des prix et qui restent quelque temps exposés dans l'école, surtout les petites compositions dont je viens de parler. Elles témoignent souvent de beaucoup d'imagination de la part des auteurs, mais souvent aussi elles ont une étrangeté qui surprend et qu'on ne trouve qu'en Angleterre. Il est vrai que nous autres Français nous sommes peut-être plus sensibles que d'autres à ce défaut, parce que nous sommes habitués à une certaine régularité classique par tout ce qui nous entoure. Rien de semblable en Angleterre. Il n'y a jamais eu parmi les artistes de ce pays des classiques et des romantiques, et à notre grand scandale les professeurs font étudier à leurs élèves tantôt le Parthénon, tantôt une église gothique, voire une mosquée arabe. On s'aperçoit que l'instruction qui se donne à Kensington n'a pas un style de préférence : elle est éclectique. Sans doute tous les styles ont leurs beautés propres ; mais il serait bon, ce me semble, d'apprendre de bonne heure aux jeunes gens qu'il y a des rapports nécessaires entre certaines formes, entre certains motifs d'ornemens, qu'on ne doit pas intervertir ces rapports sous peine de tomber dans le grotesque. Le clocher de *Langham-*

Place, au bout de *Regent-Street*, qui présente un petit temple rond, copié sur celui de Vesta, surmonté d'une flèche aiguë, est un exemple de cette confusion ridicule. En le voyant, les partisans du style classique et du style gothique détournent la tête avec la même horreur.

Il est infiniment plus facile de signaler les erreurs de jeunes gens qui débutent que de faire remarquer toute la sage prévoyance qui a présidé à la fondation de l'établissement de Kensington. Je ne sais même pas si cette absence de tout système ne vaut pas mieux, en dernière analyse, qu'un enseignement trop exclusif comme le nôtre. S'il s'agissait de former des peintres, des sculpteurs, des architectes, la question pourrait sans doute être débattue : à Kensington, on ne vise pas si haut ; on prépare à l'industrie des auxiliaires, et dans ce cas il me semble que l'éclectisme est de rigueur en matière d'enseignement. Dans mon opinion, l'artiste qui rend le plus grand service à l'industrie est celui qui raisonne le plus juste et qui a le plus d'imagination. Le raisonnement le conduit à trouver des choses utiles, à satisfaire des besoins reconnus, à en créer même, et peut-être encore à plaire à ses contemporains. L'imagination lui fournit les moyens de se concilier la faveur du despote qui règne sur l'industrie, c'est-à-dire la mode, bien plus, de le diriger. Or on ne donne pas de l'imagination, et il n'y a pas de professeur qui l'enseigne. Tout au plus peut-on l'exciter par la

variété des objets qu'on lui présente. C'est justement ce que l'on fait à Kensington; de plus on meuble la mémoire. Je ne doute pas que l'élève qui a dessiné les arabesques de l'Alhambra, les frises du temple de Minerve Poliade, les chapiteaux historiés d'une église romane et la façade d'une église gothique, ne devienne un meilleur ornemaniste que celui qui a passé son temps à copier et recopier toutes les moulures de l'architecture classique. Le premier a sur le second l'avantage d'un homme qui parle plusieurs langues. Peut-être n'est-il pas en état d'écrire un ouvrage correct, mais il sera moins embarrassé dans la vie et se tirera d'affaire en voyage.

Je n'ai pas le don de prédire, mais j'ai la ferme conviction que tant d'efforts, de soins et de dépenses doivent porter leurs fruits et opérer une transformation dans l'industrie anglaise. Grâce à leurs immenses capitaux, à leur caractère à la fois prudent et aventureux, à la perfection de leurs machines et à leurs nombreux débouchés, on dit que les Anglais fabriquent à meilleur marché que nous. Que deviendront nos produits dès que pour le goût nous n'aurons plus une supériorité incontestable? Cette perspective doit, ce me semble, attirer l'attention sérieuse du gouvernement et l'engager à redoubler d'efforts pour conserver à la France le rang qui lui appartient dans les arts aussi bien que dans la politique. Notre nation d'ailleurs est si heureusement

organisée, que ce qui coûterait ailleurs beaucoup de peine et de temps s'improvise en quelque sorte parmi nous. Quelles sont les mesures qui peuvent maintenir la France dans la position qu'elle occupe encore aujourd'hui? Il est facile de les indiquer : rendre l'enseignement plus varié et peut-être moins exclusif, multiplier les écoles de dessin, compléter nos collections publiques, conserver avec soin les trésors que nous possédons, renvoyer à la province un peu de cette activité qui se concentre à Paris. Tout cela sans doute ne se peut faire sans dépense ; mais l'argent que nous demandons ne doit-il pas être placé à gros intérêt?

IX

Considérations sur les applications de l'art a l'industrie a l'Exposition universelle

(*Exposition de Londres, Rapport du jury,* classe XXX, Ameublement et Décoration, section I, 11 juin 1862)

L'Exposition de 1862 a sans doute de quoi flatter notre amour-propre national. Dans toutes les branches de l'industrie où les arts du dessin exercent une influence considérable, la France s'est montrée au premier rang, et ses produits ont obtenu une faveur décidée. Il ne faudrait pas, cependant, se faire illusion ni s'endormir dans une sécurité trompeuse. Nous ne devons pas considérer seulement la situation de notre industrie, nous devons étudier celle de l'industrie étrangère ; nous avons à rechercher encore dans quels rapports ces industries étaient naguère, dans quels rapports elles se trouvent aujourd'hui.

Depuis l'Exposition universelle de 1851, et même depuis celle de 1855, des progrès immenses ont eu lieu dans toute l'Europe, et bien que nous ne soyons pas demeurés stationnaires, nous ne pouvons nous dissimuler que l'avance que nous avions prise a

diminué, qu'elle tend même à s'effacer. Au milieu des succès obtenus par nos fabricants, c'est un devoir pour nous de leur rappeler qu'une défaite est possible, qu'elle serait même à prévoir dans un avenir peu éloigné si, dès à présent, ils ne faisaient pas tous leurs efforts pour conserver une supériorité qu'on ne garde qu'à la condition de se perfectionner sans cesse. L'industrie anglaise, en particulier, très-arriérée au point de vue de l'art lors de l'Exposition de 1851, a fait depuis dix ans des progrès prodigieux, et si elle continuait à marcher du même pas, nous pourrions être bientôt dépassés.

Cette situation nous paraît mériter l'attention la plus sérieuse de la part du gouvernement et des industriels français. Nous nous proposons d'en étudier les causes et d'y chercher des remèdes.

Pour apprécier exactement l'influence de l'art sur les industries qui ont besoin de son concours, nous devons rappeler quelques faits bien constatés; ils nous fourniront une sorte de règle critique pour juger de l'avenir par les souvenirs du passé.

Il ne peut être douteux pour quiconque a étudié l'histoire des beaux-arts, qu'à toutes les époques où de grands maîtres ont fleuri et fondé des écoles illustres, l'industrie n'ait pris en même temps un essor nouveau et considérable. L'influence la plus heureuse s'est étendue à tous les produits manufacturés susceptibles de recevoir une ornementation. En Grèce la fabrication des vases, des meubles et des tissus a

été portée au plus haut point de perfection, précisément à l'époque où l'architecture, la peinture et la sculpture brillaient du plus vif éclat. Au moyen âge, du XIIIe au XIVe siècle, la céramique, la serrurerie, l'ébénisterie ont été traitées avec le plus grand succès, en même temps que s'élevaient nos splendides cathédrales gothiques. Le même phénomène s'est renouvelé à l'époque de la Renaissance : les faïences de Gubbio et de Faenza, les meubles sculptés ou incrustés, les armures damasquinées, les reliures gaufrées ou dorées, tant de choses belles et ingénieuses qu'on admire et qu'on prend aujourd'hui pour modèles, se sont produites alors que Léonard de Vinci, Raphaël et tant de maître illustres faisaient fleurir les branches les plus élevées de l'art.

En rapprochant ces trois exemples, tirés d'époques si différentes, à ne considérer que l'état des mœurs et la constitution de la société, on en déduira cette loi générale : *qu'il existe une relation intime entre toutes les parties de l'art, et que partout où surgit un grand artiste se forment des ouvriers habiles et intelligents*. Là, en effet, où coule un grand fleuve il est facile de creuser des canaux d'irrigation, et le courant majestueux qui porte à la mer des vaisseaux de haut bord alimente sans peine une infinité de rigoles répandant partout la fécondité. De Raphaël et de Michel-Ange procède Benvenuto Cellino : le grand peintre, le grand sculpteur ont produit le grand orfèvre. Le génie qui peignit les loges du Vatican se

reflète dans les arabesques tracées sur les plats de Faenza ou les reliures de Florence et de Venise.

Mais les grands artistes ne se manifestent que de loin en loin. Heureux les siècles qui leur ont donné naissance, heureux les peuples qui les comprennent et les honorent! Leur apparition est un mystère qu'on ne peut ni prévoir ni hâter; tout ce qu'on peut faire, c'est de préparer leur développement.

Notre époque est moins inventive que le XIII[e] et le XVI[e] siècles, qui ont laissé tant de chefs-d'œuvre. Aujourd'hui, plus que jamais, l'originalité est chose rare. On reproche, avec quelque raison, une grande stérilité de conception aux architectes, aux peintres, aux sculpteurs, à tous les artistes de l'époque moderne, et ce défaut se trouve non moins marqué dans les applications de l'art à l'industrie. La tête souffre, les membres doivent souffrir. En revanche, le talent d'imiter est partout en progrès aujourd'hui. On observe mieux, on étudie plus sérieusement, surtout on recherche avec plus de curiosité que jamais les choses belles et originales. Il n'y a plus de culte exclusif pour telle ou telle école, pour tel ou tel style; au contraire, la tendance générale est de tout apprécier avec une impartialité critique; peut-être, et nous le croyons, y a-t-il dans cette impartialité un peu d'indifférence. Quoi qu'il en soit, il en résulte une aptitude singulière à reproduire les formes des objets qu'on a examinés et, pour ainsi dire, analysés sans parti pris. Les tableaux, les sculptures,

les monuments modernes, aussi bien que nos maisons, nos meubles, nos décorations attestent les dispositions éclectiques qui prévalent maintenant en matière d'art. Naguère on se disputait sur le mérite relatif de la forme et de la couleur : l'un n'aimait que Raphaël, un autre n'admirait que Rubens. Artistes et amateurs, également passionnés, donnaient, malgré leurs exagérations, une vie et une activité fécondes à notre école. Aujourd'hui les disputes sur l'art sont à peu près oubliées : on est raisonnable; on admire tout ce qui est beau, mais on admire tout de sang-froid.

L'Exposition universelle de 1862, et particulièrement les produits français, témoignent de cette disposition fâcheuse pour l'art, à qui la passion est nécessaire, et qui languit lorsqu'elle s'éteint. Nous venons de passer en revue notre orfèvrerie, nos porcelaines, nos bronzes, nos meubles, tous les objets susceptibles d'ornementation, et nous nous demandons s'il existe une école française, et quels sont ses caractères. A côté d'un cabinet sculpté, qu'on pourrait prendre pour l'œuvre d'un ébéniste de Venise au XVIe siècle, nous en voyons un autre qui semble avoir été fait pour Mme du Barry. Ils sortent des mêmes ateliers; ils ont été travaillés par les mêmes mains. Il n'est pas rare de voir le même artiste dessiner, pour le même fabricant, tantôt les formes sévères du style étrusque, tantôt les capricieuses fantaisies du siècle dernier. La mode com-

mande, l'art obéit sans protester, car il semble n'avoir plus de conviction.

Ce n'est pas qu'on ne sente le besoin de se soustraire à ces imitations continuelles. On cherche l'originalité, mais avec l'esprit, et elle n'appartient qu'à l'instinct du génie. Quelques tentatives ont eu lieu récemment qui montrent que pour échapper au lieu commun on se jette dans le paradoxe; elles font presque toujours regretter l'imitation servilement exacte. L'Exposition de cette année offre des combinaisons étranges de styles différents rapprochés au hasard, qui ne dénotent, de la part de leurs auteurs, qu'absence d'idées et faute de raisonnement. Entre la forme générale d'un objet et ses détails il y a une relation juste et naturelle qu'on ne saurait troubler impunément. Le dessinateur qui s'aviserait de représenter une plante avec les fleurs ou les fruits d'une autre plante ferait un contre-sens qui choquerait tout œil exercé. Il en est de même du décorateur lorsqu'il accouple bizarrement des motifs empruntés tantôt à l'art grec tantôt à l'art gothique. Le goût et la raison s'offensent de ces associations irréfléchies. On en peut voir quelques exemples burlesques surtout dans les expositions étrangères, même parmi des industriels qui reçoivent une direction archéologique. Il est à regretter que les mêmes écarts se présentent dans l'exposition française, moins fréquents sans doute, moins choquants peut-être, parce que nos artistes et nos ouvriers vivent entourés de

critiques assez intelligents pour les avertir quand ils vont passer les bornes. Toutefois, il nous a paru nécessaire de signaler ces aspirations à une prétendue originalité, et d'avertir nos industriels qu'ils ont tout à perdre en s'y abandonnant.

Patriotisme à part, nous voyons les défauts des étrangers plus facilement que les nôtres, parce qu'ils se présentent à nous sous une forme nouvelle qui provoque notre attention. L'absence du sentiment de la proportion dans la composition nous frappe, en Angleterre, à l'aspect des monuments, des constructions particulières, et dans une foule d'objets d'un usage général. Avouons qu'un défaut du même genre se rencontre dans beaucoup de produits de notre industrie : nous voulons parler surtout de l'emploi inconsidéré d'une matière pour une autre. Rien de plus fréquent à l'Exposition de cette année. Nos fabricants exécutent en métal, par exemple, ce qui avait été dessiné pour être exécuté en bois; et lorsqu'un motif d'ornementation est en vogue, ils le reproduisent indifféremment, sans changement, avec toutes les matières qu'ils mettent en œuvre. Il y a là ignorance ou négligence des principes les plus élémentaires.

On objecte la dépense considérable que les fabricants sont obligés de faire pour obtenir d'excellents modèles et s'assurer la coopération d'artistes. « Il est incertain, disent les manufacturiers, qu'on nous tienne compte du soin extraordinaire que nous aurons

apporté à l'exécution de nos produits. Nous ne sommes pas assurés d'obtenir la vogue, et cependant nous ferions des sacrifices coûteux? » Nous répondrons que c'est la loi commune de l'industrie, et qu'à moins de risquer des avances, on ne peut réaliser des profits considérables. Sans doute, quelquefois on réussit sans talent à séduire le vulgaire et à dérober un succès de mode; mais le public se lasse vite de la médiocrité, et, quelles que soient les exigences d'un artiste de premier ordre, son concours sera toujours pour l'industriel une cause de réputation durable, et même de profit assuré.

Nous sommes loin de prétendre que l'industriel doive abandonner toute direction à l'artiste, et se résigner à n'être plus qu'un bailleur de fonds exposant sa fortune pour la plus grande gloire de l'art. Entre le fabricant et l'artiste, nous voulons qu'il existe un concert intime. Le programme de l'œuvre doit être médité entre eux, aussi bien que les moyens d'exécution. Si l'artiste qui fournit les modèles n'avait pas une connaissance approfondie de tous les procédés matériels de l'exécution, si le fabricant ne le renseignait pas complètement à cet égard, les mécomptes les plus fâcheux en seraient la conséquence inévitable.

Il est regrettable que le gouvernement, dont l'initiative a toujours en France une importance décisive, ne se préoccupe pas assez de protéger et d'encourager cette alliance de l'art le plus élevé avec toutes les

branches de l'industrie. Les occasions ne sont pas rares, et l'on doit s'étonner qu'on n'en profite pas. D'où vient, par exemple, que l'ornementation sculptée sur bois de nos vaisseaux de guerre soit abandonnée à des constructeurs ou des ingénieurs qui n'entendent rien à la sculpture, ou qui, tout au moins, n'ont pas qualité pour choisir un artiste? Assurément nos vaisseaux se battaient aussi bien et n'en naviguaient pas plus mal lorsque le Puget modelait les figures qui décoraient leur proue. Regrettera-t-on l'augmentation de dépense qui peut résulter de l'emploi d'une main habile à l'ornementation de nos vaisseaux? Au nom de l'économie, condamnera-t-on le ministre de la marine à n'employer que des sculpteurs médiocres? Non; la France ne regardera jamais comme une prodigalité les encouragements donnés aux beaux-arts. Enfin, s'il fallait à toute force n'altérer en rien la destination des fonds attribués à la marine, ne serait-il pas possible d'imputer sur le budget des beaux-arts une dépense qui, en définitive, tournerait à leur avantage.

Passons de la marine au département de la guerre. Nous avons deux cents régiments, dont chacun porte dans toutes ses marches une aigle en métal, insigne à la conservation duquel est attaché l'honneur de tous les soldats qui le suivent. Personne, nous le croyons, ne saurait dire qui a fait le modèle des aigles françaises. Il y a grande apparence que c'est quelque fondeur obscur, aidé des conseils d'un com-

mis inconnu. Cela est-il bien digne d'un pays comme la France? Il est vrai que ces aigles sont trop bien gardées pour avoir à craindre l'examen critique des étrangers, mais ne méritent-elles pas d'inspirer un artiste habile? César, qui même au milieu de ses campagnes s'entourait d'œuvres d'art, aimait à voir ses soldats curieux d'orner leurs armures. Pourquoi l'art est-il aujourd'hui presque complètement étranger à l'accoutrement de nos soldats? Nous voudrions que tout, depuis les plaques de shakos et de gibernes jusqu'aux boutons, fût étudié et travaillé comme une œuvre d'art. Albert Dürer ne dédaignait pas de dessiner des armoiries pour des princes de son temps. La France ne manque pas de maîtres renommés qui ne croiraient pas déroger en mettant leurs crayons au service du ministre de la guerre. L'argent qu'on dépenserait ainsi ne serait pas moins utilement employé que celui que l'administration des beaux-arts consacre à des commandes.

L'association des grands artistes à un travail industriel n'a jamais été mieux comprise qu'au XVIe siècle, et les admirables cartons de Hampton Court en offrent aujourd'hui l'exemple le plus intéressant à étudier. La céramique de la Renaissance peut fournir également les enseignements les plus utiles; enfin les vases grecs de la belle époque nous donnent encore les mêmes leçons, et nous montrent clairement la part de l'artiste et celle de l'ouvrier dans un travail commun.

Lorsque Raphaël dessinait pour les tapissiers de la Flandre, il s'est borné à arrêter sa composition par des lignes fermes et magistrales, à indiquer par quelques tons l'harmonie générale du coloris. Il ne croyait pas que des étoffes destinées à couvrir les parois d'un appartement dussent recevoir un travail aussi fin que des tableaux à l'huile ou même que des fresques. Ses dessins, qui devaient être reproduits sur des faïences, n'étaient que des croquis que le peintre fabricant devait interpréter avec les ressources de son industrie. Enfin, les peintres grecs qui dessinaient sur des vases de terre ces compositions simples et savantes, si admirées aujourd'hui, ne prétendaient pas obtenir avec deux tons des effets qui auraient exigé toutes les ressources de la plus riche palette. A ces grandes époques de l'art, le discernement le plus fin variait le travail selon l'importance et la destination des objets. A un objet usuel, vulgaire, on n'eût pas consacré le temps et les soins dus à une œuvre d'art. Aujourd'hui, cette distinction n'est que trop fréquemment méconnue; on apporte plus de soins à l'exécution qu'à la composition, et souvent on prodigue un talent réel pour le seul mérite de la difficulté vaincue.

Pourquoi ne le dirions-nous pas franchement? Malgré les succès qu'ont obtenus à l'Exposition universelle nos manufactures impériales, nous ne pouvons que regretter de les voir engagées dans une voie qui nous paraît pleine de dangers. Voici des

copies merveilleuses d'un tableau du Titien, d'un portrait de Rigaud; mais pourquoi forcer la laine à produire l'effet qu'ont produit des couleurs à l'huile? On se prend à regretter que des ouvriers aussi habiles que ceux des Gobelins n'aient pas eu une tâche moins ingrate. Qu'ils travaillent d'après des cartons, non plus d'après des tableaux, et qu'ils n'oublient jamais le but de leur industrie, qui est la décoration. Un reproche semblable pourrait être adressé à la manufacture de Sèvres pour quelques pièces qui, malgré tout le talent possible, ont cessé d'être des meubles usuels sans devenir des tableaux. Nous nous hâterons d'ajouter que nous applaudissons avec joie à des essais, souvent heureux, tentés depuis peu par les manufactures impériales pour ramener la peinture de décoration à ses attributions légitimes. Tout nous fait espérer que le public encouragera par son approbation ces tentatives, qui n'ont besoin que d'être suivies avec quelque persévérance pour produire les plus heureux résultats.

Nous venons de signaler les défauts qui nous ont frappé dans l'exposition française. Chez les étrangers ils sont encore plus marqués, et ne sont point toujours rachetés, comme chez nous, par des qualités souvent recommandables. L'aptitude des Français dans tous les genres de fabrication où l'art et le goût dominent tient peut-être à une disposition naturelle. Elle a été secondée, si elle n'a pas été

produite, par quatre causes que nous allons énumérer :

1° L'opinion accréditée que la vie d'artiste est une vie de plaisir, qu'elle assure l'indépendance et donne la considération. Telle est l'idée populaire : on remarquera que cette opinion, dont il ne s'agit pas ici de discuter l'exactitude, est précisément celle qui offre les plus vives séductions au caractère français.

2° Les encouragements de la littérature : depuis longtemps un commerce intime existe entre les artistes et les gens de lettres : c'est la presse qui fait les réputations.

3° La facilité des études : presque toutes nos grandes villes ont des écoles de dessin gratuites et des musées ouverts au public. Nos églises remplies de tableaux et de sculptures, ainsi que la plupart des monuments publics, offrent une sorte d'excitation à la culture des arts et du dessin.

4° Les encouragements du gouvernement : bien qu'ils ne soient pas aussi considérables que nous les voudrions, bien que nécessairement ils ne puissent pas toujours être distribués avec tout le discernement désirable, ces encouragements ont, à notre avis, une influence des plus puissantes pour accroître chez nous le nombre des artistes. Les erreurs inévitables de l'administration, aussi bien que ses meilleurs choix, tendent également à ce résultat. Si la vue d'œuvres d'art remarquables éveille le talent encore inconnu à lui-même, les œuvres médiocres

que le gouvernement donne aux églises et aux musées montrent à tous les apprentis d'une école de dessin qu'il n'est pas difficile de mériter l'attention et la faveur de l'administration. Aussi l'ambition d'être artiste est-elle vulgaire en France. C'est peut-être le seul pays où elle se rencontre dans toutes les classes de la société, et il n'est pas rare que des hommes dénués de presque toute éducation classique ne deviennent sculpteurs ou peintres, et n'arrivent même à une réputation méritée. La France est, croyons-nous, le pays qui renferme le plus d'artistes, et nous devons nous en applaudir, et surtout entretenir soigneusement les habitudes et les goûts nationaux qui rendent cette carrière si attrayante. Qu'importe qu'il surgisse une foule de médiocrités, de présomptions ridicules! Le bon sens public en aura bientôt fait justice. D'un autre côté, les revers, les mécomptes d'amour-propre obligeront beaucoup de jeunes gens à renoncer à des illusions impossibles. Contraints de ne plus rêver une gloire difficile, ils chercheront à se créer une existence. L'industrie leur est ouverte, et ils y apporteront une instruction supérieure à celle qui, dans d'autres pays, est jugée suffisante pour le même objet.

Pendant longtemps l'Angleterre n'a possédé aucune des ressources que la France avait en si grande abondance pour l'étude des beaux-arts. Les artistes n'avaient d'encouragement à espérer que de la part de l'aristocratie, et l'aristocratie, prévenue, doutait

que le talent pût se trouver en Angleterre. Il n'y avait pas à Londres de musées publics. Les œuvres d'art, possédées par des particuliers, étaient disséminées dans des châteaux à peu près inaccessibles à l'étude ; enfin il n'y avait que peu d'écoles de dessin, et encore ne s'ouvraient-elles qu'à un petit nombre de privilégiés.

Aujourd'hui cette situation a complètement changé. Il existe en Angleterre des musées publics, et le principal, le British Museum, est un des plus riches de l'Europe. Il renferme les ouvrages les plus beaux et les plus variés de l'art grec. L'aristocratie encourage libéralement l'art national. C'est une coutume maintenant, à laquelle presque personne ne se soustrait, d'exposer au public pendant plusieurs semaines, tous les ans, les tableaux, les statues, les objets d'art de toute espèce qui, autrefois, ne sortaient jamais des collections privées. De nombreuses écoles ont été fondées et dotées avec cette intelligente munificence qui caractérise l'administration anglaise. Enfin, depuis plusieurs années, une révolution dans le goût public a eu lieu, préparée, soutenue par la littérature, qui, de même qu'en France, a pris en main la cause de l'art.

Jusqu'à présent l'école anglaise s'était fait remarquer par le coloris. Le dessin était négligé et la peinture ne s'était guère élevée au-dessus du *genre* et du *portrait*. A présent, des artistes et des littérateurs prêchent avec succès le culte de la forme et la

pureté des contours. Plusieurs peintres se distinguent par la correction du dessin. On appelle les partisans de ce système nouveau les *Pré-Raphaélites*, et bien que leur triomphe ne soit ni décisif, ni même encore assuré, ils ont déjà introduit une réforme considérable en perfectionnant l'étude du dessin, et en accoutumant les artistes à rechercher une exactitude extraordinaire dans l'imitation.

C'est particulièrement en ce qui concerne l'application de l'art à l'industrie que se sont manifestées en Angleterre les améliorations les plus notables et les plus heureuses. Une nouvelle école s'est fondée sur un plan admirablement conçu dans l'intérêt de l'industrie, et ni soins ni dépenses n'ont été épargnés pour la rendre digne de sa mission. Elle est dirigée par un administrateur éminent, M. Cole, aussi ingénieux à lui ouvrir des routes nouvelles qu'infatigable à presser ses progrès. Nous voulons parler de l'école de dessin de South-Kensington, établissement grandiose et qui mériterait une étude spéciale qui en fît ressortir tous les avantages. Les bornes de ce travail ne nous permettent de les noter que très-sommairement.

L'étude du dessin et des mathématiques fait la base de l'instruction donnée aux élèves. On a réuni pour leur usage les modèles les plus autorisés en tout genre, et un vaste musée renferme des plâtres moulés sur les plus célèbres statues, et les plus beaux motifs d'architecture de tous les pays et de toutes

les époques. On s'est appliqué à ne leur offrir, dans tous les genres, que des exemples excellents. Des tableaux de maîtres, des modèles de machines, des plans, des dessins d'architecture, des meubles parfaitement construits, une riche collection d'estampes, une bibliothèque bien choisie et renfermant les meilleurs ouvrages d'art, offrent aux élèves des moyens d'étude aussi nombreux que variés. Sans sortir des bâtiments de South-Kensington on peut se faire une idée exacte de toutes les transformations de l'art. Des professeurs habiles y font des cours, et s'attachent particulièrement à cultiver le goût du beau et de l'utile parmi leurs auditeurs. Rien n'a été négligé pour exciter l'émulation parmi les élèves, et pour les attacher à l'école. Des récompenses graduées sont accordées à tous ceux qui se distinguent, depuis une boîte de crayons jusqu'à une pension suffisante pour leur entretien. Les plus habiles deviennent des répétiteurs, et reçoivent un traitement proportionné aux services qu'ils rendent. Ce n'est pas tout. Au moyen d'un patronage immense dont elle dispose, l'administration de l'école assure à tous ceux qui ont fait preuve d'un talent réel des places lucratives, soit comme professeurs, soit comme dessinateurs attachés à de grands établissement industriels; car l'école de South-Kensington est comme la métropole d'un grand nombre d'institutions analogues créées dans les principales villes du Royaume-Uni. Elle leur envoie des professeurs,

des répétiteurs, des modèles, des plâtres, des livres, des crayons; elle les fournit de tout rapidement et au meilleur marché possible. Elle est en un mot le cœur d'un corps immense qu'elle anime de son activité.

Quelques chiffres en disent plus que de longs détails.

L'école de South-Kensington a été ouverte depuis moins de dix ans :

Les écoles avec lesquelles elle correspond sont aujourd'hui au nombre de quatre-vingt-dix.

Le nombre des élèves qu'elle a formés est, pour tout le Royaume-Uni, de quatre-vingt-onze mille huit cent trente-six.

Quant à l'influence exercée en si peu de temps par cette grande institution, nous admettons pleinement le témoignage de nos collègues les jurés anglais. Questionnés par nous sur les causes auxquelles ils attribuaient les progrès si remarquables cette année dans les produits de leurs manufactures, ils ont tous mis en première ligne les ressources nouvelles ouvertes à l'industrie par l'école de South-Kensington.

Tels sont les rivaux qu'ont rencontrés nos fabricants dans l'Exposition de 1862. Il est impossible de se dissimuler que le mouvement imprimé à l'industrie anglaise n'est pas encore arrivé à son complet développement, et nous devons nous attendre à lui voir faire de nouveaux efforts, des progrès encore plus éclatants. A côté de cette énergie croissante chez les Anglais, nous éprouvons le regret de ren-

contrer chez nous un peu trop de confiance, une sorte d'indifférence et de relâchement, suite assez ordinaire des longs succès. Pourtant la situation est grave, et même menaçante. Elle appelle de prompts remèdes. Nous allons essayer d'indiquer ceux qui nous paraissent les plus efficaces.

Et d'abord, il est évident que ce n'est qu'au prix de sacrifices considérables que nous parviendrons à lutter contre des adversaires qui disposent de grandes ressources, et qui en font l'usage le plus libéral et le plus intelligent toutes les fois qu'il s'agit de la gloire et de la prospérité de leur pays. Au surplus, les dépenses de cette nature ne sont à vrai dire que des placements utiles et d'un produit assuré. Loin d'appauvrir un pays qui les sait faire à propos, elles l'enrichissent en peu de temps. Les Anglais ne l'ignorent pas, et nul peuple n'emploie ses capitaux avec plus de tact et de bonheur dans de vastes entreprises. Sachons les imiter.

On n'a peut-être pas oublié qu'en commençant ce rapport, nous remarquions que les progrès de l'industrie avaient toujours lieu en raison de ceux que fait l'art dans ses branches les plus élevées. Si nous ne nous sommes pas trompé dans cette appréciation que tant d'exemples nous autorisent à considérer comme juste, il suit naturellement que, pour porter la réforme dans l'industrie artistique, le plus sûr moyen c'est de nous occuper de l'enseignement supérieur des beaux-arts. De là sans doute, la réforme descendra naturellement à tous les niveaux.

L'enseignement des beaux-arts est-il en France ce qu'il devrait être? Sans hésiter, nous répondrons par la négative.

Il n'est point tel que l'exigent la grandeur du pays, les dispositions du peuple, les besoins de l'industrie. Si l'on tient compte de ce que la France doit aux beaux-arts pour sa gloire et son bien-être matériel, et, d'un autre côté, de ce que l'administration dépense pour les encourager, on reconnaîtra qu'en semant avec moins de parcimonie on obtiendrait une récolte bien plus abondante.

L'École impériale des beaux-arts de Paris, et celle de Rome, qui est avec la première en relation intime, sont depuis fort longtemps l'objet de critiques nombreuses. De tous les côtés on demande des réformes dans leur enseignement. On ne nie point qu'elles ne soient nécessaires, mais jusqu'à présent personne n'a mis la main à l'ouvrage, et les abus ont subsisté.

On sait que l'École impériale des beaux-arts est administrée par un conseil de professeurs se recrutant entre eux par l'élection. De même que tous les corps électifs, celui-ci tend à conserver ses anciennes traditions. Notre École, il faut bien le dire, n'encourage pas les novateurs. Elle craint un peu les tentatives hardies; on l'accuse même de se complaire dans la routine. A la vérité, elle admet dans son sein les artistes les plus distingués, mais elle ne les crée point, et elle les absorbe plutôt qu'elle ne les prend pour chefs. Elle cède de temps en temps à l'opi-

nion, mais en général elle lui résiste. En un mot, elle manque complètement d'initiative.

Les élèves qui se forment dans son sein ne sont pas longtemps à reconnaître qu'ils risquent de déplaire à leurs juges en s'abandonnant à leurs propres inspirations. Tout naturellement, et pour réussir sûrement, ils s'appliquent à se conformer en tout aux vues et aux goûts de leurs maîtres. Il en résulte qu'un style convenu, entièrement dépourvu d'originalité, passe pour le moyen le plus sûr d'obtenir des succès dans les concours, et comme la limite d'âge à laquelle on peut se présenter dans ces concours est très-étendue, il arrive qu'avec les dispositions naturelles les plus faibles, mais avec de l'assiduité et de la patience, un élève médiocre finit par obtenir par la persévérance le prix qui devrait être réservé au talent seul. Si l'on examine les ouvrages des élèves de l'École et ceux des pensionnaires de Rome, on y remarquera une fâcheuse uniformité dans la conception aussi bien que dans l'exécution. On pourrait les attribuer tous à la même main. N'y a-t-il pas là la preuve d'un vice capital dans l'enseignement?

Divers plans ont été proposés pour introduire des réformes dans l'administration de l'École des beaux-arts. Il ne nous appartient pas de les discuter ici, et nous devons nous borner à les recommander à l'attention du ministre qui a cet établissement dans ses attributions. Il est une réforme cependant que

nous croyons devoir rappeler, parce que, proposée depuis longtemps déjà et adoptée en principe par un des prédécesseurs de M. le ministre d'État actuel, elle n'a jamais reçu même un commencement d'exécution, bien qu'elle n'exige ni changement de personnel ni surcroît de dépense.

On avait demandé que des cours temporaires relatifs aux beaux-arts et à leurs différentes applications fussent ouverts à l'École de Paris pour les élèves qui voudraient les suivre. Des professeurs s'offraient avec toutes les garanties désirables, et ne demandaient aucun traitement. Le champ de l'esthétique est si vaste, qu'en admettant même que dans l'École actuelle on professât toutes les branches de l'enseignement, il n'y avait aucun inconvénient à ce que différents systèmes se produisissent concurremment, et que des hommes qui croiraient avoir quelque chose d'utile ou de neuf à enseigner obtinssent la permission de se faire connaître. Dans le fait, il s'en faut de beaucoup que l'enseignement actuel soit aussi étendu qu'il devrait être, et pour ne citer qu'un exemple entre cent, nous dirons qu'à l'École de peinture il n'y a pas de professeur de peinture et que personne n'explique les procédés techniques des anciens maîtres, pour en faire ressortir les avantages et les inconvénients.

Ce que nous venons de dire sur l'insuffisance des cours à l'École impériale des beaux-arts s'applique à toutes nos écoles secondaires, particulièrement à une des plus nombreuses, qui porte le titre d'École

gratuite de dessin. La place même manque pour ce dernier établissement, qui ne peut recevoir qu'un nombre d'élèves assez restreint. Le manque de modèles, la modicité des encouragements, l'insuffisance des ressources de toute espèce, n'empêchent pas cette école de rendre des services immenses à l'industrie, car le zèle de ses professeurs supplée jusqu'à un certain point à la parcimonie avec laquelle est réglé son budget.

Signaler un tel état de choses à une administration éclairée suffit pour qu'elle prenne les mesures les plus propres à y porter remède; mais il n'y a pas de temps à perdre pour agir. Nous ne pensons pas avoir exagéré la situation. Nous sommes convaincu que nous ne nous sommes fait illusion ni sur les progrès des industries étrangères, ni sur leur remarquable activité qui en garantit de nouveaux. Dans le concours incessant où prennent part toutes les industries de l'Europe, la France a encore l'avantage d'une avance considérable, et elle doit en profiter pour se préparer à de plus grands succès. Nous croyons qu'elle a moins d'efforts à faire qu'aucun autre pays pour maintenir sa supériorité, car nos ouvriers ont tous une sorte d'attrait instinctif pour l'art. Ils l'aiment et se livrent avec plaisir à tous les travaux qui les élèvent à leurs propres yeux. Ce goût, qui ne s'acquiert que très-lentement et qui exige des siècles pour se développer, est heureusement bien acclimaté chez nous; il ne s'agit plus que de le perfectionner par une culture intelligente.

X

Ameublement et décoration

Exposition de Londres, Rapport du jury,
Classe XXX, section II, 11 juin 1862)

Observations générales

Nous nous sommes appliqués, dans un premier rapport fait au nom d'une commission spéciale instituée par M. le président du jury français, à rechercher l'influence exercée par les beaux-arts sur nos industries nationales et sur les industries étrangères. Tout en nous y référant pour ce qui touche à la xxx[e] classe en particulier, il nous reste à apprécier le mérite relatif des exposants français et étrangers. Cette comparaison nous a semblé indispensable pour montrer à nos industriels quels sont les perfectionnements vers lesquels ils doivent tendre, et quels enseignements leur offrent les fabriques étrangères.

Mais, d'abord, qu'il nous soit permis d'exprimer le regret de n'avoir pas vu représenter à l'exposition française plusieurs branches d'industrie dépendant de la classe xxx, et qui sont cependant cultivées avec succès dans notre pays.

Les tentures en cuirs gauffrés et dorés, annoncées

sur le catalogue, n'ont pas été exposées en temps utile.

La menuiserie de décoration, les mosaïques, l'ornementation en pierre sculptée, font absolument défaut dans notre exposition.

La serrurerie appliquée à la décoration monumentale est un genre d'industrie très-avancé en France, et pourtant nous n'avons qu'un seul échantillon à opposer aux nombreux produits de la serrurerie anglaise.

Nous regrettons encore l'absence de toute imitation peinte de marbres et de bois, et de motifs de décoration coloriée sur mur, à fresque, ou par tout autre procédé. Nous constatons avec peine que notre exposition ne contient pas un seul modèle de peinture sur lave, pas un émail de grande dimension, bien qu'à plusieurs reprises des essais en ce genre aient eu lieu à Paris.

Un relieur autrichien, M. Habenicht, a obtenu une récompense pour ses cuirs gauffrés servant de tenture. Il est le seul exposant de pareils produits, l'exécution en est satifaisante.

Les Italiens, et surtout les Romains, ont été longtemps en possession exclusive de la peinture en mosaïque; aujourd'hui ils ont trouvé des rivaux dans le Nord. La manufacture impériale de verrerie de Saint-Pétersbourg a exposé une grande mosaïque en verre qui ne le cède pas aux meilleurs ouvrages exécutés en Italie au XVIIe siècle.

C'est encore la Russie qui dispute à l'Italie le prix pour les incrustations en pierre dure. La manufacture de Peterhof nous a paru l'emporter sur la manufacture royale de Florence pour la beauté et la variété de ses pierres colorées. Ce succès est dû principalement à l'emploi de minéraux admirables tirés de la Sibérie, entre autres la néphrite, qui fournit des tons de vert excellents.

Un Italien, M. Salviati, a exposé des mosaïques dans le style byzantin, d'une exécution moins fine, mais plus propre à l'ornementation des grands édifices que les mosaïques dites *romaines*. Nous voudrions que cet art s'introduisît en France, où nous pensons qu'il pourrait être appliqué merveilleusement à la décoration de certaines églises: nous croyons que la pratique n'en est pas difficile. M. Salviati nous paraît avoir complètement réussi à rendre l'or inaltérable, en le renfermant entre deux couches de verre. Au moyen du même procédé il fait des moulures qui conservent toujours leur éclat.

Nous avons remarqué dans l'exposition anglaise de magnifiques ouvrages de serrurerie, des grilles, des pentures, des ferrures de toute espèce. La plupart de ces objets, destinés à des églises, sont commandés ou inspirés par une société d'archéologues qui s'appliquent à remettre en honneur les arts du moyen âge. La sculpture sur pierre et sur bois, la menuiserie, l'ébénisterie, et jusqu'à la broderie à l'aiguille, sont encouragées par cette société. Les produits exposés par ses soins, et qui remplissent

une cour séparée, témoignent d'une assez grande habileté d'exécution, mais le goût et l'exactitude même des imitations sont quelquefois contestables. Quoi qu'il en soit, la Société *ecclésiologique*[1] a déterminé en Angleterre un mouvement industriel très-remarquable; elle a formé des ouvriers habiles, et dispose du concours d'artistes très-intelligents. Il nous eût été facile d'opposer aux produits de la Société ecclésiologique quelques-uns des travaux de restauration exécutés sous la direction des architectes attachés à l'administration des monuments historiques, et nous n'hésitons pas à affirmer que la comparaison ne nous eût pas été défavorable.

1. La Société ecclésiologique a été fondée en 1839 dans l'Université de Cambridge sous le titre de *Cambridge Camden Society*, pour l'étude de l'architecture et de l'art religieux dans ses rapports avec l'Église anglicane. Quelques étudiants, en tête desquels se trouvaient MM. Neale et Webb, prirent l'initiative de ce mouvement archéologique, et bientôt la Société fit sentir son influence sur toute l'Angleterre.

Au bout de quelques années, la *Cambridge Camden Society* se transporta à Londres, et changea son nom en celui d'*Ecclesiological Society*. Elle embrassa dès lors l'étude des arts du moyen âge dans toutes leurs applications, tout en conservant son caractère ecclésiastique, et produisit les idées qu'elle avait pour but de propager, par le moyen d'assemblées, d'entretiens avec les architectes, les artistes, les prélats, etc., etc., et surtout par la publication d'un journal qui, sous le titre d'*Ecclesiologist*, rend compte des séances de la Société, et traite dans de nombreux mémoires toutes les questions relatives aux arts et aux études archéologiques.

L'arrangement du *Mediæval court*, à l'Exposition de Londres, a été concédé par les commissaires de S. M. à la Société ecclésiologique, qui compte aujourd'hui un grand nombre de membres, sous la présidence d'un savant aussi distingué par ses connaissances et ses études spéciales que par le puissant appui qu'il n'a cessé de prêter aux arts et aux artistes de tous les pays, M. Beresford Hope.

L'art d'imiter par la peinture les marbres et les bois précieux a été poussé en Angleterre à un très-haut degré de perfection : les veines du bois, les accidents, les teintes de la pierre sont reproduits de manière à faire illusion. La peinture est ensuite recouverte d'un vernis très-dur et d'un éclat extraordinaire. On le polit, et dans cet état il supporte sans altération des lavages réitérés. Nous ne pouvons qu'engager nos fabricants à étudier les procédés des décorateurs anglais, et particulièrement la composition de leurs vernis.

M. Magnus, de Londres, se présente avec une industrie qui ne s'est révélée qu'en 1855. Il débite l'ardoise en très-grandes plaques qui reçoivent un enduit brillant, une espèce d'émail, et qui forment ainsi des feuilles minces, pouvant remplacer le marbre, et fournir des motifs heureux de décoration. Cette industrie, qui paraît favorablement accueillie par le public, pourrait être introduite avantageusement en France, où l'ardoise n'est pas rare et s'exploite en grandes dalles.

CHAPITRE PREMIER

AMEUBLEMENT

France

Ainsi qu'aux expositions précédentes, les meubles de la section française ont été l'objet de l'attention générale, et le jury international a rendu le plus

complet hommage à la supériorité de nos fabricants. La belle cheminée en bois sculpté de M. Fourdinois père, exposée déjà en 1855, et qui avait valu à son auteur la grande médaille d'honneur, figurait de nouveau à l'Exposition de Londres. L'élégance de cette grande pièce d'ameublement, l'habile disposition des sujets, la richesse des détails, égalent la finesse de l'exécution; et l'œuvre de M. Fourdinois père a été, à Londres comme à Paris, hautement appréciée par le jury international.

Un petit meuble à vantaux, en ébène enrichi à l'intérieur d'incrustations en ivoire, et couvert de sculptures dans le beau caractère du XVIe siècle italien, a été exposé par M. Fourdinois fils, qui débutait ainsi par un ouvrage de premier ordre. Ce cabinet, qui, par son excellente exécution et la délicatesse du dessin, ne le cède pas aux beaux travaux de la Renaissance, a été considéré à juste titre comme une des pièces le plus remarquables de l'exposition française.

M. Grohé a conquis depuis longtemps un des premiers rangs dans l'industrie de l'ameublement par l'exécution irréprochable, la forme élégante et la parfaite distinction de ses meubles; ceux qu'il a exposés à Londres ont excité l'attention générale, et ont valu à cet ingénieux fabricant tous les éloges du jury international. Il en a été de même pour M. Barbedienne, dont les ouvrages avaient été si appréciés à Londres en 1851, à Paris en 1855. Les grands meubles qu'il a exposés cette année témoignent

une fois de plus du goût pur qui préside à sa fabrication, et de l'excellente impulsion qu'il a su donner à son industrie.

MM. Grohé, Fourdinois et Barbedienne ont tenu un place si élevée à l'exposition de 1862, leurs produits ont fait tant d'honneur à l'industrie française, qu'en présence des règlements qui n'établissaient que deux degrés dans l'ordre des récompenses, le jury international n'a pas hésité à demander pour eux une distinction tout exceptionnelle. Et la proposition, il est juste de le dire, est émanée des jurés anglais : elle fait donc autant d'honneur à l'impartialité du jury qu'aux fabricants qui en ont été l'objet.

Les beaux meubles dans le caractère antique de MM. Jeanselme et Godin ont été particulièrement remarqués pour la grande sobriété de l'ornementation, la noble simplicité des formes, la rare perfection de la main-d'œuvre. Cette vieille et honorable maison a dignement tenu à Londres le rang élevé qu'elle occupe dans l'industrie française.

A côté de ces produits, qui ont été jugés dignes par le jury international d'être cités en première ligne, venaient les marqueteries de bois de M. Cremer, ouvrages précieux exécutés avec une habileté consommée : celles de M. Ahrens, qui égalent par la finesse de l'exécution les ouvrages analogues des artistes italiens du XVIe siècle ; le grand meuble en ébène, orné de figures, présenté par M. Chaix, composition nouvelle et hardie, qui a valu à son auteur

les suffrages unanimes. Nous nous plaisons à constater que la même faveur a accueilli les meubles en bois sculpté de M. Mazaros Ribaillier, les uns dans le caractère antique, comme son sofa en bois doré et sculpté, comme sa grande bibliothèque, dont la brillante exécution rachetait largement une certaine recherche de style exagérée, les autres, dans un goût plus moderne, enrichis de figurines, de guirlandes de fleurs, d'oiseaux et de motifs en haut-relief; les élégantes sculptures de MM. Guéret frères, dont les groupes d'animaux ont été justement remarqués ainsi que les meubles enrichis d'incrustations et habilement décorés de MM. Gros, Roux et Dexheimer; les ameublements dans le goût du xvie siècle, soit dans le style italien, soit dans le caractère flamand, exposés par MM. Charmois, Knecht et Sauvrezy; la grande bibliothèque d'un style simple et pur, et la belle armoire à glace de M. Pecquereau; le cabinet et les sièges sculptés de M. Quignon; enfin, les petits meubles de fantaisie en bois incrusté, décorés d'ornements en bronze, de M. Sormani.

L'industrie des meubles en laque a été non moins bien représentée par les produits variés et élégants de M. Gallait, ainsi que par les grands coffres dans le caractère chinois de M. Meyer, ouvrages d'une rare perfection et dignes de rivaliser avec les meilleures productions analogues du Céleste Empire.

Les meubles de luxe occupaient la plus grande place parmi les objets d'ameublement de la section

française : mais les meubles d'usage ordinaire, que leur prix modique met à la portée de tous, ne pouvaient manquer d'exciter l'intérêt du jury international, et c'est à ce titre surtout qu'il a distingué la maison Beaufils, de Bordeaux. Exécution irréprochable, élégance de forme, heureux choix des bois de rapport, solidité parfaite, telles sont les qualités qui recommandent tout spécialement encore ces produits, et qui leur ont assuré le rang le plus honorable.

M. Beaufils a créé en province une industrie nouvelle, s'est ouvert des débouchés considérables, et sa fabrication a pris une place importante sur les marchés étrangers. Elle ne pouvait manquer d'être appréciée par le jury de 1862, comme elle l'avait été par celui de 1855.

Le jury international a examiné avec non moins d'intérêt la grande décoration de salon présentée par MM. Huber frères, les billards de M. Laroque, les parquets et les bordures dorées exposés par M. Laurent, ainsi que les belles incrustations en porcelaine peinte et découpée de M. Rivart.

Les ouvrages en marbre-onyx d'Algérie occupaient dans le palais Kensington une place importante, et c'était justice. L'élégance des formes, la splendeur de la matière, l'heureux choix des motifs de décoration, tout se réunissait pour attirer l'attention sur ces produits d'élite, et leur assurer les suffrages du jury international et ceux du public.

Une grande cheminée en marbre, rehaussée de bronzes, et exécutée dans le style grec, n'a pas fait moins d'honneur à son auteur, M. Marchand. Si la disposition générale de ce grand ouvrage a pu soulever quelques critiques, la recherche savante des détails et le fini merveilleux de l'exécution ont frappé tous les gens de goût, et font le plus grand honneur au fabricant, heureusement secondé par un sculpteur habile, M. Piat.

Les étoffes d'ameublement de la manufacture de Versailles se distinguaient par la beauté des couleurs, aussi bien que par le choix des dessins, et les produits de M. Despréaux ont été très-remarqués.

Nous ne devons pas passer sous silence des meubles d'une apparence modeste, mais d'un usage général, qui ont été jugés, comme les précédents, dignes d'une récompense de premier ordre de la part du jury : nous voulons parler des sommiers Tucker, remarquables par leur bonne disposition, par la simplicité de leur combinaison, enfin par leur prix, qui les met à la portée de tout le monde.

M. de la Terrière, qui a donné une grande impulsion à la fabrication de ces sommiers, a rendu un véritable service aux fortunes modestes. Le jury international, en distinguant ces produits, a confirmé le jugement du public.

La crainte d'étendre démesurément ce rapport, nous oblige à nous référer, pour ce qui concerne les récompenses obtenues par nos exposants, au tra-

vail que nous avons été chargés de remettre aux commissaires de Sa Majesté britannique comme rapporteurs du jury international de la classe xxx.

Nous ne pouvons cependant nous dispenser d'ajouter aux noms que nous venons de citer ceux de MM. Lemoine, Balny, Fossey fils; les ouvrages de tapisserie de M. Fournier, les sculptures de MM. Knecht et Wirth frères, les sièges de MM. Pihoué et Rebeyrottes, les tables de M. Ribal, les toiles à décors de M. Binant, et les stores de M. Bach, qui ont mérité de même l'attention du jury.

La question des récompenses à accorder aux artistes employés par les industriels, question qui, en 1855, avait été tranchée bien nettement par la Commission impériale, a fait, cette fois, l'objet d'une sérieuse discussion, et les commissaires royaux, se rendant avec une parfaite bonne grâce aux observations qui leur ont été présentées par les présidents de classes, ont autorisé le jury international à décerner des récompenses, dans une limite très-restreinte il est vrai, aux artistes qui ont le plus contribué à donner aux produits industriels l'éclat qui les distingue.

En première ligne se présentaient, dans la classe xxx, M. Constant Sévin, dessinateur habile, attaché à la maison Barbedienne, et au concours duquel revient une bonne partie des résultats notables obtenus par cet habile fabricant; M. Muller, l'ingénieux dessinateur pour papiers peints, dont

M. Desfossé a su mettre à profit le talent souple et distingué pour l'exécution de ses beaux panneaux de fleurs et pour ses papiers de luxe. Les vitrines de Lyon, celles des étoffes légères, nous montraient en même temps de nombreux exemples de la fécondité de cet habile dessinateur, dont le concours a été apprécié comme il le méritait par plusieurs classes du jury international. Outre ces deux artistes, particulièrement désignés par le jury de la classe xxx, il en est plusieurs autres non moins recommandables pour leur active collaboration et pour la bonne impulsion donnée par eux à l'industrie de l'ameublement. Nous citerons M. Rossigneux, architecte habile et dessinateur distingué, dont la collaboration aux beaux meubles de M. Jeanselme se fait sentir à première vue : goût pur et élevé, distinction de style, excellente appropriation des objets mobiliers aux besoins de la vie, telles sont les qualités qu'on reconnaît dans toutes les œuvres de M. Rossigneux. Nommons encore M. Durand, dessinateur consommé, auquel la maison Jules Desfossé doit, comme à M. Muller, une partie de ses succès, et qui joint à une grande habileté d'exécution un talent notable pour la direction du travail important de la préparation des planches. Nous ne devons pas oublier, enfin, M. Fuchs, l'auteur du grand paysage exposé par M. Jules Desfossé, l'un des ouvrages les plus considérables de l'Exposition de 1862, ni M. Ehrmann, artiste distingué, attaché à la maison Zuber

depuis 1826, qui a dirigé la fabrication des beaux papiers peints exécutés par cette maison sur les dessins de MM. Robert Eberle et Jugelet.

Angleterre

De notables et importants progrès ont été accomplis pendant ces dernières années dans l'industrie de l'ameublement par les fabricants anglais; les meubles exposés par MM. Trollope, Jackson et Graham, Wright et Mansfield, ont été de la part du jury international l'objet d'une mention toute spéciale, en dehors de la médaille décernée à chacun de ces exposants, qui, par d'heureux efforts, ont su donner à leur industrie une vive impulsion dans une voie nouvelle, celle de l'art et d'un goût pur et recherché. L'exposition de M. Holland et celle de M. Crace ne sont pas moins remarquables, et si leur qualité de membres du jury a exclu ces deux fabricants de tout droit aux récompenses, le jury international n'a pas moins apprécié la valeur de leur fabrication et les progrès importants qu'ils ont su accomplir. Leurs travaux se recommandent, non seulement par une exécution irréprochable, mais surtout par l'élégance des formes, la bonne disposition des lignes et l'heureux choix des motifs de décoration. Nous en dirons autant de M. Jackson, dont les décorations en carton-pâte dans le style des règnes de Louis XV et de Louis XVI ont été très-remarquées, et se distinguent par les meilleures qualités d'exécution.

Les progrès accomplis par les fabricants anglais dans l'industrie de l'ameublement et de la décoration sont considérables, nous le répétons, et ne tiennent pas seulement, comme on l'a avancé un peu légèrement, au concours d'artistes français établis en Angleterre, et qui prêtent, dit-on, une active collaboration à quelques-uns des principaux industriels. Ces progrès doivent être attribués d'abord à la ténacité laborieuse et à l'intelligence de fabricants qui ont su donner à leur industrie une bonne direction et sortir complètement de la voie suivie jusqu'à ce jour; ces progrès tiennent encore aux institutions fondées récemment en Angleterre, et sur lesquelles nous avons cru devoir appeler l'attention dans un rapport spécial ayant pour but d'examiner la situation de l'art en ce pays.

Le concours apporté à la fabrication anglaise par nos artistes industriels a pu, sans nul doute, contribuer pour une part notable aux résultats obtenus; mais, nous avons été facilement à même de nous en convaincre, là où cette collaboration n'est pas secondée par une habile et intelligente direction, le progrès n'est pas sensible et ne se produit que comme un fait isolé.

Il faut le reconnaître, les artisans anglais eux-mêmes ne font pas défaut à leur industrie, et plusieurs d'entre eux lui ont prêté, dans ces dernières années principalement, un concours aussi actif que puissant. M. Owen Jones, l'habile architecte dont

les constructions et les publications importantes ont rendu le nom aussi populaire en France qu'en Angleterre, M. Digby Wyatt, non moins connu par les travaux dont il a dirigé l'exécution que par ses études sur les industries d'ameublement, peuvent être cités en première ligne parmi les artistes anglais dont la collaboration a exercé une heureuse influence sur l'industrie de leur pays, et si leur nom ne figure pas dans la liste des récompenses décernées par le jury international, c'est que leur qualité de membres du jury les plaçait hors de concours.

Autriche

Les fabricants autrichiens se sont montrés avec avantage à l'Exposition de 1862; l'un d'entre eux, M. Schmidt, exposait des meubles en bois sculpté dans le caractère du XVI[e] siècle, d'une remarquable exécution et d'une forme excellente. M. Thonet, dont les chaises en bois courbe ont été l'objet d'une récompense de premier ordre à l'Exposition de 1855, a également soutenu à Londres, cette année, la réputation qu'il avait acquise en France.

Un fabricant viennois, M. Mannstein, s'est fait remarquer par une fécondité d'invention vraiment extraordinaire dans la fabrication des meubles à plusieurs fins, dont les diverses applications nous ont paru calculées avec une rare intelligence.

Ces meubles de camp, à usages multiples et à combinaisons variées suivant les besoins, se fabriquent

rarement en France, où nos officiers se soucient peu des aises de la vie, et encore moins d'un bagage toujours embarrassant, quelque réduit qu'il soit. Beaucoup d'ébénistes anglais s'adonnent à ce genre de fabrication, dont le besoin s'explique par les garnisons aux Indes et dans les colonies. Les inventions de M. Mannstein nous ont semblé dépasser tout ce qui s'est fait en ce genre, et ont paru fort goûtées par le public et par le jury.

Bavière

La Bavière a exposé peu de meubles; ceux de l'école industrielle de Furth ont été remarqués. Les sculptures, habilement traitées, rappellent la bonne école allemande du xve et du xvie siècle.

Belgique

La Belgique présentait à Londres en 1862, comme à Paris en 1855, des parquets d'une excellente façon et MM. Dekeyn et Godefroy, qui avaient remporté les premières récompenses à l'Exposition de Paris, ne se sont pas moins distingués cette fois. Nous ne pourrions en dire autant des meubles exposés par les fabricants belges, la plupart d'un style médiocre et d'une exécution insuffisante. La chaire à prêcher de MM. Goyers mérite cependant une mention toute spéciale, aussi bien que l'exposition de cadres, moulures et baguettes de MM. Pohlmann et Dalk, ouvrages soignés et d'un prix très-modéré.

Danemark, Suède, Norwége, villes hanséatiques et Francfort

La bonne disposition des meubles présentés par deux exposants danois, MM. Lund et Wille, a mérité l'attention du jury international ; M. Langemeijer en Suède et M. Losting en Norwége ont exposé de belles pièces d'ameublement.

Les meubles en cornes de cerf qui ont paru à l'Exposition de 1855, abondaient cette année au palais de Kensington. Un fabricant de Hambourg, M. Rampendhal, et M. Böhler, de Francfort, ont en quelque sorte le monopole de ce genre d'ameublement, qui ne nous paraît pas répondre précisément aux besoins des peuples civilisés. Que les matières employées soient belles, curieuses à divers points de vue, nous ne prétendons pas le nier; mais que les meubles fabriqués avec ces matières soient d'une forme agréable, d'un usage commode et pratique, voilà ce que nous ne saurions admettre. Ce genre d'ameublement est, paraît-il, l'objet d'un commerce important dans les pays où il s'exécute ; rien de mieux, mais nous doutons qu'il s'introduise en France, où le goût du confortable est assez prononcé, et même en Angleterre, si nous en jugeons par l'opinion de nos collègues du jury international.

Outre leurs meubles en cornes de cerf, MM. Böhler et Rampendhal ont présenté des sculptures d'une très-habile exécution et d'une grande finesse de tra-

vail : aussi est-ce bien à ces derniers travaux, et non aux meubles dont il vient d'être question, que se rapportent les médailles qui leur ont été décernées.

Hambourg est un grand centre de fabrication et d'exportation de meubles de toutes sortes. Un fabricant distingué, M. Pighlein, tient un des premiers rangs dans cette industrie, et son exposition a révélé des progrès importants, accomplis depuis la dernière Exposition universelle, au point de vue surtout de l'art et du goût. M. Pighlein appartenait au jury de l'ameublement, et n'a pu recevoir la récompense qui lui eût été justement décernée; mais ses produits n'ont pas été moins remarqués. Les autres fabricants de Hambourg, et ils sont nombreux, avaient exposé de bons meubles, d'un usage courant, et faits principalement pour l'exportation.

Italie

L'Italie occupait une place importante à l'Exposition universelle, principalement dans les productions qui touchent à l'art, et si les exposants de la classe xxx avaient fait d'énergiques efforts pour paraître dignement à Londres, les succès qu'ils y ont obtenus les en ont largement récompensés.

En première ligne nous devons citer les meubles, et principalement le grand siège d'apparat de M. Barbetti, œuvre exceptionnelle, aussi remarquable par la beauté du dessin que par la perfection de la main-d'œuvre; puis les sculptures de M. Frullini, de Flo-

rence, charmantes compositions exécutées avec une rare perfection; le cabinet incrusté en marqueterie de nacre et d'ivoire gravé, présenté par M. Gatti, dont le beau meuble avait été distingué tout spécialement en 1855; les cadres en bois sculpté du professeur Giusti, de Sienne, ouvrages qui rappellent à s'y méprendre les merveilleux travaux analogues exécutés en Italie au XVIe siècle; les meubles de MM. Lancetti, de Pérouse; Levera, de Turin; ceux de M. Martinotti; les marqueteries de M. Monteneri, ainsi que les charmantes chaises de Chiavari, exposées par MM. Canepa et les Descalzi.

Mecklembourg, Prusse, Hesse, Suisse, Pays-Bas

Dans le Mecklembourg, nous avons trouvé des parquets d'une exécution soignée et d'un heureux choix de bois, exposés par M. Peters. M. Bombe, fabricant prussien, s'est également fait remarquer dans le même genre d'industrie.

Les meubles de M. Knussmann, de Darmstadt, ceux de M. Carraz, de Porrentruy en Suisse, ont été distingués par le jury, ainsi que la grande chaire à prêcher de MM. Kuypers et Stolzenberg, de Hollande, ouvrage incomplet il est vrai, mais rempli de qualités notables au point de vue de l'exécution matérielle.

États-Romains

Dans l'exposition romaine, les grandes portes de

la chapelle de l'Immaculée Conception, au Vatican, exposées par le sculpteur Louis Marchetti, ont paru une œuvre hors ligne et d'un ordre supérieur; le jury a également distingué les belles sculptures en bois et en ivoire de MM. Raffaele, Vespignagni et Pio Eroli.

Wurtemberg

Dans le Wurtemberg, la Compagnie commerciale se présentait avec ses mille petits meubles usuels, atteignant les dernières limites du bon marché. Le jury de 1862, comme celui de 1855, n'a pas manqué d'apprécier ces produits modestes qui s'adressent à toutes les classes de la société.

Pays divers

Les îles Ioniennes, les colonies anglaises, Ceylan, l'Inde, la Nouvelle-Galles du Sud, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Écosse, avaient envoyé à Londres plusieurs pièces d'ameublement qui ont été appréciées par le jury, aussi bien que celles que présentaient les fabricants d'Haïti, ceux de la Tasmanie et de Melbourne; mais le mérite de ces produits était purement relatif, il faut le reconnaître; toutefois, nous ne saurions trop recommander à nos fabricants les bois indigènes exposés par ces divers pays, bois dont quelques-uns pourraient recevoir une excellente application dans l'industrie de l'ameublement. Leur merveilleuse coloration, leurs veines, leur grain

ferme et serré, nous ont paru présenter les meilleures conditions pour l'ébénisterie. Quelques meubles, du reste, exécutés les uns dans le pays même, les autres à Londres avec ces bois indigènes, donnent une idée suffisante des ressources nouvelles que l'industrie trouverait dans leur exploitation.

CHAPITRE II

Papiers peints. — Décoration

Aussi bien que nos meubles, les papiers peints de la section française ont obtenu les suffrages du jury international de la classe xxx. Ceux de M. Jules Desfossé se sont fait remarquer en première ligne par la beauté et la fraîcheur des couleurs, le bon goût et la variété des dessins, la richesse des motifs de décoration. Des fleurs admirablement nuancées et même de grands paysages nous ont paru réaliser tout ce qu'on peut espérer de l'impression sur planches. Peut-être M. Desfossé tente-t-il l'impossible lorsqu'il s'essaye à la fabrication de grandes compositions à personnages. Malgré toute l'habileté dont il a fait preuve, nous doutons que ce genre soit du domaine de l'industrie.

La même observation s'applique à M. Zuber, rival de M. Desfossé pour la fabrication des papiers de luxe. M. Zuber a exposé des paysages remarquables par la manière dont les teintes sont dégradées et fondues; il y parvient par un tour de main ingénieux,

mais qui, à notre avis, condamne la nature même de sa fabrication. Du moment que des papiers imprimés ont besoin des retouches d'un artiste, la peinture murale n'est-elle pas préférable?

Les résultats obtenus par M. Seegers pour l'impression et l'application de la dorure dans la fabrication des papiers peints ont été l'objet de toute l'approbation du jury, ainsi que les papiers à bon marché exécutés par les procédés mécaniques de M. Isidore Leroy, procédés qu'il importerait de développer en France, et qui ont reçu à l'étranger une extension considérable. Aujourd'hui MM. Heywood, Higginbottom, Smith et C[e], au moyen de nombreux perfectionnements mécaniques et d'un outillage tout nouveau, sont parvenus à fabriquer à aussi bas prix et avec une rapidité trois fois plus grande. On nous assure que leurs papiers s'importent déjà sur le continent, et même en France.

La Belgique s'est fait remarquer par une très-bonne imitation de cuirs gauffrés en papier peint. Quant aux fabricants allemands, ils ne se recommandent guère que par le bon marché de leurs produits; nous devons noter pourtant la dorure de M. Herting (Einbeck), qui, recouverte d'un glacis coloré, imite les tons de la nacre. Il en résulte des effets assez agréables.

La damasquinure, en tant qu'applicable à la décoration des meubles, a été l'objet de l'examen de la trentième classe. Deux fabricants ont obtenu des

médailles. M. Zuloaga (Espagne) emploie le procédé en usage chez les armuriers, et qui consiste à creuser l'acier au burin, puis à remplir les cavités avec de l'or ou de l'argent; l'acier chauffé serre l'or dans les cavités où il a été enfoncé. Ce procédé, dans l'emploi duquel M. Zuloaga a fait preuve de beaucoup d'habileté et de goût, a plusieurs désavantages : il exige une grande adresse, il est long, dispendieux, et, malgré tous les soins, l'or n'adhère jamais bien solidement à l'acier; enfin, la damasquinure ne peut s'appliquer sur des angles ni sur des lames très-minces d'acier. Le procédé inventé par M. H. Dufresne n'offre aucun de ces inconvénients; il est rapide, peu coûteux, et détermine une si complète adhérence des différents métaux qu'on ne peut détacher l'or par un frottement répété avec une brosse de métal. Enfin, on peut l'employer sur les angles et sur les lames d'acier les plus délicates. La découverte de M. Henri Dufresne met à la disposition de nos fabricants un moyen de décoration élégante, et dont on a su tirer déjà un grand parti au moyen âge.

Les papiers peints de M. Desfossé, comme les ouvrages de damasquinure exposés par M. Dufresne, ont été très-remarqués et ont fait grand honneur à l'industrie française : aussi le jury international de la classe xxx, d'un accord unanime et sur la proposition des jurés anglais, a-t-il exprimé le regret, comme il l'avait fait pour MM. Fourdinois, Gohé et Barbedienne, de ne pouvoir disposer d'une récom-

pense toute spéciale et hors ligne, en faveur de fabricants qui occupent le premier rang en Europe dans une industrie aussi importante, et dont les produits ont été l'objet de l'admiration générale, aussi bien sous le rapport de la perfection du dessin que sous celui de l'habileté de l'exécution.

Avant de terminer ce rapport nous devons appeler l'attention sur une sorte d'exposition particulière qui, bien que distincte de la grande exposition de Kensington, s'y rattachait cependant d'une manière très-directe ; œuvre toute française, et dont la parfaite réussite n'a pas été sans influence sur les jugements du jury international en faveur de quelques-uns de nos fabricants : nous voulons parler de l'ameublement et de la décoration de l'hôtel de la Commission impériale à Londres.

Cette œuvre était sans précédents, et elle a mis si bien en lumière l'habileté de nos fabricants et la perfection de leurs produits, que nous ne saurions la passer sous silence dans un rapport qui traite des industries de l'ameublement.

L'hôtel de la Commission impériale, situé dans Cromwell Road, en face de la grande entrée du palais de Kensington, a été entièrement meublé par les exposants français et à leurs frais. C'était de leur part et avant tout, nous sommes heureux de le rappeler, un hommage à la Commission impériale et au

prince qui la présidait. Ils ont voulu rendre digne de la France et de leur souverain le lieu de leurs réunions, que surmontaient le drapeau et les armes de l'Empire. L'accord a été complet et facile entre les fabricants français les plus éminents, ceux qui, dans toutes les expositions précédentes, avaient été l'objet des récompenses supérieures, pour prendre part à cette œuvre nationale. Si bien que les offres ont de beaucoup dépassé, nous ne dirons pas les demandes, il n'en avait pas été fait, mais les besoins prévus.

Le premier étage, celui des appartements d'apparat, avait été partagé entre cinq de nos principaux industriels[1]. Un magnifique salon, dans le style du règne de Louis XIV, présentait un ensemble aussi remarquable par son aspect général que par la belle exécution et la recherche de chaque pièce d'ameublement : les grands sièges en bois sculpté et doré, les tables et les consoles, exécutés en deux mois dans les ateliers de M. Fourdinois, le grand lustre, les torchères dans le goût des bronzes de Versailles, la garniture de cheminée de M. Lerolle, les magnifiques tentures d'Aubusson, les garnitures des fenêtres, des sièges et de la cheminée, les tapis de Turquie fournis par M. Braquenié, les tables en onyx d'Algérie, ainsi que les papiers velours et or de M. Jules

1. MM. Fourdinois, Braquenié, Lerolle, Pallu et Cᵉ, Jules Desfossé, ont exécuté les ameublements et la décoration de tout le premier étage.

Desfossé formaient une décoration parfaitement homogène, d'un goût irréprochable, et digne à tous égards du but que s'étaient proposé nos fabricants.

Le cabinet de S. A. I. le Prince président de la Commission impériale, dont tout l'ameublement était exécuté dans le style grec, n'a pas été moins apprécié. On remarquait surtout ses meubles en érable rubané garni et relevé d'or, ses bronzes grecs et sa tenture de soie; le salon d'attente, conçu dans un style simple et sévère qui n'excluait pas l'élégance, attirait également l'attention.

M. Grohé, dont le nom a dû être cité plus d'une fois dans ce rapport, s'était chargé de l'ameublement d'une partie du rez-de-chaussée de l'hôtel et du salon principal du second étage. Les meubles, dans le style Louis XIV, qui garnissaient la salle des séances du jury; ceux, de l'époque de Louis XVI, qui décoraient le salon pricipal, ont mérité les éloges du jury international, qui, à plusieurs reprises, a visité l'hôtel et y a tenu séance.

MM. Jeanselme et Godin ont exécuté l'ameublement d'une des pièces principales, le cabinet de M. le secrétaire général, dont les meubles en acajou ciré, dans le caractère de l'époque romaine, ne laissaient rien à désirer pour la pureté du style et l'heureuse composition. Nous ne pouvons nous dispenser de mentionner encore les armoires en bois sculpté de M. Mazaros, les meubles dans le goût du XVIIe siècle de M. Sauvrezy, qui garnissaient les autres pièces

du rez-de-chaussée, la grande armoire à glace de M. Pecquereau, et les meubles incrustés de pierres dures de M. Dexheimer, qui décoraient le cabinet destiné à M. le sénateur-président du jury français.

N'oublions point un joli boudoir chinois tout garni de meubles de laque exécutés par M. Gallait, ni les belles glaces fournies par MM. Thomas, Khuliger et Cie, non plus que les garnitures des cheminées du rez-de-chaussée et du deuxième étage, fabriquées et envoyées par M. Servant et MM. Raingo frères.

De grands groupes, des figures et des bustes en bronze provenant des ateliers de M. Barbedienne, de belles coupes, en onyx et en marbre noir, montées par M. Servant, et bon nombre de bronzes exécutés par le même fabricant, décoraient la salle des séances du jury et les autres pièces du rez-de-chaussée, dont les étagères étaient garnies des charmants groupes d'animaux composés par M. Mène, des coffrets en bronze, des vases de toutes formes et de ces mille fantaisies élégantes créées par M. Caïn.

Nous devons encore signaler M. Despréaux, qui s'était chargé de la tenture bleue et argent du salon principal, au second étage; M. Fournier, qui avait tendu en soie et meublé en grande partie l'un des salons voisins; M. Choqueel, M. Gadrat, de Marseille, M. Imbs, de Brumath, qui avaient envoyé tous les tapis du rez-de-chaussée et du second étage; nous citerons aussi les tableaux de tapisserie de M. Moureau; le service de thé en argent de M. Ba-

chelet, dans le goût oriental; le buste du Prince impérial, par M. Daubrée, de Nancy; les belles lampes de M. Gagneau; les siéges de M. Sauvrezy, ceux de M. Quignon et de M. Pihoué; les grands cristaux gravés de MM. Lahoche et Pannier; les bronzes de M. Didron, ainsi que les grands vases en onyx d'Algérie, qui ont attiré et partagé l'attention de tous les visiteurs de l'hôtel impérial. Nous ajouterons, enfin, qu'un surtout en orfévrerie avait été mis par M. Christofle à la disposition de la Commission impériale, et qu'un service de table, porcelaine et cristaux, avait été apporté par MM. Lahoche et Pannier.

On voit que le concours des exposants français a été complet, et qu'il serait difficile d'arriver à un résultat plus satisfaisant. Leurs efforts, leur généreuse coopération, leur désintéressement, ont frappé vivement les commissaires étrangers et le jury international. Ils attestaient le patriotisme aussi bien que l'habileté de nos fabricants.

COMMERCE SPÉCIAL DE LA FRANCE. — PRODUITS DE LA CLASSE XXX

	IMPORTATIONS EN FRANCE			ACCROISSEMENT % en 1860 sur la moyenne décennale		EXPORTATIONS DE FRANCE			ACCROISSEMENT % en 1860 sur la moyenne décennale	
	En 1860.	Moyenne décennale 1847-56.	Moyenne décennale 1837-46.	1847-56.	1837-46	En 1860.	Moyenne décennale 1847-56.	Moyenne décennale 1837-46.	1847-56.	1837-46.
	fr.	fr.	fr.			fr.	fr.	fr.		
Meubles[1].	1,028,100	778,700	555,200	33 %	85 %	6,899,600	4,668,000	2,610,500	47 %	164 %
Ouvrages en bois[2].	500,400	316,400	225,000	57	96	2,741,000	866,000	431,000	216	555
Tabletterie[3].	11,900	15,100	4,100	(Dim^{on})	190	4,869,000	4,830,000	1,502,000	»	224
Papier de tenture.	1,365	752	380	31	259	4,629,900	2,851,600	1,920,200	62	141

1. Les glaces et miroirs figurent à la classe XXXIV.
2. Autres que les futailles et les articles de boissellerie, balais, sabots, etc.
3. Prohibés (avant octobre 1861) à l'importation, sauf les peignes d'ivoire. Le groupe *tabletterie* comprend, du reste, beaucoup d'objets qui n'appartiennent pas à la catégorie *ameublement*.

Nota. — D'autres articles accessoires d'ameublement et d'ornementation, comme la *lampisterie*, les objets en imitation de marbre, de métaux, en carton-pierre ou en papier mâché, etc., se confondent dans la rubrique générale *articles Paris*. Les *bronzes* se trouvent à la classe XXXI; les *plaqués* à la classe XXXIII, et la *pendulerie* à la classe XV.

XI

Furniture and upholstery,
including paper-hangings and papier-maché

(*Reports by the Juries on the subjects of the thirty-six classes into which the exhibition was divided*. Class XXX. Londres, 1863)

Sections A and B. The different branches of industry which have for their province household furniture, and the decoration of public and private buildings, are indebted to the fine arts for a great part of their merit. It is only by the aid of the fine arts that they can achieve rapid improvement and obtain lasting success. It is true that the decorator and cabinet-maker must not be insensible to the changes of fashion; they cannot resist its demand altogether, however capricious; but he who will strive to moderate its excesses and endeavour to reconcile its transitory exigencies with the eternal laws of convenience and taste, will soon direct the fashion instead of obeying it, and must finally acquire an undisputed superiority.

The principles which should guide the manufacturer of household furniture are so very clear that a simple exposition of them is sufficient to secure for

them the general assent. Household furniture being destined to satisfy well-known wants must above all things be useful and comfortable; in a word, must be perfectly adapted to the particular purpose for which each article is intended. It would be next to an absurdity to sacrifice convenience to elegancy. The richest carving and gilding could never make a bed good if it were so constructed that nobody could sleep in it. It is only when all the conditions of utility and convenience have been fully attended to that the aid of art begins to be called for. But then, its task becomes simple. A piece of furniture well adapted to its object is easily adorned, and from its very usefulness derives often an elegance peculiarly its own. It is rare, we might say it is almost impossible, that a very convenient form be not agreeable, for when reason is fully satisfied, the eye is generally pleased. Taste is akin to good sense, and one cannot be offended without injuring the other.

The Jury of Class XXX remark with satisfaction that the principles which have just been enumerated are familiar to most of the exhibitors, and are happy to recognize the decided progress which has been made since the International Exhibitions of 1851 and 1855, in all the industrial branches connected with household furniture and decoration. With no less pleasure they find it to be their duty to state that a notable improvement has taken place with

regard to the economy of production. By means of new modes of procedure, of increased skill in manufacturing and of superior machinery, many of the exhibitors have contributed to make accessible to all classes commodities which seemed to be reserved for the rich alone. This last result is the most desirable that could be expected, and the Jury have felt bound to direct towards it their most earnest attention.

After having paid a just tribute of praise to the efforts made by the exhibitors, the Jury must add a few critical remarks, which though not so acceptable perhaps, will, it is hoped, prove no less useful. In all the objects exhibited, which art has contributed to adorn, it is easy to perceive that invention has little share, and that their principal merit consists purely in an exact imitation of some well-known original. Sometimes strange attempts at novelty have been made by mixing together details belonging to different styles, and thus violating the laws of harmony. Nothing original can be produced by such unworthy combination; that there must be always a logical relation between the details and the general design is an old truth, and it is a matter of surprise that it is not more often attended to. The Jury recommend that exhibitors should apply to eminent artists fully apprised of the peculiar conditions of the manufacture of household furniture and its resources. With their aid, it may be expected

that their productions will be as remarkable for composition as they are now for finish of details and preciseness of execution. In accordance with the decision of Her Majesty's Commissioners, as also with the practice followed in former exhibitions, the jury have had to consider as out of competition three of the leading manufacturers of the United Kingdom, whose high industrial position would at once have claimed their suffrages, but if Messrs. Holland, Jackson and Crace are prevented by their office of Jurors from receiving rewards, it is not less the duty of their colleagues in the International Jury to render a just tribute to the excellence of the productions exhibited by each of them, the good taste which presides over the various objects executed in their workshops or under their direction, and the great efforts which they have made to give to their trade a new and powerful impulse in the direction of art and healthy tradition.

Mr. L. Pighlein, one of the well-known manufacturers of Hamburg, whose furniture has been remarkable in the section of the Hanse towns, and whose contributions to the Universal Exhibition of Paris in 1855 were of considerable importance, like his colleagues of the United Kingdon as one of the Jury was necessarily placed out of competition. The same thing occurs to Mr. Jos. Forquignon of Lübeck, whose productions for the same reason could not be submitted to the appreciation of the International Jury.

After having unanimously settled the general principles, the practice of which should be the object of their special recommendation, the International Jury of Class XXX desired their reporters to express their satisfaction at the high general level attained by the French exhibitors, with regard to perfection of drawing, skilful execution and elegance of form. They were further desired to express their regret that they had not at their disposal a special recompense to offer to the principal French Exhibitors, such as Mr. Fourdinois, father and son, Mr. Grohé and Mr. Barbedienne, who occupy the first rank in such an important industry, and whose productions have been so remarkable in 1862.

Neither have the English manufacturers remained stationary; much important progress has been realized in the last few years, not only in the execution, but also in the forms of elegance of productions. The furniture exhibited by Messrs. Trollope, Jackson and Graham, Wright, and Mansfield, testify to the important efforts which have been made, and have commanded general approbation. The Jury have therefore desired to call particular attention to this progress and the results obtained by these honourable manufacturers, worthy in every way of this well-merited distinction.

XII

Edward Ellice

(*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1863.
Réimprimé dans *Portraits historiques et littéraires*, XIII, 1874,
quatre ans après la mort de Mérimée)

M. Edward Ellice, membre du parlement*, est mort le mois passé dans le nord de l'Écosse, à l'âge de quatre-vingts ans. Il était l'un des plus parfaits modèles du *gentleman* de la vieille roche, type qui malheureusement disparaît tous les jours. Tous nos hommes politiques l'ont connu et pratiqué, et il avait presque autant d'amis en France qu'en Angleterre. Whig pur sang et sagement libéral, il disait avec vérité et non sans un certain orgueil qu'il était citoyen du monde. En effet, personne ne fut plus exempt de préjugés et de passions, plus prompt à reconnaître et à louer le bien partout où il le rencontrait. Il entra à la Chambre des communes en 1826, et depuis cette époque il n'a pas cessé de représenter la ville de Coventry, où d'abord il avait été élu. En 1830, lorsque lord Grey, à la famille duquel il était allié, devint premier ministre, M. Ellice fut nommé secrétaire adjoint de la trésorerie, et pendant la

lutte passionnée qui eut lieu à l'occasion de la réforme parlementaire, il exerça dans la chambre les fonctions de *whipper-in*. Ce terme est emprunté au vocabulaire de la chasse : il désigne le veneur chargé de ramener les chiens sur la piste. Par métaphore, on donne le même nom au confident du chef du cabinet (ou du chef de l'opposition) qui veille à l'union intime des membres du parti. Relever le courage des timides, retenir les emportés, apaiser les mécontents, négocier avec les neutres et en faire des alliés, telle est la tâche du *whipper-in*.

Dans ces temps difficiles où la chambre comptait un grand nombre de membres nouveaux et peu disciplinés, cette tâche ne pouvait échoir à un homme mieux qualifié pour la bien remplir. La loyauté connue de M. Ellice, sa finesse, son tact, sa profonde connaissance des hommes, surtout son remarquable *entregent*, contribuèrent puissamment au succès du bill de réforme. Il excellait à ménager les amours-propres, à calmer les susceptibilités, à rallier dans un effort commun toutes les fractions du parti libéral. Après la victoire, il résigna ses fonctions à la trésorerie, et sur les instances de ses amis politiques accepta la place de secrétaire d'État du département de la guerre, qu'il occupa jusqu'en 1834 en y laissant les plus honorables souvenirs. Depuis lors, il refusa toujours une place dans le cabinet ou dans la chambre des lords. Dans la chambre des communes, où il continua à siéger, son expérience de la

tactique parlementaire lui donnait une influence considérable et une autorité reconnue parmi les membres de son parti. Il parlait rarement, mais il était toujours écouté avec faveur, car, lorsqu'il prenait la parole, c'était d'ordinaire pour proposer quelque moyen pratique de dénouer une question difficile. M. Ellice avait été lié d'amitié avec les hommes les plus illustres de son temps, entre autres avec lord Byron. Ils avaient été ensemble directeurs du théâtre de Drury-Lane. Ce ne fut pas la plus sage action de la vie de M. Ellice, mais il s'était fort amusé en essayant de faire fleurir l'art dramatique. Il y avait perdu beaucoup d'argent dont il se souciait peu, et avait appris quantité d'anecdotes qu'il racontait de la manière la plus agréable. Dans la société anglaise, où tout le monde a un sobriquet, on l'appelait le *Bear*, l'ours. Je n'ai jamais su l'origine de ce surnom, qu'il ne répudiait nullement, mais qui contrastait fort avec son caractère enjoué et ses manières gracieuses et polies. Il aimait le monde et y était recherché. Peu d'hommes ont eu au même degré le don de plaire au premier abord ; à quelque personne qu'il s'adressât, à un pair d'Angleterre ou à un paysan, c'était avec un air de cordialité et de bonne humeur auquel il eût été* difficile de résister. Il était particulièrement bien venu auprès des femmes; il savait leur parler et les écouter. Les mal mariées, les demoiselles avec des inclinations contrariées, savaient qu'elles trouveraient en lui un conseiller indulgent,



PORTRAIT D'EDWARD ELLICE
d'après une lithographie anonyme
publiée par Hogarth et Son, 1878, au British Muséum
Reproduit avec l'autorisation gracieuse des Trustees du British Museum

sensé et d'une discrétion à toute épreuve. Il aimait la jeunesse, excusait les folies des étourdis; mais il était sévère pour les Catons en herbe et les raillait impitoyablement. On ne pouvait l'accuser d'être *laudator temporis acti;* cependant il blâmait la mode du cigare et regrettait le temps des causeries d'hommes à table après le dessert et le départ des dames. C'était là, disait-il, qu'il avait appris tout ce qu'il savait. M. Ellice savait beaucoup, car toujours il avait dîné en bonne compagnie.

Tous les ans il passait quelques semaines en France et s'informait curieusement de toutes les nouveautés. Il allait l'été au fond de l'Écosse s'établir dans une coquette petite maison au bord d'un beau lac, entourée de hautes montagnes, sur lesquelles, au moyen d'une lunette, on voit errer des troupeaux de cerfs sauvages. Là il réunissait les hommes les plus distingués dans la politique, les sciences et les arts. Beaucoup d'étrangers y étaient invités. Les femmes à la mode, les beaux esprits de Londres, tenaient à honneur de passer quelques jours dans le *cottage* de Glenquoich. On était prévenu qu'on allait au désert et qu'on y serait logé à l'étroit, comme à bord d'un vaisseau. C'était bien le désert en effet, mais le désert le plus pittoresque, et pourvu de toutes les recherches d'un luxe de bon goût et d'un cuisinier français. Ce qui valait encore mieux, c'est l'accueil charmant qu'on y trouvait, c'est un savoir-vivre parfait qui, laissant à chacun liberté entière,

établissait en peu de temps une douce intimité entre tous les hôtes de Glenquoich. M. Ellice faisait le plus noble usage de sa fortune. Il était toujours prêt à venir en aide à un ancien ami tombé dans le malheur, à encourager le mérite encore obscur, à soulager les infortunes imméritées. On ne saura jamais tous les bienfaits qu'il a répandus avec la plus noble délicatesse. Honoré, aimé de tous, il était parvenu à l'âge de quatre-vingts ans sans aucune infirmité, sauf quelques attaques de goutte. Il disait souvent qu'il avait été toujours heureux. Il n'ajoutait pas qu'il avait toujours mérité de l'être. On peut appliquer à M. Ellice ce que M. Mignet a dit de Franklin : « Sa vie constamment heureuse est la plus belle justification des lois de la Providence*. »

XIII

Peinture murale a Londres

(*Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1864)

Pendant la dernière saison à Londres, M. Herbert, artiste déjà connu par de bons travaux, a exposé au public une grande composition peinte sur mur, qu'il vient de terminer. Il avait été chargé de la décoration d'une salle du parlement qui doit servir de vestiaire aux membres de la chambre des lords. Le sujet choisi par l'artiste est le retour de Moïse dans le camp d'Israël, où il rapporte les deux dernières tables de pierre écrites de la main de Dieu. Aaron et les anciens, un peu embarrassés de leur conduite pendant l'absence de Moïse, s'avancent à sa rencontre; la foule s'écarte, attendant avec curiosité l'explication qui va avoir lieu. Il y a dans un pareil sujet matière à un beau tableau.

A la première vue, le spectateur est frappé de la disposition générale, qui est bien conçue, claire, traitée simplement, et non sans grandeur. Les lignes des différents groupes, de même que la dégradation des couleurs, dirigent forcément en quelque sorte l'attention sur la scène principale et sur le protago-

niste, si l'on peut ainsi désigner la figure la plus importante du tableau. On s'aperçoit que l'artiste a étudié avec fruit les grands maîtres; il a su profiter de leur expérience, il s'est servi de leurs moyens, mais sans descendre à ces plagiats audacieux de quelques peintres allemands de Munich ou de Berlin, qui ont fait des tableaux comme les écoliers font des vers latins, pillant les maîtres sans scrupule.

Le ton général est lumineux, et je ne sache pas de tableau plus clair. Les ombres sont légères, et il n'y a pas d'apparence de ces masses sombres qu'on appelle *bottes* dans les ateliers, et qui servent de repoussoir et de contraste aux couleurs brillantes. Un ciel bleu, un terrain de grès lilas, des draperies blanches, des chairs reflétées ou frappées du soleil, tout rappelle l'Orient et la splendeur de ses jours. On oublie qu'on est à Londres, et on se croit dans le désert. Peut-être l'artiste, en voulant être vrai, a-t-il manqué un des grands buts de l'art. Sans une opposition savamment calculée de lumière et d'ombre, il est impossible de donner du relief à des figures peintes sur une surface plane. Dans le tableau de M. Herbert, la lumière, trop également diffuse, nuit au modelé; parfois les plans de ses groupes se confondent, et la perspective aérienne fait défaut. On peut répondre que dans la nature, en Orient surtout, des effets semblables se rencontrent. Là nos yeux, habitués aux tons indécis et vaporeux qu'ont dans le nord les objets un peu éloignés, jugent fort

mal des distances, et souvent on se croit bien proche d'une montagne qu'on n'atteindra pas dans la journée. La nature est la nature; l'art pour l'imiter a des moyens si imparfaits qu'il ne doit pas se créer à plaisir des difficultés insolubles et choisir pour les copier des effets qui trompent nos sens. On est d'ailleurs tout disposé à pardonner des *tricheries* comme les Vénitiens et les Flamands n'ont pas craint de s'en permettre, lorsque le résultat est agréable aux yeux. Sans doute des tons crus, des silhouettes sèchement découpées se trouvent dans la nature : est-ce à dire qu'il faille les imiter?

M. Herbert s'est appliqué à donner à ses personnages le caractère du pays où sa scène est placée. A Londres, les types juifs ne manquent pas, et il les a fidèlement reproduits. Je crains toutefois qu'il n'ait pas toujours très heureusement choisi ses modèles. La race juive, partout reconnaissable, se fait remarquer tantôt par son extrême beauté, tantôt par son extrême laideur. Elle offre quelquefois la plus grande noblesse que puisse revêtir la physionomie humaine; d'autres fois elle montre l'expression des passions les plus basses et les plus ignobles. On peut regretter que l'artiste ait mis dans le camp d'Israël un trop grand nombre de marchands de haillons, tels qu'on en voit dans les échoppes de Saint-Gilles. Il faut cependant lui savoir gré d'avoir échappé à l'influence des habitudes de son pays. Il est à ma connaissance le premier peintre anglais qui

nous ait représenté d'autres hommes que des Anglais.

Le Moïse n'est pas tel que je l'aurais désiré ; mais quelle tâche difficile que de peindre un prophète ! Michel-Ange a conçu son Moïse comme un athlète. J'oserai dire que ce géant farouche, avec ses bras de portefaix et sa barbe de cordes, ne me représente nullement le guide et le législateur des Hébreux. C'est un homme que personne n'aimerait à rencontrer au coin d'un bois, mais qui jamais ne saurait se faire obéir d'un peuple *au col roide*. Le Jules II, dont il garde le tombeau, a au contraire un air d'autorité, et je ne doute pas que si un idolâtre de quelque pays lointain entrait dans l'église de Saint-Pierre-in-Vincoli, il ne prît Jules II pour le maître et Moïse pour son valet.

M. Herbert s'est gardé de donner au prophète la tournure d'un Hercule, mais il n'a pu en faire un voyant, un homme inspiré, un élu de Dieu. Tenant une table de pierre sous chaque bras, ayant soin d'engager l'angle de chaque dalle dans sa ceinture pour être plus à l'aise à porter son fardeau, le Moïse du parlement me représente un négociant juif qui va montrer ses registres à un syndicat. J'aime bien mieux les figures des anciens qui vont au-devant de lui. Il y a dans ce groupe des types excellents, des expressions très variées et très finement rendues. En somme, dans cet immense tableau, il y a beaucoup à louer, beaucoup à critiquer, mais il règne

dans la composition un sentiment de grandeur qui, à mon avis, rachète tous les défauts. Dans l'art, le trivial est ce qu'il y a de pire. M. Herbert est quelquefois incorrect, incomplet, mais on voit dans toutes les parties de son œuvre de nobles aspirations.

Aux difficultés du sujet se joignaient celles qui résultent de l'emploi d'un procédé de peinture nouveau. Les couleurs sont fixées sur le mur au moyen du silicate de potasse. Je me trompe fort, ou ce procédé est destiné à faire une révolution dans la peinture monumentale. On sait que le silicate est une substance à peu près incolore, et qui dans de certaines conditions est soluble dans l'eau. Lorsque l'eau est évaporée, il reste une sorte de verre d'une dureté extraordinaire. Depuis quelque temps, on en fait usage en France pour donner aux pierres tendres une résistance plus grande que n'en ont les pierres les plus dures. Le tuffeau et même la craie imprégnés de silicate mélangé d'eau deviennent aussi inattaquables aux intempéries que des cailloux, et en effet ils sont revêtus d'une couche de silex. Fixées par ce liquide sur le mur, les couleurs sont à peu près inaltérables. Pendant que je regardais le Moïse, le peintre frottait une clé contre un coin de son tableau et montrait qu'elle s'usait rapidement sans que le frottement détachât une parcelle de couleur. J'ai appris, non sans étonnement, que M. Herbert tirait ses couleurs et son silicate de Lille. Je suis charmé de voir nos voisins recourir à notre industrie.

J'avais déjà vu en Allemagne plusieurs tableaux exécutés au moyen du silicate, qu'on appelle *Wasserglas*, verre liquide, nom qui, pour n'être pas aussi scientifique que le mot français, donne une idée très juste de cette substance. A Berlin, sous le porche du musée, on voit une grande composition, œuvre de M. Cornelius, je crois, dont il n'est pas trop facile de deviner le sujet, et dont le principal mérite est d'offrir un des premiers essais de peinture au silicate. Autant qu'on en peut juger, elle a été exécutée d'abord en détrempe, puis *aspergée* de *Wasserglas*. Il semble que le liquide qui a fixé les couleurs ait été projeté avec un goupillon ou bien un arrosoir : il s'est cristallisé en gouttelettes très fines, et l'aspect du tableau est celui que présente un vieux mur au moment d'un dégel.

Depuis lors, le procédé paraît avoir été bien perfectionné. On ne voit pas dans le tableau de M. Herbert ces gouttelettes scintillantes. Les tons sont mats comme ceux de la fresque, mais plus vifs, plus frais, plus lumineux. Je crois qu'on a mêlé le silicate aux couleurs avant de les appliquer sur la muraille. Rien ne rappelle davantage le ton des meilleures fresques de Pompéi, et par l'éclat et par l'apparente facilité de l'exécution. Cette facilité, je suis bien loin de la garantir. Des artistes m'ont dit que, le silicate séchant très rapidement, la peinture est *courte*, le pinceau peu flexible, et que les raccords se font mal entre les parties déjà sèches et celles qui

sont encore humides. Tout ce que je puis dire, c'est que la peinture de M. Herbert ne porte pas de traces de ces difficultés. Au contraire on serait tenté de croire qu'elle n'en offre pas plus que la détrempe ordinaire. Je remarquais par exemple des plis de draperies très longs qui semblaient exécutés d'un seul coup de pinceau avec une couleur très fluide et très maniable. L'emploi de ce procédé fût-il en réalité un peu plus difficile que les autres, il faudrait encore examiner s'il n'a pas des qualités supérieures à ses inconvénients. Outre son inaltérabilité, la peinture au silicate a tous les avantages de la fresque, et le ton en est beaucoup plus fin et plus agréable. Je crois qu'on pourrait faire usage de glacis en revenant sur des parties déjà sèches et durcies, et qu'on obtiendrait de la sorte autant de transparence que dans la peinture à l'huile; mais cela n'est pas nécessaire pour la peinture murale. La gamme des couleurs est très étendue, et sauf quelques couleurs végétales qui seraient altérées par le silicate, il n'y a guère de teintes qu'on ne puisse employer. En un mot, je ne crois pas qu'on ait jusqu'à présent rien trouvé de plus propre à la décoration monumentale.

En France, nous sommes routiniers; nous n'accueillons guère les novateurs, parce qu'involontairement ils se posent comme ayant eu plus d'esprit que nous autres, le vulgaire. Cependant nous avons aussi la noble fierté de ne pas vouloir demeurer en arrière des autres nations, et après nous être bien

moqués de leurs modes, nous les imitons. Cela me fait espérer que nous verrons un jour de la peinture au silicate à l'intérieur et petit à petit à l'extérieur de nos monuments. Franchement, nous avons déjà largement usé de la sculpture. Nous couvrons nos édifices d'une ornementation sculptée qu'on prodigue peut-être, suivant l'axiome : quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre. Pour varier, « nature se plaît en diversité » ; essayons maintenant un peu de la peinture. Le pis qui puisse arriver, c'est qu'elle soit maladroitement appliquée ; on y gagnera toujours de mettre nos pierres à l'abri de la pluie qui les ronge. Croyez que dès qu'on aura fait connaissance avec le silicate, on en perfectionnera l'emploi ; il suffira d'en indiquer les inconvénients à nos chimistes pour qu'ils y trouvent un remède. Qu'il se présente un artiste de talent comme M. Herbert, et bientôt nos rues deviendront un musée de tableaux.

XIV

Journal de Samuel Pepys publié par Lord Braybrooke[1]

(*Le Moniteur universel*, 12 et 13 janvier 1869)

La plupart des auteurs de mémoires, ceux-là même qui parlent avec le plus de franchise et qui ne s'épargnent pas les reproches, ont toujours pensé à la postérité, et ont voulu lui laisser d'eux-mêmes une opinion avantageuse. La reine Marguerite de Navarre appelle *philaftie* cette propension à s'aimer, à se complaire dans ses œuvres. Remarquons, entre parenthèses, que les hellénistes de son temps prononçaient le grec mieux que nos contemporains, qui ont forgé *autonomie*, *autocratie*, etc. Malgré l'autorité d'une « si belle et honnête dame », ce joli mot n'a pas fait fortune, et c'est grand dommage, car ni *égoïsme* ni *amour-propre* ne le remplacent. Quand la *philaftie* ne conduit pas au mensonge, ce qui arrive quelquefois, tout au moins elle farde la vérité. Au lieu de raconter ses actions, on les explique ; on ne fait point un récit, mais un plaidoyer. Le journal

1. Diary of S. Pepys — 6th edition. — London, Bohn, 1858.

de Samuel Pepys, écrit de 1660 à 1669, me paraît une exception à cette pratique si générale, et cette seule singularité serait un titre à l'intérêt, mais il en a d'autres encore.

La *philaftie* de Pepys est d'une espèce toute particulière et assurément des plus innocentes. En effet, elle se borne à une observation minutieuse de lui-même, dépourvue d'ailleurs de toute prétention à commander ou diriger l'opinion du lecteur. Il conte avec une parfaite simplicité ses actions, très-souvent ses pensées, sans que jamais on observe le moindre souci du qu'en dira-t-on. Très-rarement cherche-t-il à se justifier ou même à expliquer sa conduite. Pour moi, je suis convaincu qu'il n'a jamais donné communication de son manuscrit à personne. La manière seule dont il l'a rédigé en serait la preuve. On a des lettres de Pepys écrites avec élégance, même avec une certaine coquetterie de style. Dans son journal, au contraire, pas la moindre trace de recherche ou de travail: ce sont des notes jetées à la hâte, au courant de la plume, quelquefois difficiles à comprendre par leur concision. J'ajouterai qu'il faisait usage d'une sorte de tachygraphie que peu de personnes de son temps auraient pu déchiffrer. Selon toute apparence, il se croyait ainsi à l'abri de toutes les indiscrétions, de même que Léonard de Vinci lorsqu'il écrivait à rebours.

S. Pepys descendait d'une famille noble, mais d'une branche tombée dans la pauvreté. Le fait a été



PORTRAIT DE SAMUEL PEPYS

d'après la peinture de John Hales, 1666, à la National Portrait Gallery

Reproduit avec l'autorisation de la National Portrait Gallery

constaté par ses biographes ; quant à lui-même, il ne paraît pas s'être jamais mis en peine pour rechercher son origine. Son père était tailleur dans la Cité de Londres, mais il n'avait pas l'honneur d'habiller les grands seigneurs de son temps. Néanmoins Samuel reçut une éducation libérale et fit ses études à Cambridge, probablement en qualité de boursier, au collège de la Madeleine. On ne sait pas s'il prit ses degrés dans cette université, et la seule mention qui soit faite de lui dans les archives du collège est une admonestation dont il fut l'objet pour s'être enivré le 20 octobre 1653.

Il se maria très-jeune à une fort belle personne âgée de quinze ans, Anglaise d'origine, mais élevée dans un couvent en France, suspecte pour ce fait d'une tendance au papisme, dont Pepys lui-même fut accusé plus tard. Ce ne fut pas évidemment par intérêt qu'il épousa Mlle Élizabeth Marchant, car elle n'avait pas de dot, mais la beauté exerçait un grand empire sur Pepys, et on s'en aperçoit à presque toutes les pages de son journal ; bien que son éditeur, lord Braybrooke, ait cru devoir supprimer quelques passages qui auraient pu causer du scandale, il en reste assez pour prouver que Pepys n'était pas de mœurs fort rigides, et il semble qu'à cette époque la bourgeoisie imitait autant qu'elle le pouvait l'aristocratie, dont les *Mémoires de Grammont* nous offrent un portrait si curieux.

Marié jeune et sans fortune, Pepys vivait chez un

sien cousin, sir Édouard Montagu, qui lui avait procuré une petite place dans l'administration militaire. Telle était sa position, lorsque, le 1er janvier 1659-1660, l'idée lui vint d'écrire son journal. Il semble que ce fût alors une mode assez répandue en Angleterre. Une crise politique était imminente. Le redoutable Protecteur était mort, et son fils Richard n'avait su conserver ni le pouvoir ni le titre dont il avait hérité si facilement. La nation était lasse de la république, lasse surtout du *Parlement-croupion*, tant de fois purgé, épuré, restauré. Elle appelait de tous ses vœux le retour des Stuarts; mais matée par le despotisme d'Olivier Cromwell, et toujours sous la terreur qu'inspirait son invincible armée, composée de fanatiques ou de soldats de fortune, elle n'osait élever la voix. Tout l'édifice était miné et ruineux, mais la masse demeurait assise, attendant une secousse. Les opinions de Pepys me paraissent avoir représenté exactement, à cette époque, celles de la grande majorité de ses concitoyens. Il était attaché à sa religion, mais nullement puritain. Les Stuarts ne lui étaient guère connus que par leurs malheurs, et il croyait bonnement qu'il suffisait de rétablir l'ancien régime pour que tout allât à merveille. Seulement, à tout prix il fallait se délivrer de deux oppressions, celle des prêcheurs fanatiques et celle des militaires. Avec les Stuarts, on verrait revenir la gaieté et la liberté.

Tandis que Monk amenait d'Écosse en Angleterre

une armée habituée à lui obéir, tandis qu'il recevait avec une apparente impassibilité les offres de tous les partis, l'amiral qui commandait la flotte de la Manche était l'objet de sollicitations non moins nombreuses. C'était sir Édouard Montagu, et Pepys, en qualité de son secrétaire, était à bord du *Naseby*, vaisseau amiral dont le nom rappelait une des premières victoires du Parlement sur les troupes royales. Sir Édouard Montagu était homme d'esprit et de résolution, et c'est à ce titre qu'il avait été distingué par le Protecteur, qui n'exigeait pas que ses généraux fussent des saints. Telle était l'opinion que Cromwell avait de son mérite et de sa fidélité, qu'il l'avait désigné à Richard comme le meilleur conseiller qu'il pût choisir. Parmi ses contemporains sir Édouard passait pour un esprit fort, à ce point qu'il refusait de croire à maint prodige admis par tout le monde. Pepys rapporte que son cousin poussait le scepticisme jusqu'à douter du diable. Vers 1663, il était dans un château du Wiltshire, c'est le diable que je dis, non sir Édouard, et manifestait sa présence en battant la nuit du tambour. Tambour et tambourineur étaient invisibles et répétaient immédiatement toutes les batteries qu'on exécutait avec des tambours humains. Or, sir Édouard, par je ne sais quelle batterie difficile et compliquée, avait mis le diable à quia, et depuis lors s'en moquait. Le Protecteur était mort, Richard ne pouvait ni ne voulait régner. Sir Édouard, qui ne tenait nullement à la

République, ne songea qu'à sa fortune particulière. La flotte était dans sa main comme l'armée dans celle de Monk. A la première ouverture de l'amiral, tous les capitaines et leurs équipages crièrent : « Vive le roi! » Sir Édouard alla chercher Charles II en Hollande et lui apporta de l'argent dont il avait le plus pressant besoin; car, au dire de Pepys, toute la garde-robe de Sa Majesté ne valait pas deux livres sterling. Sans avoir risqué autant que Monk, sir Édouard partagea avec lui les premières faveurs de la restauration : il fut fait comte de Sandwich et lord chambellan. Pepys eut sa petite part dans les largesses royales. Outre l'honneur de baiser la main de Charles II et celle du duc d'York, il reçut une petite somme ronde. Jamais il n'avait eu tant d'argent en poche.

Peu après, lord Sandwich obtenait pour lui la place de *clerc des actes* au ministère de la marine, dont les fonctions paraissent avoir compris ce qu'on appellerait aujourd'hui le service du *personnel* et du *matériel*. Les appointements, à la vérité, n'étaient pas considérables, mais il y avait la *rissorza del mestiere*, comme dit Figaro. A cette époque, les fonctionnaires publics ne se faisaient pas scrupule de recevoir des cadeaux. Lorsqu'un officier était promu à un grade supérieur, lorsqu'on lui délivrait une commission pour commander un vaisseau, l'usage était qu'il en témoignât sa reconnaissance à M. le clerc des actes, soit en lui offrant quelque pièce

d'argenterie, soit même en lui mettant dans la main brutalement un papier enveloppant quelques guinées. La chose se faisait sans mystère et jusqu'à un certain point était aussi légitime qu'aujourd'hui peut l'être, entre commerçants, un droit de courtage. Les gens scrupuleux, et Pepys était de ce nombre, n'acceptaient pas toujours les cadeaux, surtout lorsqu'ils n'avaient eu nulle part à la nomination dont on leur faisait honneur; mais ces vertus puritaines étaient rares. Le secrétaire d'un ministre disait à Pepys : « Je ne vis que des cadeaux des solliciteurs. Mon cheval est un cadeau; mes bottes, autre cadeau. Tous les fournisseurs me payent tribut. Venez chez moi goûter du vin que je me suis fait donner. » Une recommandation à un homme puissant se payait d'avance. « Le 19 juin 1660, lady Pickering, dit Pepys, m'a conté l'affaire de son mari, pour que je l'aide auprès de milord (lord Sandwich) et m'a donné, enveloppées dans un papier, 5 liv. st. en argent. » Le même jour, il trouvait chez lui une provision de chocolat (qu'il appelle *chocolade*) envoyée il ne sait par qui. Le 21 du même mois, le capitaine Curle lui donnait cinq *pièces* (guinées) en or et un pot d'argent pour sa femme, à l'occasion du brevet que Pepys lui avait expédié. Lesage ne faisait pas un tableau de fantaisie lorsqu'il nous montre, dans *Gil Blas*, un ministre instruisant son secrétaire au sujet des profits qu'il peut retirer de sa place. Pepys, bien que fort honnête homme, pour son temps, fit fortune, et sin-

gulièrement vite. Malgré un goût très-vif pour le plaisir, malgré une curiosité naturelle qui lui faisait prendre intérêt à une foule de choses sérieuses ou frivoles étrangères à ses occupations officielles, il était cependant le meilleur fonctionnaire de son administration, et on lui doit la plupart des règlements qui subsistent encore aujourd'hui dans l'amirauté et qui passent pour les plus propres à établir l'ordre, l'activité et l'économie dans le service. Il savait réprimer les fraudes des fournisseurs et distinguer les officiers d'un mérite véritable. Malheureusement à cette époque la faveur faisait tout. Quoique bon royaliste, Pepys déplore souvent les choix de la cour, et ne peut s'empêcher de comparer les freluquets qui obtenaient des commandements avec les vieux loups de mer qu'employait le Protecteur.

Il fut le témoin des résultats désastreux où les maitresses et les favoris conduisirent le gouvernement de Charles II; il vit une flotte hollandaise remonter la Tamise, et Ruyter, ayant un balai au haut de son grand mât, brûler les vaisseaux anglais à Chatham. On jugera de la terreur qu'inspirait cette audacieuse attaque à un peuple qui depuis l'*Armada* de Philippe II n'avait jamais eu à craindre une invasion : Pepys envoya loin de Londres sa femme et son argent, et la plupart de ceux qui avaient quelque chose à perdre suivirent cet exemple.

Il craignait les coups « naturellement », comme Panurge, et ne s'en cache pas; cependant de même

que, selon l'Espagnol, il y a des jours de courage, il y a autant de courages que de dangers différents. Lors de la fameuse peste de Londres, Pepys fut presque le seul fonctionnaire qui demeurât à son poste et n'abandonnât pas son travail. On lit dans une lettre de lui adressée à un de ses amis à cette époque :

« Vous avez couru votre chance au milieu des coups de sabre, à présent je dois courir la mienne au milieu de la peste. » Il y a dans cette phrase si simple un sentiment du devoir d'autant plus honorable qu'il était plus rare parmi ses contemporains.

Après la peste, un autre fléau s'abattit sur Londres. Le feu prit à une maison de la Cité, et, favorisé par un vent violent, embrasa des magasins de spiritueux. Avec une effrayante rapidité, il s'étendit à plusieurs quartiers. Le maire de Londres avait perdu la tête et se cacha au lieu de donner des ordres. Il n'y avait pas alors de *fire-brigade* ni de police. Les ministres et les princes allaient voir le feu ; chacun donnait son avis sur les mesures à prendre ; personne ne se chargeait de les exécuter. Les plus voisins du feu, préoccupés de leur propre danger, ne pensaient qu'à mettre en sûreté leur argent et leurs meubles. D'abord on porta dans les églises les objets précieux, mais les églises brûlèrent comme les maisons. Pendant plusieurs jours le feu faisait toujours des progrès, s'avançant selon le vent, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Bientôt il n'y eut plus à Londres

un quartier où l'on pût se croire à l'abri. Après avoir pourvu à la sûreté de son petit trésor, Pepys enterra son argenterie et son vin dans son jardin, envoya sa femme à la campagne et attendit la visite du feu. Son journal témoigne du désordre qui régnait alors. Il note une suite de petits faits, et ses observations sembleraient bien étranges en présence d'un si grand désastre, si on ne se rappelait combien la course de la pensée est vagabonde et quelles singulières distractions nous obsèdent en dépit des graves événements qui paraîtraient devoir concentrer toute notre attention. Pepys se souvient d'avoir vu tirer d'une cheminée un chat vivant à demi roussi : il a été huit jours sans se faire la barbe : il a dîné, dans un plat de terre, d'une épaule de mouton froide ; c'est à peine s'il dit quelques mots de l'idée lumineuse qu'il eut de mander de Deptford à Londres les ouvriers de la marine. Ces hommes adroits, intelligents, disciplinés, n'ayant pas, comme les bourgeois de Londres, à mettre en balance leur intérêt particulier avec l'intérêt général, attaquèrent le feu comme on aurait dû le faire tout d'abord. Ils firent sauter des maisons avec de la poudre et arrêtèrent l'incendie par une barrière de ruines.

Ce n'est pas à cet immense service, dont Pepys lui-même ne comprit peut-être pas l'importance, qu'il dut sa réputation. Le parlement, mécontent des ministres et des favoris, honteux surtout des désastres de la marine qui faisaient saigner tous les cœurs anglais, ordonna des enquêtes et les condui-

sit avec la dernière rigueur. Il voulait trouver des coupables et faire un exemple. Les fonctionnaires étaient pour la plupart très ignorants, les commissaires pleins de préjugés. Un peu à son corps défendant, Pepys fut chargé de répondre aux accusations portées contre l'administration à laquelle il appartenait, mais qu'il ne dirigeait pas. Il se justifia sans accuser personne, et parla pendant plusieurs heures avec la lucidité d'un professeur qui fait une leçon sur le sujet qu'il a étudié toute sa vie. Sa facilité, son aplomb devant ses juges l'étonnèrent lui-même, car jusqu'alors il n'avait jamais parlé en public. Les commissaires eurent le bon sens de reconnaître qu'il en savait plus long qu'eux ; et, après l'avoir écouté avec intérêt, le renvoyèrent en le félicitant. Complimenté par le parlement, gracieusement remercié par le roi, Pepys devint dès lors l'homme indispensable pour l'administration de la marine.

Quelque temps avant ce brillant succès et exerçant depuis plus de deux ans des fonctions qu'on appellerait aujourd'hui celles d'un comptable, Pepys écrit dans son journal : « M. Cooper, le second du *Royal Charles*, vient me voir. Je veux qu'il me montre les mathématiques, et nous avons commencé aujourd'hui. Il est très-capable et se contentera d'une bagatelle. J'ai travaillé une heure avec lui à l'arithmétique. Ma tâche première a été d'apprendre la table de multiplication. » Cela ne rappelle-t-il pas M. Jourdain et son maître de philosophie ? Il faut dire qu'alors presque tous les négociants faisaient leurs

calculs avec des jetons, comme le *Malade imaginaire*. Un peu plus tard il prit un maître de danse et de maintien ; il allait à la cour, et le roi lui disait : Bonjour, monsieur Pepys.

C'est par plus d'un côté que Pepys ressemble à M. Jourdain. Il est le type accompli du bourgeois. Il a une aspiration passionnée pour le grand et le noble ; il s'admire naïvement lorsqu'il met pour la première fois un habit de velours, lorsque pour la première fois il ceint une épée. Il va au spectacle, un grand seigneur l'appelle et lui parle devant tout le monde. Il est aux nues. Dans l'église de Westminster, on lui montre, par faveur particulière, le tombeau de la reine Catherine de Valois, femme de Henri V. « J'ai tenu dans mes mains, dit-il, le haut du corps de cette reine, et j'ai baisé ses lèvres en me disant que c'était à une reine que je donnais un baiser, le jour même de ma naissance. J'avais trente-six ans et j'embrassais une reine ! » Le bourgeois, pour qui une duchesse avait toujours vingt-cinq ans, était encore loin de Pepys.

Il embrassait mieux que des reines mortes. Il eut l'honneur d'embrasser une beauté très-vivante, la fameuse Nelly Gwynn, et c'était encore une manière d'usurper les privilèges de la royauté. « Knipp (une comédienne de ses amies) nous fit entrer dans les coulisses et nous amena Nelly, une très-jolie femme qui jouait le rôle de Cœlia aujourd'hui, et à merveille. Je l'embrassai et ma femme aussi. La jolie petite âme que c'est ! (*A mighty pretty soul she is*). » Il

paraît qu'alors les hommes et les femmes s'embrassaient à la première présentation. Les coutumes ont bien changé. Trouverait-on aujourd'hui en Angleterre une honnête bourgeoise pour embrasser une *petite âme* aussi chargée de péchés que Nelly Gwynn?

Pepys avait une véritable passion pour le théâtre, jolies actrices à part. Sous la république, les spectacles avaient été interdits et on se dédommageait d'une longue privation. La licence était grande, et on a peine à comprendre qu'une cour polie et francisée comme celle de Charles II supportât les grossièretés qu'on produisait alors sur la scène. Aujourd'hui on lira avec surprise les jugements de Pepys sur le théâtre de son temps. Il ne manquait ni d'esprit ni de littérature ; mais il faut croire que chaque siècle a son goût particulier en cette matière, et qu'il subit pour les ouvrages d'esprit l'influence irrésistible de la mode, de même que pour les habillements. Je trouve cette note dans le journal : « Allé à Deptford en lisant *Othello le More de Venise*. Bien bonne pièce : mais je venais de lire les *Aventures de cinq heures*, et *Othello* m'a paru une platitude. »

Rappelons-nous qu'en France, dans la société la plus élégante, on infligea quelque temps, comme pénitence, la lecture d'une scène d'*Athalie*. A Londres, du temps de Pepys, on ne jouait que rarement les pièces de Shakespeare, et je crois que c'est à Garrick que revient l'honneur de les avoir exhumées.

Aucun ouvrage ne fera connaître aussi bien que le journal de Pepys les mœurs de la classe moyenne

et même celles de l'aristocratie en Angleterre au XVIIe siècle. Je crois qu'on pourrait les résumer ainsi : Absence complète de pruderie, disposition générale à chercher le plaisir à part toute satisfaction de vanité. On ne connaissait pas ces dîners où l'on s'invite quinze jours d'avance; ces *routs* où mille personnes en grande toilette s'étouffent pendant deux heures sur un escalier, échangeant des poignées de main et se disant : « Charmante soirée! » En revanche, je trouve dans le journal de Pepys force soupers et bals improvisés, des causeries intimes, de joyeuses parties de campagne, beaucoup de simplicité et de bonhomie dans les relations. On comprend qu'on ait donné à l'Angleterre d'alors l'épithète de joyeuse, *merry England*, qui étonne un peu l'étranger aujourd'hui, surtout le dimanche. Qu'on me permette de revenir encore sur le chapitre des embrassements. La Saint-Valentin, 14 février, en amenait d'innombrables. Aujourd'hui on se borne à des épîtres amoureuses, et l'on m'a assuré que le nombre en était si grand que l'administration de la poste aux lettres doit recourir ce jour-là à des mesures extraordinaires pour assurer le service. Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, on allait surprendre les dames de grand matin, dans leur chambre à coucher, et on les embrassait. On devenait le *valentin* de la dame embrassée, elle était votre *valentine*, et on lui devait un cadeau. Pepys, qui était fort grand de manières, donnait dans de semblables occasions une paire de bas de soie verts avec

des jarretières. On voit dans les mémoires de Grammont, qu'alors « sans bas verts il n'y avait pas de salut pour une jambe ».

Le 25 septembre 1660, Pepys qui s'était donné une indigestion de noix, envoyait chercher une tasse de thé, la première qu'il ait prise. Il avertit que c'est un breuvage chinois, et il écrit *tee*. L'orthographe du mot n'était pas encore fixée. L'année précédente, la compagnie des Indes orientales avait offert au roi deux onces de thé, comme un cadeau précieux. L'infusion se préparait probablement en grand dans des cafés, où on la vendait au détail. Les premiers droits perçus par le fisc sont tous par *gallons* (mesure de quatre litres pour les liquides). A présent il n'y a guère de paysan qui n'ait sa théière et ne prenne du thé deux fois par jour.

Les prix des denrées indispensables et des objets de luxe, très-souvent notés dans le journal de Pepys, nous surprennent, tantôt parce qu'ils diffèrent énormément des prix actuels, tantôt parce qu'ils n'ont pas subi de changement. Il achète une voiture du bon faiseur pour 53 livres sterlings, et deux chevaux noirs, très-beaux, pour 50 livres la paire. Dans le même temps, l'écot d'un repas de corps lui coûte 2 livres. Il est vrai qu'il parle ailleurs de dîners où plusieurs personnes étaient nourries et abreuvées moyennant 18 pence.

Je pourrais multiplier les citations à l'infini en ouvrant le journal au hasard; mais ce qui me plaît le plus dans ce livre singulier, c'est la peinture d'un

caractère original, mélange de finesse et d'étourderie, d'esprit et de naïveté, d'égoïsme et de bienveillance. Les bons penchants, d'ailleurs, l'emportent tellement sur les mauvais, qu'il est impossible de ne pas aimer Pepys, et qu'on prend intérêt à ses petites affaires comme à celles d'un ami. Rien de plus amusant que le combat que se livrent dans son cœur l'intérêt et la reconnaissance. Lord Sandwich, son ancien patron, éprouve des embarras d'argent : Pepys craint fort de n'être jamais remboursé, s'il lui prête ses économies; il les prête cependant en galant homme qu'il est. Sa femme a fait venir des toilettes de France : il enrage, mais il paye. Il ne perd patience que lorsque mistress Pepys veut mettre un tour de cheveux blancs (?).

Je terminerai en quelques lignes l'histoire de Pepys que son journal ne nous donne que jusqu'à l'année 1669. Sa vue étant alors très-affaiblie, il crut devoir s'abstenir de ses pieds de mouches tachygraphiques, et il semble que ce fut pour lui un sacrifice très-pénible. « Je n'écrirai plus mes notes, dit-il ; il me semble me voir déjà dans mon cercueil, auquel et à toutes les choses pénibles qui accompagneront ma cécité, le bon Dieu veuille me préparer! »

Il ne devint pas aveugle pourtant et continua longtemps encore à remplir ses fonctions de secrétaire de l'amirauté. Après son succès devant la commission d'enquête, on en fit un personnage politique. On le nomma membre du parlement, mais il n'y

parla guère. Cela ne l'empêcha pas d'avoir des ennemis. On l'accusa de papisme, c'était alors le crime à la mode. Lord Shaftesbury l'ayant dénoncé comme possesseur d'un crucifix d'ivoire, on le décréta d'accusation et on l'envoya à la Tour, où il demeura quelque temps, recevant bonne compagnie et prenant sa disgrâce en philosophe. Elle ne dura pas longtemps, et les accusateurs en furent pour leur courte honte. Il reprit son siége au parlement, sa place à la marine. Tout en donnant la plus grande part de son temps aux travaux de cette administration, il trouvait le moyen de s'occuper d'art, de sciences, de littérature. Il s'intéressait à toutes les découvertes utiles ou curieuses. Il encourageait les artistes, faisait collection de livres et de gravures, il avait un cabinet de curiosités. On le voit figurer parmi les fondateurs de la *Société royale*, dont il fut même président. La chute de Jacques II lui fit perdre ses places, et il se retira des affaires avec une honnête aisance et conservant tous ses amis. Il mourut en 1703. On voit aujourd'hui au collège de la Madeleine, à Cambridge, les collections qu'il a laissées par son testament, et si l'on peut juger d'un homme par sa bibliothèque, il est impossible de ne pas avoir bonne opinion de Samuel Pepys.



ÉDITIONS

Des quatorze morceaux ci-inclus, deux seulement ont paru plus d'une fois ; *Les Mormons*, publié en feuilleton dans le *Moniteur*, les 25, 26 et 31 mars et le 1er avril 1853, a été repris dans les *Mélanges historiques et littéraires* en 1855 ; la notice nécrologique sur *Edward Ellice*, publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 octobre 1863, a été reprise dans les *Portraits historiques et littéraires* en 1874. Pour *Les Mormons*, nous avons naturellement adopté le texte des *Mélanges*, le dernier publié par Mérimée, et qui porte les marques d'un assez considérable travail d'amélioration, même en ce qui concerne la ponctuation ; pour *Ellice*, au contraire, nous donnons le texte de la *Revue des Deux Mondes*, les trois retouches du texte des *Portraits*, d'ailleurs insignifiantes, n'étant évidemment pas de lui.

Nous avons naturellement corrigé partout les erreurs évidentes, fautes d'orthographe ou autres.

VARIANTES

III. — Les Mormons

Page 24. — * La plupart cependant... *Le Moniteur : Presque toutes* cependant...
* protestants,... : protestants ;...

Page 27. — * par lui ;... : par lui,...
* assez pauvre, à ce qu'on dit... : assez pauvre à ce qu'on dit...

Page 30. — * ... Olivier Cowdery... : *Oliver*...

Page 31. — * ... ces caractères, très fins,... : ces caractères très fins...
* ... urim-thumim[1]... : urim-*humîm*... Ce qui n'est, d'ailleurs, qu'une faute d'impression, car lorsque le mot revient, il est écrit « urim-thumim »; de plus, la note 1 n'existait pas dans le *Moniteur* et a été ajoutée en 1855.

Page 34. — * ... qu'il passa... : ... qu'il *passait*...
* ... l'art de persuader... : ... l'art de persuader?

Page 35. — * ... est de même espèce... : de *la* même espèce...
* ... c'est apparemment... : ... c'est, apparemment,...

Page 36. — * ... concilient le premier de ces articles avec le second... : ... concilient *ces deux articles l'un avec l'autre.*
* ... duement... : ... *dûment*...
* ... Sion sera rétablie... : ... sera *établie*...

Page 37. — * ... grands-parens... : ... grands *parents*...

Page 40. — * ... politiques ;... : ... politiques,...

Page 44. — * En outre, dès cette époque... : *Dès cette époque*...

Page 45. — * ... du prophète... : ... du prophète ;...

Page 47. — * ... quelques saints, surpris isolément, furent renvoyés à leurs frères, goudronnés... : ... quelques saints surpris isolément, furent renvoyés à leurs frères goudronnés...

* ... à la tempête, se résignèrent... : ... à la tempête se résignèrent...

* ... où ils fondèrent... : ... *formèrent...*

* ... Adamson-Diahman... : ... *Adam-on-Diahman...*

* ... nous les y trouvons... : ... *retrouvons...*

Page 51. — * ... bénéfices ;... : ... bénéfices,...

* La ville de Nauvoo, faisant... : ... Nauvoo faisant...

Page 56. — * ... cent vingt huit... quatre-vingt-trois... soixante... : ... 128... 83... 60...

* ... Parlement... : ... *parlement...*

* ... j'aurais honte... : ... *j'ai* honte...

* ... reine de Saba au temple... : ... de Saba, au temple...

Page 57. — * ... et les autres habitants... : ... et *les habitants...*

* ... quinze mille... cent mille... : ... 15.000... 100.000...

Page 59. — * ... patriarche, dont... : ... patriarche dont...

* ... si délicat ; je... : ... si délicat. Je...

Page 60. — * ... nombreux ; mais... : ... nombreux. Mais...

* ... Deserèt... : ... *Deseret...*

Page 61. — * ... 5.000 dollars, somme à laquelle... : 5.000 *dollars, à laquelle...*

* ... prophète, avait... : ... prophète avait...

* ... qu'elle obéît, et... : ... qu'elle obéît ; et...

Page 63. — * ... son église, dénoncés... : ... son *Église* dénoncés...

* Aux États-Unis, c'est... : ... Unis c'est...

Page 64. — * ... verrou intérieur, et... : ... verrou intérieur et...

Page 65. — * ... : ... et, s'armant... et s'armant...
* ... feu par la porte entre-bâillée... : ... feu par *cette ouverture.*
* ... broie... : ... *broye*...

Page 66. — * ... pour contenir cette population... : ... contenir *toute* cette population...

Page 67. — * Il s'y disait autorisé... : Il *y était* autorisé...

Page 68. — * Un pareil crime... : Un *si grand* crime...

Page 69. — * ... et cependant, il... : ... et cependant il...

Page 70. — * ... terre promise... : ... *Terre* promise...

Page 72. — * ... les Mormons bâtirent une ville provisoire de baraques et de huttes construites... : ... les Mormons *fondèrent* une ville provisoire de baraques et de huttes *bâties*...
* ... de la faim,... : ... de la faim ;...

Page 73. — * ... fumée,... : ... fumée...
* ... animaux ;... : ... animaux,...
* ... pélerinage,... : ... pélerinage...
* ... douceur,... : ... douceur...

Page 75. — ** ... deux mille... trois cents... : ... 2.000... 300...

Page 76. — * ... cinq cent vingt... : ... 520...
* ... verser son sang pour ce drapeau fédéral qui ne les avait jamais protégés... : ... verser son sang *sous le drapeau dont l'ombre* ne les avait jamais protégés.

Page 77. — * ... cinq mille... : ... 5.000...

Page 78. — *** ... vallées,... immense,... lac d'Utah,... : ... vallées... immense... lac d'Utah...

Page 79. — * ... pays ;... : ... pays,...
* ... bientôt, à la voix de leur prophète, ...: ... bientôt à la voix de leur prophète...
* ... quatre vingt quatorze mille quatre-vingts... : ... 94.080...

Page 80. — * ... *littéral... :* ... littéral...

* ... montagnes Rocheuses... présidence... : ... *Montagnes* Rocheuses... *Présidence...*

* ... quatre-vingt dix-huit... Ce nombre et tous ceux qui suivent sont en chiffres dans le *Moniteur.*

Page 81. — * ... John Taylor. Paris, 1851, in-18 de 512 pag. : ... *John Taylor.*

Page 82. — * ... séjour si pénible, que,... : ... pénible, que...

Page 85. — * ... seront abandonnées... : ... *sont* abandonnées...

* ... des sociétés nouvelles... : ... *les* sociétés nouvelles...

XII. — Edward Ellice

Page 242. — * ... parlement... *Portraits :* ... Parlement.

Page 244. — * ... auquel il eût été difficile de résister... : ... auquel il *était* difficile de résister.

Page 246. — * ... justification des lois de la Providence... : ... justification de la Providence.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

I. — Mémoires de Lord Byron

Page 1. — Titre. — *Thomas Moore* (1779-1852), né à Dublin, connut de son temps une popularité qui égala celle de Byron lui-même et celle de Walter Scott ; ses *Mélodies irlandaises* et son poème oriental de *Lalla Rookh* ravirent toute une génération ; il n'est pas oublié ; certains de ses petits poèmes n'ont pas disparu des anthologies ; sa biographie de Byron, suivie d'une édition de l'œuvre de celui-ci, est sa dernière œuvre importante.

Mme Belloc. — Mme Swanton-Belloc était une traductrice attitrée de Byron et avait publié un livre sur lui en 1824. Le livre de Moore fut également traduit et publié, au cours de cette même année 1830, et de 1831, dans les volumes IX à XIII des « Œuvres complètes de Lord Byron », traduites par Paulin Paris. Voici comment celui-ci s'exprime au sujet de sa concurrente : « Au moment où nous songions à donner cette traduction, d'autres libraires en faisaient paraître une autre que recommandait le nom de son auteur. Mme Belloc l'avait, en effet, commencée avec le talent que tout le monde lui reconnaît ; mais bientôt, pressée sans doute par son éditeur, elle a plutôt résumé que traduit le texte anglais, et son style s'est beaucoup ressenti de la précipitation de son travail. Ajoutons qu'elle n'a pas eu plus d'égards pour les lettres de Lord Byron que pour les commentaires un peu longs de son biographe ; en sorte que l'on peut dire avec vérité qu'elle n'a réellement donné au public, ni la vie, ni la correspondance de Lord Byron » (t. IX, p. 15). Mérimée,

s'il n'a pas eu recours à l'original anglais, ce dont il ne dit rien, n'aurait eu entre les mains qu'un document insuffisant. Il y eut encore une troisième traduction en 1830, celle de Pichot, en supplément à sa traduction des œuvres.

Le National. Journal fondé à Paris le 3 janvier 1830 par Thiers, Mignet, Carrel et Sautelet, pour combattre le gouvernement de Charles X ; il joua un rôle important dans la révolution de Juillet, peu de semaines après le second article de Mérimée, soutint d'abord Louis-Philippe, repassa à l'opposition en 1832, devint républicain en 1836 et fut supprimé après le 2 décembre.

Page 1, ligne 3. — *... on peut impunément faire des caricatures contre le roi et ses ministres... :* Les choses ont changé ; depuis le règne de Victoria, si les ministres, bien entendu, ne sont pas épargnés, l'usage s'est établi, et est respecté par tous les partis, de laisser la famille royale hors de toute discussion ; aucun journal ne publierait une caricature contre elle ; l'unique consigne de la police dans les réunions publiques, en dehors du maintien de l'ordre, est d'empêcher toute attaque contre le roi et les siens.

Page 2, ligne 15. — ... (*cant*) : Voici l'histoire des sens du mot : chant, intonation particulière, intonation particulière des mendiants, jargon, phraséologie, phraséologie hypocrite, hypocrisie...

Page 3, ligne 1. — *Le crime qu'on lui reprochait est encore un mystère et le sera peut-être toujours... :* Il est assez généralement connu aujourd'hui que c'était des relations incestueuses avec sa demi-sœur Augusta Leigh, « à laquelle le sentiment public l'unissait scandaleusement » (André Maurois, *Ariel*, 1923, p. 216). Du reste, dans les mois qui suivirent, ces bruits parvinrent jusqu'à Mérimée avec suffisamment d'insistance pour qu'il y fît allusion dans son second article, *Réclamations contre les Mémoires de Lord Byron* (voir cette édition, p. 22) ; si même il ne les

avait connus en écrivant le premier et n'avait simplement refusé de s'en faire l'écho.

Page 4, ligne 18. — *Et M. Moore brûla les Mémoires de Byron... :* Moore s'exprime comme suit : « En plaçant sous les yeux du lecteur ces derniers extraits des papiers que je possède, je devrais peut-être dire quelque chose, en plus de ce qui a déjà été dit, au sujet de ces *Mémoires*, qu'en vertu du pouvoir discrétionnaire à moi confié par mon noble ami, je mis, peu de temps après sa mort, à la disposition de sa sœur et de son exécuteur testamentaire, et qu'un sentiment de respect pour sa mémoire leur fit livrer aux flammes... » (Moore, dernière page de son ouvrage). Il se dit donc innocent. Moore dit encore (même passage) : « J'ajouterai que, sur la mystérieuse cause du divorce, ce manuscrit n'apportait aucune lumière ; que certains détails n'étaient pas publiables, et la plupart de ceux qui touchaient à des personnes, seulement longtemps après leur mort (surtout dans la seconde partie, la première étant presque entièrement publiable) ; mais que tout ce qui touchait réellement Lord Byron était répété dans les Journaux et Memoranda... » Le *Dictionary of National Biography*, sous la signature de Leslie Stephen (1886), dit : « Moore avait vendu 2.000 livres à Murray, en novembre 1821, les *Mémoires* que lui avait donnés Byron, étant entendu que Moore les éditerait si Byron mourait avant lui. Byron (1er janvier 1820) avait offert de les laisser voir à sa femme pour qu'elle pût rectifier toute allégation injuste ; elle avait refusé et protesté contre une telle publication. Par la suite, Byron hésita, et un acte fut signé en mai 1822, aux termes duquel Murray s'engageait à restituer le manuscrit si on lui remboursait les 2,000 livres du vivant de Byron. Byron mourut, cette possibilité de rachat n'avait pas été utilisée, le droit de publication appartenait donc à Murray. Mais les amis de Byron, Hobhouse et Mrs. Augusta Leigh, souhaitaient la destruction. Lady Byron se garda d'intervenir directe-

ment, ne voulant pas qu'on crût qu'elle souhaitait voir disparaître la version de son mari. Moore hésitait ; mais à une réunion chez Murray, le 17 mai 1824, il remboursa l'argent à celui-ci, à l'aide d'une avance que lui avaient faite les Longmans, et le manuscrit lui fut rendu et immédiatement détruit... Il n'y a pas de raison de regretter leur perte ; Moore les avait montrés à tant de gens qu'il en avait fait faire une copie, de peur que l'original ne s'usât... Il y avait des passages grossiers ; il y avait aussi des descriptions intéressantes d'impressions de jeunesse ; mais dans l'ensemble, ils étaient décevants, et l'histoire du mariage était telle que Moore l'a racontée... » Bref, Moore n'a peut-être pas détruit le manuscrit de ses mains, mais il a consenti ; c'était du reste dans une bonne intention. « Ami de Byron, il détruit le manuscrit de ses *Mémoires* et donne à sa biographie un tour apologétique » (Legouis et Cazamian, *Histoire de la littérature anglaise*, p. 1018).

Page 6, ligne 1. — *Napoléon a dit... :* Cette réflexion se trouve dans le livre de Moore après la lettre 55.

—, ligne 17. — « *Le temple de la gloire, dit-il...* » *:* Journal publié par Moore, lundi 6 décembre 1813.

—, ligne 28. — « *J'apprends que Childe Harold...* » *:* Même journal, lundi 13 décembre 1813. Mais Byron ne se donne pas pour l'auteur de cette réflexion ; il la cite comme se trouvant dans la lettre d'un libraire d'Édimbourg à son ami et éditeur Murray, et philosophe à son sujet.

Page 7, ligne 2. — « *A vingt-six ans, disent-ils...* » *:* Journal publié par Moore, 27 février 1814. La traduction : *disent-ils*, pour *as they call them*, est assez maladroite : « Vingt-six ans, à ce que l'on dit... »

—, ligne 16. — « *Peut-être, répondit-il, ma tête...* » *:* Récit de Moore, deux pages avant la liste des historiens lus par Byron.

Page 10, ligne 26. — ... *le célèbre Jackson, son professeur de*

pugilat... : John Jackson (1769-1845), surnommé Gentleman Jackson, est honoré de deux colonnes dans le *Dictionary of National Biography ;* sa célébrité fut immense, sa fortune considérable ; Byron le cite deux fois dans ses œuvres, une fois dans une note (édition 1885-1886, t. II, p. 144 ; t. VI, p. 427) et une fois dans *Hints from Horace* (I, 503), et maintes fois dans les Lettres et Journaux. Le recueil de Moore contient plusieurs lettres de Byron à Jackson.

Page 11, ligne 6. — *Sir William Gell...* (1777-1836) : Voyageur, peintre et archéologue ; Byron changea une nouvelle fois l'épithète ; c'est à la *Topography of Troy* (1804) que Byron faisait ici allusion ; après avoir vu Troie lui-même, il remplaça, dans la cinquième édition de son poème, « classique » par « rapide ». Byron écrivit encore, en 1811, un article sur l'*Ithaca* et l'*Itinerary of Greece* du même Gell. Byron mentionne avoir reçu une visite de Gell dans son Journal le 6 décembre 1813. Moore lui-même donne toutes ces indications.

Page 12, ligne 6. — « *Malheur à l'écrivain, dit Voltaire...* » *:* La citation est dans la lettre 234 de Byron à Moore, le 8 mars 1816 ; mais la traduction est mauvaise : « Malheur à celui, dit Voltaire, qui a dit sur un sujet tout ce *qu'il a pu* en dire. »

Page 13, ligne 1. — *Il est certain que pendant qu'il parcourait la Grèce... :* Rien n'indique qu'il faille prendre au tragique ces lignes mystérieuses ; il suffit qu'il s'agisse de quelque maîtresse morte.

—, ligne 9. — « *J'ai composé la Fiancée d'Abydos...* » *:* Journal, 16 novembre 1813.

Plus loin : « *Je me suis réveillé...* » *:* Idem, 23 novembre 1813.

—, ligne 22. — *J'en déteste la conclusion depuis longtemps passée... :* Est un contresens de la traductrice : « its foregone conclusion » signifie « son dénouement inévitable ».

Paulin Paris n'a pas mieux compris et dit : « cette conclusion anticipée ».

Page 14, ligne 1. — *Il ajoute : « Hobhouse... » :* Journal, 10 mars 1814.

—, ligne 1. — *Hobhouse... :* Un des amis les plus intimes de Byron, plusieurs fois son compagnon de voyage, et l'un de ses exécuteurs testamentaires. C'est John Cam Hobhouse, baron Broughton (1786-1869) ; il avait été le garçon d'honneur de Byron à son mariage, et c'est lui qui poussa le plus à la destruction des *Mémoires*. Il fit par la suite une carrière politique.

Page 15, ligne 14. — « *Les causes de notre rupture, dit Byron...* » : Récit de Moore entre la lettre 234 et la lettre 235. Byron aurait fait cette réponse à un Anglais qui se hasardait à lui énumérer les différentes causes auxquelles on avait attribué la rupture.

Page 16, ligne 5. — ... *une femme qu'elle avait choisie pour sa confidente... :* Byron s'exprime ainsi à son sujet dans une lettre à Moore du 29 février 1816 : « Une Mrs. C (maintenant espèce d'intendante et espionne de Lady Noel), qui fut blanchisseuse dans ses jours meilleurs, passe, parmi les gens bien informés, pour être très largement la cause occulte de nos récentes querelles de famille. » Son nom était Clermont. Lady Byron, dans la lettre de protestation que Mérimée étudie dans son second article, défend sa mère, mais ne dit rien de Mrs. Clermont. Quant au poème intitulé : *Esquisse empruntée à la vie privée*, dirigé contre la calomniatrice, il semble d'une violence disproportionnée à son objet ; c'est le rocher pour écraser la mouche ; c'est, du reste, déjà l'avis de Moore ; voir son récit après la lettre 241. Il est daté du 29 mars 1816.

—, ligne 28. — *On chargea des médecins de l'examiner, et ils le trouvèrent composant... :* Ceci n'est qu'une façon de parler ; Lady Byron sollicita seulement des avis médicaux, en exposant les symptômes qu'elle croyait recon-

naître, ou affectait de reconnaître. Ces symptômes, réunis en une liste, étaient au nombre de seize.

Page 17, ligne 5. — *Deux dames seulement... :* En réalité, Moore précise le nom de l'une d'elles : c'était Lady Jersey, qui eut le courage de donner une soirée en son honneur, la dernière à laquelle il assista en Angleterre ; une autre, à cette même soirée, « alors Miss M..., aujourd'hui Lady K... », osa lui montrer de la cordialité (récit de Moore, après la lettre 241).

—, ligne 13. — ... *ce long article :* Il est seulement signé PM. Mais Gustave Planche, dès 1832, l'attribuait à Mérimée dans la *Revue des Deux Mondes* (renseignement de la bibliographie établie par F. Chambon). L'attribution ne fait aucun doute.

II. — Réclamations contre les « Mémoires » de Lord Byron

Page 18, ligne 9. — ... *mezzo termine... :* Italien : moyens termes.

Page 19, ligne 27. — ... (*d'après Byron qu'il cite*) : Voir note ci-dessus : « une femme qu'elle avait choisie pour sa confidente... »

—. ligne 29. — ... *une femme qu'il ne nomme pas... :* Mrs. Clermont ; voir note ci-dessus.

Page 20, ligne 3. — ... *une lettre... :* Elle est reproduite en appendice au second volume de Moore.

Page 21, ligne 7. — *M. Campbell... :* C'est Thomas Campbell (1777-1844), classique attardé, mais dont les *Pleasures of Hope* (1799) eurent du succès ; Mérimée est dur pour lui. Paulin Paris, plus juste, l'appelle « l'illustre auteur des Plaisirs de la Mémoire », voulant dire de l'Espoir.

Page 22, ligne 18. — *P.-S. On nous écrit de Londres... :* Il nous a été impossible de découvrir qui fut ce correspondant ; peut-être est-il imaginaire.

Page 23, ligne 6. — ... *passion monstrueuse... :* Voir note ci-dessus, page 3, ligne 1 : *Le crime qu'on lui reprochait...*

—, ligne 18. — ... *contemporains :* L'article est également signé PM seulement. Il est à noter que seuls les deux premiers volumes (jusqu'à avril 1816) sur cinq, de la traduction de Mme Belloc, avaient encore paru lorsque Mérimée écrivit ses articles.

III. — Les Mormons

Page 24, titre. — *Le Moniteur universel :* Le *Moniteur universel* fut le journal officiel de l'État français jusqu'à la création du *Journal officiel* le 1er janvier 1869 ; il avait été fondé sous le nom de *Gazette nationale* ou *Moniteur universel* par Panckouke, le 24 novembre 1789, et connu seulement sous le second de ces titres depuis le 1er janvier 1811.

Page 25, ligne 10. — ... *M. Mayhew... :* Henry Mayhew (1812-1887) a également laissé des pièces de théâtre, des récits de voyages et des ouvrages de vulgarisation. Par contre, Gunnison et Stanbury semblent s'en être tenus à leurs relations de cette expédition.

Page 26, ligne 11. — ... *M. Spalding :* Salomon Spalding ou Spaulding vécut de 1761 à 1816.

—, ligne 25. — ... *M. Mickiewicz... :* Le célèbre poète polonais (1798-1855).

Page 30, ligne 3. — ... *un brave méthodiste qui lui prêta de l'argent... :* C'était un fermier voisin appelé Martin Harris ; sa femme aurait volé les 116 premières pages du livre de Mormon, qui, pour cette raison, n'aurait été publié qu'à partir de la page 117. Voir A. Maurois, *art. cité* dans l'*Introduction ;* Maurois donne aussi des renseignements sur l'exploitation commerciale du livre.

—, ligne 6. — ... *Olivier Cowdery... :* D'après d'autres versions, le copiste aurait été Sidney Rigdon, que Mérimée cite plus loin. Voir *Grande Encyclopédie*, art. *Mormons*.

Page 31, ligne 19. — ... *le turc de Covielle... : Le Bourgeois gentilhomme*, acte IV, scène 6 : « Oui. La langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. » Rotrou, dans sa comédie de *La Sœur*, avait fait la même plaisanterie.

—, ligne 23. — ... *la lettre moulée... :* C'est-à-dire les caractères imprimés.

Page 32, ligne 29. — *Il me semble entendre Sganarelle... : Le Médecin malgré lui*, acte II, scène 6.

Page 34, ligne 28. — ... *M. Carlyle, son éditeur... :* L'ouvrage de Carlyle est intitulé : *Letters and speeches of Cromwell* (1845).

Page 41, ligne 16. — ... *qu'il se lève en pieds... :* Semble viser à rendre l'anglais *Stand to his feet.*

—, ligne 21. — ... *ce que je vis à Londres, il y a quelques années... :* « Il y a quelques années » ne semblerait pas se rapporter à un voyage plus ancien que ceux de 1850 et de 1851 ; celui de 1846, d'ailleurs fort court, et surtout celui de 1835, semblent trop éloignés pour justifier l'expression ; du reste, Mérimée ne fait nulle part allusion à cet incident dans sa correspondance. Le nombre est grand des sectes protestantes dans lesquelles tout le culte est représenté par une réunion muette dans l'attente de l'inspiration divine d'un des membres ; les quakers et les shakers sont les plus connues ; ce qu'il y a de remarquable est que celle-ci ne se protège pas mieux contre les mauvais plaisants.

Page 43, ligne 14. — ... *le rite de Melchisedech... :* Le clergé mormon était de deux ordres, la prêtrise de Melchisedech, c'est-à-dire les hauts dignitaires pleinement initiés, et la prêtrise d'Aaron, comprenant les grades inférieurs.

Page 45, ligne 4. — ... *dans un lit de plume... :* C'est ce que les Américains appellent, d'un double verbe pittoresque, *to tar and feather.*

Page 45, ligne 6. — ... *la loi de Lynch... :* La pratique des exécutions sommaires ; l'origine du mot est discutée.

Page 48, ligne 19. — ... *war whoop... :* Cri de guerre.

Page 49, ligne 9. — *Credat Judæus Apella :* Horace, *Satires*, I, 5. Que le juif Apella le croie ! (A d'autres !) Mérimée semble avoir aimé l'expression, qui se trouve également dans une lettre à Panizzi du 15 juillet 1866.

Page 52, ligne 22. — ... *pour épier la nudité de la terre... :* Que veut dire Mérimée?

Page 53, ligne 11. — ... *to whittle... :* Les explications de Mérimée sur cette manie américaine d'alors et le mot qui la désignait sont exactes et confirmées par le grand dictionnaire d'Oxford.

—, ligne 27. — ... *dolant leur morceau de cèdre... :* Doler, c'est aplanir, unir, tailler avec la doloire.

Page 54, ligne 14. — ... *ratisser dehors... :* Est une traduction volontairement littérale et maladroite, pour : expulser par le procédé du « whittling ».

Page 56, ligne 15. — ... *le Parlement britannique bâti récemment par M. Barry... :* C'est le monument actuel, élevé de 1840 à 1852, pour le gros œuvre, par Sir Charles Barry (1795-1860), en remplacement du précédent, incendié en 1834. Mérimée le trouvait hideux : « J'ai passé ma matinée hier dans la nouvelle Chambre des Communes, qui est une affreuse monstruosité. Nous n'avions pas encore d'idée de ce qu'on peut faire avec un manque de goût complet et deux millions de livres sterling » (*Lettres à l'Inconnue*, I, 308, 1er juin 1850).

Page 60, ligne 6. — ... *célibat... :* La première femme de Smith, Emma, fort sceptique, et vrai dragon, reçut fort mal Hirum Smith, que Joseph avait chargé de lui révéler la doctrine du scellement ; elle ne toléra jamais les concubines dans sa maison (voir Maurois, *art. cité*).

—, ligne 18. — ... *les Potowatomis... :* Ou Pottawatamies,

nomades, aujourd'hui réduits à quelques centaines d'individus transportés dans le territoire indien.

Page 75, ligne 20. — ... *l'aspect d'une ruine ancienne... :* Les Icariens de Cabet, qui, comme nous l'avons dit dans l'*Introduction*, succédèrent aux Mormons à Nauvoo en mars 1849, avaient en particulier acheté le temple, ou plutôt ce qui en restait après l'incendie qui l'avait en partie détruit; ils en étaient extrêmement fiers. Voici ce qu'en dit l'un d'eux : « Dieu me pardonne! J'oubliais la plus gigantesque de nos possessions, l'un des plus fameux monuments de l'Amérique, le ci-devant temple des Mormons, enfin, maintenant propriété icarienne. Comme des mains vandales ont brûlé les charpentes intérieures, je veux attendre qu'il soit réparé pour vous en faire une description détaillée. Sachez seulement que son extérieur est en magnifiques pierres de taille, que son architecture emblématique, avec soleil, lune, etc..., est d'un effet étrange, quoique simple et de bon goût. Son ensemble, enfin, est grandiose. Il est bâti sur la meilleure position de Nauvoo, qu'il domine de tous les côtés » (P. Bourg, lettre du 30 juillet 1849, dans *Le Populaire*, journal icarien, le 7 octobre 1849. Cité par J. Prudhommeaux, *Histoire de la communauté icarienne*. Nîmes, 1906, p. 47). Les quatre murs principaux s'écroulèrent sous les coups d'une tempête le 27 mai 1850; avec les décombres, les Icariens bâtirent des maisons, et en particulier une école en pierre de taille qui existe toujours (*Ibid.*).

Page 79, ligne 7. — ... *après la paix faite avec le Mexique... :* La guerre dura d'avril 1846 à janvier 1848; le traité de Guadalupe Hidalgo donna aux États-Unis le Texas, le Nouveau-Mexique et la Californie.

Page 80, ligne 13. — ... *missionnaires... :* La prédication à l'étranger reste encore chez les Mormons actuels une sorte de service public obligatoire auquel peut être appelé tout jeune homme bien doué.

Page 81, ligne 25. — *Leurs prétentions seront-elles admises?...*

C'est seulement en 1894 que l'Utah a été admis comme État de l'Union avec pleins droits.

Page 85, ligne 19. — ... *le Règne de Mille ans...* : Annoncé par l'*Apocalypse* et particulièrement attendu par les sectes protestantes rigides sous le nom de « millennium ».

—, ligne 25. — ... *l'histoire* : Mérimée continua toute sa vie à s'intéresser aux Mormons : « ... Je lis un livre trop long et mal fait, mais dont l'auteur paraît honnête et dit ce qu'il a vu et entendu. Il faut passer ses réflexions, car il est un peu niais. C'est *Dixon's New America*. Il a vu les Mormons et, ce qui est encore plus curieux, la République de Mount Lebanon... » (*A l'Inconnue*, Cannes, 5 janvier 1868).

IV. — Architecture et sculpture peintes au palais de Sydenham

Page 86, titre. — *Palais de Sydenham* : Généralement appelé le palais de Cristal, à une douzaine de kilomètres au sud du centre de Londres. L'architecte en fut Sir Joseph Paxton ; il est fait entièrement de verrre et de fer ; la nef centrale a plus de 500 mètres de long ; la largeur va jusqu'à 130 et la hauteur jusqu'à 60. C'est resté une promenade favorite des Londoniens, lieu de toutes sortes de réjouissances et exhibitions, et un des points de repère qui attirent le plus l'attention lorsqu'on approche de Londres en venant du sud.

Mérimée fit le voyage presque uniquement pour aller voir ce palais. « J'irai à la fin de la semaine voir le palais de Sydenham. On dit que cela dispense d'aller en Mésopotamie, et je ne me sens pas de goût pour ce pays-là » (lettre à Mme de Lagrené, 11 juillet 1854). (Lettres publiées par F. Chambon. Renseignement donné par la bibliographie établie par lui.)

Mérimée avait déjà vu le palais de Cristal en juillet 1851, à Hyde Park, à Londres, où il avait été d'abord construit à l'occasion de l'Exposition universelle de cette

année. Il dit à Jenny Dacquin : « Le palais de Cristal est une grande arche de Noé, merveilleuse pour la singularité des objets qui s'y trouvent, très médiocre d'ailleurs au point de vue de l'art ; en résumé, on y passe une journée très amusante » (*Lettres à une Inconnue*, I, 314, 22 juillet). Après l'Exposition, le palais fut démonté et reconstruit à Sydenham, à peu près identiquement et avec les mêmes matériaux. Mérimée dit cette fois : Le palais de Cristal mérite ce voyage. Sous le rapport d'art et de goût, cela est parfaitement ridicule, mais il y a dans l'invention et l'exécution quelque chose de si grand et de si simple à la fois qu'il faut aller en Angleterre pour s'en faire une idée. C'est un joujou qui coûte vingt-cinq millions et une cage où plusieurs grandes églises pourraient valser » (*Ibid.*, I, 339, 29 juillet 1854). Mérimée revit encore le palais, au moins en 1856, gâté par de grands monuments aux héros de Crimée (F. Chambon, *art. cit.*).

Page 86, ligne 10. — *MM. Owen Jones...* (1809-1874) : Voyageur, archéologue et architecte, grand spécialiste des monuments grecs et de l'Alhambra ; le livre dans lequel il justifiait sa reconstitution de la polychromie grecque s'appelle *An apology for the Colouring of the Greek Court* (1854) ; sur la fin de sa vie, il a surtout décoré des maisons particulières.

—, ligne 10. — ... *et Wyatt... :* Il s'agit de Sir Matthew Digby Wyatt (1820-1877), architecte et spécialiste des sujets d'art, et grand personnage officiel.

Page 87, ligne 1. — *M. Hittorf... :* Jacques-Ignace Hittorf (1798-1867) constatait l'existence de la polychromie en Sicile dès 1823 et publiait *Architecture polychrome chez les Grecs* en 1831 ; il devint architecte officiel du gouvernement français et a laissé beaucoup d'œuvres à Paris, en dehors de Saint-Vincent-de-Paul.

—, ligne 7. — ... *MM. Duban et Lassus... :* Félix-Louis-Jacques Duban (1797-1870), grand restaurateur et initiateur, connut aussi tous les honneurs officiels. Jean-

Baptiste-Antoine Lassus (1807-1857) fut grand restaurateur d'églises et collaborateur de Viollet-le-Duc. Les travaux de la Sainte-Chapelle eurent lieu de 1840 à 1856.

Page 87, ligne 9. — ... *fabriques peintes des Champs-Élysées... :* Littré dit, pour cette acception : « toutes constructions qui servent à l'ornement des parcs, des jardins ».

Page 88, ligne 1. — ... *M. de Rovray... :* Pseudonyme de Pierre-Ange Fiorentino, né à Naples en 1810, critique d'art qui écrivait en particulier dans la *Presse*, le *Constitutionnel* et le *Moniteur*.

—, ligne 8. — ... *cours* (*courts*) : Ces cours existent toujours, sauf une, comme on verra plus bas, note sur *M. Fergusson.*

Page 89, ligne 18. — ... *petit Dunkerque... :* Hatzfeld et Darmesteter disent : « bibelot d'étagère » et donnent pour étymologie : « d'une enseigne parisienne de ce nom, la ville de Dunkerque étant renommée pour ses bibelots en ivoire » ; Mérimée l'entend ici d'une collection de bibelots.

Page 90, ligne 6. — ... *M. Fergusson :* L'orthographe de Mérimée était erronée ; il avait écrit Ferguson ; il s'agit de James Fergusson (1808-1886), auteur d'ouvrages sur l'architecture ; sa « cour » assyrienne fut par la suite détruite par un incendie ; il fut directeur du palais de Cristal de 1856 à 1858.

—, ligne 24. — ... *Boabdil... :* C'est le dernier roi arabe de Grenade. Mérimée avait vu Grenade — et Cordoue — dès son premier voyage en Espagne en 1830.

—, ligne 25. — ... *la mosquée d'Abdérame à Cordoue :* Elle fut commencée par Abdérame Ier le Juste, en 770.

Page 93, ligne 19. — ... *M. Layard :* Il s'agit de Sir Austen Henry Layard (1817-1894), célèbre par ses fouilles à Ninive, et qui fit aussi une carrière politique ; son livre de 1848, *Nineveh and its remains*, lui valut une gloire

immense ; ce n'était, du reste, pas l'emplacement exact qu'il avait découvert.

Page 96, ligne 10. — ... *le Parthénon et le temple de Thésée... :* Mérimée avait vu Athènes pour la première fois en août et septembre 1841.

Page 99, ligne 11. — ... *comme on le voit à Pompéi... :* Et Pompéi en août 1841, en allant en Grèce.

Page 103, ligne 25. — ... *dans l'histoire de l'art :* Le fait que l'architecture et la sculpture grecque furent polychromes n'est plus discuté aujourd'hui : « De nombreuses traces de peinture, encore visibles, forcent à reconnaître que le Parthénon avait été totalement recouvert d'un enduit rehaussé de couleurs vives sur les parties les plus importantes de ses éléments d'architecture... » (Charles Lucas, article *Parthénon*, *Grande Encyclopédie*). « Toutes ces sculptures étaient peintes » (article *Parthénon*, *Larousse*).

V. — Un faux dauphin en Amérique

Page 104, ligne 1. — *O imitatores servum pecus!* Horace, *Épîtres*, I, 19, 19.

Page 105, ligne 14. — ... *Perkin Warbeck...* (1474-1499) : Aventurier qui essaya de se faire passer pour le duc d'York, fils d'Édouard IV ; il fut vaincu, pris et exécuté.

—, ligne 16. — ... *le faux Démétrius de Russie... :* L'étude de Mérimée sur lui avait paru en 1852. Mérimée eut toujours un faible pour les histoires d'usurpateurs.

Page 106, ligne 23. — ... *M. A. de Beauchêne... :* Alcide-Hyacinthe du Bois de Beauchesne (1804-1873), historien royaliste et orthodoxe de la captivité du Temple ; son ouvrage est intitulé *Louis XVII, sa vie, son agonie et sa mort* (1852) et est considéré aujourd'hui comme plus remarquable par la couleur que par l'esprit critique.

Page 108, ligne 22. — *Trois endroits furent désignés, chacun ayant son témoin authentique... :* G. Lenôtre, dans *Le*

roi Louis XVII et l'énigme du Temple (1921), énumère même et étudie cinq versions, présentées par les nommés Voisin, Bureau, Dusser, femme Bétrancourt, et Charpentier (*op. cit.*, p. 419 et suiv.).

Page 111, ligne 19. — ... *j'ai voyagé dans des pays si barbares... :* L'Espagne, la Turquie, l'Asie Mineure, veut-il dire probablement; il s'était avancé jusque dans la brousse de Smyrne.

Page 114, ligne 13. — *Pendant la dernière guerre entre l'Angleterre et les États-Unis... :* Celle de 1812 à 1814, terminée par la paix de Gand.

Page 116, ligne 17. — *M. le prince de Joinville...* (1818-1900), troisième fils de Louis-Philippe, amiral; c'est lui qui avait ramené en France les cendres de Napoléon en 1840.

Page 117, ligne 25. — ... *Albany... :* Sur le fleuve Hudson.

—, ligne 26. — ... *lac George... :* Près du lac Champlain, dans l'État de New-York.

Page 118, ligne 5. — ... *Green-Bay... :* Ville de l'État de Wisconsin, située sur un bras du lac Michigan du même nom; c'est donc sur le lac Michigan que naviguaient les voyageurs.

Page 120, ligne 7. — ... *mon père qui a demeuré longtemps dans ce pays... :* Louis-Philippe avait séjourné en Amérique, d'octobre 1796 à la fin de 1799.

Page 123, ligne 3. — ... *infarinato... :* Est d'excellent italien pour *frotté de.*

—, ligne 6. — ... *M. Auguste Trognon, secrétaire des commandemens du prince de Joinville...* (1795-1873), normalien et historien, avait d'abord été précepteur du prince; il suivit la famille royale en Angleterre en 1848.

Page 124, ligne 1. — ... *dans ma jeunesse, étant secrétaire d'un ministre... :* Le comte d'Argout. Voir P. Trahard, *La jeunesse de Mérimée.*

VI. — Exposition de Manchester

Mérimée était allé en Angleterre exprès pour la voir ; ce fut son neuvième voyage ; parti le 10 juin 1857, il était encore à Londres au début d'août.

« Je pars demain pour Manchester, bien que je craigne un peu d'aller voir un *humbug ;* mais il vaut mieux être attrapé que d'avoir des regrets... » (A Mme de la Rochejacquelein, 9 juin 1857) (Chambon, *art. cité*, p. 423).

« Le diamant de l'Exposition, à mon avis, c'est le groupe des *Trois Grâces* de Raphaël, appartenant à lord Ward. Il paraît que c'est une *traduction* de l'antique, mais je parierais que cela est supérieur à l'original. La beauté est poussée à ce point que ces trois femmes nues sont respectables. Ce sont des déesses » (à la même, 26 juillet 1857). Mérimée se plaint, par ailleurs, que peu d'amateurs aient envoyé leurs meilleures pièces et qu' « un grand nombre d'olibrius » aient envoyé des charretées « d'affreuses copies, qu'il a bien fallu accepter et exposer avec le nom dont il a plu aux propriétaires de les baptiser ». Il se passionna pourtant aussi pour un portrait de Julie d'Angennes, appartenant à lord Spencer et attribué à Mignard. En somme, son impression fut mauvaise : « Je crois que je vous ai dit la vérité dans ma première lettre sur Manchester. Je n'avais pas si bien traité le public dans un article que j'ai fait et qui était louangeur. J'ai la politique de ne jamais dire du mal d'un pays où je dois revenir. Voilà pourquoi on m'aime tant en Espagne... » (à la même, 3 août 1857). Voir Chambon, *art. cité*.

Page 125, ligne 2. — *Monsieur,... :* Cette indication épistolaire, tendant à donner à l'article l'allure d'une lettre écrite au directeur du journal, est peut-être imitée de l'habitude anglaise d'adresser des lettres destinées à être imprimées aux directeurs de la grande presse, en commençant ainsi par le mot *Sir*. L'article VII sur le British Museum commence de même. Cela ne veut pas dire que

Mérimée était envoyé en Angleterre par le *Moniteur ;* ses articles furent payés, évidemment, mais c'est à titre officiel qu'il faisait ses voyages.

Page 125, ligne 20. — ... *la gentry... :* Le grand dictionnaire d'Oxford la définit : classe immédiatement au-dessous de la noblesse (*nobility*) ; c'est l'équivalent, selon les cas, de la petite noblesse des campagnes, ou de notre bourgeoisie.

Page 126, ligne 17. — ... *Marston-moor... :* Près York ; victoire de Cromwell sur les troupes royales en 1644.

—, ligne 22. — *Pall Mall... :* L'une des rues les plus célèbres du West-End de Londres, bordée de palais et de grands clubs.

Page 127, ligne 6. — ... *l'Institution britannique :* Cette Société (*The British Institution, for the encouragement of British artists*) avait été fondée en 1806 sur les indications de Sir Thomas Bernard ; elle s'installa dans une galerie élevée dans Pall Mall par l'alderman Boydell pour exposer les tableaux peints en vue de son édition de Shakespeare, pour y tenir ses expositions ; après 1849, certaines de celles-ci eurent lieu à Marlborough House (voir plus loin, *Les beaux-arts en Angleterre*). La Société disparut en 1867, ses fonds passèrent à plusieurs autres pour l'encouragement des beaux-arts.

Page 128, ligne 19. — ... *le fossé qui précède toute maison anglaise... :* Un escalier y descend pour donner accès à la cuisine et à l'office, généralement placés en sous-sol ; c'est ce qu'on appelle *the area*.

Page 129, ligne 1. — ... *jalousies verticales... :* Il est difficile de déterminer ce que veut dire Mérimée ; en Angleterre, dans les villes, il n'y a généralement aucune sorte de contrevents, volets, jalousies ou persiennes, mais seulement des stores à l'intérieur ; peut-être veut-il parler de volets pliants à lames verticales ; mais on ne voit pas comment les habitants pourraient regarder « au-dessus ».

—, ligne 29. — *Collection de lord Hertford :* C'est l'origine

de la fameuse *Wallace Collection*, d'abord rassemblée par la famille Hertford à Hertford House, et donnée par lady Wallace à l'État en 1897.

Page 131, ligne 9. — ... *le docteur Waagen...* : Il s'agit du célèbre Allemand Gustave-Frédéric Waagen, historien de l'art (1794-1868).

—, ligne 10. — ... *ce Giorgion...* : Le Giorgione, peintre vénitien (1477-1511).

—, ligne 10. — ... *était un Palma Vecchio...* : Autre peintre vénitien (1480-1528).

—, ligne 25. — ... *sir Thomas Lawrence...* : C'est le peintre célèbre (1769-1830).

—, ligne 26. — ... *lord Ward...* : Il semble s'agir du baron William Ward (1817-1885).

—, ligne 26. — ... *la belle gravure de Forster...* : C'est le graveur français François Forster (1790-1872), spécialisé dans la gravure des œuvres de Raphaël ; les *Trois Grâces* furent sa première planche.

Page 132, ligne 8. — ... *lord Grey...* : Il semble s'agir de Sir Henry George Grey, vicomte Howick et troisième comte (earl) Grey (1808-1894).

—, ligne 13. — ... *chez M. Barker...* : Il pourrait s'agir du peintre Thomas Jones Barker (1815-1882) ou de quelque marchand de tableaux du même nom.

—, ligne 28. — ... *le comte de Grey...* : C'est le même que lord Grey, ci-dessus.

Page 133, ligne 7. — ... *Antonio Moro...* : C'est le Hollandais Antonis de Moor (1572-c. 1577), qui vécut à Rome et à Londres, puis devint le peintre favori de Charles-Quint et de Philippe II ; l'Angleterre n'a pas tenu dans sa vie une place suffisante pour qu'elle puisse se l'approprier sous le nom de Sir A. More, malgré le « non sans raison » de Mérimée.

—, ligne 10. — ... *Porbus...* : Il y a eu deux Porbus, peintres

flamands : Porbus le Vieux (1540-1580) et Porbus le Jeune (1570-1622) ; le jeune n'avait que dix-huit ans en 1588, à la mort du Balafré ; mais son père ne semble guère être venu en France, alors que lui y résida longuement à partir de la fin du siècle.

Page 133, ligne 11. — ... *le comte Spencer...* : Il s'agit vraisemblablement de Frédéric, quatrième comte (earl) Spencer, qui hérita du titre en 1845.

—, ligne 16. — ... *Comte duc d'Olivares...* : C'est le célèbre ministre de Philippe IV (1587-1645). Velazquez a peint de nombreux portraits de lui, dont le plus célèbre, équestre, est au Musée de Madrid ; il est impossible de déterminer celui dont il s'agit ici.

—, ligne 16. — ... *reine Élizabeth de Bourbon...* : C'est Élizabeth de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, femme de Philippe IV d'Espagne (1602-1644).

—, ligne 24. — *Hogarth...* : L'illustre peintre réaliste (1697-1764).

—, ligne 28. — ... *sir Joshua Reynolds...* : Le célèbre peintre et portraitiste (1723-1792).

Page 134, ligne 12. — ... *West...* : C'est Benjamin West, président de la Royal Academy (1738-1820).

—, ligne 13. — ... *Fuessli...* (1741-1825) ; il était originaire de Zurich, mais passa presque toute sa vie en Angleterre.

—, ligne 14. — *Wilkie...* : C'est Sir David Wilkie (1785-1841), continuateur de Hogarth.

Page 135, ligne 12. — ... *M. Millais...* et *M. Hunt...* : Millais fut anobli et devint Sir John Everett Millais (1829-1896) ; quant à Hunt, c'est William Holman Hunt, né en 1827, qu'il ne faut pas confondre avec plusieurs autres du même nom. Sur le rôle de ces deux hommes dans le mouvement préraphaélite, voir l'*Introduction*.

—, ligne 16. — ... *ce peintre athénien...* : Zeuxis. L'anecdote est rapportée par Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*,

XXXV, 36) ; mais c'est Zeuxis lui-même qui dit : *Uvas melius pinxi, quam puerum.*

Page 136, ligne 9. — ... *Master Lambton... :* Ce portrait célèbre était celui du jeune Charles William Lambton, fils de John George Lambton, qui devint plus tard le premier comte (earl) de Durham (1792-1840) et joua un rôle politique important ; l'enfant, né en 1818, avait alors sept ans ; il mourut le 24 décembre 1831, à l'âge de treize ans. Le portrait avait été exposé à Paris en 1825.

—, ligne 22. — ... 44 *tableaux... :* Tous ces tableaux, y compris ceux énumérés nommément ensuite, font aujourd'hui partie de la collection Wallace, à Londres.

VII. — Nouvelle salle de lecture au British Museum

Page 141. — L'article est du 26 août 1857. C'est au retour de son neuvième voyage en Angleterre que Mérimée, revenant de l'exposition de Manchester, vit l'œuvre terminée ; l'inauguration avait eu lieu le 2 mai 1857. Mérimée fit, l'année suivante, un nouveau voyage, de la fin d'avril au 11 mai ; il fut justement envoyé en mission officielle au British Museum, pour achever de s'informer en vue de son *Rapport sur les modifications à apporter à la Bibliothèque nationale*, d'ailleurs daté du 27 mars, mais qui ne parut que dans le *Moniteur* du 20 juillet.

Dans ce rapport, l'exemple du British Museum est cité plusieurs fois : en ce qui concerne l'admission restreinte des lecteurs, au lieu de la publicité complète, que Mérimée ne propose pas pour Paris, suggérant deux salles, l'une publique, l'autre privée ; pour l'interdiction complète des prêts au dehors ; pour le nombre plus grand des heures d'ouverture ; pour le crédit considérable affecté aux acquisitions ; pour l'institution d'une commission de surveillance et d'amélioration analogue au Trust de Londres ; surtout pour le procédé d'enregistrement des entrées par cartes en plusieurs exemplaires qu'on colle dans des re-

gistres à leur ordre alphabétique, si bien qu'on a toujours un catalogue alphabétique général complet et à jour ; il « supplie » le ministre d'abandonner l'impression du catalogue méthodique et d'adopter le système de Londres (hélas ! Mérimée n'a pas été plus entendu que ses prédécesseurs, et soixante-dix ans après, le catalogue alphabétique général complet et à jour manque toujours...). Enfin, d'une manière générale, il loue la perfection des aménagements du British Museum, comme dans son article, mentionne en plus les communications de service à service par tubes acoustiques, cite à nouveau le gain de place pour 60,000 volumes par réduction des vides entre les tablettes. Il voudrait que tous les employés de Paris pussent aller visiter le British Museum, comme l'a déjà fait l'architecte Labrouste. Quelques années plus tard, en 1866, il était question de supprimer le *trust* ou commission de surveillance du British Museum ; Mérimée engage Panizzi à s'y opposer et déplore de n'avoir pas réussi à faire adopter cette institution à Paris (lettre à Panizzi, 13 février 1866).

Page 141, ligne 10. — ... *M. A. Panizzi :* Quelques mots sur ce grand ami de Mérimée suffisent ici. Né à Modène en 1797, avocat, carbonaro, accusé du meurtre d'un agent de police, condamné à mort, il put fuir en Angleterre ; il y vécut de leçons, puis entra comme assistant au British Museum en 1831 ; il s'éleva au rang de bibliothécaire en chef, le 6 mars 1856, et occupa le poste dix ans ; il avait conçu l'idée de la grande salle de lecture en 1852 : la construction dura trois ans, de mai 1854 à mai 1857. Il était devenu citoyen britannique en 1832 ; il fut anobli sous le nom de Sir Anthony Panizzi et devint sénateur du royaume d'Italie ; érudit et écrivain, il avait continué à aider de toutes ses forces à la résurrection italienne ; il mourut en 1879.

—, ligne 15. — ... *M. Sydney Smirke* (1798-1877) : Grand architecte officiel ; il avait succédé en 1847 au British Museum à son frère Sir Robert Smirke (1781-1867).

Page 141, ligne 15. — ... *M. Fielder :* Cet entrepreneur ne semble pas avoir laissé de traces de sa personnalité.

Page 142, ligne 8. — ... *la Bibliothèque impériale, le jardin des Plantes et le Louvre... :* Il faut remarquer que les collections d'histoire naturelle ont été transportées en 1884 au Musée d'histoire naturelle de South Kensington, construit de 1873 à 1880 ; Panizzi avait toujours vivement souhaité en être débarrassé. D'autre part, le British Museum ne renferme aucune collection d'art proprement dit, tableaux ou statues, mais seulement des collections archéologiques.

Page 144, ligne 8. — ... *ses longs services :* Au moment où fut résolue la construction, en 1852, Panizzi appartenait depuis vingt et un ans à l'administration du British Museum.

Page 146, ligne 20. — ... *l'hiver passé, à Grasse, on eut bien de la peine à brûler quelques mauvais livres... :* « Au cours d'une mission, pendant le carême de 1857, les dévots firent une manifestation contre Mérimée et brûlèrent ses œuvres en grand apparat. Pour faire nombre, on y ajouta celles de Thiers et de Mignet ! » (F. Chambon, *Revue de Littérature comparée,* 1922, p. 423). Voir *Lettres à Panizzi,* t. I, p. 172, 13 février 1861 : « Il y a à Grasse un prêtre fort zélé, nommé le révérend ***. Il y a trois ans, il persuada aux héritiers d'un libraire de lui remettre les livres de leur père et brûla les mauvais en cérémonie sur la place de l'église. J'eus le désagrément d'être brûlé en compagnie de Thiers et de Mignet. Je trouvai l'invention bonne et j'aurais voulu que le père *** eût des imitateurs ; car cela auroit engagé mon éditeur à réimprimer pour alimenter le feu. Thiers disait que c'était un mauvais commencement et que des livres aux auteurs il n'y avait pas grande distance... » Il y a une autre référence brève au même incident dans les lettres à Mme de La Rochejacquelein, le 29 août 1857.

Page 150, ligne 12. — ... *Paixhans :* Henri-Joseph Paixhans

(1783-1854), général d'artillerie, inventeur d'un obusier qui fut en son temps le fin du fin.

Page 151, ligne 17. — ... *Courier n'aurait pu faire cette tache au Longus de Florence... :* Il s'agit de l'incident fameux relaté dans la *Lettre à M. Renouard, libraire, sur une tache faite à un manuscrit de Florence*, datée de Tivoli le 20 septembre 1810. Courier avait découvert dix pages ignorées de *Daphnis et Chloé* dans un manuscrit de Longus à la bibliothèque de San Lorenzo ; en les copiant, il couvrit d'encre une vingtaine de mots du texte, à la grande colère du bibliothécaire Furia, et faillit être arrêté.

—, ligne 22. — ... *camptulican...* Les dictionnaires, ni anglais ni français, ne donnent l'origine du mot ; il pourrait être dérivé du nom du fabricant ; Larousse parle, pour la fabrication, de « déchets d'huile de lin » au lieu de gutta-percha.

—, ligne 27. — ... *à volonté de l'air chaud ou froid... :* Cette installation a été supprimée depuis plus de trente ans ; les plus vieux employés du British Museum savent encore qu'elle a existé.

Page 153, ligne 14. — *Cette faculté de prendre soi-même un livre sur les rayons... :* Cette *innovation... fort étrange* a été également introduite à la Bibliothèque nationale.

—, ligne 27. — ... *un caracter... :* L'orthographe est plus habituellement *character*, et Mérimée emploie le mot à faux ; dans cette acception, *character* signifie certificat donné à un domestique et ne saurait être l'équivalent de lettre d'introduction.

Page 154, ligne 2. — ... *sont de ceux qu'il est facile à remplacer :* Mérimée a laissé échapper ou passer une incorrection ; c'est évidemment *de remplacer* qu'il faut.

Page 156, ligne 22. — ... *un pareil monument... :* Après plus de soixante-dix ans, tout est encore en parfait état dans cette salle de lecture.

VIII. — Les beaux-arts en Angleterre

Page 157, titre. — ... 15 *octobre* 1857 *:* L'article est fondé sur les impressions rapportées du voyage précédent, fait pour aller voir l'exposition de Manchester.

—, ligne 12. — ... *lord Chesterfield :* Philip Dormer Stanhope, comte de Chesterfield (1694-1773), type parfait de l'homme politique et homme d'esprit du XVIIIe siècle, connut tout ce qui eut un nom en Angleterre et en France ; ses lettres à son fils naturel Philip Stanhope, publiées en plusieurs volumes dès 1774, traduites en français dès 1775, connurent immédiatement un immense succès ; elles constituent un manuel à la fois d'habileté et d'honnêteté mondaines à l'usage des grands seigneurs.

Page 158, ligne 14. — ... *le portrait de master Lambton :* Voir plus haut, VII, page 136, ligne 9.

Page 159, ligne 16. — ... *Otto Venius :* De son vrai nom Otho van Veen (1558-1629).

—, ligne 27. — *Turner* (1775-1851) : Le célèbre coloriste, dédaigneux des formes et des effets réels.

Page 160, ligne 8. — ... *Marlborough-House :* C'est le célèbre palais construit en 1710 dans Pall Mall (voir plus haut) pour le premier duc de Marlborough par Sir Christopher Wren, à côté du palais royal de Saint-James. Devenu, en 1863, la résidence du prince de Galles, il avait, en effet, pendant un certain temps, servi de musée de peinture ; c'est là que se tinrent certaines des expositions dont parle Mérimée dans *Exposition de Manchester* (p. 126).

—, ligne 18. — ... *M. Ruskin* (1819-1900) : Le célèbre esthéticien. Mérimée le traite bien sommairement et est mal renseigné sur son rôle. Voir l'*Introduction*, p. XXV.

—, ligne 24. — ... *l'exposition générale de* 1855 *:* A Paris, au palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées. On y avait pu voir des œuvres des préraphaélites. Voir l'*Introduction*, p. XXII-XXIII.

Page 161, ligne 28. — ... *c'est à l'instigation des littérateurs... :* Voir l'*Introduction*, p. XXIV.

Page 162, ligne 2. — ... *nos réalistes... :* C'est vers 1850 que l'on fait habituellement commencer le réalisme. Il est amusant de constater que certains critiques considèrent Mérimée lui-même comme un des précurseurs du réalisme, sinon un réaliste avant la lettre.

—, ligne 18. — ... *le Laocoon de Lessing :* Il s'agit de l'œuvre intitulée : *Du Laocoon ou des limites respectives de la poésie et de la peinture* (1765). Le « à jamais » de Mérimée surprend un peu sous la plume de ce sceptique ; mais ses certitudes furent intellectuelles.

—, ligne 22. — ... *Measure for Measure... :* C'est la scène 1 de l'acte III, scène capitale de la pièce. Il y avait, en effet, à Manchester, le *Claudio et Isabelle* de Millais, et c'est de ce tableau que Mérimée parle quelques lignes plus haut, sans le désigner expressément.

Page 163, ligne 22. — ... *mettant mes lunettes... :* Faut-il l'entendre au propre, ou métaphoriquement?

Page 164, ligne 8. — ... *le livret était fort laconique : Conscience Awakened... :* Le catalogue de l'exposition (*A Handbook of the Gallery of British Paintings in the Art Treasures Exhibition...*, 1857) dit, au sujet de *Awakened Conscience* (sic) : « Le tableau de M. Hunt représente une scène de la vie d'une de ces malheureuses dont la beauté est leur ruine. La chambre est meublée avec mauvais goût ; tout brille de l'éclat du neuf ; aucune trace de la sainteté du foyer, tout est brillant, étincelant, sans solidité, comme le destin de la malheureuse maîtresse pour qui les lieux ont été aménagés. L'habitante de cette prétentieuse demeure est descendue en déshabillé du matin et vient de jouer au piano cet air touchant, *Souvent dans la nuit calme ;* la chanson a réveillé des souvenirs de sa famille, et elle est triste... Tandis que son cœur est encore amolli par ces sombres pensées, son protecteur est entré ; léger et sans souci, il s'est mis au piano et dévide sur les

touches, comme par dérision, la triste chanson qu'elle chantait à son entrée... Coupée par une douleur soudaine, elle tourne son visage vers l'inconscient qui l'a perdue, les yeux pleins de larmes et les dents serrées, dans l'amertume d'entendre chanter ainsi cette chanson. Le chat jouant avec l'oiseau sous la table est un symbole de son destin dans les mains de son séducteur... » Il semblerait, s'il faut en croire Mérimée, qu'il n'ait pas vu ce catalogue, mais une simple liste sans explication ; mais peut-être ses souvenirs le trompent-ils, ou a-t-il voulu exagérer la difficulté de découvrir la signification du tableau, et, dans ce cas, inventé l'artiste complaisant? Cependant, il donne des détails qui ne figurent point dans le catalogue, mais, par contre, indique moins nettement le sens de l'épisode du chat et de l'oiseau ; il semble, en fin de compte, qu'il soit sincère. Le tableau avait été peint en 1853 et exposé une première fois à la Royal Academy en 1854, avec la *Lumière du Monde*, l'intention de Hunt étant de produire un contraste entre les deux œuvres, qui furent violemment attaquées. L'œuvre appartient aujourd'hui à la famille de Sir Thomas Fairbairn.

Page 164, ligne 19. — ... *une mélodie de Moore :* Le poète irlandais, éditeur des *Mémoires* de Byron (voir plus haut).

—, ligne 27. — ... *M. Hunt... :* William Holman Hunt (voir plus haut).

Page 166, ligne 26. — ... *lignes de rappel... :* Les rappels de lumière sont les accents lumineux destinés à faire ressortir les figures ; les lignes de rappel jouent le même rôle, et Mérimée l'explique ensuite.

Page 167, ligne 1. — ... *la Transfiguration... :* Celle de Raphaël, au Vatican.

—, ligne 12. — ... *d'un ton rompu... :* « Celui qui s'élève ou se dégrade pour figurer l'ombre avec plus ou moins d'intensité » (Littré).

—, ligne 22. — ... *Claude Lorrain a osé représenter le soleil lui-même... :* Il est curieux que Mérimée ait l'air de consi-

dérer la chose comme remarquable ; en tout cas, le Lorrain l'a souvent réalisée.

Page 168, ligne 22. — ... *ces jeunes artistes travaillent en plein air...* : C'est une hardiesse qui ne nous étonne plus...

Page 171, ligne 2. — ... *le général Carbuccia...* (1807-1854) : Épigraphiste, il releva de nombreuses inscriptions latines au cours de ses campagnes en Algérie ; il fut membre correspondant de l'Institut.

Page 173, ligne 4. — ... *walses...* : La forme allemande du mot est Walzer.

Page 174, ligne 10. — *Cette année, j'ai assisté à l'ouverture... C'est l'école normale de South-Kensington...* : Pour cette « école normale », voir plus loin. Il faut entendre seulement que Mérimée avait assisté à l'ouverture pour l'année scolaire, l'institution existant depuis 1852.

Page 177, ligne 7. — ... *les passe-partout...* : Il semble s'agir de cadres universels à fermeture mobile pour recevoir n'importe quelle gravure ou dessin.

—, ligne 28. — *M. le ministre d'état...* : C'était Achille Fould, qui occupa ce poste de 1852 à 1860 ; le ministère d'État était l'intermédiaire entre l'empereur et les divers rouages du gouvernement, y compris le ministère proprement dit ; il avait, en outre, dans ses attributions directes, la Maison de l'empereur, les palais nationaux, les manufactures nationales et la direction des beaux-arts, laquelle fit retour au ministère de l'Instruction publique en 1863 ; le ministère d'État fut supprimé en 1869.

Page 180, ligne 22. — ... *innomées...* : C'est l'orthographe du dictionnaire de l'Académie, que Littré déclare erronée.

—, ligne 34. — ... *Ziegler* (1804-1856) : Son livre parut en 1850.

Page 181, ligne 29. — *Le clocher de Langham-Place...* : Il est toujours debout.

Page 182, ligne 19. — *Dans mon opinion... :* Ceci semble être un anglicisme (*In my opinion...*).

Page 183, ligne 5. — ... *Minerve Poliade... :* Protectrice de la ville.

—, ligne 17. — ... *opérer une transformation dans l'industrie anglaise... :* C'est, en effet, le moment de la forte réaction des spiritualistes et des esthètes, Carlyle, Matthew Arnold, Ruskin, et bientôt William Morris, contre les excès de l'industrialisme du XIXe siècle.

IX. — Considérations sur les applications de l'art a l'industrie a l'Exposition universelle

Page 185, titre. — *Exposition universelle... :* Mérimée passa à cette occasion trois mois en Angleterre, du début d'avril à la fin de juin (voir Chambon, p. 435 et suiv., sur ces trois mois). Mérimée avait commencé à parler à Panizzi de sa mission probable dès le 11 mai 1861.

Il est amusant de rapprocher les trois rapports de Mérimée reproduits ici sous les numéros IX, X et XI, de la lettre que voici, datée du British Museum le 12 mai 1862 : « Pour ce qui est de l'Exposition, franchement, cela ne vaut pas la première ; jusqu'à présent, cela ressemble à un fiasco. Il est vrai que tout n'est pas encore déballé, mais le bâtiment est horrible. Quoique fort grand, il n'en a pas l'air. Il faut s'y promener et s'y perdre pour s'assurer de son étendue. Tout le monde dit qu'il y a de très belles choses. Je n'ai encore examiné que la classe 30, à laquelle j'appartiens et dont je suis le *reporter*. Je trouve que les Anglais ont fait de grands progrès sous le rapport du goût et de l'art de l'arrangement ; nous faisons les meubles et les papiers peints assurément mieux qu'eux, mais nous sommes dans une voie déplorable, et, si cela continue, nous serons sous peu distancés. Notre jury est présidé par un Allemand qui croit parler anglais et qui est à peu près incompréhensible à tout le monde. Rien de

plus absurde que nos conférences ; personne n'entend de quoi il est question. Cependant, on vote. Ce qu'il y a de plus mauvais, c'est que nous avons dans notre classe des industriels anglais, et qu'il faudra nécessairement donner des médailles à ces messieurs, qui n'en méritent guère » (*Lettres à l'Inconnue*, t. II, p. 188). Mérimée écrit dans des termes à peu près semblables à Mme de La Rochejacquelein le 10 juin 1862. Il lui disait enfin le 15 octobre 1862 : « Vous m'avez laissé, je crois, à Londres, dînant vingt-sept jours de suite en ville, délivrant des *speeches* et faisant des rapports sur les papiers peints (j'en ai fait un supplémentaire pour annoncer à nos industriels que s'ils ne se mettent pas à travailler sérieusement, les Anglais leur dameront le pion dans toutes les applications de l'art à l'industrie). » Le jury international comprenait 567 membres, dont 296 Anglais et 271 étrangers. Le jury français a publié six volumes de rapports en 1862. Le principal envoyé du *Moniteur* à Londres pour suivre l'exposition fut Théophile Gautier.

Page 185, ligne 11. — ... *ses produits ont obtenu une faveur décidée... des progrès immenses ont eu lieu... la serrurerie, l'ébénisterie ont été traitées avec le plus grand succès...* : Négligences de style évidentes.

Page 187, ligne 9. — ... *Gubbio* : Ombrie, province de Pérouse ; et *Faenza* : Émilie, province de Ravenne, d'où la faïence tire son nom.

Page 189, ligne 9. — *Aujourd'hui, les disputes sur l'art sont à peu près oubliées : on est raisonnable ; on admire tout ce qui est beau, mais on admire tout de sang-froid...* : On pourrait se demander si, dans la première partie de sa phrase, Mérimée est sérieux ; mais peut-être, en somme, définit-il assez bien sa propre attitude au point de vue esthétique...

Page 193, ligne 9. — ... *le Puget* : Il y a là une curieuse extension de l'usage italien de l'article avec les noms de poètes et d'artistes.

Page 194, ligne 22. — ... *les admirables cartons de Hampton-*

Court... : Ceux de Raphael, exécutés par lui pour le pape Léon X en 1515 et 1516, comme modèles de tapisseries ; ils étaient au nombre de dix ; trois originaux ont été perdus ; en 1865, trois ans après le moment où Mérimée écrit, ils furent transportés de Hampton Court, le fameux palais du cardinal Wolsey sur la Tamise, au Musée de South-Kensington, où ils se trouvent maintenant.

Page 199, ligne 10. — ... *le principal, le British Museum...* : On considère généralement 1753 comme la date de fondation du British Museum ; une loi réunit les collections Cotton, Sloane et Harley à Montagu House, qui fut ouvert au public en 1759.

Page 200, ligne 12. — *Une nouvelle école...*

—, ligne 16. — *M. Cole* : C'est « l'école normale de South-Kensington », dont Mérimée a parlé cinq ans plus tôt dans les *Beaux-Arts en Angleterre*. Sir Henry Cole (1808-1882), fonctionnaire et administrateur, eut un rôle de premier plan dans toutes les expositions, universelles et autres, à partir de 1847 ; il fut le chef de la section britannique à celles de Paris en 1855 et 1867. On lui offrit en 1851 le secrétariat général de la *School of design*, fondée en 1840 par lord Granville, et devenue languissante ; l'institution prit sous lui la dénomination de *department of practical art*, puis de *department of science and art*, en 1853 ; les trente-six écoles annexes de 1852 devinrent quatre-vingt-onze en 1864 ; les premiers fonds provenaient des bénéfices de l'exposition de 1851. L'expression *école normale* est un équivalent donné par Mérimée. C'est Cole qui avait persuadé l'Exposition de Manchester d'acheter la collection Soulages.

Page 205, ligne 28. — ... *du ministre qui a cet établissement dans ses attributions* : C'était le comte Walewski (1810-1868), le célèbre fils naturel de Napoléon I[er] et de la comtesse Walewska, qui avait succédé en 1860 à Achille Fould, lorsque celui-ci retourna aux finances ; c'est d'Achille Fould qu'il s'agit quelques lignes plus loin : *un*

des prédécesseurs de M. le ministre d'État actuel ; il est, du reste, à remarquer que seul, en dehors d'Achille Fould, X. de Casabianca avait eu ce titre et ces fonctions, du 22 janvier au 30 juillet 1852.

X. — Ameublement et décoration

Page 208, titre. — Cette seconde partie est signée de Mérimée et de Du Sommerard, et l'on affecte d'y parler au nom des deux signataires : *Nous nous sommes appliqués, dans un premier rapport...* Or, ce premier rapport était l'œuvre de Mérimée seul, et Du Sommerard n'y avait eu aucune part. Quelle que soit l'impersonnalité et la sécheresse du style du second, véritable style de rapport, en effet, il n'est pas probable que ce soit Du Sommerard qui ait tenu la plume, et nous n'avons donc pas hésité à le comprendre dans ce volume ; on verra un peu plus loin (notes sur l'article XI) d'autres raisons encore de croire que Mérimée est l'auteur. Edmond du Sommerard (1817-1885), archéologue, conservateur du Musée de Cluny.

Page 209, ligne 15. — ... *peinture sur lave... :* C'est un procédé inventé par le chimiste Mortelèque, de Paris, après les travaux préliminaires de Dutrieux ; on peint sur les plaques de lave avec des couleurs vitrifiables, puis on soumet à l'action du feu pour incorporer les couleurs à la lave.

Page 210, ligne 4. — ... *la manufacture royale de Florence... :* Florence fut la capitale du royaume italien entre 1860 et 1870, avant la prise de Rome.

—, ligne 23. — ... *des pentures... :* Penture : « longue patte de fer fixée à plat sur le battant d'une porte et repliée par un bout de manière à tourner autour d'un gond » (Hatzfeld et Darmesteter).

Page 211, ligne 4. — ... *Société ecclésiologique :* Les deux animateurs étaient, en effet, encore des étudiants quand ils la fondèrent ; il s'agit de John Mason Neale (1818-1866) (que Mérimée a appelé par erreur Veale), ecclésiastique, écrivain, érudit, linguiste et traducteur, et de Benjamin

Webb (1819-1885), ministre anglican très cultivé, actif et influent ; le président de 1862, Alexander James Beresford Hope (1820-1887), homme politique et écrivain, fut le grand défenseur de l'Église d'Angleterre. C'est en 1848 que la Société s'était transportée à Londres sous son nouveau nom ; elle se dispersa en 1863, un an après le rapport de Mérimée.

Page 211, ligne 10. — ... *architectes attachés à l'administration des monuments historiques... :* Ceci est un compliment à Viollet-le-Duc.

Page 228, ligne 7. — *Chapitre II. Papiers peints :* C'est seulement en 1863, un an après le rapport de Mérimée, que William Morris fonda sa célèbre fabrique, destinée à donner un renouveau et une impulsion si remarquables à l'art du papier peint et de la décoration en Angleterre.

Page 233, ligne 4. — *S. A. I. le Prince président de la Commission impériale... :* C'était le prince Napoléon (Napoléon-Joseph Bonaparte, fils de Jérôme, 1822-1891).

—, ligne 23. — ... *M. le secrétaire général... :* C'était le célèbre économiste Frédéric Le Play, conseiller d'État (1806-1882).

Page 234, ligne 4. — ... *M. le sénateur-président du jury français... :* Michel Chevalier (1806-1879) : Ingénieur des mines, saint-simonien, puis rallié à l'Empire, sénateur, membre de l'Institut, professeur d'économie politique au Collège de France ; il avait été, avec son ami Cobden, le principal instigateur du traité de commerce de 1860 entre la France et l'Angleterre.

XI. — Furniture and upholstery, including paper-hangings and papier-maché

Page 237. — L'article est signé :

E. du Sommerard } Joint-reporters.
Prosper Mérimée }

et daté du 11 juin 1862 à Londres. Il ne fait aucune espèce

de doute que c'est Mérimée qui a tenu la plume, et c'est une raison de plus pour penser qu'il en est de même dans la seconde partie du rapport français (X, ci-dessus). Mérimée se sentit fier de cet écrit, rédigé « dans le plus pur anglais-saxon, sans un seul mot tiré du français » (F. Chambon, *Revue de Littérature comparée*, 1922, p. 438) (*Lettres à une Inconnue*, t. II, p. 190). Il le lut au jury le 5 juin. Ce rapport est ici reproduit pour la première fois. Il était suivi, en vingt-trois colonnes in-quarto, d'une liste des exposants récompensés avec quelques mots brefs sur chacun. On trouvera une traduction française à l'Appendice II.

XII. — Edward Ellice

Page 242, ligne 1. — ... *est mort le mois passé dans le nord de l'Écosse, à l'âge de quatre-vingts ans... :* Ellice avait été trouvé mort dans son lit le 17 septembre 1863, d'une crise cardiaque, à Ardochy, dans son domaine de Glengarry.

Né en 1781, il était donc en réalité âgé de quatre-vingt-deux ans.

—, ligne 6. — ... *connu et pratiqué... :* Mérimée lui-même s'informait auprès de lui de la politique anglaise (*Lettres à Panizzi*, t. I, p. 40 et 105).

—, ligne 13. — ... *en 1826 :* C'est une erreur ; Ellice avait été élu pour la première fois en 1818, puis en 1820 ; il fut justement battu en 1826 ; il fut réélu en 1830, puis constamment jusqu'à sa mort.

—, ligne 16. — ... *lord Grey, à la famille duquel il était allié :* C'était son beau-frère, Ellice ayant épousé en 1809 Lady Hannah Althea, veuve Bettesworth, la plus jeune sœur de Grey, le célèbre premier ministre, auteur de la réforme électorale de 1832. Elle mourut en 1832, et Ellice se remaria en 1843 avec Lady Leicester, également veuve, et qui mourut l'année suivante.

Page 243, ligne 1. — ... *la réforme parlementaire :* Celle de

1832 ; elle supprimait les bourgs pourris, redistribuait les sièges, fixait les conditions de l'électorat à une location de 10 livres dans les bourgs ou 50 dans les comtés, ou à la propriété d'un loyer de 10 livres ; elle limitait la durée du scrutin à deux jours, celle de la législature à sept ans. Ellice la jugea suffisante et ne voulut plus entendre parler d'aucune autre jusqu'à la fin de sa vie. Mérimée assista aux élections qui la suivirent (cf. lettre à Royer-Collard, du 17 décembre 1832).

Page 243, ligne 11. — ... *whipper-in...* : Dès l'époque où Mérimée écrit, le terme avait tendance à se réduire à *whip*, seul usité aujourd'hui. Le dictionnaire d'Oxford donne son dernier exemple de *whipper-in* en 1835, sous la plume de Dickens, et le premier de *whip* en 1853, chez le même écrivain.

—, ligne 22. — ... *il résigna ses fonctions à la trésorerie* : En août 1832.

—, ligne 28. — ... *dans la chambre des lords...* : Cf. Mérimée à Panizzi, le 5 février 1863 (*Lettres à Panizzi*, t. I, p. 307) : « Ellice est-il ou non lord Glengurry?... Je sais qu'il a refusé d'être lord il y a quelques années. » Quelques jours plus tard, le 11, il confirme qu'Ellice n'est pas entré aux Lords.

Page 244, ligne 10. — ... *du théâtre de Drury-Lane* : Il ne faudrait pas comprendre qu'à eux deux Byron et Ellice en avaient jamais assuré la direction entière ; Byron fut membre du Comité de direction du printemps de 1815 à la fin de l'hiver de 1815-1816, s'étant violemment passionné pour le théâtre ; c'est pendant ces quelques mois seulement qu'il y put voisiner avec Ellice. Il y a une lettre de Byron à Ellice dans le livre de Moore ; Byron y demande des renseignements sur l'Amérique du Sud, où il songea un instant émigrer.

—, ligne 16. — ... *le Bear, l'ours. Je n'ai jamais su l'origine de ce surnom* : Carlyle (*Reminiscences*, éd. C. Norton,

t. I, p. 207) dit qu'il se rapportait à son caractère rusé et non à une férocité inexistante. Mais la réalité est autre : Mérimée a omis toute une partie importante de la vie d'Ellice, qui avait hérité de son père d'immenses intérêts dans le commerce des fourrures au Canada, où il fit de nombreux et longs séjours pour s'en occuper ; c'est de là qu'il tenait son énorme fortune, et c'est à cela que se rapportait le surnom que lui avait donné, le premier, lord Brougham, le célèbre homme d'État qui a découvert Cannes.

Page 244, ligne 26. — ... *auprès des femmes...* : « Il n'y a que le vieil Ellice qui fût gâté par les femmes comme vous l'êtes » (*Lettres à Panizzi*, t. II, p. 165, 24 novembre 1865).

—, ligne 28. — ... *demoiselles avec des inclinations contrariées...* : La négligence surprend sous une telle plume.

Page 245, ligne 12. — ... *en France...* : C'est ainsi qu'en février 1861 Mérimée, alors à Cannes, attendait Ellice à dîner (*Lettres à Panizzi*, t. I, p. 170). Il le recevait encore à Paris le 27 février (*Ibid.*, p. 177), et tous deux regrettaient l'absence de Panizzi. Ellice fréquenta Guizot et Thiers.

—, ligne 19. — *Beaucoup d'étrangers y étaient invités* : Ellice y reçut jusqu'à mille hôtes dans une même année. Mérimée y avait séjourné deux fois, en 1856 et 1860 (voir Appendice I et *étude citée* de F. Chambon).

—, ligne 22. — *Glenquoich* : Glenquoich se trouve dans le comté d'Inverness, sur le lac Quoich, à moitié chemin entre le canal Calédonien et le loch Hourn, golfe de l'Atlantique.

Page 246, ligne 15. — ... *de la Providence* : Voici comment Mérimée parle d'Ellice dans une lettre à Mme de La Rochejacquelein : « Je me suis trouvé surtout en relation avec des whigs de la vieille roche que j'admire fort. Je ne parle pas de leur politique, mais de leur intelligence. Un vieux whig, démocrate à dix mille livres sterling de rente, chez

qui j'ai passé presque tout mon temps, me ravissait avec ses histoires de l'ancien monde. C'est un des hommes les plus instruits *pratiquement* que j'aie rencontrés, et il me dit qu'il devait ce qu'il savait à la vieille coutume (abandonnée aujourd'hui) de boire après dîner. Lorsqu'on écoutait les anciens en buvant du claret, on gagnait beaucoup à les fréquenter. Que gagnez-vous, me demandait-il, à fumer après dîner? J'aurais pu lui répondre comme Manfred : *Forgetfulness* ! (l'oubli). Je crois que cette classe d'hommes tend à disparaître. Ils étaient le sens commun incarné ; sans principes, en tant qu'ils ne considéraient jamais une question que du point de vue pratique ; pleins de patriotisme, de préjugés et de bonhomie. La génération qui leur a succédé est pleine de *cant*... » (26 juillet 1857).

XIII. — PEINTURE MURALE A LONDRES

Page 247, ligne 1. — *Pendant la dernière saison à Londres... :* L'article étant du 1er septembre 1864, il semble que ce soit au cours de son 15e voyage, en juillet et août de cette année, que Mérimée vit l'œuvre de Herbert.

—, ligne 1. — *M. Herbert... :* Il s'agit de John Rogers Herbert (1810-1890), membre de la Royal Academy ; son *Moïse rapportant les tables de la Loi*, dans le vestiaire de la chambre des Lords, devait être un de neuf tableaux dont l'idée générale est *La justice humaine ;* les huit autres étant : *La chute de l'homme*, *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front*, *Le jugement de Salomon*, *La visite de la reine de Saba*, *La construction du Temple*, *Le jugement de Daniel*, *Daniel dans la fosse aux lions* et *La vision de Daniel* ; avec le *Moïse*, seul un des huit a été exécuté et sept panneaux restent vides ; seul le *Moïse* a été exécuté par le procédé au silicate ; il est considéré comme le chef-d'œuvre de Herbert, qui y travailla pendant quatorze ans. C'est à partir de 1840 qu'a été construit le nouveau Parlement de Westminster, l'édifice précédent ayant été détruit par un incendie en 1834 ; la salle des Communes fut prête en 1847, celle des Pairs en 1852.

Page 249, ligne 26. — ... *les échoppes de Saint-Gilles...* : Il s'agit du quartier de Saint-Gilles, à Londres, autour de l'église du même nom, entre Shaftesbury Avenue et la High Street ; un grand nombre de petits boutiquiers juifs y sont groupés aujourd'hui encore.

—, ligne 29. — ... *le premier peintre anglais qui nous ait représenté d'autres hommes que des Anglais...* : C'est évidemment une exagération.

Page 250, ligne 14. — *Saint-Pierre-in-Vincoli...* : L'assemblage du français et de l'italien est bizarre et fâcheux : San-Pietro-in-Vincoli ou Saint-Pierre-ès-Liens...

Page 251, ligne 18. — *Le tuffeau...* : C'est une craie micacée qui durcit à l'air.

Page 252, ligne 1. — *J'avais déjà vu en Allemagne...* : Mérimée avait voyagé en Allemagne dès juin et juillet 1836, et en septembre 1846 ; mais il avait vu Berlin pour la première fois au début d'octobre 1854, en revenant de l'Allemagne du Sud et de l'Autriche.

—, ligne 7. — *M. Cornelius...* : C'est Peter von Cornelius (1783-1867), le plus célèbre des peintres d'histoire allemands ; ses fresques du Musée de Berlin, d'après des esquisses du fameux architecte Schinkel, sont très discutées.

—, ligne 11. — ... *en détrempe...* : C'est-à-dire à l'eau.

XIV. — Journal de Samuel Pepys

Page 255, titre. — ... *publié par Lord Braybrooke...* : C'est Richard Griffin Neville, troisième baron Braybrooke (1783-1858). On savait que le journal de Pepys était conservé à la bibliothèque de Magdalen College à Cambridge, mais ce fut seulement dans le premier quart du XIXe siècle qu'on entreprit de le déchiffrer ; l'initiateur fut George Neville (1789-1854), « maître » de Magdalen, et le premier déchiffreur partiel Lord Grenville ; le gros du déchiffrage, qui demanda des années d'énorme labeur, fut l'œuvre du Révérend J. Smith. L'œuvre fut publiée pour la première

fois en 1825, avec, comme titre : *Memoirs of Samuel Pepys, comprising his Diary from* 1659 *to* 1669, *deciphered by the Rev. J. Smith, and a selection of his private Correspondence, edited by Richard, Lord Braybrooke.* Une seconde édition fut publiée en 1828 ; une troisième, augmentée d'un quart environ, en 1848 ; une quatrième, avec de nouvelles notes, en 1854 ; en 1858, on en était, en effet, à la sixième ; pourquoi Mérimée s'avisa-t-il soudain d'en parler onze ans plus tard?

Page 255, titre. — « *Le Moniteur universel* », 12 *et* 13 *janvier* 1869... *:* Au 1er janvier 1869, l'ancien *Moniteur* s'était scindé en deux journaux distincts : le *Journal officiel de l'Empire français*, et le *Moniteur universel*, devenu un simple organe d'information.

—, ligne 6. — ... « *philaftie* »... *:* Littré écrit *philautie*, mais indique que, selon le *Dictionnaire* de l'Académie de 1696, on prononce *philaftie*, et que c'est, en effet, la prononciation des Grecs modernes ; ses exemples sont empruntés à Scarron et à Charron (le sens est, bien entendu, amour de soi-même).

—, ligne 10. — ... *nos contemporains, qui ont forgé « autonomie, autocratie »... :* Littré cite, chez Voltaire, *autocratrice*, mais ne peut indiquer qu'une référence moderne pour *autonomie*.

Page 256, ligne 23. — ... *une sorte de tachygraphie... :* C'était le système de Thomas Shelton (1601-1650?) exposé dans sa *Tachygraphy* de 1638.

—, ligne 26. — *Léonard de Vinci lorsqu'il écrivait à rebours :* Ses carnets et ses notes sont, en effet écrits de droite à gauche, et on les lit au miroir.

Page 257, ligne 9. — ... *la seule mention qui soit faite de lui... :* On en sait aujourd'hui davantage sur ses études à Cambridge ; on connaît les amitiés qu'il y forma et les dates où il prit ses grades : bachelier en 1653, maître le 26 juin 1660.

Page 257, ligne 22. — ... *supprimer quelques passages...* : Après le temps de Mérimée parut une édition encore moins expurgée, celle de Mynors Bright, en six volumes, de 1875 à 1879 ; enfin, une édition finale, vraiment complète, à l'exception de quelques grossièretés impossibles à publier, a paru à partir de 1893 en huit volumes ; c'est celle de Henry B. Wheatley.

—, ligne 27. — ... *les Mémoires de Grammont...* : Le célèbre libertin du XVIIe siècle (1621-1707), dont les *Mémoires*, rédigés par Hamilton, furent publiés en 1713.

Page 258, ligne 1. — ... *sir Édouard Montagu* (1625-1672) : Son rôle dans la restauration de Charles II est sommairement indiqué plus loin par Mérimée ; il fut, en récompense, fait lord Sandwich, et c'est de lui qu'il est question sous ce nom : c'était en réalité le cousin germain du père de Pepys.

—, ligne 10. — ... *Parlement-croupion...* : Richard Cromwell avait rappelé, le 7 mai 1659, le Long Parlement dissous par son père en 1652 ; une cinquantaine de membres seulement s'en étaient retrouvés, qui furent les dociles instruments des chefs militaires et les objets du mépris public.

—, ligne 16. — ... *ruineux...* : Le sens de *tombant en ruines* est vieilli, mais encore acceptable ; il n'est pas nécessaire de soupçonner ici un anglicisme.

—, ligne 29. — ... *Monk...* : Le restaurateur de la monarchie (1608-1670).

Page 259, ligne 7. — ... *une des premières victoires...* : En 1645.

Page 260, ligne 18. — ... *clerc des actes...* : Le titre exact était *clerk of the King's ships*, ou *of the acts of the navy*.

—, ligne 21. — ... *les appointements... n'étaient pas considérables...* : Ce n'est pas exact ; ils furent de 350 livres par an, somme considérable pour l'époque, dès 1660, et ne cessèrent de croître, même sans parler des retours de bâton ;

il est vrai que Pepys dut, pendant les cinq premières années, repayer 100 livres par an à un ancien titulaire qui s'était effacé devant lui, et qui mourut en 1665.

Page 261, ligne 26. — ... *dans « Gil Blas », un ministre instruisant son secrétaire... :* Le comte de Lerme, et *Gil Blas*, livre VIII, chapitre IX.

Page 262, ligne 19. — ... *une flotte hollandaise remonter la Tamise... :* En 1667.

Page 263, ligne 6. — ... *une lettre de lui adressée à un de ses amis... :* C'est son collègue Sir William Coventry.

Page 264, ligne 17. — ... *Deptford... :* Un des arsenaux de la marine sur la Tamise près de Greenwich.

Page 265 ligne 8. — ... *et parla pendant plusieurs heures... :* C'est le 5 mars 1668 qu'il fut entendu par les Communes.

Page 266, ligne 1. — ... *comme le Malade imaginaire :* Acte I, scène 1.

—, ligne 18. — ... *le jour même de ma naissance... :* C'est-à-dire de mon anniversaire. Pepys était né le 23 février 1633.

—, ligne 24. — ... *Nelly Gwynn...* (1650-1687) : La plus célèbre des maîtresses de Charles II, à qui elle donna deux fils.

—, ligne 25. — *Knipp... :* Mrs. Knipp ou Knep est surtout connue, justement, par le journal de Pepys ; il y a peu de précisions sur elle.

—, ligne 28. — ... *le rôle de Cœlia... :* Évidemment dans *Comme il vous plaira*, de Shakespeare.

Page 267, ligne 11. — ... *les grossièretés qu'on produisait alors sur la scène... :* C'est le temps de Wycherley, le plus célèbre des auteurs de pièces libertines de la Restauration.

—, ligne 21. — ... *les Aventures de cinq heures... :* Pièce de cape et d'épée de Sir Samuel Tuke, qui eut un grand succès ; il mourut en 1674, âgé d'environ soixante ans ;

c'est justement le journal de Pepys qui permet de situer la première représentation au 8 janvier 1663.

Page 267, ligne 25. — *Athalie :* On sait que la pièce, très froidement reçue, n'eut de succès qu'à partir de 1716. Elle a toujours gardé d'obstinés et ironiques détracteurs.

—, ligne 28. — ... *Garrick*... (1717-1779) : Ce célèbre acteur a eu, en effet, le rôle principal, comme directeur du théâtre de Drury Lane et comme protagoniste, dans le renouveau éclatant de la gloire de Shakespeare au milieu du XVIIIe siècle.

Page 268, ligne 6. — ... *routs*... : Le mot a été adopté par le français sous la forme de *raoût*, qui reproduit approximativement la prononciation anglaise, et même de *rout :* Littré cite Mme de Genlis et Charles de Bernard ; à l'origine du mot anglais, il y a un vieux mot français, *route*, du latin *rupta*, dont le sens est *troupe*.

—, ligne 15. — ... *merry England*... : L'expression s'emploie déjà en parlant d'époques plus anciennes, comme celle d'Élizabeth, et surtout les époques antérieures au protestantisme.

—, ligne 18. — *La Saint Valentin*... : Il reste quelque chose de cette coutume ; mais les « épîtres amoureuses » se sont en général réduites à des cartes postales.

Page 269, ligne 1. — *On voit dans les mémoires de Grammont*... : Au chapitre IX, *Intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre*. Le texte est : (Chesterfield) « conclut enfin qu'il n'y avait point de salut pour une jambe sans bas verts » (édition de Lescure, p. 172).

Page 271, ligne 3. — *Lord Shaftesbury*... : Le fameux ministre de Charles II (1621-1683).

—, ligne 4. — ... *on le décréta d'accusation et on l'envoya à la Tour*... : Mérimée confond ; l'affaire du crucifix, en 1674-1675, ne fut pas poursuivie, Shaftesbury et un autre accusateur n'ayant pas maintenu leurs dires ; c'est en 1679-1680, sous le coup d'une inculpation d'espionnage pour

le compte de la France, que Pepys fut emprisonné ; il se disculpa et fut remis en liberté. Shaftesbury fut à son tour mis à la Tour en 1680.

Page 271, ligne 17. — ... *la Société royale... : The Royal Society* est l'équivalent de notre Académie des sciences, mais ne fut guère au début qu'un groupe d'amateurs ; Pepys en fut, en effet, membre dès 1664, et président en 1684 et 1685.

—, ligne 18. — *La chute de Jacques II :* En 1688.

APPENDICES

APPENDICE I

Les voyages de Mérimée en Angleterre

Ils furent au nombre de dix-huit ; F. Chambon les a suivis pas à pas, autant qu'on peut les suivre, d'après la correspondance, dans son article de 1922 ; ils sont ici énumérés systématiquement pour la première fois ; à noter qu'il est souvent impossible de déterminer avec précision les dates de départ et de retour, et donc la durée exacte des séjours.

1er *Voyage.* — *En mai* 1826, avec Gérard, Delécluze et Duvergier de Hauranne, et Sir Robert Wilson pour guide ; voyage d'initiation ; on vit des élections aux Communes ; Mérimée fut fort malade ; les détails directs manquent complètement. Ce qu'on sait est dû aux articles envoyés au *Globe* par Duvergier de Hauranne. M. Trahard (*Jeunesse de Mérimée*, p. 255) indique que Mérimée serait resté sept mois en Angleterre, jusqu'à novembre.

2e *Voyage.* — *Du* 4 *décembre* 1832 *à la fin de décembre ou au début de janvier* 1833. Mérimée allait surtout en Angleterre pour voir les élections, les premières après la réforme électorale ; il espérait aussi y voir son inconnue qu'il croyait Anglaise, mais qu'il ne vit qu'au retour à Boulogne-sur-Mer ; il fréquenta l'ambassade de France, connut Talleyrand, fit visite à Joseph Bonaparte, et s'amusa avec ses amis Sutton Sharpe et Ellice.

3e *Voyage.* — *Au printemps de* 1835 ; voyage d'agrément de cinq semaines.

4e *Voyage.* — *Août* 1846*;* quelques jours en Worcestershire pour examiner un manuscrit relatif à *Don Pèdre.*

5e *Voyage.* — *Du* 26 *mai au* 22 *juin* 1850, avec Viollet-le-Duc ; Londres, Lincoln, Cambridge, Oxford, Stone-Henge, Cantorbéry.

6e *Voyage.* — *En juillet* 1851, pour voir l'Exposition universelle, installée à Hyde Park dans le palais de Cristal.

7e *Voyage.* — *En juillet* 1854, pour revoir le palais de Cristal, transporté à Sydenham après la fin de l'exposition, et les essais d'architecture et de sculpture peintes qu'on y a tentés.

8e *Voyage.* — *Du* 19 *juillet au* 3 *septembre* 1856*;* à Londres d'abord, puis à Édimbourg pour un congrès d'antiquaires, chez plusieurs châtelains écossais, enfin chez Edward Ellice à Glenquoich.

9e *Voyage.* — *Du* 10 *juin* 1857 *au début d'août;* surtout pour voir l'exposition de Manchester, puis à Londres.

10e *Voyage.* — *De la fin d'avril au* 11 *mai* 1858, pour se renseigner sur le fonctionnement de la bibliothèque du British Museum.

11e *Voyage.* — *Du* 19 *juillet à fin août* 1860*;* d'abord chez Panizzi à Londres, puis à Bath, de nouveau à Londres et à Glenquoich.

12e *Voyage.* — *Du* 11 *juillet aux environs du* 10 *août* 1861 *;* surtout à Londres, en mission préparatoire à l'exposition de l'année suivante, sauf huit jours en Suffolk.

13e *Voyage.* — *Du début d'avril à la fin de juin* 1862, à l'occasion de l'Exposition universelle, où Mérimée est membre de la délégation française et du jury international.

14e *Voyage.* — *En août* 1863, *depuis le* 10 *environ jusqu'au* 21, chez Panizzi.

15e *Voyage.* — *En juillet* 1864, *jusqu'au* 5 *août,* dans les mêmes conditions.

16e *Voyage.* — *Juillet et août* 1865, à Londres, sauf quelques jours dans le pays de Galles chez Gladstone.

17e *Voyage.* — *A Londres, du début de juillet* 1866 *au milieu d'août au moins ;* il est rappelé par un télégramme de l'Impératrice.

18e *et dernier Voyage.* — *Au début de juillet* 1868 *;* douze jours à Londres, pour négocier la rétrocession de deux bustes par le British Museum. Voir F. Chambon, *Mérimée et la société anglaise* (*Revue de Littérature comparée*, 1922, p. 396 et suiv.), et les ouvrages de M. Trahard.

APPENDICE II

TRADUCTION FRANÇAISE DU RAPPORT EN ANGLAIS DE MÉRIMÉE COMME MEMBRE DU JURY INTERNATIONAL A L'EXPOSITION DE LONDRES (XI, p. 237 et suiv.).

Ameublement et tapisserie,
y compris les papiers peints et le papier-mâché.
(Rapports présentés par les jurys sur les trente-six divisions de l'exposition. Division XXX. Londres, 1863.)

Sections A et B. — Les différentes branches de l'industrie, dont le royaume comprend l'ameublement des maisons et la décora ton d'édifices publics et privés, sont redevables aux beaux-arts pour une grande part de leur mérite. Ce n'est qu'avec l'aide des beaux-arts qu'elles peuvent faire de rapides progrès et atteindre un succès durable. Il est vrai que le décorateur et l'ébéniste ne doivent pas rester insensibles aux changements de la mode ; ils ne peuvent ignorer complètement ses exigences, si capricieuses soient-elles ; mais celui qui s'efforcera de modérer ses excès et essaiera de concilier ses demandes passagères avec les lois éternelles de la commodité et du goût sera bientôt le maître de la mode, au lieu d'en être le serviteur, et obtiendra finalement une supériorité indiscutée.

Les principes qui doivent guider le fabricant d'ameublement sont si clairs qu'il suffit de les exposer pour qu'ils soient admis par tout le monde. L'ameublement des intérieurs étant destiné à pourvoir à des besoins bien établis doit avant tout être utile et confortable, en un mot il doit être parfaitement adapté au but particulier de chaque objet. Ce serait une quasi-absurdité de sacrifier la commodité à l'élégance. Les sculptures et les dorures les plus splendides ne peuvent faire qu'un lit soit bon s'il est construit de telle sorte que personne ne puisse s'y coucher. C'est seulement lorsque toutes les condition de l'utile et du commode sont remplies que l'on peut demander l'aide de l'art. Mais alors sa tâche est très simple. Un meuble bien adapté à son but se décore facilement et tire souvent de son utilité même une élégance qui lui est propre. Il est rare, il est, dirons-nous, à peu près impossible qu'une forme très commode ne soit pas agréable, car lorsque la raison se trouve pleinement satisfaite, les yeux le sont généralement aussi. Le goût est apparenté au bon sens, et si l'un est heurté, l'autre en souffre.

Les membres du jury de la division XXX remarquent avec satisfaction que les principes énumérés ci-dessus sont bien connus de la plupart des exposants, et ils sont heureux de reconnaître le progrès marqué qui a été accompli depuis les Expositions internationales de 1851 et 1855, dans toutes les branches industrielles touchant l'ameublement et la décoration des intérieurs. Ils se font un égal plaisir d'avoir à noter un grand progrès en ce qui concerne l'économie de la production. Grâce à de nouvelles façons de procéder, à une habileté plus grande dans la fabrication et à un outillage supérieur, bon nombre des exposants ont contribué à rendre accessibles à toutes les classes des commodités qui semblaient réservées aux seuls riches. Ce dernier résultat est le plus souhaitable de ceux qu'on pouvait attendre, et les membres du jury se sont sentis tenus de lui accorder une attention soutenue.

Après avoir rendu un juste tribut de louanges aux efforts

des exposants, les membres du jury doivent ajouter quelques critiques qui, bien qu'elles puissent ne pas être aussi agréables, seront, nous l'espérons, non moins utiles. Dans tous les objets exposés que l'art a contribué à orner, il est facile de voir que l'invention a peu de part et que leur principal mérite réside seulement dans l'imitation exacte de quelque original bien connu. Parfois, il a été fait d'étranges tentatives vers la nouveauté en mélangeant ensemble des détails appartenant à différents styles et en violant de ce fait les lois de l'harmonie. Rien d'original ne saurait résulter d'une combinaison si indigne ; c'est une vérité ancienne qu'il doit toujours y avoir une relation logique entre les détails et le dessin d'ensemble, et il est surprenant que cette vérité ne soit pas plus souvent observée. Les membres du jury conseillent aux exposants de s'adresser à des artistes éminents parfaitement au courant des conditions spéciales de la fabrication de l'ameublement et de ses ressources. Avec leur aide, on peut espérer que leur production sera aussi remarquable pour la composition qu'elle l'est déjà pour le fini des détails et la précision de l'exécution. D'accord avec la décision des délégués de Sa Majesté, comme avec la pratique observée dans les expositions précédentes, les membres du jury ont dû considérer comme hors concours trois des principaux fabricants du Royaume-Uni, dont la haute situation dans l'industrie aurait immédiatement emporté leurs suffrages, mais si MM. Holland, Jackson et Crace sont empêchés par leur office de membres du jury de recevoir des récompenses, il n'est pas moins du devoir de leurs collègues du jury international de rendre un juste tribut à l'excellence des productions que chacun d'eux a exposées, au bon goût qui est la marque des objets variés exécutés dans leurs ateliers ou sous leur direction, et aux grands efforts qu'ils ont faits pour donner à leur métier un nouvel et puissant élan dans la direction de l'art et des saines traditions.

M. L. Piglhein, l'un des fabricants bien connus de Hambourg, dont le mobilier dans la section des villes hanséa-

tiques fut remarquable, et dont les contributions à l'Exposition universelle de Paris de 1855 furent d'une importance considérable, étant, comme ses collègues du Royaume-Uni, membre du jury, a été mis hors concours d'office. La même chose arrive à M. Jos. Forquignon, de Lübeck, dont les productions, pour la même raison, n'ont pas pu être soumises à l'appréciation du jury international.

Ayant à l'unanimité établi les principes généraux dont l'application doit être l'objet de leurs recommandations particulières, les membres du Jury international de la Division XXX demandent que leurs rapporteurs soient les interprètes de leur satisfaction devant le niveau général élevé atteint par les exposants français en ce qui concerne la perfection du dessin, l'habileté de l'exécution et l'élégance de la forme. Les rapporteurs doivent, en outre, exprimer le regret des membres du Jury de ne pas avoir à leur disposition une récompense spéciale à offrir aux principaux exposants français, tels que MM. Fourdinois père et fils, M. Grohé et M. Barbedienne, qui occupent le premier rang dans une industrie si importante et dont les productions furent si remarquables en 1862.

Les fabricants anglais non plus ne sont pas demeurés stationnaires; des progrès importants ont été accomplis ces dernières années, non seulement dans l'exécution, mais aussi dans les formes d'élégance des productions. Les mobiliers exécutés par MM. Trollope, Jackson et Graham, Wright et Mansfield, sont des témoignages des efforts importants qui ont été faits et qui ont reçu l'approbation générale. En conséquence, les membres du Jury désirent attirer particulièrement l'attention sur ces progrès et les résultats obtenus par ces honorables fabricants, dignes en tous points de cette distinction bien méritée.

APPENDICE III

Le discours au « Literary Fund »

Son existence était connue jusqu'ici par une lettre à l'inconnue datée de *Londres, British Museum, 3 mai* 1858

(dans l'édition Calmann-Lévy, 1899, t. II, p. 8) : « Je suis tombé mercredi dans un assez drôle de guêpier. On m'a invité à un dîner du *Literary fund*, présidé par lord Palmerston, et j'ai reçu, au moment d'y aller, l'avis de me préparer à débiter un speech, attendu qu'on associait mon nom à un toast à la littérature de l'Europe continentale. Je me suis exécuté avec le contentement que vous pouvez imaginer, et j'ai dit des bêtises en mauvais anglais, pendant un gros quart d'heure, à une assemblée de trois cents lettrés ou soi-disant tels, plus cent femmes admises à l'honneur de nous voir manger des poulets durs et de la langue coriace. Je n'ai jamais été si saoul de sottise, comme disait M. de Pourceaugnac. » Félix Chambon pensait qu'il avait « probablement été imprimé dans les journaux anglais » (*Bibliographie* communiquée par M. Brière) ; les recherches entreprises pour notre compte par M. Paternoster-Brown dissipent à peu près absolument cette probabilité ; il est du reste clair qu'il s'est agi d'une improvisation, Mérimée ayant été prévenu qu'on désirait qu'il parlât seulement au moment de son départ pour la réunion ; on pouvait encore espérer que la presse aurait donné le texte, ou au moins des passages, ou un abrégé, ou un compte-rendu de son discours ; il n'en est rien.

Le *Royal Literary Fund* fut fondé en 1790 pour venir en aide aux littérateurs de toute nationalité par David Williams, l'ami de Benjamin Franklin, et reconnu d'utilité publique en 1818 ; il existe toujours, son siège est au Stationers'Hall, à Londres ; le premier dîner avait été donné en 1793 ; celui auquel Mérimée assista avait pour occasion l'entrée de la Société dans sa soixante-neuvième année d'existence ; il eut lieu le mercredi 5 mai 1858, sous la présidence de Palmerston, et le *Times* en rend compte dans son numéro du 6 mai, p. 12 ; la solennité avait eu lieu au Freemasons'Hall, à Londres ; le seul discours dont le texte soit donné est celui de Palmerston ; le compte-rendu dit : « The remaining toasts were : The Literature of Continental Europe, introduced by Mr. Milnes, M. P., and acknowledged by M. Mérimée... » Le toast à la littérature de l'Europe con-

tinentale n'était donc pas le seul, mais un entre plusieurs ; le rôle de Mérimée fut d'y répondre.

La date du 3 mai, attribuée à la lettre à Jenny Dacquin, est donc évidemment fausse ; Mérimée ne pouvait parler le 3 mai de quelque chose qui s'est passé le mercredi 5 ; il faut probablement lire 8 au lieu de 3, la lettre aurait alors été écrite le samedi après le banquet ; Mérimée annonce son retour possible pour le mercredi suivant, qui sera le 12 ; selon Chambon, il rentra le 11. La lettre qui précède celle-ci (CLXXIII de l'édition Calmann-Lévy) est datée du mardi soir 28 avril ; le 28 avril était un mercredi.

ERRATUM

Page 44, ligne 16. — Au lieu de : En outre, dès cette époque,... Lire : *En outre, dès cette époque,**...

Page 81, note 1. — Au lieu de : John Taylor... Lire : *John Taylor**.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

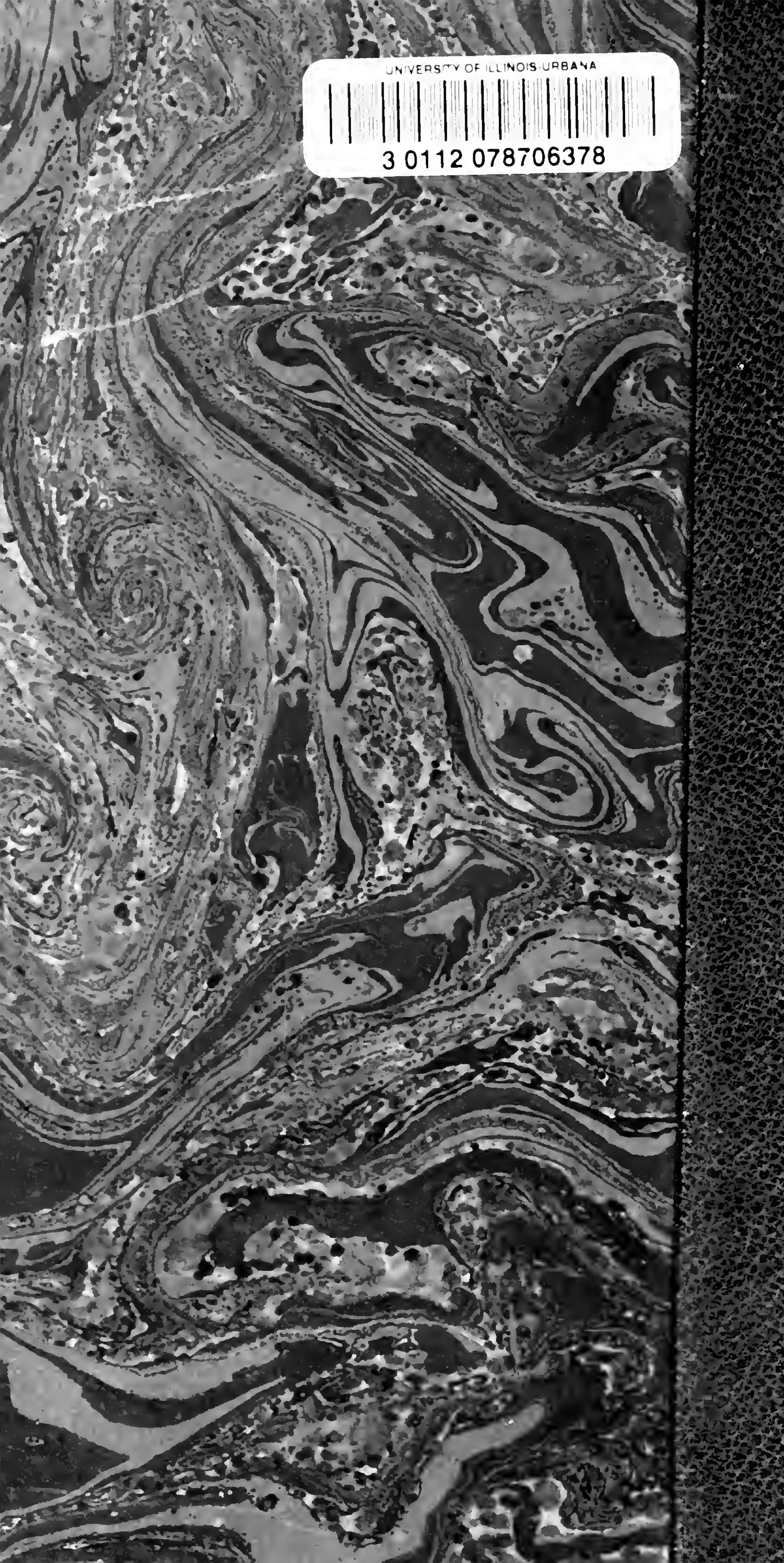
IMPRIMERIE
DAUPELEY-GOUVERNEUR
A NOGENT-LE-ROTROU



NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 078706378